Google

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III. SALA
7
VIII
5

7- VIII - 5

III ⅞ VIII 5

Digitized by Google

L'ESPRIT

DE

L'ENCYCLOPÉDIE.

TOME CINQUIÈME.

F G H.

79315

L'ESPRIT
DE
L'ENCYCLOPÉDIE,
OU
CHOIX
DES ARTICLES

Les plus agréables, les plus curieux et les plus piquans de ce grand Dictionnaire.

On ne s'est attaché qu'aux morceaux qui peuvent plaire universellement et fournir à toutes sortes de Lecteurs, et sur-tout aux gens du monde, la matiere d'une lecture intéressante.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

Chez FAUVELLE et SAGNIER, Imprimeurs, rue Pavée-André-des-Arts, n° 28.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

L'ESPRIT
DE
L'ENCYCLOPÉDIE,
OU
CHOIX
DES ARTICLES

Les plus agréables, les plus curieux et les plus piquans de ce grand Dictionnaire.

FOURBERIE.

LA FOURBERIE est une ruse basse et vile, jointe au mensonge; c'est un déguisement qui nuit, ou qui veut nuire: elle naît de la lâcheté et de l'intérêt qu'on a de déguiser la vérité. Ce vice rompt tous les accords faits dans la société, en pervertissant tous les signes extérieurs des sentimens.

La plus noire de toutes les fourberies est celle qui abuse du nom sacré de l'amitié, pour trahir ceux qu'elle a dessein de perdre. De tous les caractères vicieux, le fourbe est sans contredit celui qui mérite le plus notre exécration. Les autres caractères s'annoncent ordinairement pour ce qu'ils sont, ils nous avertissent eux mêmes de nous tenir sur nos gardes; au lieu que le fourbe nous conduit dans le piège, lors même qu'il prétexte de nous en garantir. C'est un hypocrite qui ourdit la trame de ses noirceurs avec ce que les hommes respectent le plus.

(ANONYME.)

FRAGILITÉ.*

C'est une disposition à céder aux penchans de la nature, malgré les lumières de la raison. Il y a si loin de ce que nous naissons à ce que nous voulons devenir; l'homme, tel qu'il est, est si différent de l'homme qu'on veut faire; la raison universelle et l'intérêt de l'espèce gênent si fort les penchans des individus; les lumières reçues contrarient si souvent l'instinct; il est si rare qu'on se rappelle toujours à propos ces devoirs qu'on respecteroit; il est si rare qu'on se rappelle à propos ce plan de conduite dont on va s'écarter, cette suite de la vie qu'on va démentir; le prix de la sagesse que montre la réflexion est vu de si loin; le prix de l'égarement que peint le sentiment est vu de si près; il est si facile d'oublier, pour le plaisir, et les devoirs, et la raison, et le bonheur même, que la fragilité est, du plus au moins, le caractère de tous les hommes. On appelle *fragiles* les malheureux entraînés plus fréquemment que les autres au-delà de leurs principes, par leur tempérament et par leurs goûts.

Une des causes de la fragilité parmi les hommes, est l'opposition de l'état qu'ils ont dans la société où ils vivent, avec leur caractère. Le hasard et les convenances de fortune les destinent à une place, et la nature leur en marquoit une autre. Ajoutez à cette cause de la fragilité les vicissitudes de l'âge, de la santé, des passions, de l'humeur, auxquelles la raison ne se prête peut-être pas toujours assez: on est soumis à certaines lois qui nous convenoient dans un temps, et ne font que nous désespérer dans un autre.

Quoique nous connoissions une secrète disposition à nous dérober fréquemment à toute espèce de joug; quoique très-sûrs que le regret de nous être écartés de ce que nous appelons nos devoirs nous poursuivra long-temps, nous nous laissons surcharger de lois inutiles, qu'on ajoute aux lois nécessaires à la société; nous nous forgeons des chaînes qu'il est presqu'impossible de porter. On sème parmi nous les occasions des petites fautes et des grands remords.

L'homme fragile diffère de l'homme foible, en ce que

le premier cède à son cœur, à ses penchans, et l'homme foible à des impulsions étrangères. La fragilité suppose des passions vives, et la foiblesse suppose l'inaction et le vuide de l'ame. L'homme fragile pèche contre ses principes, et l'homme foible les abandonne; il n'a que des opinions. L'homme fragile est incertain de ce qu'il fera, et l'homme foible de ce qu'il veut. Il n'y a rien à dire à la foiblesse : on ne la change pas; mais la philosophie n'abandonne pas l'homme fragile; elle lui prépare des secours, et lui ménage l'indulgence des autres; elle l'éclaire, elle le conduit, elle le soutient, elle lui pardonne.

(ANONYME.)

FRANÇOIS. *

On prononce aujourd'hui *Français*, et quelques Auteurs l'écrivent de même ; ils en donnent pour raison qu'il faut distinguer *Français*, qui signifie une *nation*, de François qui est un nom propre, comme saint François, ou François I. Toutes les nations adoucissent à la longue la prononciation des mots qui sont le plus en usage ; c'est ce que les Grecs appeloient *euphonie*. On prononçoit la diphtongue *oi* rudement au commencement du seizième siècle. La cour de François I adoucit la langue comme les esprits : de-là vient qu'on ne dit plus François par un *o*, mais Français ; qu'on dit il aimait, il croyait, et non pas il aimoit, il croyoit, etc.

Les Français avoient été d'abord nommés *Francs ;* et il est à remarquer que presque toutes les nations de l'Europe accourcissoient les noms que nous alongeons aujourd'hui. Les Gaulois s'appeloient *Velchs*, nom que le peuple donne encore aux Français dans presque toute l'Allemagne ; et il est indubitable que les Velchs d'Angleterre, que nous nommons *Gallois*, sont une colonie de Gaulois.

Lorsque les Francs s'établirent dans le pays des premiers Velchs, que les Romains appeloient *Gallia*, la nation se trouva composée des anciens Celtes ou Gaulois subjugués par César, des familles romaines qui s'y étoient établies, des Germains qui y avoient déjà fait des émigrations, et enfin des Francs qui se rendirent maîtres du pays sous leur chef Clovis. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule et la Germanie subsista, tous les peuples, depuis la source du Veser jusqu'aux mers des Gaules, portèrent le nom de *Francs*. Mais lorsqu'en 843, au congrès de Verdun, sous Charles le Chauve, la Germanie et la Gaule furent séparées, le nom de *Francs* resta aux peuples de la France occidentale, qui retint seule le nom de *France*.

On ne connut guère le nom de *Français* que vers le dixième siècle. Le fond de la nation est de familles gauloises ; et le caractère des anciens Gaulois a toujours subsisté.

En effet, chaque peuple a son caractère, comme chaque

homme; et ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature et l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère, le génie, l'esprit français, résultent de tout ce que les différentes provinces de ce royaume ont entre elles de semblable. Les peuples de la Guienne et ceux de la Normandie diffèrent de beaucoup : cependant on reconnoît en eux le génie français, qui forme une nation de ces différentes provinces, et qui les distingue, au premier coup d'œil, des Italiens et des Allemands. Le climat et le sol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux et aux plantes, des marques qui ne changent point; celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent : c'est là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère, et ont conservé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre, n'est plus reconnoissable aujourd'hui sous un gouvernement sacerdotal; mais le fond de son ancienne grandeur d'ame subsiste encore, quoique caché sous la foiblesse.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Grecs et les Egyptiens, sans avoir pu détruire le fond du caractère et la trempe de l'esprit de ces peuples.

Le fond du Français est tel aujourd'hui que César a peint les Gaulois, prompt à se résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant aisément. César, Agatias et d'autres disent que, de tous les barbares, le Gaulois étoit le plus poli; il est encore, dans le temps le plus civilisé, le modèle de la politesse de ses voisins.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine; les peuples de la Guienne composèrent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois et de Tours ne sont pas, dit le Tasse :

. . . : Gente robusta, è faticosa.
La terra molle, e lieta, è dilettosa,
Simili a se gli abitator produce.

Mais comment concilier le caractère des Parisiens de nos jours avec celui que l'empereur Julien, le premier des

princes et des hommes après Marc-Aurèle, donna aux Parisiens de son temps. J'aime ce peuple, dit-il dans son Misopagon, parce qu'il est sérieux et sévère comme moi. Le sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une ville immense, devenue le centre des plaisirs, devoit régner dans une ville alors petite, dénuée d'amusemens : l'esprit des Parisiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oisiveté, qui ne peut s'occuper que des plaisirs et des arts, et non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisèrent du temps du roi Jean, de Charles VI, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui? C'est que les orages du gouvernement et ceux de la religion poussèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction et du fanatisme; et que cette même vivacité, qui subsistera toujours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le Parisien est impétueux dans ses plaisirs, comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fond du caractère qu'il tient du climat, est toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé si long-temps, ce n'est pas qu'il ait un autre esprit, puisqu'il n'a point d'autres organes; mais c'est qu'il a eu plus de secours; et ces secours, il ne se les est pas donnés lui-même, comme les Grecs et les Florentins, chez qui les arts sont nés, comme des fruits naturels de leur terroir; le Français les a reçus d'ailleurs; mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangères; et, ayant tout adopté chez lui, il a presque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du Nord : tout se régloit dans des assemblées générales de la nation : les rois étoient les chefs de ces assemblées; et ce fut presque la seule administration des Français, dans les deux premières races, jusqu'à Charles le Simple.

Lorsque la monarchie fut démembrée dans la décadence de la race carlovingienne; lorsque le royaume d'Arles s'éleva, et que les provinces furent occupées par

des vassaux peu dépendans de la couronne, le nom de *Français* fut plus restreint; et, sous Hugues Capet, Robert, Henri et Philippe, on n'appela *Français* que les peuples en deçà de la Loire. On vit alors une grande diversité dans les mœurs, comme dans les lois des provinces demeurées à la couronne de France. Les seigneurs particuliers, qui s'étoient rendus les maîtres de ces provinces, introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux états. Un Breton, un habitant de Flandres ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère qu'ils tiennent du sol et du climat; mais alors ils n'avoient entre eux presque rien de semblable.

Les peuples furent absolument esclaves en France jusques vers le temps de Philippe Auguste. Les seigneurs furent tyrans jusqu'à Louis XI, tyran lui-même, qui ne travailla que pour la puissance royale. François I fit naître le commerce, la navigation, les lettres et les arts, qui tous périrent avec lui. Henri le Grand, le père et le vainqueur de ses sujets, fut assassiné au milieu d'eux, quand il alloit faire leur bonheur. Le cardinal de Richelieu s'occupa du soin d'abaisser la maison d'Autriche, le calvinisme et les grands. Le cardinal Mazarin ne songea qu'à se maintenir dans son poste avec art et avec adresse.

Aussi pendant neuf cents ans les Français sont restés sans industrie, dans le désordre et dans l'ignorance; voilà pourquoi ils n'eurent part ni aux grandes découvertes, ni aux belles inventions des autres peuples. L'imprimerie, la poudre à canon, les glaces, le télescope, le compas de proportion, la circulation du sang, la machine pneumatique, le vrai système de l'univers, ne leur appartiennent point. Ils faisoient des tournois pendant que les Portugais et les Espagnols découvroient et conquéroient de nouveaux mondes à l'orient et à l'occident du monde connu. Enfin les choses changèrent de face vers le milieu du dix-septième siècle : les arts, les sciences, le commerce, la navigation et la marine, parurent sous Colbert avec un éclat admirable, dont l'Europe fut étonnée; tant la nation française est propre à se porter à tout; nation flexible, qui murmure le plus aisément, qui obéit le mieux, et qui oublie le plus tôt ses malheurs.

Ce n'est guère que depuis François I que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs et dans les usages : la cour ne commença que dans ce temps à servir de modèle aux provinces réunies; mais, en général, l'impétuosité dans la guerre, et le peu de discipline, furent toujours le caractère dominant de la nation. La galanterie et la politesse commencèrent à distinguer les Français sous François I. Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de François II; cependant, au milieu de ses horreurs, il y avoit toujours à la cour une politesse que les Allemands et les Anglois s'efforçoient d'imiter. On étoit déjà jaloux des Français dans le reste de l'Europe, en cherchant à leur ressembler. Un personnage d'une comédie de Shakespéar dit qu'à toute force on peut être poli, sans avoir été à la cour de France.

Quoique la nation ait été taxée de légèreté par César et par tous les peuples voisins, cependant ce royaume, si long-temps démembré, et si souvent prêt à succomber, s'est réuni et soutenu, principalement par la sagesse des négociations, l'adresse et la patience. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance et par l'habileté de Louis XI; le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Toulouse, par un accord soutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent : un traité de paix a donné l'Alsace; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chassés de France autrefois, malgré les victoires les plus signalées, parce que les rois de France ont su temporiser et profiter de toutes les occasions favorables. Tout cela prouve que si la jeunesse française est légère, les hommes d'un âge mûr, qui la gouvernent, ont toujours été très-sages : encore aujourd'hui, la magistrature, en général, a des mœurs sévères, comme le rapporte Aurélien. Si les premiers succès en Italie, du temps de Charles VIII, furent dus à l'impétuosité guerrière de la nation, les disgraces qui les suivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'étoit composée que de jeunes gens. François premier ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout étoit gouverné par des favoris de son âge; et il rendit son royaume florissant dans un âge plus avancé.

Les Français se servirent toujours des mêmes armes que leurs voisins, et eurent à-peu-près la même discipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'usage de la lance et des piques. La bataille d'Ivri commença à décrier l'usage des lances, qui fut bientôt aboli; et, sous Louis XIV, les piques ont été hors d'usage. Ils portèrent des tuniques et des robes jusqu'au seizième siècle. Ils quittèrent, sous Louis le Jeune, l'usage de laisser croître la barbe, et le reprirent sous François I; et on ne commença à se raser entièrement que sous Louis XIV. Les habillemens changèrent toujours; et les Français, au bout de chaque siècle, pouvoient prendre les portraits de leurs aïeux pour des portraits étrangers.

La langue française ne commença à prendre quelque forme que vers le dixième siècle : elle naquit des ruines du latin et du celte, mêlé de quelques mots tudesques. Ce langage étoit d'abord le *romanum rusticum*, le romain rustique; et la langue tudesque fut la langue de la cour jusqu'au temps de Charles le Chauve. Le tudesque demeura la seule langue de l'Allemagne, après la grande époque du partage en 843. Le romain rustique, la langue romance prévalurent dans la France occidentale. Le peuple du pays de Vaud, du Vallais, de la vallée d'Engadina, et quelques autres cantons, conservent encore aujourd'hui des vestiges manifestes de cet idiôme.

A la fin du dixième siècle, le français se forma. On écrivit en français au commencement du onzième, mais ce français tenoit encore plus du romain rustique que du français d'aujourd'hui. Le roman de *Philomena*, écrit, au dixième siècle, en romain rustique, n'est pas dans une langue fort différente des lois normandes. On voit encore les origines celtes, latines et allemandes. Les mots qui signifient les parties du corps humain, ou des choses d'un usage journalier, et qui n'ont rien de commun avec le latin ou l'allemand, sont de l'ancien gaulois ou celte; comme tête, jambe, sabre, pointe, aller, parler, écouter, regarder, aboyer, crier, coutume, ensemble, et plusieurs autres de cette espèce. La plupart des termes de guerre étoient franes ou allemands; marche, maréchal, halte, bivouac, reitre, lansquenet. Presque tout le reste est

latin ; et les mots latins furent tous abrégés, selon l'usage et le génie des nations du Nord : ainsi de *palatium* palais, de *lupus* loup, d'*augustus* août, de *junius* juin, d'*unctus* oint, de *purpura* pourpre, de *pretium* prix, etc. A peine restoit-il quelques vestiges de la langue grecque, qu'on avoit si long-temps parlée à Marseille.

On commença, au douzième siècle, à introduire dans la langue quelques termes grecs de la philosophie d'Aristote ; et, vers le seizième, on exprima, par des termes grecs, toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes : de là les mots de cardiaque, céphalique, podagre, apoplectique, asthmatique, iliaque, empième, et tant d'autres. Quoique la langue s'enrichît alors du grec, et que, depuis Charles VIII, elle tirât beaucoup de secours de l'italien, déjà perfectionné, cependant elle n'avoit pas pris encore une consistance régulière. François premier abolit l'ancien usage de plaider, de juger, de contracter en latin ; usage qui attestoit la barbarie d'une langue dont on n'osoit se servir dans les actes publics ; usage pernicieux aux citoyens, dont le sort étoit réglé dans une langue qu'ils n'entendoient pas. On fut alors obligé de cultiver le français; mais la langue n'étoit ni noble ni régulière. La syntaxe étoit abandonnée au caprice. Le génie de la conversation étant tourné à la plaisanterie, la langue devint très-féconde en expressions burlesques et naïves, et très-stérile en termes nobles et harmonieux : de là vient que, dans les dictionnaires de rimes, on trouve vingt termes convenables à la poésie comique, pour un d'un usage plus relevé ; et c'est encore une raison pour laquelle Marot ne réussit jamais dans le style sérieux, et qu'Amiot ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de Plutarque.

Le français acquit de la vigueur sous la plume de Montaigne, mais il n'eut point encore d'élévation et d'harmonie. Ronsard gâta la langue, en transportant dans la poésie française les composés grecs dont se servoient les philosophes et les médecins. Malherbe répara un peu le tort de Ronsard. La langue devint plus noble et plus harmonieuse par l'établissement de l'académie française, et

acquit enfin, dans le siècle de Louis XIV, la perfection où elle pouvoit être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue est la clarté et l'ordre; car chaque langue a son génie; et ce génie consiste dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureusement, d'employer ou de rejeter les tours familiers aux autres langues. Le français n'ayant point de déclinaisons, et étant toujours asservi aux articles, ne peut adopter les inversions grecques et latines; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une seule manière, Plancus a pris soin des affaires de César : voilà le seul arrangement qu'on puisse donner à ces paroles. Exprimez cette phrase en latin : *res Cæsaris Plancus diligenter curavit;* on peut arranger ces mots de cent vingt manières, sans faire tort au sens, et sans gêner la langue. Les verbes auxiliaires, qui alongent, et qui énervent les phrases dans les langues modernes, rendent encore la langue française peu propre pour le style lapidaire. Ses verbes auxiliaires, ses pronoms, ses articles, son manque de participes déclinables, et enfin sa marche uniforme, nuisent au grand enthousiasme de la poésie : elle a moins de ressources en ce genre que l'italien et l'anglais; mais cette gêne et cet esclavage même la rendent plus propre à la tragédie et à la comédie, qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on est obligé d'exprimer ses pensées, et de construire ses phrases, répand dans cette langue une douceur et une facilité qui plaît à tous les peuples; et le génie de la nation, se mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agreablement écrits, qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté et la douceur de la société n'ayant été longtemps connues qu'en France, le langage en a reçu une délicatesse d'expression et une finesse pleine de naturel qui ne se trouve guère ailleurs. On a quelquefois outré cette finesse, mais les gens de goût ont su toujours la réduire dans de justes bornes.

Plusieurs personnes ont cru que la langue française s'étoit appauvrie depuis le temps d'Amiot et de Montaigne:

en effet, on trouve dans ces auteurs plusieurs expressions qui ne sont plus recevables; mais ce sont, pour la plupart, des termes familiers, auxquels on a substitué des équivalens. Elle s'est enrichie de quantité de termes nobles et énergiques, et, sans parler ici de l'éloquence des choses, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'est dans le siècle de Louis XIV, comme on l'a dit, que cette éloquence a eu son plus grand éclat, et que la langue a été fixée. Quelques changemens que le temps et le caprice lui préparent, les bons auteurs des dix-septième et dix-huitième siècles serviront toujours de modèle.

On ne devoit pas attendre que le français dût se distinguer dans la philosophie. Un gouvernement long-temps gothique étouffa toute lumière pendant près de douze cents ans; et des maîtres d'erreurs, payés pour abrutir la nature humaine, épaissirent encore les ténèbres : cependant aujourd'hui il y a plus de philosophie dans Paris que dans aucune ville de la terre, et peut-être que dans toutes les villes ensemble, excepté Londres. Cet esprit de raison pénètre même dans les provinces. Enfin le génie français est peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philosophie, peut-être supérieur à tous les autres peuples depuis plus de cent trente ans dans la littérature, et le premier sans doute pour les douceurs de la société, et pour cette politesse si aisée, si naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité*.

(*M. de* VOLTAIRE.)

FRANCHISE.

Mot qui donne toujours une idée de liberté, dans quelque sens qu'on le prenne ; mot venu des Francs, qui étoient libres : il est si ancien que, lorsque le Cid assiégea et prit Tolède, dans le onzième siècle, on donna des franchies ou *franchises* aux Français qui étoient venus à cette expéditon, et qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avoient des *franchises*, des libertés, des priviléges, jusques dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'états, le souverain juroit, à son avènement, de garder leurs *franchises*.

Ce nom, qui a été donné généralement aux droits des peuples, aux immunités, aux asyles, a été plus particulièrement affecté aux quartiers des ambassadeurs à Rome : c'étoit un terrein autour de leurs palais, et ce terrein étoit plus ou moins grand, selon la volonté de l'ambassadeur : tout ce terrein étoit un asyle aux criminels ; on ne pouvoit les y poursuivre. Cette *franchise* fut restreinte sous Innocent XI, à l'enceinte des palais. Les églises et les couvens, en Italie, ont la même *franchise*, et ne l'ont point dans les autres états. Il y a dans Paris plusieurs lieux de *franchise*, où les débiteurs ne peuvent être saisis pour leurs dettes par la justice ordinaire, et où les ouvriers peuvent exercer leurs métiers, sans être passés maîtres. Les ouvriers ont aussi cette *franchise* dans le faubourg Saint-Antoine ; mais ce n'est pas un asyle comme le Temple.

Cette *franchise*, qui exprime originairement la liberté d'une nation, d'une ville, d'un corps, a bientôt après signifié la liberté d'un discours, d'un conseil qu'on donne, d'un procédé dans une affaire ; mais il y a une grande différence entre parler avec *franchise* et parler avec liberté. Dans un discours à son supérieur, la liberté est une hardiesse ou mesurée ou trop forte ; la *franchise* se tient plus dans les justes bornes, et est accompagnée de candeur. Dire son avis avec liberté, c'est ne pas craindre ; le dire avec *franchise*, c'est n'écouter que son cœur. Agir avec liberté, c'est agir avec indépendance ; procéder avec

franchise, c'est se conduire ouvertement et noblement. Parler avec trop de liberté, c'est marquer de l'audace; parler avec trop de *franchise*, c'est trop ouvrir son cœur.

(*M. de* VOLTAIRE.)

FRÈRES.

LE devoir des *frères* vis-à-vis les uns des autres consiste dans la concorde, le soutien et l'étroite union. « Vous » êtes les enfans d'un même père, dit le bramine inspiré, » et le même sein vous a nourris : *frères*, restez unis en- » semble, et dans la maison paternelle habitera la paix » et le bonheur. » Mais si ces sages préceptes ont accès dans les gouvernemens, où les sentimens de la nature n'ont point été corrompus, on sait trop combien les liens de fraternité sont foibles dans les pays de luxe, où chacun ne songe qu'à soi, et ne vit que pour soi. C'est là où se réalise sans cesse l'évènement de la fable des enfans du bon Vieillard d'Esope : d'abord après la mort de leur père, ils prirent des routes tout opposées à leurs promesses : lisez-en la peinture sage et touchante dans La Fontaine.

Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare;
Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare;
L'ambition, l'envie, avec les consultans,
Dans la succession vinrent en même temps;
Tous perdirent leur bien, etc.

FRÈRES (*de la Charité.*)

C'est le nom d'un ordre de religieux, institué dans le seizième siècle, et qui se consacre uniquement au service des pauvres malades. Ces religieux, et en général tous les ordres qui ont un objet semblable, sont sans contredit les plus respectables de tous, les plus dignes d'être protégés par le gouvernement, et considérés par les citoyens, puisqu'ils sont précieux à la société par leurs services, en même temps qu'ils le sont à la religion par leurs exemples. Seroit-ce aller trop loin que de prétendre que cette occupation est la seule qui convienne à des religieux? En effet, à quel autre travail pourroit-on les appliquer? A remplir les fonctions du ministère évangélique? Mais les prêtres séculiers, destinés par état à ce ministère, ne sont déjà que trop nombreux, et par bien des raisons doivent être plus propres à cette fonction que des moines: ils sont plus à portée de connoître les vices et les besoins des hommes; ils ont moins de maîtres, moins de préjugés de corps, moins d'intérêt de communauté et d'esprit de parti. Appliquera-t-on les religieux à l'instruction de la jeunesse? Mais ces mêmes préjugés de corps, ces mêmes intérêts de communauté ou de parti, ne doivent-ils pas faire craindre que l'éducation qu'ils donneront ne soit dangereuse, ou tout au moins puérile; qu'elle ne serve même quelquefois à ces religieux de moyen de gouverner, ou d'instrument d'ambition; auquel cas ils seroient plus nuisibles que nécessaires? Les moines s'occuperont-ils à écrire? Mais dans quel genre? l'histoire? L'âme de l'histoire est la vérité; et des hommes, si chargés d'entraves, doivent être presque toujours mal à leur aise pour la dire; souvent réduits à la taire, et quelquefois forcés de la déguiser. L'éloquence et la poésie latine? Le latin est une langue morte, qu'aucun moderne n'est en état d'écrire, et nous avons assez, en ce genre, de Cicéron, de Virgile, d'Horace, de Tacite, et des autres. Les matières de goût? Ces matières, pour être traitées avec succès, demandent le commerce du monde, commerce interdit aux religieux. La philosophie? Elle veut de la liberté, et les religieux n'en

ont point. Les hautes sciences, comme la géométrie, la physique, etc. ? Elles exigent un esprit tout entier, et par conséquent ne peuvent être cultivées que foiblement par des personnes vouées à la prière. Aussi les hommes du premier ordre en ce genre, les Boyle, les Descartes, les Viete, les Newton, etc., ne sont point sortis des cloîtres. Reste les matières d'érudition : ce sont celles auxquelles la vie sédentaire des religieux les rend plus propres, qui demandent d'ailleurs le moins d'application, et souffrent les distractions plus aisément. Ce sont aussi celles où les religieux peuvent le mieux réussir, et où ils ont en effet réussi le mieux. Cette occupation, quoique fort inférieure pour des religieux, au soulagement des malades et au travail des mains, est au moins plus utile que la vie de ces reclus obscurs, absolument perdus pour la société. Il est vrai que ces derniers religieux paroissent suivre le grand précepte de l'évangile, qui nous ordonne d'abandonner pour Dieu, notre père, notre mère, notre famille, nos amis et nos biens. Mais s'il falloit prendre ces mots à la lettre, soit comme précepte, soit même comme conseil, chaque homme seroit obligé, ou au moins feroit bien de s'y conformer ; et que deviendroit alors le genre humain ? Le sens de ce passage est seulement qu'on doit aimer et honorer l'Être Suprême par dessus toutes choses ; et la manière la plus réelle de l'honorer, c'est de nous rendre le plus utiles qu'il est possible à la société dans laquelle il nous a placés.

(*M. D'ALEMBERT.*)

FRIVOLITE.

FRIVOLITÉ. *

Elle est dans les objets, elle est dans les hommes. Les objets sont frivoles, quand ils n'ont pas nécessairement rapport au bonheur et à la perfection de notre être. Les hommes sont frivoles, quand ils s'occupent sérieusement des objets frivoles, ou quand ils traitent légérement des objets sérieux. On est frivole, parce qu'on n'a pas assez d'étendue et de justesse dans l'esprit pour mesurer le prix des choses, du temps et de son existence. On est frivole par vanité, lorsqu'on veut plaire dans le monde, où on est emporté par l'exemple et par l'usage; lorsqu'on adopte par foiblesse les goûts et les idées du grand nombre; lorsqu'en imitant et en répétant, on croit sentir et penser. On est frivole, lorsqu'on est sans passions et sans vertus: alors, pour se délivrer de l'ennui de chaque jour, on se livre chaque jour à quelque amusement, qui cesse bientôt d'en être un: on se recherche sur les fantaisies; on est avide de nouveaux objets, autour desquels l'esprit vole sans méditer, sans s'éclairer; le cœur reste vuide au milieu des spectacles, de la philosophie, des maîtresses, des amusemens, des faux devoirs, des dissertations, des bons mots, et quelquefois des belles actions. Si la *frivolité* pouvoit exister long-temps avec de vrais talens et l'amour des vertus, elle détruiroit l'un et l'autre; l'homme honnête et sensé se trouveroit précipité dans l'ineptie et dans la dépravation. Il y aura toujours pour les hommes un remède contre la *frivolité*; l'étude de leurs devoirs, comme hommes et comme citoyens.

(ANONYME.)

FRUGALITÉ.

SIMPLICITÉ de mœurs et de vie. Le docteur Cumberland la définit une sorte de justice qui, dans la société, consiste à conserver, et qui a pour dispositions contraires, d'un côté, la prodigalité envers les particuliers, et, de l'autre, une sordide avarice.

On entend ordinairement par la *frugalité*, la tempérance dans le boire et le manger ; mais cette vertu va beaucoup plus loin que la sobriété : elle ne regarde pas seulement la table, elle porte sur les mœurs, dont elle est le plus ferme appui. Les Lacédémoniens en faisoient profession expresse; les Curius, les Fabricius et les Camille ne méritèrent pas moins de louanges à cet égard, que par leurs grandes et belles victoires. Phocion s'acquit le titre d'homme de bien par la frugalité de sa vie ; conduite qui lui procura les moyens de soulager l'indigence de ses compatriotes, et de doter les filles vertueuses que leur pauvreté empêchoit de s'établir.

Je sais que, dans nos pays de faste et de vanité, la *frugalité* a bien de la peine à se maintenir dans un rang estimable : quand on n'est touché que de l'éclat de la magnificence, on est peu disposé à louer la vie frugale des grands hommes qui passoient de la charue au commandement des armées; et peut-être commençons-nous à les dédaigner dans notre imagination. La raison néanmoins ne voudroit pas que nous en jugeassions de la sorte ; et, comme il ne seroit pas à propos d'attribuer à la libéralité les excès des prodigues, il ne faut pas non plus attribuer à la *frugalité* la honte et les bassesses de l'avarice.

C'est vouloir dégrader étrangement les vertus, que de dire avec Saint-Evremont, que la *frugalité* tant vantée des Romains n'étoit pas une abstinence volontaire des choses superflues, mais un usage nécessaire et grossier de ce qu'ils avoient. Rendons plus de justice au temps des beaux jours de la république romaine, à ce Fabricius, par exemple, ce Curius et ce Camille, dont j'ai parlé : les uns et les autres, sachant se borner à l'héritage de leurs ancêtres, ne furent point tentés de changer l'usage grossier

de ce qu'ils possédoient, pour rechercher le superflu. Le premier rejeta les offres magnifiques qu'on lui fit de la part de Pyrrhus; le second méprisa tout l'argent qui lui fut présenté de la part des Samnites; le troisième consacra dans le temple de Jupiter tout l'or qu'il avoit pris à la défaite des Gaulois. Nourris tous les trois selon les règles de l'austère *frugalité*, ils furent la ressource de leur patrie dans les guerres périlleuses qu'elle eut à soutenir. Le luxe et la somptuosité sont dans un état ce que sont dans un vaisseau les peintures et les statues dont il est décoré: ces vains ornemens rassurent aussi peu l'état engagé dans une guerre cruelle, qu'ils tranquillisent les passagers d'un vaisseau quand il est menacé de la tempête.

Pour sentir le prix de la *frugalité*, il faut en jouir; ce ne seront point ceux qui seront corrompus par les délices, dit l'auteur de l'Esprit des Lois, qui aimeront la vie frugale; et, si cela avoit été commun, Alcibiade n'auroit pas fait l'admiration de l'univers. Ce ne seront pas non plus ceux qui envient ou qui admirent le luxe des autres, qui vanteront la *frugalité*. Des gens qui n'ont devant les yeux que des hommes riches ou des hommes aussi misérables qu'ils le sont eux-mêmes, détestent leur misère, sans aimer et sans connoître ce qui fait le terme de la misère.

L'amour de la *frugalité* est excité par la *frugalité*; et c'est alors qu'on en sent les précieux avantages. Cet amour de la *frugalité* bornant le desir d'avoir à l'attention que demande le nécessaire pour sa famille, réserve le superflu pour le bien de la patrie. Aussi les sages démocraties, en recommandant, en établissant pour loi fondamentale la *frugalité* domestique, ont ouvert la porte aux dépenses publiques à Athènes et à Rome: pour lors la magnificence naissoit du sein de la *frugalité* même; et comme la religion, ajoute M. Montesquieu, demande qu'on ait les mains pures pour faire des offrandes aux dieux, les lois vouloient des mœurs frugales, pour que l'on pût donner à sa patrie.

(*M. de* JAUCOURT.)

FUGITIVES. (*pièces*)

On appelle pièces *fugitives* tous ces petits ouvrages sérieux ou légers, qui s'échappent de la plume et du portefeuille d'un auteur en différentes circonstances de sa vie, dont le public jouit d'abord en manuscrit, qui se perdent quelquefois, ou qui, recueillis tantôt par l'avarice, tantôt par le bon goût, font ou l'honneur ou la honte de celui qui les a composés. Rien ne peint si bien la vie et le caractère d'un auteur que ses pièces *fugitives :* c'est là que se montre l'homme triste ou gai, pesant ou léger, tendre ou sévère, sage ou libertin, méchant ou bon, heureux ou malheureux. On y voit quelquefois toutes ces nuances se succéder ; tant les circonstances qui nous inspirent sont diverses !

(ANONYME.)

FUNÉRAILLES.

Les *funérailles* sont les derniers devoirs que l'on rend à ceux qui sont morts, ou, pour mieux dire, c'est un appareil de la vanité et de la misère humaine. Voyons quelles étoient les cérémonies de cet appareil chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains; car l'histoire en parle si souvent, qu'il est nécessaire d'entrer dans quelques détails à ce sujet.

Les Egyptiens sont les premiers de tous les peuples qui ont montré le plus grand respect pour les morts, en leur érigeant des monumens sacrés, propres à porter aux siècles futurs la mémoire des vertus qu'ils avoient cultivées pendant leur vie. Voici comme on se conduisoit pour les particuliers :

Quand quelqu'un, dans une famille, étoit mort, les parens et les amis commençoient par prendre des habits lugubres, s'abstenoient du bain, se privoient de la bonne chère et de tous les plaisirs. Ce deuil duroit jusqu'à quarante et soixante-dix jours. Pendant ce temps-là on embaumoit le corps avec plus ou moins de dépense. Dès que le corps étoit embaumé, on le rendoit aux parens qui l'enfermoient dans une espèce d'armoire ouverte, où ils le plaçoient debout et droit contre la muraille, soit dans leurs maisons, soit dans les tombeaux de la famille. C'est par ce moyen que la reconnoissance des Egyptiens envers leurs parens se perpétuoit d'âge en âge. Les enfans, voyant le corps de leurs ancêtres, se souvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnues, et s'excitoient à aimer les préceptes qu'ils leur avoient laissés. J'ai dit des vertus que le public avoit reconnues, parce que les morts, avant d'être admis dans l'asyle sacré des tombeaux, devoient subir un jugement solemnel; et cette circonstance des *funérailles* chez les Egyptiens, offre un fait des plus remarquables de l'histoire de ce peuple.

C'est une consolation, en mourant, de laisser un nom qui soit en estime; et de tous les biens humains, c'est le seul que le trépas ne peut ravir : mais il falloit en Egypte mériter cet honneur par la décision des juges; car aussitôt

qu'un homme étoit privé du jour, on l'amenoit en jugement, et tout accusateur public étoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnoit la mémoire, et il étoit privé de la sépulture; si le mort n'étoit convaincu d'aucune faute capitale, on l'ensévelissoit honorablement.

Les rois n'étoient pas exempts du jugement qu'il falloit subir après la mort; et en conséquence d'un jugement défavorable, quelques-uns ont eté privés de la sépulture: coutume qui passa chez les Israélites. En effet, nous lisons dans l'Ecriture Sainte que les méchans rois d'Israel n'étoient point ensévelis dans les tombeaux de leurs ancêtres.

Lorsque le jugement qui avoit été prononcé se trouvoit à l'avantage du mort, on procédoit aux cérémonies de l'inhumation, ensuite on faisoit son panégyrique, où l'on ne comptoit pour objets de vraies louanges, que ceux qui émanoient du mérite personnel du mort. Les titres, la grandeur, la naissance, les biens, les dignités n'y entroient pour rien, parce que ce sont des présens du hasard et de la fortune: mais on louoit le mort de ce qu'il avoit cultivé la piété à l'égard des dieux, la justice envers ses égaux, et toutes les vertus qui font l'homme de bien: alors l'assemblée prioit les dieux de recevoir le mort dans la compagnie des justes, et de l'associer à leur bonheur.

Passons aux *funérailles* des Grecs, qui suivirent l'usage de la république d'Athènes. Ce fut la première année de la guerre du Péloponèse, que les Athéniens firent des *funérailles* publiques à ceux qui avoient été tués dans cette campagne, et ils pratiquèrent depuis cette cérémonie tant que la guerre subsista. Pour cela on dressoit, trois jours auparavant, une tente où l'on exposoit les ossemens des morts, et chacun jetoit sur ces ossemens des fleurs, de l'encens, des parfums et autres choses semblables; puis on les mettoit sur des chariots, dans des cercueils de cyprès, chaque tribu ayant son cercueil et son chariot séparé; mais il y avoit un chariot qui portoit un grand cercueil vuide, pour ceux dont on n'avoit pu trouver les corps: c'est ce qu'on appeloit *cénotaphe*. La marche se faisoit avec une pompe grave et religieuse; un grand nombre d'habitans, soit citoyens, soit étrangers, assistoit avec les parens

à cette lugubre cérémonie. On portoit ces ossemens dans un monument public, au plus beau faubourg de la ville, appelé le *Céramique*, où l'on renfermoit de tout temps ceux qui étoient morts à la guerre, excepté ceux de Marathon, qui, pour leur rare valeur, furent enterrés au champ de bataille. Ensuite on les couvroit de terre, et l'un des citoyens des plus considérables de la ville faisoit l'oraison funèbre.

Après qu'on avoit ainsi payé solemnellement ce double tribut de pleurs et de louanges à la mémoire des braves gens qui avoient sacrifié leur vie pour la défense de la liberté commune, le public qui ne bornoit pas sa reconnoissance à des cérémonies ni à des larmes stériles, prenoit soin de la subsistance de leurs veuves et des orphelins qui étoient restés en bas âge: puissant aiguillon, dit Thucydide, pour exciter la vertu parmi les hommes, car elle se trouve toujours où le mérite est le mieux récompensé.

Les Grecs ne connurent la magnificence des *funérailles* que par celles d'Alexandre le Grand, dont Diodore de Sicile nous a laissé la description; et comme de toutes les pompes funèbres mentionnées dans l'histoire, aucune n'est comparable à celle de ce prince, nous en joindrons ici le précis d'après M. Rollin: on verra jusqu'où la vanité porta le luxe de cet appareil lugubre.

Aridée, frère naturel d'Alexandre, ayant été chargé du soin de ce convoi, employa deux ans pour disposer tout ce qui pouvoit le rendre le plus riche et le plus éclatant qu'on eût encore vu. La marche fut précédée par un grand nombre de pioniers, afin de rendre praticables les chemins par où l'on devoit passer. Après qu'ils eurent été applanis, on vit partir de Babylone le magnifique chariot sur lequel étoit le corps d'Alexandre. L'invention et le dessein de ce chariot se faisoient autant admirer que les richesses immenses que l'on y découvroit. Le corps de la machine portoit sur deux essieux qui entroient dans quatre roues, dont les moyeux et les rayons étoient dorés, et les jantes revêtues de fer. Les extrémités des essieux etoient d'or, représentant des mufles de lions qui mordoient un dard. Le chariot avoit quatre timons, et à chaque timon étoient atelés seize mulets, qui formoient

quatre rangs : c'étoit en tout seize rangs et soixante-quatre mulets. On avoit choisi les plus forts et de la plus haute taille ; ils avoient des couronnes d'or et des colliers enrichis de pierres précieuses, avec des sonnettes d'or. Sur ce chariot s'élevoit un pavillon d'or massif, qui avoit douze pieds de large sur dix-huit de long, soutenu par des colonnes d'ordre ionique, embellies de feuilles d'acanthe. Il étoit orné au dedans de pierres précieuses, disposées en forme d'écailles. Tout autour régnoit une frange d'or à rézeau, dont les filets avoient un doigt d'épaisseur, où étoient attachées de grosses sonnettes qui se faisoient entendre de fort loin.

Dans la décoration du dehors on voyoit quatre bas reliefs. Le premier représentoit Alexandre assis dans un char, et tenant à la main un sceptre, environné d'un côté d'une troupe de Macédoniens, et de l'autre d'une pareille troupe de Persans, tous armés à leur manière. Devant eux marchoient les écuyers du roi. Dans le second bas relief on voyoit des éléphans harnachés de toutes pièces, portant sur le devant des Indiens, et sur le derrière des Macédoniens, armés comme dans un jour d'action. Dans le troisième étoient représentés des escadrons de cavalerie en ordre de bataille. Le quatrième montroit des vaisseaux tout prêts à combattre. A l'entrée de ce pavillon étoient des lions d'or qui sembloient le garder. Aux quatre coins étoient posées des statues d'or massif, représentant des victoires avec des trophées d'armes à la main. Sous ce dernier pavillon on avoit placé un trône d'or d'une figure carrée, orné de têtes d'animaux qui avoient sous leur cou des cercles d'or d'un pied et demi de largeur, d'où pendoient des couronnes brillantes des plus vives couleurs, telles qu'on en portoit dans les pompes sacrées.

Au pied de ce trône étoit posé le cercueil d'Alexandre, tout d'or et travaillé au marteau. On l'avoit rempli à demi d'aromates et de parfums, tant afin qu'il exhalât une bonne odeur, que pour la conservation du cadavre. Il y avoit sur ce cercueil une étoffe de pourpre brochée d'or : entre le trône et le cercueil étoient les armes du prince, telles qu'il les portoit à la guerre pendant sa vie. Le pavillon en dehors étoit aussi couvert d'une étoffe de pourpre à

fleurs d'or ; le haut étoit terminé par une très-grande couronne d'or, composée comme de branches d'olivier.

On conçoit aisément que, dans une longue marche, le mouvement d'un chariot aussi lourd que celui-ci, devoit être sujet à de grands inconvéniens. Afin donc que le pavillon et tous ses accompagnemens, soit que le chariot descendît ou qu'il montât, demeurassent toujours dans la même situation, malgré l'inégalité des lieux et les violentes secousses qui en étoient inséparables, du milieu de chacun des deux essieux s'élevoit un axe qui soutenoit le milieu du pavillon, et tenoit toute la machine en état.

Le corps d'Alexandre, suivant les dernières dispositions de ce prince, devoit être porté au temple de Jupiter Ammon ; mais Ptolémée, gouverneur d'Egypte, le fit conduire à Alexandrie où il fut inhumé. Ce prince lui érigea un temple magnifique, et lui rendit tous les honneurs que l'antiquité païenne avoit coutume de rendre aux demi-dieux. On ne voit plus aujourd'hui que les ruines de ce temple.

Les Romains ont été sans contredit un des peuples les plus religieux et les plus exacts à rendre les derniers devoirs à leurs parens et à leurs amis. On sait qu'ils n'oublioient rien de ce qui pouvoit marquer combien la mémoire leur en étoit chère, et de ce qui pouvoit en même temps contribuer à la rendre précieuse. C'étoit aussi quelquefois un hommage qu'on rendoit à la vertu, pour exciter dans les citoyens la noble passion de mériter un jour de pareils honneurs. En un mot, Pline dit que, chez les Romains, les *funérailles* étoient une cérémonie sacrée. Les détails en sont fort étendus.

Cette cérémonie commençoit dès le moment que la personne se mouroit. Il falloit dans cet instant que le plus proche parent, et si c'étoient des gens mariés, que le survivant donnât au mourant le dernier baiser comme pour en recevoir l'ame, et qu'il lui fermât les yeux. On les lui ouvroit lorsqu'il étoit sur le bûcher, afin qu'il parût regarder le ciel. On observoit, en lui fermant les yeux, de lui fermer aussi la bouche, pour le rendre moins effrayant et le faire paroître comme une personne dormante. On ôtoit l'anneau du doigt du défunt, qu'on lui remettoit lors-

qu'on portoit le corps sur le bûcher. On l'appeloit plusieurs fois par son nom à haute voix, pour connoître s'il étoit véritablement mort, ou seulement tombé en léthargie. On nommoit cet usage *conclamation;* et, suivant l'explication qu'un célèbre antiquaire a donnée d'un bas relief qui est au Louvre, dans la salle des antiques, on ne se contentoit pas de la simple voix pour les personnes de qualité, on y employoit le son des buccines et des trompettes, ainsi qu'on peut en juger par ce bas relief. On y voit des gens qui sonnent de la trompette près du corps d'une personne qui paroît venir de rendre les derniers soupirs, et que, selon qu'on peut conjecturer par les apprêts qui y sont représentés, on va mettre entre les mains des libitinaires; les sons bruyans de ces instrumens frappant les organes d'une manière beaucoup plus éclatante que la voix, donnoient des preuves plus certaines que la personne étoit véritablement morte.

Ensuite on s'adressoit aux libitinaires pour procéder aux *funérailles* suivant la volonté du défunt, s'il en avoit ordonné, ou celle des parens et des héritiers, avec le plus ou le moins de dépense qu'on y vouloit faire. Ces libitinaires étoient, comme nos jurés crieurs, des gens qui vendoient et fournissoient tout ce qui étoit nécessaire pour la cérémonie des convois; on les appeloit ainsi, parce qu'ils avoient leur magasin au temple de Vénus libitine. On gardoit dans ce temple les registres qu'on tenoit à Rome de tous ceux qui y mouroient; et c'est de ces registres qu'on avoit tiré le nombre des personnes que la peste y enleva pendant une automne, du temps de Néron.

Les libitinaires avoient sous eux des gens entre les mains desquels on mettoit d'abord le cadavre; ils le lavoient dans l'eau chaude, et l'embaumoient avec des parfums. Il paroît qu'ils possédoient la manière d'embaumer les corps à un plus haut degré de perfection que ne faisoient les Egyptiens, si l'on en croit les relations de quelques découvertes faites à Rome depuis deux cents ans, de tombeaux où l'on a trouvé des corps si bien conservés, qu'on les auroit pris pour des personnes plutôt dormantes que mortes; l'odeur qui sortoit de ces tombeaux étoit encore si forte qu'elle étourdissoit.

Après que le corps étoit ainsi embaumé, on le revêtoit d'un habit blanc ordinaire, c'est-à-dire, de la toge. Si cependant c'étoit une personne qui eût passé par les charges de la république, on lui mettoit la robe de la plus haute dignité qu'il eût possédée, et on le gardoit ainsi sept jours, pendant lesquels on préparoit tout ce qui étoit nécessaire pour la pompe des *funérailles*. On l'exposoit sous le vestibule, ou à l'entrée de la maison, couché sur un lit de parade, les pieds tournés vers la porte, où l'on mettoit un rameau de cyprès pour les riches, et pour les autres seulement des branches de pin, qui marquoient également qu'il y avoit là un mort. Il restoit toujours un homme auprès du corps, pour empêcher qu'on ne volât quelque chose de ce qui étoit autour de lui : mais lorsque c'étoit une personne du premier rang, il y avoit de jeunes garçons occupés à en chasser les mouches.

Les sept jours étant expirés, un héraut public annonçoit le convoi en criant : *Ceux qui voudront assister aux obsèques d'un tel, fils d'un tel, sont avertis qu'il est temps d'y aller présentement ; on emporte le corps de la maison.* Il n'y avoit néanmoins que les parens et les amis qui y assistassent, à moins que le défunt n'eût rendu des services considérables à la république : alors le peuple s'y trouvoit; et s'il avoit commandé les armées, les soldats s'y rendoient aussi, portant leurs armes renversées le fer en bas. Les licteurs renversoient pareillement leurs faisceaux.

Le corps étoit porté sur un petit lit qu'on nommoit *exaphore*, quand il n'y avoit que six porteurs ; et *octophore*, s'il s'en trouvoit huit. C'étoient ordinairement les parens qui, par honneur, en faisoient l'office, ou les fils du défunt s'il en avoit. Pour un empereur, le lit étoit porté par des sénateurs ; pour un général d'armée, par des officiers et des soldats. A l'égard des gens de commune condition, c'étoit dans une espèce de bière découverte qu'ils étoient portés par quatre hommes, de ceux qui gagnoient leur vie à ce métier. On les appeloit *vespillones*, parce que pendant un très-long temps on observa de ne faire les convois que vers le soir ; mais dans la suite on les fit autant de jour que de nuit. Le défunt paroissoit ayant sur la tête une couronne de fleurs, et le visage découvert, à moins

que sa maladie ne l'eût entièrement défiguré; en ce cas on avoit soin de le couvrir.

Après que les maîtres de cérémonie du convoi avoient marqué à chacun son rang, la marche commençoit par une trompette et les joueurs de flûte qui jouoient d'une manière lugubre. Ils étoient suivis de plus ou de moins de gens qui portoient des torches allumées. Proche du lit étoit un archimime qui contrefaisoit toutes les manières du défunt; et l'on portoit devant le lit couvert de pourpre toutes les marques des dignités dont il avoit été revêtu: s'il s'étoit signalé à la guerre, on y faisoit paroître les présens et les couronnes qu'il avoit reçus pour ses belles actions, les étendards et les dépouilles qu'il avoit remportés sur les ennemis. On y portoit en particulier son buste représenté en cire, avec ceux de ses aïeux et de ses parens, montés sur des bois de javelines, ou placés dans des chariots; mais on n'accordoit point cette distinction à ceux qu'on nommoit *novi homines*, c'est-à-dire, gens qui commençoient leur noblesse, et dont les aïeux n'auroient pu leur faire honneur. On observoit aussi de ne point porter les bustes de ceux qui avoient été condamnés pour crime, quoiqu'ils eussent possédé des dignités: la loi le défendoit. Toutes ces figures se replaçoient ensuite dans le lieu où elles étoient gardées. Au convoi des empereurs, on faisoit encore porter sur des chariots les images et les symboles des provinces et des villes subjuguées.

Les affranchis du défunt suivoient cette pompe, portant le bonnet qui étoit la marque de leur liberté; ensuite marchoient les enfans, les parens et les amis, en deuil, vêtus de noir: les fils du défunt avoient un voile sur la tête: les filles, vêtues de blanc, avoient les cheveux épars, sans coiffure, et marchant nus pieds. Après ce cortége venoient les pleureuses: c'étoient des femmes dont le métier étoit de faire des lamentations sur la mort du défunt, et, en pleurant, elles chantoient ses louanges sur des airs lugubres, et donnoient le ton à tous les autres.

Lorsque le défunt étoit une personne illustre, on portoit son corps dans la place romaine, où la pompe s'arrêtoit pendant que quelqu'un de ses enfans ou des plus proches parens faisoit son oraison funèbre. Cela ne se pratiquoit

pas seulement pour les hommes qui s'étoient distingués dans les emplois, mais encore pour les dames de condition; la république avoit permis de les louer publiquement, depuis que, ne s'étant point trouvé assez d'or dans le trésor public pour acquitter le vœu que Camille avoit fait de donner une coupe d'or à Apollon Delphien après la prise de la ville de Veïes, les dames romaines y avoient volontairement contribué par le sacrifice de leurs bagues et de leurs bijoux.

De la place romaine, on alloit au lieu où l'on devoit enterrer le corps ou le brûler; on se rendoit donc au champ de Mars, qui étoit le lieu où se faisoit ordinairement cette cérémonie : car on ne brûloit point les corps dans la ville. On avoit eu soin d'avance de dresser un bûcher d'if, de pin, de mélèze ou d'autres pièces de bois aisé à s'enflammer, arrangées les unes sur les autres en forme d'autel, sur lequel on posoit le corps vêtu de sa robe; on l'arrosoit de liqueurs propres à répandre une bonne odeur; on lui coupoit un doigt pour l'enterrer avec une seconde cérémonie; on lui tournoit le visage vers le ciel; on lui mettoit dans la bouche une pièce d'argent, qui étoit ordinairement une obole, pour payer le droit de passage à Caron.

Tout le bûcher étoit environné de cyprès : alors les plus proches parens y mettoient le feu en tournant le dos; et, pendant qu'il s'allumoit, ils jetoient dans le bûcher les habits, les armes et quelques autres effets du défunt, quelquefois même de l'or et de l'argent; mais cela fut défendu par la loi des douze tables. Aux *funérailles* de Jules-César, les soldats vétérans jetèrent leurs armes sur le bûcher pour lui faire honneur. On immoloit aussi des bœufs, des taureaux et des moutons, qu'on jetoit sur le bûcher.

On donnoit, tout auprès, des combats de gladiateurs pour appaiser les mânes du défunt. On avoit introduit l'usage de ces combats pour suppléer à la barbare coutume, anciennement pratiquée à la guerre, d'immoler les prisonniers auprès du bûcher de ceux qui étoient morts en combattant, comme pour les venger. Les combats des gladiateurs n'étoient pas le seul spectacle qu'on y donnoit;

on faisoit aussi quelquefois des courses de chariots autour du bûcher ; on y représentoit même des pièces de théâtre, et, par un excès de somptuosité, on y a vu donner des festins aux assistans et au peuple.

Dès que le corps étoit brûlé, on en ramassoit les cendres et les os que le feu n'avoit pas entièrement consumés ; c'étoient les plus proches parens ou les héritiers qui en prenoient soin. Afin que les cendres ne fussent pas confondues avec celles du bûcher, on avoit la précaution, en mettant sur le bûcher le corps du défunt, de l'envelopper d'une toile d'amianthe ; on lavoit ensuite ces cendres et ces os avec du lait et du vin ; et, pour les placer dans le tombeau de la famille, on les enfermoit dans une urne d'une matière plus ou moins précieuse, selon l'opulence ou la qualité du défunt : les plus communes étoient de terre cuite.

Ensuite le sacrificateur qui avoit assisté à la cérémonie jetoit par trois fois sur les assistans, pour les purifier, de l'eau avec un aspersoir fait de branches d'olivier ; usage qui s'est introduit dans le christianisme à l'égard du cadavre seulement, et qu'on a jugé à propos de conserver. Enfin, la même pleureuse congédioit la compagnie par ces mots : *vous pouvez vous en aller* : alors les parens et amis du défunt lui disoient par trois fois, en l'appelant par son nom, et à haute voix : *adieu, adieu, adieu, nous te suivrons quand notre rang marqué par la nature arrivera.* On portoit l'urne où étoient les cendres dans le sépulcre, devant lequel il y avoit un petit autel où l'on brûloit de l'encens et d'autres parfums : cérémonie qui étoit renouvelée de temps en temps, de même que celle de jeter des fleurs sur la tombe.

A l'égard de ceux dont on ne brûloit point les corps, on les mettoit ordinairement dans des bières de terre cuites, ou, si c'étoient des personnes de distinction, dans un tombeau de marbre creusé. On mettoit encore dans ce tombeau une lampe dite *perpétuelle*, et quelquefois de petites figures de divinités, avec des fioles qu'on appeloit *lacrymatoires*, qui renfermoient l'eau des larmes qu'on avoit répandues à leur convoi, témoignage des regrets qu'ils avoient causés. On a trouvé dans quelques

tombeaux des bijoux qui avoient été mis avec le corps, parce qu'apparemment le défunt les avoit fort chéris de son vivant.

La cérémonie des *funérailles* se terminoit par un festin, qui étoit ordinairement un souper que l'on donnoit aux parens et aux amis ; quelquefois même on distribuoit de la viande au peuple, et, neuf jours après, on faisoit un autre festin qu'on appeloit le grand souper, la novendale, c'est-à-dire, la neuvaine ; on observoit dans ce dernier repas de quitter les habits noirs, et d'en prendre de blancs.

Après avoir rapporté les cérémonies funèbres des anciens, on peut parcourir celles qui sont usitées de nos jours chez quelques peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Il semble que la nature a par-tout inspiré aux hommes ce dernier devoir envers leurs semblables, lorsqu'ils leur sont enlevés par la mort ; et toutes les religions ont consacré cet usage.

Chez les ARABES, dès que quelqu'un a rendu les derniers soupirs, on lave le corps avec décence, on le coud dans un morceau de toile s'il s'en trouve dans la maison, ou dans quelques guenilles si c'est un pauvre ; on met ce corps sur un brancard composé de deux morceaux de bois avec quelques traverses d'osier, et quatre ou six hommes le portent où il doit être enterré. Comme ces peuples changent souvent de camp, ils n'ont point de cimetières fixes. Ils choisissent toujours un lieu élevé et écarté du camp ; ils y font une fosse profonde, où ils mettent le corps, la tête du côté de l'Orient, le couvrent de terre, et mettent dessus de grosses pierres, afin d'empêcher les bêtes sauvages de venir le déterrer et le dévorer. Ceux qui portent le corps à la sépulture et ceux qui l'accompagnent chantent des prières pour le défunt, et des louanges à Dieu.

Dans ces occasions, les hommes ne pleurent point, ce qu'on regarde comme une preuve de leur courage et de leur fermeté ; mais, en récompense, les femmes s'acquittent très-bien de cette fonction. Les parentes du défunt crient, s'egratignent le visage et les bras, s'arrachent les cheveux, et ne sont couvertes que d'un vêtement déchiré, avec un

voile bleu et sale, toutes marques de douleur extraordinaire, vraie ou apparente.

Les cérémonies des *funérailles*, qui ne sont pas longues, étant achevées, on revient au camp. Tous ceux qui y ont assisté trouvent un repas préparé, et mangent dans une tente, les femmes dans une autre. Les hommes, à leur ordinaire, gardent la gravité; les femmes essuient leurs larmes; les uns et les autres se consolent; on fait à la famille des complimens de condoléance, qui sont fort courts, puisqu'ils ne consistent qu'en ces mots : *je prends part à votre affliction*, et en deux autres mots arabes qui signifient *Dieu conserve votre tête*; après quoi les parens du défunt font le partage de ses biens entre ses enfans.

En Turquie, lorsqu'une personne est morte, on met son corps au milieu de la chambre, et l'on répète tristement à l'entour deux mots turcs qui signifient *ô Dieu miséricordieux, ayez pitié de nous.* On le lave ensuite avec de l'eau chaude et du savon, et, après avoir brûlé assez d'encens pour chasser le diable, et les autres esprits malins qu'on suppose rôder autour de lui, on l'enveloppe dans un suaire sans couture, afin, dit-on, que dans l'autre monde il puisse se mettre à genoux, lorsqu'il subira son jugement : tout cela est accompagné de lamentations où les femmes ont la principale part.

Autrefois on exposoit le mort sur une table, comme dans un lit de parade, orné de ses plus beaux habits et de diverses fleurs de la saison; après quoi on le portoit sur des brancards hors de la ville, dans un lieu destiné à la sépulture des morts. Aujourd'hui, l'on se contente de le mettre dans une bière couverte d'un poile convenable à sa profession, sur lequel on répand des fleurs, pour marquer son innocence. La loi défend à qui que ce soit de garder un corps mort au-delà d'un jour, et de le porter plus loin d'une lieue. Il n'y a que le corps du grand-seigneur défunt qui en soit excepté.

Les Turcs sont persuadés qu'au moment que l'ame quitte le corps, les anges la conduisent au lieu où il doit être inhumé, et l'y retiennent pendant quarante jours dans l'attente de ce corps : ce qui les engage à le transporter au plus vîte au lieu de la sépulture, afin de ne pas faire languir

languir l'ame. Quelques-uns prétendent que les femmes et filles n'assistent point au convoi, mais demeurent à la maison pour préparer à manger aux *imans*, qui, après avoir mis le corps dans le tombeau, reviennent pour faire bonne chère, et recevoir dix aspres, qui sont leur rétribution ordinaire.

Aussitôt que le deuil est fini autour du mort, et qu'on l'a enséveli, on le porte sur les épaules au lieu destiné à la sépulture, soit dans les cimetières situés hors des villes s'il est pauvre, soit aux cimetières des mosquées, à l'entrée desquelles on le dépose s'il est riche, et où les *imans* font des prières qui ne consistent qu'en quelques complaintes et dans le récit de certains vers lugubres qui sont répétés mot pour mot par ceux qui accompagnent le convoi, et qui le suivent, couverts d'une pièce de drap gris ou de feutre, pendante devant et derrière.

Arrivés au tombeau, les Turcs tirent le mort du cercueil, et le descendent dans la fosse avec quelques sentences de l'Alcoran. On ne jette point la terre immédiatement sur le corps, de peur que sa pesanteur ne l'incommode : pour lui donner un peu d'air, on pose de longues pierres en travers, qui forment une espèce de voûte sur les cadavres, en sorte qu'ils y sont enfermés comme dans un coffre. Les cris et les lamentations des femmes cessent aussitôt après l'inhumation. Une mère peut pleurer son fils jusqu'à trois fois; au-delà, elle pèche contre la loi.

Les *funérailles* du sultan sont accompagnées d'une majesté lugubre. On mène en main tous ses chevaux avec les selles renversées, couverts de housses de velours noir, traînantes jusqu'à terre. Tous ses officiers, tant ceux du sérail que ceux de la garde, solacks, janissaires et autres y marchent en leur rang. Les mutaféracas précèdent immédiatement le corps, armés d'une lance, au bout de laquelle est le turban de l'empereur défunt, et portant une queue de cheval. Les armes du prince et ses étendards traînent par terre. La forme du cercueil est celle d'un chariot d'armes; il est couvert d'un riche poële, sur lequel est posé un turban; et, lorsque le corps est une fois déposé dans le tombeau, un iman, gagé pour y lire

l'Alcoran, a soin de le couvrir tous les jours, sur-tout le vendredi, de tapis de drap, sur lesquels il place ce que le feu empereur avoit coutume de porter de son vivant, comme son turban, etc.

Les Chinois lavent rarement leurs morts; mais ils revêtent le défunt de ses plus beaux habits, et le couvrent des marques de sa dignité; ensuite ils le mettent dans le cercueil qu'on lui a acheté, ou qu'il s'étoit fait construire pendant sa vie; car ils ont grand soin de s'en pourvoir long-temps avant que d'en avoir besoin. C'est aussi une des plus sérieuses affaires de leur vie, que de trouver un endroit qui leur soit commode après leur mort. Il y a des chercheurs de sépulture de profession; ils courent les montagnes; et, lorsqu'ils ont découvert un lieu où il règne un vent frais et sain, ils viennent promptement en donner avis aux gens riches, qui accordent quelquefois à leurs soins une récompense excessive.

Les cercueils des personnes aisées sont faits de grosses planches, épaisses d'un demi-pied et davantage: ils sont si bien enduits en dedans de poix et de bitume, et si bien vernissés en dehors, qu'ils n'exhalent aucune mauvaise odeur: on en voit qui sont ciselés et couverts de dorures. Il y a des gens riches qui emploient jusqu'à mille écus pour avoir un cercueil de bois précieux, orné de quantité de figures.

Avant que de placer le corps dans la bière, on répand au fond un peu de chaux; et, quand le corps y est placé, on y met ou un coussin ou beaucoup de coton, afin que la tête soit solidement appuyée et ne remue pas aisément. On met aussi du coton, ou autres choses semblables, dans tous les endroits vuides, pour le maintenir dans la situation où il a été mis.

Il est défendu aux Chinois d'enterrer leurs morts dans l'enceinte des villes et dans les lieux qu'on habite; mais il leur est permis de les conserver dans leurs maisons, enfermés dans des cercueils; ils les gardent plusieurs mois, et même plusieurs années, comme en dépôt, sans qu'aucun magistrat puisse les obliger de les inhumer. Un fils vivroit sans honneur, sur-tout dans sa famille, s'il ne faisoit pas conduire le corps de son père au tombeau de

ses ancêtres, et on refuseroit de placer son nom dans la salle où on les honore. Quand on les transporte d'une province à une autre, il n'est pas permis, sans un ordre de l'empereur, de les faire entrer dans les villes, ou de les faire passer au travers, mais on les conduit autour des murailles.

La cérémonie solemnelle que les Chinois rendent aux défunts dure ordinairement sept jours, à moins que quelques raisons essentielles n'obligent de se contenter de trois jours. Pendant que le cercueil est ouvert, tous les parens et les amis, qu'on a eu soin d'inviter, viennent rendre leurs devoirs au défunt; les plus proches parens restent même dans la maison. Le cercueil est exposé dans la principale salle, qu'on a parée d'étoffes blanches, qui sont souvent entremêlées de pièces de soie noire ou violette et d'autres ornemens de deuil. On met une table devant le cercueil. L'on place sur cette table l'image du défunt, ou bien un cartouche qui est accompagné, de chaque côté, de fleurs, de parfums et de bougies allumées.

Ceux qui viennent faire leurs complimens de condoléance saluent le défunt à la manière du pays. Ceux qui étoient amis particuliers accompagnent ces cérémonies de gémissemens et de pleurs qui se font entendre quelquefois de fort loin.

Tandis qu'ils s'acquittent de ces devoirs, le fils aîné, accompagné de ses frères, sort de derrière le rideau qui est à côté du cercueil, se traînant à terre avec un visage sur lequel est peinte la douleur, et fondant en larmes, dans un morne et profond silence; ils rendent le salut avec la même cérémonie qu'on a pratiquée devant le cercueil : le même rideau cache les femmes, qui poussent, à diverses reprises, les cris les plus lugubres.

Quand on a achevé la cérémonie, on se lève : un parent éloigné du défunt, ou un ami, étant en deuil, fait les honneurs; et, comme il a été vous recevoir à la porte, il vous conduit dans un appartement où l'on vous présente du thé, et quelquefois des fruits secs et autres rafraîchissemens : après quoi il vous accompagne jusqu'à votre chaise.

Lorsqu'on a fixé le jour des obsèques, on en donne

avis à tous les parens et amis du défunt, qui ne manquent pas de se rendre au jour marqué. La marche du convoi commence par ceux qui portent différentes statues de carton, lesquelles représentent des esclaves, des tigres, des lions, des chevaux, etc.: diverses troupes suivent et marchent deux à deux; les uns portent des étendards, des banderoles ou des cassolettes remplies de parfums; plusieurs jouent des airs lugubres sur divers instrumens de musique.

Il y a des endroits où le tableau du défunt est élevé au-dessus de tout le reste; on y voit écrits en gros caractères d'or son nom et sa dignité. Le cercueil paroît ensuite, couvert d'un dais en forme de dôme qui est entièrement d'étoffe de soie violette, avec des houpes de soie blanche aux quatre coins, qui sont brodées et très-proprement entrelacées de cordons. La machine dont nous parlons, et sur laquelle on a posé le cercueil, est portée par soixante-quatre personnes: ceux qui ne sont point en état d'en faire la dépense, se servent d'une autre machine qui n'exige pas un si grand nombre de porteurs. Le fils aîné, à la tête des autres enfans et des petits-fils, suit à pied, couvert d'un sac de chanvre, appuyé sur un bâton, le corps tout courbé, et comme accablé sous le poids de sa douleur.

On voit ensuite les parens et les amis tous vêtus de deuil, et un grand nombre de chaises couvertes d'étoffe blanche, où sont les filles, les femmes et les esclaves du défunt, qui font retentir l'air de leurs cris.

Quand on est arrivé au lieu de la sépulture, on voit, à quelque distance de la tombe, des tables rangées dans des salles qu'on a fait élever exprès; tandis que les cérémonies accoutumées se pratiquent, les domestiques y préparent un repas qui sert ensuite à régaler toute la compagnie.

Quelquefois, après le repas, les parens et les amis se prosternent de nouveau en frappant la terre du front devant le tombeau. Le fils aîné et les autres enfans répondent à leurs honnêtetés par quelques signes extérieurs, mais dans un profond silence. S'il s'agit d'un grand seigneur, il y a plusieurs appartemens à sa sépulture; et, après qu'on y a porté le cercueil, un grand nombre de parens y

demeurent un et même deux mois, pour y renouveler, tous les jours, avec les enfans du défunt, les marques de leur douleur.

Parmi les peuples de l'Amérique, dit le P. Charlevoix, sitôt qu'un malade a rendu les derniers soupirs, tout retentit de gémissemens; et cela dure autant que la famille est en état de fournir à la dépense, car il faut tenir table ouverte peudant tout ce temps-là. Le cadavre, paré de sa plus belle robe, le visage peint, ses armes et tout ce qu'il possédoit à côté de lui, est exposé à la porte de la cabane, dans la posture qu'il doit avoir dans le tombeau; et cette posture, en plusieurs endroits, est celle où l'enfant est dans le sein de sa mère. L'usage de quelques nations est que les parens du défunt jeûnent jusqu'à la fin des *funérailles*; et tout cet intervalle se passe en pleurs et lamentations, à régaler tous ceux dont on reçoit la visite, à faire l'éloge du mort, et en complimens réciproques. Chez d'autres, on loue des pleureuses qui s'acquittent parfaitement de leur devoir: elles chantent, elles dansent, elles pleurent sans cesse et toujours en cadence; mais ces démonstrations d'une douleur empruntée ne préjudicient point à ce que la nature exige des parens du défunt.

On porte sans aucune cérémonie le corps au lieu de sa sépulture: mais quand il est dans la fosse, on a soin de le couvrir de manière que la terre ne le touche point: il y est dans une cellule toute tapissée de peaux; on dresse ensuite un poteau où l'on attache tout ce qui peut marquer l'estime qu'on faisoit du mort, comme son portrait, etc..... On y porte tous les matins de nouvelles provisions; et comme les chiens et d'autres bêtes ne manquent point d'en faire leur profit, on veut bien se persuader que c'est l'ame du défunt qui est venue prendre sa réfection.

Quand quelqu'un meurt dans le temps de la chasse, on expose son corps sur un échafaud fort élevé, et il y demeure jusqu'au départ de la troupe qui l'emporte avec elle au village. Les corps de ceux qui meurent à la guerre sont brûlés, et leurs cendres rapportées pour être mises dans la sépulture de leurs pères. Ces sépultures, parmi les nations les plus sédentaires, sont des espèces de cimetières

près du village; d'autres enterrent leurs morts dans les bois, au pied des arbres, ou les font sécher et les gardent dans des caisses jusqu'à la fête des morts.

On observe, en quelques endroits, pour ceux qui se sont noyés ou qui sont morts du froid, un cérémonial assez bizarre. Les préliminaires des pleurs, des danses, des chants et des festins, étant achevés, on porte le corps au lieu de la sépulture; ou, si l'on est trop éloigné de l'endroit où il doit demeurer en dépôt jusqu'à la fête des morts, on y creuse une fosse très-large, et on y allume du feu; de jeunes gens s'approchent ensuite du cadavre, coupent les chairs aux parties qui ont été crayonnées par un maître de cérémonies, et les jettent dans le feu avec les viscères; puis ils placent le cadavre, ainsi déchiqueté, dans le lieu qui lui est destiné. Durant cette opération, les femmes, et sur-tout les parentes du défunt, tournent sans cesse autour de ceux qui travaillent, les exhortent à bien s'acquitter de leur emploi, et leur mettent des grains de porcelaine dans la bouche, comme on y mettroit des dragées à des enfans pour les engager à quelque chose qu'on souhaiteroit d'eux.

L'enterrement est suivi de présens qu'on fait à la famille affligée; et cela s'appelle *couvrir le mort:* on fait ensuite des festins accompagnés de jeux et de combats, où l'on propose des prix; et là, comme dans l'antiquité païenne, une action toute lugubre est terminée par des chants et des cris de victoire.

Chez les Natchez, une des nations sauvages de la Louisiane, quand une femme-chef, c'est-à-dire noble, ou de la race du soleil, meurt, on étrangle douze petits enfans et quatorze grandes personnes, pour être enterrés avec elle.

Il y a d'autres sauvages de l'Amérique qui n'enterrent point leurs morts, mais qui les brûlent; il y en a même de divisés en ce qu'ils nomment familles, parmi lesquelles la prérogative de pouvoir brûler ses morts est attaché uniquement à telle famille, tandis que les autres familles sont obligées de les enterrer: c'est ce qu'on voit chez les *Misilimakinaks*, peuple sauvage de l'Amérique septentrionale de la Nouvelle-France, où la seule famille du grand lièvre jouit du privilège de brûler ses cadavres; dans les deux

autres familles qui forment cette nation, quand quelqu'un de ses capitaines est décédé, on prépare un vaste cercueil, où, après avoir couché le corps vêtu de ses plus beaux habits, on y renferme avec lui sa couverture, son fusil, sa provision de poudre et de plomb, son arc, ses flèches, sa chaudière, son plat, son casse-tête, son calumet, sa boîte de vermillon, son miroir, et tous les présens qui lui ont été donnés à sa mort. Ils s'imaginent qu'avec ce cortège il fera plus aisément le voyage dans l'autre monde, et qu'il sera mieux reçu des plus grands capitaines de la nation, qui le conduiront avec eux dans un lieu de délices. Pendant que tout cet attirail s'ajuste dans le cercueil, les parens du mort assistent à cette cérémonie en chantant d'un ton lugubre, et en remuant en cadence un bâton où ils ont attaché plusieurs petites sonnettes.

Chez les Ethiopiens, lorsque quelqu'un d'eux vient à mourir, on entend de tous côtés des cris épouvantables, tous les voisins s'assemblent dans la maison du défunt, et pleurent avec les parens qui s'y trouvent. On lave le corps mort; après l'avoir enveloppé d'un linceul de coton, on le met dans un cercueil, au milieu d'une salle éclairée par des flambeaux de cire: on redouble alors les cris et les pleurs au son des tambours de basque; les uns prient Dieu pour l'ame du défunt, les autres disent des vers à sa louange, d'autres s'arrachent les cheveux, et d'autres enfin se déchirent le visage pour marquer leur douleur: cette folie touchante et ridicule dure jusqu'à ce que les religieux viennent lever le corps. Après avoir chanté quelques pseaumes et fait les encensemens, ils se mettent en marche, tenant à la main droite une croix de fer, un livre de prières à la gauche, et psalmodient en chemin: les parens et amis du défunt suivent et continuent leurs cris avec des tambours de basque. Ils ont tous la tête rasée, qui est la marque du deuil. Quand on passe devant quelque église, le convoi s'y arrête; on fait quelques prières, et ensuite on continue sa route jusqu'au lieu de la sépulture. Là, on recommence les encensemens; on chante encore pendant quelque temps des pseaumes d'un ton lugubre, et on met le corps en terre. Les assistans retournent à la maison du défunt, où on leur fait un festin: on s'y trouve matin et soir pendant trois

jours, et on ne mange point ailleurs, et de huit en huit jours on se rassemble, pendant un certain espace de temps, pour pleurer le défunt et manger chez lui.

Les Chrétiens de la primitive église, dit M. l'abbé Fleury, pour mieux témoigner la foi de la résurrection, avoient grand soin des sépultures, et y faisoient grande dépense, à proportion de leur manière de vivre. Ils ne brûloient point les corps, comme les Grecs et les Romains; ils n'approuvoient pas non plus la curiosité superstitieuse des Egyptiens, qui les gardoient embaumés et exposés à la vue sur des lits dans leurs maisons; mais ils les enterroient selon la coutume des juifs: après les avoir lavés, ils les embaumoient, et y employoient plus de parfums, dit Tertullien, que les païens à leurs sacrifices; ils les enveloppoient de linges très-fins ou d'étoffes de soie; quelquefois ils les revêtoient d'habits précieux; ils les exposoient pendant trois jours, ayant grand soin de les garder cependant et de veiller auprès en prières: ensuite ils les portoient au tombeau, accompagnant le corps avec quantité de cierges et de flambeaux, chantant des pseaumes et des hymnes pour louer Dieu, et marquer l'espérance de la résurrection. On prioit aussi pour eux; on offroit le sacrifice, et l'on donnoit aux pauvres le festin nommé *agapes*, et d'autres aumônes. On en renouveloit la mémoire au bout de l'an, et on continuoit d'année en année, outre la commémoration qu'on en faisoit tous les jours au saint sacrifice.

L'église avoit ses officiers destinés pour les enterremens, que l'on appeloit *fossoyeurs* ou *travailleurs*, et qui se trouvent quelquefois comptés entre le clergé. On enterroit souvent avec les corps différentes choses pour honorer les défunts, ou pour en conserver la mémoire; comme les marques de leur dignité, les instrumens de leur martyre, des phioles, ou des éponges pleines de leur sang, les actes de leur martyre, leur épitaphe, ou du moins leur nom, des médailles, des feuilles de laurier ou de quelqu'autre arbre toujours verd, des croix, l'évangile. On observoit de poser le corps sur le dos, le visage tourné vers l'orient. Les païens, pour garder les cendres des morts, bâtissoient des sépulcres magnifiques le long des grands chemins,

et par-tout ailleurs dans la campagne. Les chrétiens, au contraire, cachoient les corps, les enterrant simplement ou les rangeant dans des caves, comme étoient auprès de Rome les tombes ou catacombes.

Les anciens cimetières, ou lieux où l'on déposoit leurs corps, sont quelquefois appelés *conciles des martyrs*, parce que les corps y étoient comme assemblés; ou *arènes*, à cause du terrein sabloneux. En Afrique, on nommoit aussi les cimetières des *aires*.

On a toujours eu grande dévotion à se faire enterrer auprès des martyrs; et c'est ce qui a enfin attiré tant de sépultures dans les églises, quoique l'on ait gardé long-temps la coutume de n'enterrer que hors des villes. La vénération des reliques et la croyance distincte de la résurrection ont effacé parmi les chrétiens l'horreur que les anciens, même les Israélites, avoient des corps morts et des sépultures.

Cette coutume d'enterrer les morts, et de les porter au lieu de leur sépulture en chantant des pseaumes, a toujours été observée parmi les chrétiens; les cérémonies seulement ont varié suivant les temps et les usages. M. Lancelot, dans un mémoire sur une ancienne tapisserie qui représente les faits et gestes de Guillaume le Conquérant, observe que dans un morceau de cette tapisserie sont figurées les cérémonies des *funérailles* d'Edouard le confesseur, qui ont beaucoup d'affinité avec celles qui se pratiquent encore aujourd'hui en pareil cas: on y voit Edouard mort et étendu sur une espèce de drap mortuaire parsemé de larmes, dans lequel deux hommes, l'un placé à la tête, l'autre aux pieds, arrangent le corps. A côté est un autre homme debout, tenant deux doigts de la main droite élevés; cette attitude, et son habillement qui paroît ressembler à une chasuble, désignent un prêtre qui lui donne les dernières bénédictions..... On y voit aussi une église.... et un homme par lequel elle a voulu désigner les sonneurs de cloches..... La bière est portée par huit hommes; elle est d'une figure presque carrée, traversée de plusieurs bandes chargées de petites croix et autres ornemens: de ces huit hommes quatre sont en devant, et les quatre autres derrière; ils portent la bière sur leurs

épaules par le moyen de longs bâtons, deux à chaque bâton : c'étoit alors la manière de porter les morts..... Cet usage s'est même conservé jusqu'à nos jours ; et les jurés-hanouards ou porteurs de sel, qui avoient le privilège de porter les corps ou les effigies de nos rois, portèrent encore le corps ou l'effigie d'Henri IV, de la même manière, sur leurs épaules, en 1610. Dans cette même tapisserie, aux deux côtés de la bière, paroissent deux autres hommes qui ont une sonnette en chaque main. L'usage d'avoir des porteurs de sonnettes dans les pompes funèbres, et qui subsiste encore en la personne des jurés-crieurs lorsqu'ils vont faire leurs semonces, est très-ancien. A la suite du cercueil, on voit un groupe de personnes qui semblent toutes fondre en pleurs et en gémissemens.

La description des *funérailles* de ce roi, conformes à la simplicité de ces temps-là, montre que les usages et les cérémonies en étoient toutes semblables à celles qui se pratiquent encore aujourd'hui dans les *funérailles* des particuliers : car on sait que, parmi les catholiques, dès qu'un homme est mort, les jurés-crieurs, pour les personnes qui ont le moyen de les employer, préparent les tentures, drap mortuaire, croix, chandeliers, luminaire, et autres choses nécessaires à la cérémonie ; convient les parens et les amis ou par billets ou de vive voix ; qu'on expose ensuite le défunt ou dans une chambre ou à sa porte dans un cercueil ; que le clergé vient enlever le corps et le conduit à l'église, suivi de ses parens, amis, etc., et qu'après plusieurs aspersions et le chant des prières et des pseaumes convenables à cet acte de religion, on l'inhume ou dans l'église même ou dans le cimetière.

Les *funétailles* des grands, des princes et des rois, sont accompagnées de plus de pompe : après qu'on les a embaumés et déposés dans un cercueil de plomb, on les expose pendant plusieurs jours sur un lit de parade, dans une salle tendue de noir et illuminée, où des prêtres et des religieux récitent des prières jour et nuit. Les cours souveraines, les communautés religieuses et autres corps, viennent leur jeter de l'eau bénite ; et, au jour marqué, on les transporte au lieu de leur sépulture, dans un char

drapé de noir, avec leurs armoiries, et atelé de chevaux caparaçonnés de noir; grand nombre de pauvres et de domestiques portant des flambeaux. Ces cérémonies sont accompagnées de discours pour remettre le corps et le recevoir, suivies, à quelques temps de là, de services solemnels et d'oraisons funèbres. On y porte ordinairement les marques de la dignité du défunt, comme la couronne ducale, etc. Ce sont des officiers ou gentilshommes qui sont chargés de ces fonctions; et aux *funérailles* des rois, elles sont remplies par les grands officiers de la couronne.

Parmi les protestans, on a retranché la plupart des cérémonies de l'église romaine, les aspersions, croix, luminaire, etc. Pour l'inhumation d'un particulier, le ministre le conduit au lieu de la sépulture; et, lorsqu'on l'a mis en terre, il adresse aux assistans quelques exhortations assorties à la circonstance. Ailleurs, on touche dans la main d'un des parens, comme pour lui témoigner la part qu'on prend à son deuil. Quelquefois on ajoute une prière pour demander à Dieu la consolation des affligés, et pour le supplier d'inspirer à tous les assistans le détachement et l'humilité convenables à la fragilité et à l'incertitude des choses humaines. Celles des rois et des princes se font avec le cérémonial attaché à leurs dignités, et dont l'usage est différent selon les divers pays.

(*M. de* JAUCOURT.)

FUREUR.

Il se dit au singulier des passions violentes : c'en est le degré extrême ; *il aime à la fureur* : mais il est propre à la colère. Au pluriel, l'acception du terme change un peu. Il paroît marquer plutôt les effets de la passion que son degré. On dit *les fureurs de la jalousie, les fureurs d'Oreste.* On dit aussi, par métaphore, que *la mer entre en fureur*; c'est lorsqu'on voit ses eaux s'agiter, se gonfler, et qu'on les entend mugir au loin. Quand on dit *la fureur des vents*, on les regarde comme des êtres animés et violens. Il y a une fureur particulière qu'on appelle fureur poétique ; c'est l'enthousiasme. Il semble que l'artiste devroit concevoir cette *fureur* avec d'autant plus de force et de facilité, que son génie est moins contraint par les règles. Cela supposé, l'homme de génie qui converse deviendroit plus aisément enthousiaste que l'orateur qui écrit, et celui-ci plus aisément encore que le poète qui compose. Le musicien qui tient un instrument, et qui le fait résonner sous ses doigts, seroit plus voisin de cette espèce d'ivresse que le peintre qui est devant une toile muette. Mais l'enthousiasme n'appartient pas également à tous ces genres, et c'est la raison pour laquelle la chose n'est pas comme on croiroit d'abord qu'elle doit être. Il est plus essentiel au musicien d'être enthousiaste qu'au poète, au poète qu'au peintre, au peintre qu'à l'orateur, et à l'orateur qu'à l'homme qui converse : ce dernier ne doit pas être froid, mais il doit être tranquille.

(ANONYME.)

FUREUR *utérine.*

C'est une maladie qui est une espèce de délire attribué, par cette dénomination, aux seules personnes du sexe, qu'un appétit vénérien démesuré porte violemment à se satisfaire, à chercher sans pudeur les moyens de parvenir à ce but; à tenir les propos les plus obscènes; à faire les choses les plus indécentes pour exciter les hommes qui les approchent à éteindre l'ardeur dont elles sont dévorées; à ne parler, à n'être occupées que des idées relatives à cet objet; à n'agir que pour se procurer le soulagement dont le besoin les presse, jusqu'à vouloir forcer ceux qui se refusent aux desirs qu'elles témoignent; et c'est principalement par le dernier de ces symptômes que ce délire peut être regardé comme une sorte de *fureur* qui tient du caractère de la manie, puisqu'il est sans fièvre.

Ainsi, comme la faim, ce sentiment qui fait sentir le besoin de prendre de la nourriture, et qui porte à le satisfaire, peut, par la privation trop long-temps continuée des moyens de s'en procurer, dégénérer en *fureur* jusqu'à la rage; de même le desir de l'acte vénérien, qui est un vrai besoin naturel dans certaines circonstances, eu égard au tempérament ou à d'autres causes, peut être porté jusqu'à la manie, jusqu'aux plus grands excès physiques et moraux, qui tendent tous à la jouissance de l'objet par le moyen duquel peut être assouvie cette passion ardente.

Les hommes n'y sont pas sujets comme les femmes, soit parce qu'en général les mœurs, dans aucun pays, n'exigent d'eux la retenue et la contrainte en quoi consiste la pudeur, cette vertu si recommandée aux femmes chez presque toutes les nations, même chez celles qui sont le moins civilisées; vertu dont l'attrait à l'égard des hommes leur fait trouver du plaisir à surmonter les obstacles qui s'opposent à leurs desirs, et qui contribue par conséquent davantage à entretenir le penchant d'un sexe pour l'autre, et à favoriser la propagation de l'espèce humaine; soit parce que les hommes sont constitués, relativement aux organes de la génération, de manière qu'il

ne peut s'y exciter des mouvemens spontanés portés à un excès qui puisse dégénérer en *fureur.* Dailleurs le libertinage du cœur est assez répandu pour qu'il y ait peu d'hommes qui ne préviennent même un soulagement naturel par l'abus de soi-même, au défaut de l'usage des femmes, dans le cas où il ne peut pas être recherché par bienséance ou par tout autre empêchement; de sorte que le besoin est satisfait, d'une manière ou d'autre, avant que l'excès du desir puisse avoir lieu.

La *fureur utérine* ne s'établit jamais tout de suite avec tous les symptômes qui la caractérisent. Les personnes qui en sont affectées ont toujours commencé à ressentir par degré les aiguillons de la chair; elles tâchent de ne pas manifester le sentiment honteux qui les occupe fortement; elles sont alors d'une humeur sombre, taciturne, triste, et il leur échappe de temps en temps des soupirs, des regards lascifs, sur-tout lorsqu'il se présente à elles des hommes, ou que l'on tient quelques propos qui ont rapport aux plaisirs de l'amour; elles rougissent, leur visage s'allume; et si on leur touche le pouls dans ce temps-là, on le trouve plus agité, ainsi qu'il arrive dans la passion érotique, qui cependant n'a pas pour objet immédiat l'acte vénérien en général, mais le desir d'y procéder avec une personne déterminée que l'on aime éperduement. Gallien assure que l'attouchement du pouls ne l'a jamais trompé lorsqu'il a eu à découvrir les maladies causées par les desirs vénériens. Après ces premiers symptômes, lorsque le mal augmente, les personnes qui en sont affectées paroissent perdre peu à peu toute pudeur; elles deviennent babillardes, elles ne cachent plus l'inclination qu'elles ont à s'entretenir, à jaser sur les plaisirs de l'amour; elles s'emportent facilement contre ceux qui les contrarient, ou qui tâchent de les contenir: elles se livrent aussi quelquefois sans sujet à des accès de colère dangereuse; elles paroissent violemment agitées; elles font de grands cris mêlés d'éclats de rire, et passent subitement à donner des marques de chagrin, de douleur, à répandre des larmes, jusqu'à paroître désolées, désespérées, ce qui dure peu, pour passer à un état opposé.

Enfin ces malheureuses en viennent à ne plus garder

aucune mesure, à demander, à rechercher ce qui peut les satisfaire, à témoigner leur desir par les propos, les invitations, les gestes, et à se livrer pour cet effet au premier venu, s'il se trouve quelqu'un qui veuille s'y prêter. Elles ne se contentent pas de peu; elles ne font souvent qu'irriter leurs desirs par ce qui sembleroit devoir suffire pour les assouvir : ce qui a lieu sur-tout dans le cas où la cause n'est pas de nature à cesser par les effets des actes vénériens, et qu'elle dépend absolument du dérangement du cerveau, parce qu'il n'est pas susceptible d'être corrigé par le remède ordinaire de l'amour, qui est la jouissance. C'étoit sans doute par l'effet d'un délire de cette espèce, porté à l'excès, que Messaline étoit plutôt fatiguée, lassée que rassasiée des plaisirs grossiers auxquels elle se prostituoit sans mesure avec la plus infâme brutalité. Ce ne peut être aussi vraisemblablement que par cause de maladie, que Sémiramis, cette reine des Assyriens, après s'être rendue digne des plus grands éloges, tomba dans la plus honteuse et la plus excessive dissolution, jusqu'à se livrer à un grand nombre de ses soldats, qu'elle faisoit après cela périr par les moyens les plus cruels.

Le peu d'exemples que l'on peut citer de personnes atteintes de cette affreuse maladie, prouve qu'elle n'a par conséquent jamais été bien commune; et elle est devenue toujours plus rare, à mesure que les mœurs sont devenues plus sévères sur le commerce entre les deux sexes, parce qu'il en résulte moins de causes occasionnelles; mais elle se présente encore quelquefois. Il est peu d'auteurs qui, ayant été grands praticiens, n'aient eu quelques observations à rapporter à ce sujet, avec différentes circonstances. M. de Buffon, sans être médecin, dit avoir eu occasion d'en voir un exemple dans une jeune fille de douze ans, très-brune, d'un teint vif et fort coloré, d'une petite taille, mais déjà formée, avec de la gorge et de l'embonpoint. Elle faisoit les actions les plus indécentes au seul aspect d'un homme; rien n'étoit capable de l'en empêcher, ni la présence de sa mère, ni les remontrances, ni les châtimens: elle ne perdoit cependant pas totalement la raison; et ses accès, qui étoient

marqués au point d'en être affreux, cessoient dans le moment qu'elle demeuroit seule avec des femmes. Aristote prétend que c'est à cet âge que l'irritation est la plus grande, et qu'il faut garder le plus soigneusement les filles. Cela peut être vrai pour le climat où il vivoit; mais il paroît que, dans les pays froids, le tempérament des femmes ne commence à prendre de l'ardeur que beaucoup plus tard.

On observe en général que les jeunes personnes sont plus sujettes à la *fureur utérine*, que celles d'un âge avancé. Mais les filles brunes, de bonne santé, d'une forte complexion, qui sont vierges, sur-tout celles qui sont d'état à ne pouvoir pas cesser de l'être; les jeunes veuves qui réunissent les trois premières de ces qualités; les femmes de même qui ont des maris peu vigoureux, ont plus de disposition à cette maladie que les autres personnes du sexe. On peut cependant assurer que le tempérament opposé est infiniment plus commun parmi les femmes, dont la plupart sont naturellement froides, ou tout au moins fort tranquilles sur le physique de la passion de l'amour.

(*M. d'Aumont.*)

G.

G

GAIETÉ. *

La *gaieté* est le don le plus heureux de la nature. C'est la manière la plus agréable d'exister pour les autres et pour soi. Elle tient lieu d'esprit dans la société, et de compagnie dans la solitude. Elle est le premier charme de la jeunesse, et le seul agrément de l'âge avancé. Elle est opposée à la tristesse, comme la joie l'est au chagrin. La joie et le chagrin sont des situations; la tristesse et la *gaieté* sont des caractères. Mais les caractères les plus suivis sont souvent distraits par les situations; et c'est ainsi qu'il arrive à l'homme gai d'être accablé de chagrins. On trouve rarement la *gaieté* où n'est pas la santé. Scarron étoit plaisant : j'ai peine à croire qu'il fût gai. La véritable *gaieté* semble circuler dans les veines avec le sang et la vie. Elle a souvent pour compagnes l'innocence et la liberté. Celle qui n'est qu'extérieure, est une fleur artificielle, qui n'est faite que pour tromper les yeux. La *gaieté* doit présider aux plaisirs de la table; mais il suffit souvent de l'appeler pour la faire fuir. On la promet partout; on l'invite à tous les soupers: et c'est ordinairement l'ennui qui vient. Le monde est plein de mauvais plaisans, de froids bouffons, qui se croient gais, parce qu'ils font rire. Si j'avois à peindre en un seul mot la *gaieté*, la raison, la vertu, et la volupté réunies, je les appellerois *philosophie*.

Il y a la *gaieté* de l'esprit, la *gaieté* de l'ame, la *gaieté* de l'imagination. La première est pour les autres, la seconde est pour soi, la troisième est pour les livres.

La *gaieté* des sots attriste les gens d'esprit. Le fameux Addisson appelle les Français une nation comique, parce qu'elle est naturellement gaie et portée à rire. A mon avis, la philosophie de cet auteur est en défaut. Tout ce qui peut contribuer à la douceur de la société et au bonheur de la vie, est à l'abri du reproche. Platon veut qu'on ne néglige rien pour tourner de bonne heure en habitude, dans les enfans, ce sentiment à la joie.

Sénèque regarde la *gaieté* comme le premier bien: Lycurgue éleva dans Lacédémone une statue au rire, si nécessaire, disoit-il, pour adoucir le travail, les amertumes de la vie, et la dureté des règles qu'il prescrivoit. Au reste, il est certain que la *gaieté* peut être la compagne de toutes les vertus, et qu'il y a des vices avec lesquels elle est incompatible.

Addisson prétend que la *gaieté* est un des plus grands obstacles à la sagesse des femmes; et moi je soutiens que les personnes naturellement gaies sont trop aisément distraites par les différens objets qui les amusent, pour se livrer aux excès qui accompagnent d'ordinaire les foiblesses de l'amour. Je crois que les femmes d'un tempérament mélancolique sont plus susceptibles de se laisser entraîner aux dangers de cette passion.

M. Hobbes, philosophe anglais, veut que le rire ne vienne que de notre orgueil; c'est un paradoxe. M. Hobbes pensoit si mal de la nature humaine, qu'il supposoit tous les hommes nés méchans. Les gens fiers rient peu; la gravité est la compagne de l'orgueil: un homme n'est pas vain, parce qu'il rit des singeries d'un chat. Si M. Hobbes eût distingué le rire qui naît de la joie du ricanement malin qu'inspire la raillerie, nous serions d'accord. Le premier a sa source dans le cœur, le second est l'effet d'une réflexion maligne. Lorsqu'on voit en même temps un Anglais et un Français, on peut dire que l'un cherche la joie, et que l'autre l'éprouve. Au reste, dit le prophète roi, le rire du sage se voit et ne s'entend pas.

On doit avouer que la raillerie ne paroît pas plus naturelle aux Anglais que le rire, et peu se la permettent, ou la traitent d'assez mauvaise grace. « Les Anglais, dit l'évêque » de Sprat, plaisantent rarement, parce qu'ils ont trop de » courage pour souffrir la dérision, et trop de vertu et » d'honneur pour se moquer des autres. » Cependant, n'en déplaise au respectable évêque, ses chers compatriotes se raillent entre eux, et celui qui ne peut repousser un bon mot par un autre propose un cartel à son adversaire; on se dépouille de ses habits, on se bat à coups de poing, et celui qui remporte la victoire est le meilleur railleur.

Il est parmi les Anglais une secte qui ne rit jamais;

ce sont les presbytériens : on dit qu'ils ont fait du rire un huitième péché mortel ; selon eux, une femme qui rit pèche autant que pécheroit, selon nous, une femme qui transgresseroit les lois austères de la modestie et de la pudeur. On compte parmi eux des familles qui, de père en fils, n'ont jamais ri.

Les papiers publics annoncèrent, il y a quelques années, qu'un Anglais se proposoit de donner des leçons de rire à ses compatriotes des deux sexes ; on ne sait pas s'il a fait fortune, mais on peut assurer que jusqu'à présent il a fait de médiocres élèves.

On voit souvent des Anglais passer en France pour se guérir de la consomption, et cela est assez naturel. Mais que penser de certains Français qui vont à Londres pour recouvrer la *gaieté* qu'ils ont perdue dans le sein de Paris?

(ANONYME.)

GAILLARD.

Ce mot diffère beaucoup de *gai*. Il présente l'idée de la gaieté jointe à celle de la bouffonnerie ou même de la duplicité dans la personne, et de la licence dans la chose : *C'est un gaillard, ce conte est un peu gaillard.* Il se dit aussi quelquefois de cette espèce de joie ou de galanterie libertine qu'inspire la pointe du vin : *Il étoit assez gaillard sur la fin du repas.* Il est peu d'usage, et les occasions où il puisse être employé avec goût sont rares. On dit très-bien *il a le propos gai*, et, familièrement, *il avoit le propos gaillard.* Un propos *gaillard* est toujours gai ; un propos gai n'est pas toujours *gaillard.* On peut avoir à une grille de religieuse le propos gai : si le propos gaillard s'y trouvoit, il y seroit déplacé.

(ANONYME.)

GALANT.

Ce mot vient de *gal* qui d'abord signifia *gaieté* et *réjouissance*, ainsi qu'on le voit dans Alain-Chartier et dans Froissard : on trouve même dans le roman de la Rose *galandé*, pour signifier *orné*, *paré*.

> La belle fut bien atornée,
> Et d'un filet d'or galandée.

De là se forma insensiblement *galant*, qui signifie un homme empressé à plaire. Ce mot reçut une signification plus noble dans les temps de chevalerie où ce desir de plaire se signaloit par des combats. *Se conduire galamment*, *se tirer d'affaire galamment*, veut même encore dire *se conduire en homme de cœur*. Un *galant* homme, chez les Anglais, signifie un homme de courage : en France, il veut dire de plus un homme à nobles procédés. Un homme *galant* est toute autre chose qu'un *galant* homme ; celui-ci tient plus de l'honnête homme ; celui-là se rapproche plus du petit-maître, de l'homme à bonnes fortunes. *Être galant*, en général, c'est chercher à plaire par des soins agréables, par des empressemens flatteurs. *Il a été très-galant avec ces dames* veut dire seulement, il a montré quelque chose de plus que de la politesse. Mais *être le galant d'une dame* a une signification plus forte ; cela signifie être son amant. Ce mot n'est presque plus d'usage aujourd'hui que dans les vers familiers. Un galant est non-seulement un homme à bonnes fortunes, mais ce mot porte avec soi quelque idée de hardiesse et même d'effronterie : c'est en ce sens que La Fontaine a dit :

> Mais un *galant* chercheur de pucelages.

Ainsi le même mot se prend en plusieurs sens. Il en est de même de galanterie, qui signifie tantôt coquetterie dans l'esprit, paroles flatteuses, tantôt présent de petits bijoux, tantôt intrigue avec une femme ou plusieurs ; et même depuis peu il a signifié ironiquement *faveurs de Vénus*. Ainsi, *dire des galanteries*, *donner des galanteries*,

avoir des galanteries, *attraper une galanterie*, sont des choses toutes différentes. Presque tous les termes qui entrent fréquemment dans la conversation reçoivent ainsi beaucoup de nuances qu'il est difficile de démêler. Les mots techniques ont une signification plus précise et moins arbitraire. (*M. de* VOLTAIRE.)

ON appelle poésies *galantes* celles où domine le desir de plaire, et qui expriment avec grace un sentiment doux et léger. Rien de passionné, rien de sombre dans ce genre de poésie : ce sont les plaintes, les caresses, les badinages de l'Amour enfant ; c'est le langage de la séduction qui flatte, de la volupté qui jouit, ou d'une sensibilité timide qui se décèle sans dessein, et qui se défend de l'amour.

Sur le vestibule du temple d'Idalie, l'auteur de la Henriade semble avoir voulu peindre le concours des poètes *galans*.

Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse Espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré, les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues ;
La molle Volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Plaisirs amoureux, et les tendres Desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les Plaisirs.

Parmi les anciens, Anacréon, Catulle, Ovide, Horace dans quelques-unes de ses odes, ont été des poètes *galans*.

Sapho, Tibulle, Properce ont parlé d'amour d'un ton plus sérieux ; et leur poésie a trop de chaleur pour ne s'appeler que *galante*.

Parmi nous, l'épître amoureuse, l'élégie elle-même, n'ont presque jamais le caractère d'un sentiment profond et passionné : elles ne sont, comme le madrigal, que l'expression ingénieuse ou des desirs ou des pensées d'une

ame légérement émue. La délicatesse, la finesse, quelquefois la naïveté, le plus souvent un certain mélange de sérieux et d'enjouement, où l'on croit voir l'amour en même temps pleurer et rire : voilà ce qui caractérise nos poésies *galantes*.

Revenez, charmante verdure,
Faites régner l'ombrage et l'amour dans nos bois.
A quoi s'amuse la Nature?
Tout est encor glacé dans le plus beau des mois.
Si je viens vous presser de couvrir ce bocage,
Ce n'est que pour cacher aux regards des jaloux
Les pleurs que je répands pour un berger volage.
Ah! je n'aurai jamais d'autre besoin de vous.

DES HOULIÈRES.

Lorsque le vieux Damon dit que d'un trait mortel
L'Amour blesse les cœurs, sans qu'ils osent se plaindre,
Que c'est un dieu traître et cruel,
L'Amour pour moi n'est point à craindre.
Mais quand le jeune Atys vient me dire à son tour:
Ce dieu n'est qu'un enfant, doux, caressant, aimable,
Plus beau mille fois que le jour;
Que je le trouve redoutable!

Mlle BERNARD.

Voilà pour le sentiment et pour l'esprit, le caractère de ces poésies.

Marot, Voiture, madame Des Houlières dans ses idylles, La Motte dans ses odes anacréontiques, Fontenelle dans ses églogues, ont pris le ton de la *galanterie* : Marot, avec naïveté; Voiture, avec l'affectation du bel esprit; Madame Des Houlières, avec la délicatesse du sentiment et une ingénuité aimable; La Motte, avec tout l'esprit et le goût qu'on peut avoir en poésie sans être poète; Fontenelle, avec tous les raffinemens d'une naïveté étudiée, et toutes les recherches d'un naturel dont il n'avoit pas le sentiment.

M. de Voltaire, qui, sans jamais avoir été tourmenté d'un amour violent, l'a conçu, pour le peindre, avec une sensibilité si profonde et une chaleur si brûlante, a excellé encore à exprimer ce sentiment doux et paisible,

ce desir de plaire délicat et léger, cette fleur de *galanterie*, qui n'étoit qu'un jeu pour son ame, pour cette ame où l'amour de la gloire ne souffroit de rivalité avec nulle autre passion. Mais une extrême mobilité d'imagination, une facilité prodigieuse à s'affecter quand il vouloit et comme il vouloit, lui faisoient prendre, dans ses poésies légères, tantôt le ton de la *galanterie*, tantôt celui de l'amour sérieux. Son esprit et son goût savoient placer toutes les nuances; son style prenoit toutes les couleurs. Jamais l'amour passionné n'eut un peintre plus énergique; jamais les graces nobles de la *galanterie* n'eurent un peintre plus charmant.

Mais, au lieu de cette politesse noble, de cette tendresse flatteuse, quoique feinte, qui régnoit autrefois dans les poésies *galantes*, et qui du moins honoroit les femmes en les trompant, quelques jeunes écrivains de nos jours ont pris un ton de fatuité qui seroit risible s'il n'étoit pas si pitoyable. A les écouter, on diroit que les jolies femmes se les disputent, qu'ils ne savent à laquelle entendre, et qu'ils leur demandent du relâche, fatigués de tant de conquêtes et excédés de tant de faveurs.

(*M.* MARMONTEL.)

GALANTERIE.

On peut considérer ce mot sous deux acceptions générales; 1°, c'est dans les hommes une attention marquée à dire aux femmes, d'une manière fine et délicate, des choses qui leur plaisent, et qui leur donnent bonne opinion d'elles et de nous. Cet art qui pourroit les rendre meilleures et les consoler, ne sert que trop souvent à les corrompre.

On dit que tous les hommes de la cour sont polis; en supposant que cela soit vrai, il ne l'est pas que tous soient galans.

L'usage du monde peut donner la politesse commune : mais la nature donne seule ce caractère séduisant et dangereux, qui rend un homme galant, ou qui le dispose à le devenir.

On a prétendu que la *galanterie* étoit le léger, le délicat, le perpétuel mensonge de l'amour. Mais peut-être l'amour ne dure-t-il que par les secours que la *galanterie* lui prête: seroit-ce parce qu'elle n'a pas lieu entre les époux, que l'amour cesse?

L'amour malheureux exclut la *galanterie;* les idées qu'elle inspire demandent de la liberté d'esprit; et c'est le bonheur qui la donne.

Les hommes véritablement galans sont devenus rares; ils semblent avoir été remplacés par une espèce d'hommes avantageux, qui, ne mettant que de l'affectation dans ce qu'ils font parce qu'ils n'ont point de graces, et que du jargon dans ce qu'ils disent parce qu'ils n'ont point d'esprit, ont substitué l'ennui de la fadeur aux charmes de la *galanterie*.

Chez les sauvages, qui n'ont point de gouvernement réglé, et qui vivent presque sans être vêtus, l'amour n'est qu'un besoin. Dans un état où tout est esclave, il n'y a point de *galanterie*, parce que les hommes y sont sans liberté, et les femmes sans empire. Chez un peuple libre on trouvera de grandes vertus, mais une politesse rude et grossière : un courtisan de la cour d'Auguste seroit un homme bien singulier pour une de nos cours modernes.

Dans un gouvernement où un seul est chargé des affaires de tous, le citoyen oisif, placé dans une situation qu'il ne sauroit changer, pensera du moins à la rendre supportable, et de cette nécessité commune naîtra une société plus étendue: les femmes y auront plus de liberté; les hommes se feront une habitude de leur plaire, et l'on verra se former peu-à-peu un art qui sera l'art de la *galanterie*: alors la *galanterie* répandra une teinte générale sur les mœurs de la nation et sur ses productions en tout genre; elles y perdront de la grandeur et de la force, mais elles y gagneront de la douceur, de l'amabilité, et je ne sais quel agrément original que les autres peuples tâcheront d'imiter, et qui leur donnera un air gauche et ridicule.

Il y a des hommes dont les mœurs ont tenu toujours plus à des systêmes particuliers qu'à la conduite génerale; ce sont les philosophes: on leur a reproché de n'être pas galans; et il faut avouer qu'il étoit difficile que la *galanterie* s'alliât chez eux avec l'idée sévère qu'ils ont de la vérité.

Cependant le philosophe a quelquefois cet avantage sur l'homme du monde, que s'il lui échappe un mot qui soit vraiment galant, le contraste du mot avec le caractère de la personne le fait sortir et le rend d'autant plus flatteur.

La *galanterie*, considérée comme un vice du cœur, n'est que le libertinage auquel on a donné un nom honnête. En général, les peuples ne manquent guère de masquer les vices communs par des dénominations honnêtes.

(ANONYME.)

GALIMATHIAS.

Discours obscur et embrouillé, où l'on ne comprend rien, où il n'y a que des mots sans ordre et sans liaison.

On n'est pas d'accord sur l'origine de ce mot; quelques-uns le dérivent de *polymathie*, qui signifie diversité de sciences, parce que ceux dont la mémoire est chargée de plusieurs sortes de sciences sont d'ordinaire diffus et s'expriment obscurément. M. Huet croit que ce mot a la même origine qu'*aliborum*, et qu'il a été formé dans les plaidoyers qui se faisoient autrefois en latin. Il s'agissoit d'un coq appartenant à une des parties qui avoit nom *Mathias*. L'avocat, à force de répéter les noms de *gallus* et de *Mathias*, se brouilla; et, au lieu de dire *gallus Matthiæ*, il dit *galli Matthias*; ce qui fit ainsi nommer, dans la suite, tous les discours embrouillés. Au reste nous ne donnons cette origine que comme vraisemblable, et en citant notre auteur qui n'en garantit point du tout la vérité.

M. l'abbé Mallet.

GÉNÉROSITÉ.

La *générosité* est un dévouement aux intérêts des autres, qui porte à leur sacrifier ses avantages personnels. En général, au moment où l'on relâche de ses droits en faveur de quelqu'un, et qu'on lui accorde plus qu'il ne peut exiger, on devient généreux. La nature, en produisant l'homme au milieu de ses semblables, lui a prescrit des devoirs à remplir envers eux : c'est dans l'obéissance à ces devoirs que consiste l'honnêteté, et c'est au-delà de ces devoirs que commence la *générosité*. L'ame généreuse s'élève donc au-dessus des intentions que la nature sembloit avoir en le formant. Quel bonheur pour l'homme de pouvoir devenir ainsi supérieur à son être, et quel prix ne doit point avoir à ses yeux la vertu qui lui procure cet avantage ! On peut donc regarder la *générosité* comme le plus sublime de tous les sentimens, comme le mobile de toutes les belles actions, et peut-être comme le germe de toutes les vertus, car il y en a peu qui ne soient essentiellement le sacrifice d'un intérêt personnel à un intérêt étranger. Il ne faut pas confondre la grandeur d'ame, la *générosité*, la bienfaisance et l'humanité : on peut n'avoir de la grandeur d'ame que pour soi, et l'on n'est jamais généreux qu'envers les autres; on peut être bienfaisant sans faire de sacrifices, et la *générosité* en suppose toujours; on n'exerce guère l'humanité qu'envers les malheureux et les inférieurs, et la *générosité* a lieu envers tout le monde. D'où il suit que la *générosité* est un sentiment aussi noble que la grandeur d'ame, aussi utile que la bienfaisance, et aussi tendre que l'humanité: elle est le résultat de la combinaison de ces trois vertus; et, plus parfaite qu'aucune d'elles, elle y peut suppléer. Le beau plan que celui d'un monde où tout le genre humain seroit généreux ! Dans le monde tel qu'il est, la *générosité* est la vertu des héros; le reste des hommes se borne à l'admirer. La *générosité* est de tous les états : c'est la vertu dont la pratique satisfait le plus l'amour propre. Il est un art d'être généreux : cet art n'est pas commun, il consiste à dérober à la connoissance des autres le sacrifice que

l'on fait. La *générosité* ne peut guère avoir de plus beau motif que l'amour de la patrie et le pardon des injures. La libéralité n'est autre chose que la *générosité* restreinte à un objet pécuniaire : c'est cependant une grande vertu, lorsqu'elle se propose le soulagement des malheureux ; mais il y a une économie sage et raisonnée qui devroit toujours régler les hommes dans la dispensation de leurs bienfaits. Voici un trait de cette économie : un prince donne une somme d'argent pour l'entretien des pauvres d'une ville; mais il fait en sorte que cette somme s'accroisse à mesure qu'elle est employée, et que bientôt elle puisse servir au soulagement de toute la province. De quel bonheur ne jouiroit-on pas sur la terre, si la *générosité* des souverains avoit toujours été dirigée par les mêmes vues! On fait des *générosités* à ses amis, des libéralités à ses domestiques, des aumônes aux pauvres.

(*M. Vénel.*)

GÊNES.

Ancienne, forte, riche ville, et l'une des principales d'Italie, capitale de la république de *Gênes*, avec un archevêché et un bon port. Les églises, les édifices publics et les palais y sont magnifiques : les palais se suivent sans être joints avec des maisons ordinaires; ce qui fait le plus bel effet qu'on puisse desirer. Cette ville commerçante est presque au milieu de l'état de *Gênes*, en partie dans la plaine, et en partie sur une colline, près de la Méditerranée, dans une heureuse et riante situation.

L'état de *Gênes* comprend la côte de *Gênes*, l'isle de Corse, et l'isle de Caprïa, vis-à-vis la côte de Toscane.

De tous les états qui partagent l'Europe, il n'y en a peut-être pas qui ait éprouvé autant de révolutions que celui de *Gênes*. Connu dans l'histoire plus de deux siècles avant J. C., il a été successivement exposé aux entreprises des Romains jusqu'à la chûte de leur empire; des Goths, jusqu'à ce que Narsès eut renversé le nouveau royaume qu'ils avoient formé; des Lombards sous Rotharis; de Charlemagne et de ses descendans en Italie.

Les Sarrasins, qui ont ravagé la côte à plusieurs reprises, ont considérablement inquiété la ville jusqu'au dixième siècle; mais comme c'étoit un port commerçant, le négoce qui l'avoit fait fleurir servit à la soutenir. En peu de temps même, les Génois furent en état de chasser les Arabes de leurs côtes, et de reprendre sur eux l'isle de Corse, dont ils s'étoient emparés.

Les richesses et les autres avantages de la navigation mirent cette nouvelle république à portée de donner de puissans secours aux princes armés dans les croisades. En vain les Pisans lui déclarèrent la guerre en 1125; l'avantage fut entièrement du côté des Génois. Enfin l'enthousiasme de la liberté rendit cet état capable des plus grandes choses, et il parvint à concilier l'opulence du commerce avec la supériorité des armes. Dans le treizième siècle il remporta de telles victoires contre Pise et Venise réunies ensemble, que les Pisans ne se relevèrent jamais de leurs

défaites, et que les Vénitiens furent obligés de demander la paix.

Malheureusement les esprits, échauffés d'abord par l'amour de la patrie, ne le furent dans la suite que par la jalousie et par l'ambition. Ces deux cruelles passions n'arrêtèrent pas seulement les progrès de la république de *Gênes*, elles la remplirent cent fois d'horreur et de confusion par la part que prirent dans ses troubles les empereurs, Robert, roi de Naples, les Viscomti, les marquis de Montferrat, les Sforces, et la France, qui y furent successivement appelés par les différens partis qui la divisoient. Enfin, André Doria ayant eu le bonheur et l'habileté de réunir les esprits de ses concitoyens, il parvint en 1528 à établir dans *Gênes* l'ordre du gouvernement aristocratique qui y subsiste encore aujourd'hui, et qui est connu de tout le monde. Ce grand homme qui auroit pu peut-être s'emparer de la souveraineté, se contenta d'avoir affermi la liberté, et procuré la tranquillité si nécessaire à sa patrie.

Gênes, dans ses temps florissans, possédoit plusieurs isles de l'Archipel, et plusieurs villes sur les côtes de la Grèce et de la mer Noire; Pera même, un des faubourgs de Constantinople, étoit sous sa domination : mais l'agrandissement de la puissance ottomane lui ayant fait perdre toutes ces possessions-là, son commerce du Levant en a tellement souffert, qu'à peine voit-on paroître à présent quelqu'un de ses vaisseaux dans les états du grand seigneur.

Son principal commerce consiste en soies grèges et en matasses qu'elle tire de toute l'Italie, en velours, damas, satins, tapis, draps d'or et d'argent, papeteries, fer en œuvre, et autres manufactures considérables. La construction des vaisseaux, tant pour sa propre navigation que pour l'usage des étrangers, est encore un objet fort important. La république entretient cinq galères et quelques frégates, et autres bâtimens, en course contre les barbaresques, avec lesquels elle est perpétuellement en guerre.

Gênes et Venise, long-temps rivales, sont aujourd'hui revenues à une espèce d'égalité pour le négoce, avec

cette différence que les Vénitiens en font un plus considérable dans le Levant, et les Génois un plus grand que les Vénitiens en France, en Espagne, en Portugal et ailleurs. Une grande partie des particuliers génois trafiquent en banque ou autrement, et leur opulence est communément d'une grande ressource à l'état.

(*M. de* JAUCOURT.)

GENEVE.*

Cette ville est située sur deux collines, à l'endroit où finit le lac qui porte aujourd'hui son nom, et qu'on appeloit autrefois *lac Leman*. La situation en est très-agréable : on voit d'un côté le lac, de l'autre le Rhône, aux environs une compagne riante, des coteaux couverts de maisons de campagne le long du lac, et, à quelques lieues, les sommets toujours glacés des Alpes, qui paroissent des montagnes d'argent lorsqu'ils sont éclairés par le soleil dans les beaux jours. Le port de *Genève* sur le lac avec des jetées, ses barques, ses marchés, etc. et sa position entre la France, l'Italie et l'Allemagne, la rendent industrieuse, riche et commerçante. Elle a plusieurs beaux édifices et des promenades agréables : les rues sont éclairées la nuit; et on a construit sur le Rhône une machine à pompes, fort simple, qui fournit de l'eau jusqu'aux quartiers les plus élevés, à cent pieds de haut. Le lac est d'environ dix-huit lieues de long et de quatre à cinq dans sa plus grande largeur. C'est une espèce de petite mer, qui a ses tempêtes et qui produit d'autres phénomènes curieux.

Jules-César parle de *Genève* comme d'une ville des Allobroges, alors province romaine; il y vint pour s'opposer au passage des Helvétiens qu'on a depuis appelés *Suisses*. Dès que le christianisme fut introduit dans cette ville, elle devint un siége épiscopal, suffragant de Vienne. Au commencement du cinquième siècle, l'empereur Honorius la céda aux Bourguignons, qui en furent dépossédés en 534 par les rois francs. Lorsque Charlemagne, sur la fin du neuvième siècle, alla combattre le roi des Lombards et délivrer le pape (qui l'en récompensa bien par la couronne impériale), ce prince passa à *Genève*, et en fit le rendez-vous général de son armée. Cette ville fut ensuite annexée, par héritage, à l'empire germanique; et Conrad y vint prendre la couronne impériale en 1034. Mais les empereurs ses successeurs, occupés d'affaires très-importantes que leur suscitèrent les papes pendant plus de trois cents ans, ayant négligé d'avoir les yeux sur cette ville,

ville, elle secoua insensiblement le joug et devint une ville impériale, qui eut son évêque pour prince, ou plutôt pour seigneur, car l'autorité de l'évêque étoit tempérée par celle des citoyens. Les armoiries qu'elle prit dès-lors exprimoient cette constitution mixte; c'étoient une aigle impériale d'un côté, et de l'autre une clé représentant le pouvoir de l'église, avec cette devise: *post tenebras lux*. La ville de *Genève* a conservé ses armes après avoir renoncé à l'église romaine; elle n'a plus de commun avec la papauté que les clés qu'elle porte dans son écusson; il est même assez singulier qu'elle les ait conservées après avoir brisé, avec une espèce de superstition, tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome; elle a pensé apparemment que la devise *post tenebras lux*, qui exprime parfaitement, à ce qu'elle croit, son état actuel par rapport à la religion, lui permettoit de ne rien changer au reste de ses armoiries.

Les ducs de Savoie, voisins de *Genève*, appuyés quelquefois par les évêques, firent insensiblement à différentes reprises des efforts pour établir leur autorité dans cette ville; mais elle y résista avec courage, soutenue de l'alliance de Fribourg et de celle de Berne: ce fut alors, c'est-à-dire vers 1526, que le conseil des deux cents fut établi. Les opinions de Luther et de Zuingle commencoient à s'introduire; Berne les avoit adoptées; *Genève* les goûtoit; elle les admit enfin en 1535: la papauté fut abolie, et l'évêque, qui prend toujours le titre d'évêque de *Genève* sans y avoir plus de juridiction que l'évêque de Babylone n'en a dans son diocèse, est résident à Annecy depuis ce temps-là.

On voit encore entre les deux portes de l'hôtel-de-ville de *Genève* une inscription latine en mémoire de l'abolition de la religion catholique. Le pape y est appelé l'*Antechrist;* cette expression, que le fanatisme de la liberté et de la nouveauté s'est permise dans un siècle encore à demi-barbare, nous paroît peu digne aujourd'hui d'une ville aussi philosophe. Nous osons l'inviter à substituer à ce monument injurieux et grossier une inscription plus vraie, plus noble et plus simple. Pour les catholiques, le pape est le souverain de la véritable église; pour les protestans

sages et modérés, c'est un souverain qu'ils respectent comme prince sans lui obéir; mais dans un siècle tel que le nôtre il n'est plus l'*Antechrist* pour personne.

Genève, pour défendre sa liberté contre les entrepris des ducs de Savoie et de ses évêques, se fortifia encore de l'alliance de Zurich, et sur-tout de celle de la France. Ce fut avec ces secours qu'elle résista aux armes de Charles-Emmanuel et aux trésors de Philippe II, prince dont l'ambition, le despotisme, la cruauté et la superstition assurent à sa mémoire l'exécration de la postérité. Henri IV, qui avoit secouru *Genève* de trois cents soldats, eut bientôt après besoin lui-même de ses secours; elle ne lui fut pas inutile dans le temps de la ligue et dans d'autres occasions: de là sont venus les priviléges dont les Genevois jouissent en France comme les Suisses.

Ces peuples, voulant donner de la célébrité à leur ville, y appelèrent Calvin qui jouissoit aveo justice d'une grande réputation: homme de lettres du premier ordre, écrivant en latin aussi bien qu'on peut le faire dans une langue morte, et en français avec uue pureté singulière pour son temps; cette pureté que nos habiles grammairiens admirent encore aujourd'hui, rend ses écrits bien supérieurs à presque tous ceux du même siècle, comme les ouvrages de MM. de Port-Royal se distinguent encore aujourd'hui, par la même raison, des rapsodies barbares de leurs adversaires et de leurs contemporains. Calvin, jurisconsulte habile et théologien aussi éclairé qu'un hérétique peut l'être, dressa, de concert avec les magistrats, un recueil de lois civiles et ecclésiastiques qui fut approuvé en 1543 par le peuple, et qui est devenu le code fondamental de la république. Le superflu des biens ecclésiastiques qui servoient, avant la réforme, à nourrir le luxe des évêques et de leurs subalternes, fut appliqué à la fondation d'un hôpital, d'un collége et d'une académie; mais les guerres que *Genève* eut à soutenir pendant près de soixante ans empêchèrent les arts et le commerce d'y fleurir autant que les sciences. Enfin le mauvais succès de l'escalade tentée en 1602 par le duc de Savoie a été l'époque de la tranquillité de cette république. Les Genevois repoussèrent leurs ennemis qui les avoient attaqués par

surprise ; et, pour dégoûter le duc de Savoie d'entreprises semblables, ils firent pendre treize des principaux généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin des hommes qui avoient attaqué leur ville sans déclaration de guerre ; car cette politique singulière et nouvelle, qui consiste à faire la guerre sans l'avoir déclarée, n'étoit pas encore connue en Europe, et, eût-elle été pratiquée dès-lors par les grands états, elle est trop préjudiciable aux petits pour qu'elle puisse jamais être de leur goût.

Le duc Charles-Emmanuel, se voyant repoussé et ses généraux pendus, renonça à s'emparer de *Genève*. Son exemple servit de leçon à ses successeurs; et depuis ce temps cette ville n'a cessé de se peupler, de s'enrichir et de s'embellir dans le sein de la paix. Quelques dissentions intestines, dont l'avant-dernière a éclaté en 1738, ont de temps en temps altéré légérement la tranquillité de la république ; mais tout a été heureusement pacifié par la médiation de la France et des cantons confédérés, et la sûreté est aujourd'hui établie au dehors plus fortement que jamais, par deux nouveaux traités, l'un avec la France en 1749, l'autre avec le roi de Sardaigne en 1754.

C'est une chose très-singulière qu'une ville qui compte à peine vingt-quatre mille ames, et dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages, ne laisse pas d'être un état souverain et une des villes les plus florissantes de l'Europe : riche par sa liberté et par son commerce, elle voit souvent autour d'elle tout en feu sans jamais s'en ressentir ; les événemens qui agitent l'Europe ne sont pour elle qu'un spectacle dont elle jouit sans y prendre part : attachée aux Français par ses alliances et par son commerce, aux Anglais par son commerce et par la religion, elle prononce avec impartialité sur la justice des guerres que ces deux nations puissantes se font l'une à l'autre, quoiqu'elle soit d'ailleurs trop sage pour prendre aucune part à ces guerres, et juge tous les souverains de l'Europe sans les flatter, sans les blesser et sans les craindre.

La ville est bien fortifiée, sur-tout du côté du prince qu'elle redoute le plus, du roi de Sardaigne. Du côté de

la France elle est presque ouverte et sans défense. Mais le service s'y fait comme dans une ville de guerre; les arsenaux et les magasins sont bien fournis; chaque citoyen y est soldat, comme en Suisse et dans l'ancienne Rome. On permet aux Genevois de servir dans les troupes étrangères; mais l'état ne fournit à aucune puissance des compagnies avouées, et ne souffre dans son territoire aucun enrôlement.

Quoique la ville soit riche, l'état est pauvre par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts, même les moins onéreux. Le revenu de l'état ne va pas à cinq cents mille livres, monnoie de France; mais l'économie admirable avec laquelle il est administré suffit à tout, et produit même des sommes en réserve pour les besoins extraordinaires.

On distingue dans *Genève* quatre ordres de personnes: les citoyens qui sont fils de bourgeois et nés dans la ville; eux seuls peuvent parvenir à la magistrature: les bourgeois qui sont fils de bourgeois ou de citoyens, mais nés en pays étrangers, ou qui, étant étrangers, ont acquis le droit de bourgeoisie que le magistrat peut conférer; ils peuvent être du conseil général, et même du grand conseil appelé *des deux cents*. Les habitans sont des étrangers qui ont permission du magistrat de demeurer dans la ville, et qui n'y sont rien autre chose. Enfin les natifs sont les fils des habitans; ils ont quelques priviléges de plus que leurs pères, mais ils sont exclus du gouvernement.

A la tête de la république sont quatre syndics, qui ne peuvent l'être qu'un an, et ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux syndics est joint le petit conseil, composé de vingt conseillers, d'un trésorier et de deux secrétaires d'état, et un autre corps qu'on appelle *de la justice*. Les affaires journalières et qui demandent expédition, soit criminelles, soit civiles, sont l'objet de ces deux corps.

Le grand conseil est composé de deux cent cinquante citoyens ou bourgeois; il est juge des grandes causes civiles, il fait grace, il bat monnoie, il élit les membres du petit conseil, il délibère sur ce qui doit être porté au conseil général. Ce conseil général embrasse le corps entier des citoyens et des bourgeois, excepté ceux qui n'ont

pas vingt-cinq ans, les banqueroutiers et ceux qui ont eu quelques flétrissures. C'est à cette assemblée qu'appartiennent le pouvoir législatif, le droit de la guerre et de la paix, les alliances, les impôts et l'élection des principaux magistrats, qui se fait dans la cathédrale, avec beaucoup d'ordre et de décence, quoique le nombre des votans soit d'environ quinze cents personnes.

On voit par ce détail que le gouvernement de *Genève* a tous les avantages, et aucun des inconvéniens de la démocratie; tout est sous la direction des syndics; tout émane du petit conseil pour la deliberation, et tout retourne à lui pour l'exécution : ainsi il semble que la ville de *Geneve* ait pris pour modèle cette loi si sage du gouvernement des anciens Germains.

Le droit civil de *Genève* est presque tout tiré du droit romain, avec quelques modifications : par exemple, un père ne peut jamais disposer que de la moitié de son bien en faveur de qui il lui plaît; le reste se partage également entre ses enfans. Cette loi assure d'un côté la dépendance des enfans, et de l'autre elle prévient l'injustice des pères.

M. de Montesquieu appelle avec raison une belle loi celle qui exclut des charges de la république les citoyens qui n'acquittent pas leurs dettes propres.

L'on n'étend point les degrés de parenté qui prohibent le mariage au-delà de ceux que marque le Lévitique : ainsi les cousins germains peuvent se marier ensemble; mais aussi point de dispense dans les cas prohibés. On accorde le divorce, en cas d'adultère ou de désertion malicieuse, après des proclamations juridiques.

La justice criminelle s'exerce avec beaucoup plus d'exactitude que de rigueur. La question, déjà abolie dans plusieurs états, et qui devroit l'être par-tout comme une cruauté inutile, est proscrite à *Genève;* on ne la donne qu'à des criminels déjà condamnés à mort, pour découvrir leurs complices s'il est nécessaire. L'accusé peut demander communication de la procédure, et se faire assister de ses parens et d'un avocat pour plaider sa cause devant les juges à huis ouverts. Les sentences criminelles

se rendent dans la place publique, par les syndics, avec beaucoup d'appareil.

On ne connoît point à *Genève* de dignité héréditaire ; le fils d'un premier magistrat reste confondu dans la foule s'il ne s'en tire par son mérite. La noblesse ni la richesse ne donnent ni rang, ni prérogatives, ni facilité pour s'élever aux charges : les brigues sont sévèrement défendues. Les emplois sont si peu lucratifs, qu'ils n'ont pas de quoi exciter la cupidité ; ils ne peuvent tenter que des ames nobles, par la considération qui y est attachée.

On voit peu de procès ; la plupart sont accommodés par des amis communs, par les avocats même et par les juges.

Des lois somptuaires défendent l'usage des pierreries et de la dorure, limitent la dépense des funérailles, et obligent tous les citoyens d'aller à pied dans les rues : on n'a de voiture que pour la campagne. Ces lois, qu'on regarderoit en France comme trop sévères, et presque comme barbares et inhumaines, ne sont point nuisibles aux véritables commodités de la vie, qu'on peut toujours se procurer à peu de frais ; elles ne retranchent que le faste, qui ne contribue point au bonheur, et qui ruine sans être utile.

Il n'y a peut-être point de ville où il y ait plus de mariages heureux ; *Genève* est, sur ce point, à deux cents ans de nos mœurs. Les réglemens contre le luxe font qu'on ne craint point la multitude des enfans ; ainsi le luxe n'y est point, comme en France, un des grands obstacles à la population.

On ne souffre point à *Genève* de comédie ; ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes ; mais on craint, dit-on, le goût de parure, de dissipation et de libertinage que les troupes de comédiens répandent parmi la jeunesse. Cependant ne seroit-il pas possible de remédier à cet inconvénient par des lois sévères et bien exécutées, sur la conduite des comédiens? Par ce moyen *Genève* auroit des spectacles et des mœurs, et jouiroit de l'avantage des uns et des autres : les représentations théâtrales formeroient le goût des citoyens, et leur donneroient

une finesse de tact, une délicatesse de sentiment qu'il est très-difficile d'acquérir sans ce secours; la littérature en profiteroit, sans que le libertinage fît des progrès; et *Genève* réuniroit à la sagesse de Lacédémone la politesse d'Athènes. Une autre considération digne d'une république si sage et si éclairée, devroit peut-être l'engager à permettre les spectacles. Le préjugé barbare contre la profession de comédien, l'espèce d'avilissement où nous avons mis ces hommes si nécessaires au progrès et au soutien des arts, est certainement une des principales causes qui contribuent au déréglement que nous leur reprochons : ils cherchent à se dédommager par les plaisirs de l'estime que leur état ne peut obtenir. Parmi nous un comédien qui a des mœurs est doublement respectable; mais a peine lui en sait-on quelque gré. Le traitant, qui insulte à l'indigence publique et qui s'en nourrit, le courtisan qui rampe et qui ne paie point ses dettes, voilà l'espèce d'hommes que nous honorons le plus. Si les comédiens etoient, non-seulement soufferts à *Genève*, mais contenus d'abord par des réglemens sages, protégés ensuite, et même considerés, dès qu'ils en seroient dignes, enfin absolument placés sur la même ligne que les autres citoyens, cette ville auroit bientôt l'avantage de posseder ce qu'on croit si rare, et ce qui ne l'est que par notre faute, une troupe de comédiens estimables. Ajoutons que cette troupe deviendroit bientôt la meilleure de l'Europe; plusieurs personnes pleines de goût et de dispositions pour le théatre, et qui craignent de se déshonorer parmi nous en s'y livrant, accourroient à *Genève* pour cultiver, non-seulement sans honte, mais même avec estime, un talent si agréable et si peu commun. Le séjour de cette ville, que bien des Français regardent comme triste par la privation des spectacles, deviendroit alors le séjour des plaisirs honnêtes, comme il est celui de la philosophie et de la liberté; et les étrangers ne seroient plus surpris de voir que, dans une ville ou les spectacles décens et réguliers sont défendus, on permette des farces grossières et sans esprit, aussi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout: peu à peu l'exemple des comédiens de *Genève*, la régularité de leur conduite, et la

considération dont elle les feroit jouir, serviroient de modele aux comédiens des autres nations, et de leçon à ceux qui les ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur, et même d'inconséquence. On ne les verroit pas, d'un côté, pensionnés par le gouvernement, et de l'autre un objet d'anathème, nos prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, et nos bourgeois de les regarder avec mépris; et une petite république auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point, plus important peut-être qu'on ne pense.

Genève a une université qu'on appelle *académie*, où la jeunesse est instruite gratuitement. Les professeurs peuvent devenir magistrats, et plusieurs le sont en effet devenus; ce qui contribue beaucoup à entretenir l'émulation et la célébrité de l'académie. Depuis quelques années on a établi aussi une école de dessein. Les avocats, les notaires, les médecins, etc. forment des corps auxquels on n'est agrégé qu'après des examens publics, et tous les corps de métiers ont aussi leurs réglemens, leurs apprentissages et leurs chef-d'œuvres.

La bibliothèque publique est bien assortie; elle contient vingt-six mille volumes, et un assez grand nombre de manuscrits. On prête ces livres à tous les citoyens; ainsi chacun lit et s'éclaire: aussi le peuple de *Genève* est-il beaucoup plus instruit que par-tout ailleurs. On ne s'aperçoit pas que ce soit un mal, comme on prétend que c'en seroit un parmi nous. Peut-être les Genevois et nos politiques ont-ils également raison.

Après l'Angleterre, *Genève* a reçu la première l'inoculation de la petite verole, qui a tant de peine à s'établir en France, et qui pourtant s'y établira, quoique plusieurs de nos médecins la combattent encore, comme leurs prédécesseurs ont combattu la circulation du sang, l'émétique, et tant d'autres vérités incontestables ou de pratiques utiles.

Toutes les sciences et presque tous les arts ont été si bien cultivés à *Genève*, qu'on seroit surpris de voir la liste des savans et des artistes en tout genre que cette ville a produits depuis deux siècles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de posséder des étrangers célèbres, que sa

situation agréable et la liberté dont on y jouit ont engagés à s'y retirer. M. de Voltaire qui y a fixé son séjour, retrouve chez ces républicains les mêmes marques d'estime et de considération qu'il a reçues de plusieurs monarques.

La fabrique qui fleurit le plus à *Genève*, est celle de l'horlogerie; elle occupe plus de cinq mille personnes, c'est-a-dire plus de la cinquième partie des citoyens. Les autres arts n'y sont pas négliges, entre autres l'agriculture; on remédie au peu de fertilite du terroir, à force de soin et de travail.

Toutes les maisons sont bâties de pierre, ce qui prévient très-souvent les incendies auxquels on apporte d'ailleurs un prompt remède, par le bel ordre établi pour les éteindre.

Les hôpitaux ne sont point à *Genève*, comme ailleurs, une simple retraite pour les pauvres malades et infirmes: on y exerce l'hospitalité envers les pauvres passans; mais sur-tout on en tire une multitude de petites pensions qu'on distribue aux pauvres familles, pour les aider à vivre sans se déplacer, et sans renoncer a leur travail. Les hôpitaux dépensent par an plus du triple de leur revenu, tant les aumônes de toute espèce sont abondantes.

Il nous reste a parler de la religion de *Genève*; c'est la partie de cet article qui intéresse peut-être le plus les philosophes. Nous allons donc entrer dans le détail; mais nous prions nos lecteurs de se souvenir que nous ne sommes ici qu'historiens, et non controversistes. Nos articles de théologie sont destinés à servir d'antidote à celui-ci, et raconter n'est pas approuver.

La constitution ecclésiastique de *Genève* est purement presbytérienne; point d'évêques, encore moins de chanoines: ce n'est pas qu'on désapprouve l'épiscopat; mais comme on ne le croit pas de droit divin, on a pensé que des pasteurs moins riches et moins importans que des évêques convenoient mieux à une petite république.

Les ministres sont ou pasteurs comme nos curés, ou postulans comme nos prêtres sans bénéfice. Le revenu des pasteurs ne va pas au-delà de 1200 liv. sans aucun casuel; c'est l'état qui le donne; car l'église n'a rien. Les

sophie n'a pas fait moins de progrès, mais où la vérité est encore captive; où la raison n'ose élever la voix pour foudroyer ce qu'elle condamne en silence; où même trop d'écrivains pusillanimes, qu'on appelle *sages*, respectent les préjugés qu'ils pourroient combattre avec autant de décence que de sûreté!

L'enfer, un des points principaux de notre croyance, n'en est pas un aujourd'hui pour plusieurs ministres de *Genève*; ce seroit, selon eux, faire injure à la divinité, d'imaginer que cet être plein de bonté et de justice fût capable de punir nos fautes par une éternité de tourmens; ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les passages formels de l'Ecriture, qui sont contraires à leur opinion, prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre, dans les livres saints, tout ce qui paroit blesser l'humanité et la raison. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie, mais pour un temps; ainsi le purgatoire qui a été une des principales causes de la séparation des protestans d'avec l'église romaine, est aujourd'hui la seule peine que plusieurs d'entre eux admettent après la mort; nouveau trait à ajouter à l'histoire des contradictions humaines.

Pour tout dire, en un mot, plusieurs pasteurs de *Genève* n'ont d'autre religion qu'un socianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle *mystères*, et s'imaginant que le premier principe d'une religion véritable est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison: aussi, quand on les presse sur la nécessité de la révélation, ce dogme si essentiel du christianisme, plusieurs y substituent le terme *d'utilité* qui leur paroit plus doux: en cela, s'ils ne sont pas orthodoxes, ils sont au moins conséquens à leurs principes.

Un clergé qui pense ainsi doit être tolérant, et l'est en effet assez pour n'être pas regardé de bon œil par les ministres des autres églises réformées. On peut dire encore, sans prétendre approuver d'ailleurs la religion de *Genève*, qu'il y a peu de pays où les théologiens et les ecclésiastiques soient plus ennemis de la superstition. Mais en récompense, comme l'intolérance et la superstition ne servent qu'à multiplier les incrédules, on se plaint moins

à *Genève* qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité; ce qui ne doit pas surprendre: la religion y est presque réduite à l'adoration d'un seul dieu, du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple : le respect pour J. C. et pour les écritures, est peut-être la seule chose qui distingue d'un pur déisme le christianisme de *Genève*.

Les ecclésiastiques font encore mieux à *Genève* que d'être tolérans ; ils se renferment uniquement dans leurs fonctions, en donnant les premiers aux citoyens l'exemple de la soumission aux lois. Le consistoire établi pour veiller sur les mœurs, n'inflige que des peines spirituelles. La grande querelle du sacerdoce et de l'empire, qui, dans les siècles d'ignorance, a ébranlé la couronne de tant d'empereurs, et qui, comme nous ne le savons que trop, cause des troubles fâcheux dans des siècles plus éclairés, n'est point connue à *Genève* ; le clergé n'y fait rien sans l'approbation des magistrats.

Le culte est fort simple ; point d'images, point de luminaire, point d'ornemens dans les églises. On vient pourtant de donner à la cathédrale un portail d'assez bon goût ; peut-être parviendra-t-on peu à peu à décorer l'intérieur des temples. Où seroit en effet l'inconvénient d'avoir des tableaux et des statues, en avertissant le peuple, si l'on vouloit, de ne leur rendre aucun culte, et de ne les regarder que comme des monumens destinés à retracer d'une manière frappante et agréable les principaux événemens de la religion? Les arts y gagneroient sans que la superstition en profitât. Nous parlons ici, comme le lecteur doit le sentir, dans les principes des pasteurs genevois, et non dans ceux de l'église catholique.

Le service divin renferme deux choses, les prédications et le chant. Les prédications se bornent presqu'uniquement à la morale, et n'en valent que mieux. Le chant est d'assez mauvais goût, et les vers français qu'on chante, plus mauvais encore. Il faut espérer que *Genève* se réformera sur ces deux points. On vient de placer une orgue dans la cathédrale; et peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur langage et en meilleure musique. Du reste, la vérité nous oblige de dire que l'Être Suprême est

honoré à *Genève* avec une décence et un recueillement qu'on ne remarque point dans nos églises.

Nous ne donnerons peut-être pas d'aussi grands articles aux plus vastes monarchies; mais aux yeux du philosophe la république des abeilles n'est pas moins intéressante que l'histoire des grands empires; et ce n'est peut-être que dans les petits états qu'on peut trouver le modèle d'une parfaite administration politique. Si la religion ne nous permet pas de penser que les Genevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre monde, la raison nous oblige à croire qu'ils sont à-peu-près aussi heureux qu'on le peut être dans celui-ci.

(*M. D'ALEMBERT.*)

GÉNIE.*

L'ÉTENDUE de l'esprit, la force de l'imagination et l'activité de l'ame, voilà le *génie*. De la manière dont on reçoit ses idées dépend celle dont on se les rappelle. L'homme jeté dans l'univers reçoit, avec des sensations plus ou moins vives, les idées de tous les êtres. La plupart des hommes n'éprouvant de sensations vives que par l'impression des objets qui ont un rapport immédiat à leurs besoins, à leur goût, etc., tout ce qui est étranger à leurs passions, tout ce qui est sans analogie à leur manière d'exister, ou n'est point aperçu par eux, ou n'en est vu qu'un instant sans être senti, est pour être à jamais oublié.

L'homme de *génie* est celui dont l'ame plus étendue, frappée par les sensations de tous les êtres, intéressée à tout ce qui est dans la nature, ne reçoit pas une idée qu'elle n'éveille un sentiment; tout l'anime, et tout s'y conserve.

Lorsque l'ame a été affectée par l'objet même, elle l'est encore par le souvenir; mais dans l'homme de *génie* l'imagination va plus loin : il se rappelle des idées avec un sentiment plus vif qu'il ne les a reçues, parce qu'à ses idées mille autres se lient, plus propres à faire paroître le sentiment.

Le *génie*, entouré des objets dont il s'occupe, ne se souvient pas, il voit; il ne se borne pas à voir, il est ému : dans le silence et l'obscurité du cabinet, il jouit de cette campagne riante et féconde; il est glacé par le sifflement des vents; il est brûlé par le soleil; il est effrayé par les tempêtes. L'ame se plaît souvent dans ces affections momentanées; elles lui donnent un plaisir qui lui est précieux; elle se livre à tout ce qui peut l'augmenter : elle voudroit, par des couleurs vraies, par des traits ineffaçables, donner un corps aux fantômes qui sont son ouvrage, qui la transportent ou qui l'amusent.

Veut-elle peindre quelques-uns de ces objets qui viennent l'agiter, tantôt les êtres se dépouillent de leurs imperfections, il ne se place dans ces tableaux que le

sublime, l'agréable ; alors le *génie* peint en beau : tantôt elle ne voit dans les événemens les plus tragiques que les circonstances les plus terribles, et le *génie* répand dans ce moment les couleurs les plus sombres, les expressions énergiques de la plainte et de la douleur; il anime la matière, il colore la pensée : dans la chaleur de l'enthousiasme, il ne dispose ni de la nature ni de la suite de ses idées; il est transporté dans la situation des personnages qu'il fait agir ; il a pris leur caractère : s'il éprouve dans le plus haut degré les passions héroïques, telles que la confiance d'une grande ame que le sentiment de ses forces élève au-dessus de tout danger, telles que l'amour de la patrie porté jusqu'à l'oubli de soi-même, il produit le sublime, le *moi* de Médée, le *qu'il mourut* du vieil Horace, le *je suis le consul de Rome* de Brutus. Transporté par d'autres passions, il fait dire à Hermione : *Qui te l'a dit?* à Orosmane, *j'étois aimé ;* à Thieste, *je reconnois mon frère.*

Cette force de l'enthousiasme inspire le mot propre, quand il a de l'énergie; souvent elle le fait sacrifier à des figures hardies; elle inspire l'harmonie imitative, les images de toute espèce, les signes les plus sensibles et les sons imitateurs, comme les mots qui caractérisent.

L'imagination prend des formes différentes ; elle les emprunte des différentes qualités qui forment le caractère de l'ame. Quelques passions, la diversité des circonstances, certaines qualités de l'esprit, donnent un tour particulier à l'imagination; elle ne se rappelle pas avec sentiment toutes ses idées, parce qu'il n'y a pas toujours des rapports entre elles et les êtres.

Le *génie* n'est pas toujours *génie* : quelquefois il est plus aimable que sublime; il sent et peint moins dans les objets le beau que le gracieux; il éprouve et fait moins éprouver de transports qu'une douce émotion.

Quelquefois dans l'homme de *génie* l'imagination est gaie ; elle s'occupe des légères imperfections des hommes, des fautes et des folies ordinaires ; le contraire de l'ordre n'est pour elle que ridicule, mais d'une manière si nouvelle, qu'il semble que ce soit le coup-d'œil de l'homme de *génie* qui ait mis dans l'objet le ridicule qu'il ne fait

que découvrir. L'imagination gaie d'un *génie* étendu agrandit le champ du ridicule ; et, tandis que le vulgaire le voit et le sent dans ce qui choque les usages établis, le *génie* le découvre et le sent dans ce qui blesse l'ordre universel.

Le goût est souvent séparé du *génie*. Le *génie* est un pur don de la nature ; ce qu'il produit est l'ouvrage d'un moment : le goût est l'ouvrage de l'étude et du temps ; il tient à la connoissance d'une multitude de règles ou établies ou supposées : il fait produire des beautés qui ne sont que de convention. Pour qu'une chose soit belle selon les règles du goût, il faut qu'elle soit élégante, finie, travaillée sans le paroître : pour être de *génie*, il faut quelquefois qu'elle soit négligée, qu'elle ait l'air irrégulier, escarpé, sauvage. Le sublime et le *génie* brillent dans Shakespéar comme des éclairs dans une longue nuit, et Racine est toujours beau : Homère est plein de *génie*, et Virgile d'élégance

Les règles et les lois du goût donneroient des entraves au *génie* ; il les brise pour voler au sublime, au pathétique, au grand. L'amour de ce beau éternel qui caractérise la nature, la passion de conformer ses tableaux à je ne sais quel modèle qu'il a créé, et d'après lequel il a les idées et les sentimens du beau, sont le goût de l'homme de *génie*. Le besoin d'exprimer les passions qui l'agitent est continuellement gêné par la grammaire et par l'usage : souvent l'idiôme dans lequel il écrit se refuse à l'expression d'une image qui seroit sublime dans un autre idiôme. Homère ne pouvoit trouver dans un seul dialecte les expressions nécessaires à son *génie*. Milton viole à chaque instant les règles de sa langue, et va chercher des expressions énergiques dans trois ou quatre idiômes différens. Enfin la force et l'abondance, je ne sais quelle rudesse, l'irrégularité, le sublime, le pathétique, voilà dans les arts le caractère du *génie ;* il ne touche pas foiblement, il ne plaît pas sans étonner, il étonne encore par ses fautes.

Dans la philosophie, où il faut peut-être toujours une attention scrupuleuse, une timidité, une habitude de réflexion qui ne s'accorde guère avec la chaleur de l'imagination,

tation, et moins encore avec la confiance que donne le *génie*, sa marche est distinguée comme dans les arts; il y répand fréquemment de brillantes erreurs : il y a quelquefois de grands succès. Il faut dans la philosophie chercher le vrai avec ardeur, et l'espérer avec patience. Il faut des hommes qui puissent disposer de l'ordre et de la suite de leurs idées; en suivre la chaîne pour conclure, ou l'interrompre pour douter : il faut de la recherche, de la discussion, de la lenteur; et on n'a ces qualités, ni dans le tumulte des passions, ni avec les fougues de l'imagination. Elles sont le partage de l'esprit étendu, maître de lui-même, qui ne reçoit point une perception sans la comparer avec une perception, qui cherche ce que divers objets ont de commun, et ce qui les distingue entre eux; qui, pour rapprocher des idées éloignées, fait parcourir pas à pas un long intervalle; qui, pour saisir les liaisons singulières, délicates, fugitives, de quelques idées voisines, ou leur opposition et leur contraste, fait tirer un objet particulier de la foule des objets de la même espèce ou d'espèce différente; poser le microscope sur un point imperceptible, et ne croit avoir rien vu qu'après avoir regardé long-temps. Ce sont ces hommes qui vont, d'observations en observations, à de justes conséquences; et ne trouvent que des analogies naturelles : la curiosité est leur mobile; l'amour du vrai est leur passion; le desir de le découvrir est en eux une volonté permanente qui les anime sans les échauffer, et qui conduit leur marche que l'expérience doit assurer.

Le *génie* est frappé de tout; et, dès qu'il n'est point livré à ses pensées et subjugué par l'enthousiasme, il étudie pour ainsi dire sans s'en apercevoir; il est forcé, par les impressions que les objets font sur lui, à s'enrichir sans cesse de connoissances qui ne lui ont rien coûté; il jette sur la nature des coups-d'œil généraux, et perce ses abymes. Il recueille dans son sein des germes qui y entrent imperceptiblement, et qui produisent dans le temps des effets si surprenans qu'il est lui-même tenté de se croire inspiré : il a pourtant le goût de l'observation, mais il observe rapidement un grand espace, une multitude d'êtres.

Le mouvement, qui est son état naturel, est quelquefois si doux qu'à peine il l'aperçoit; mais le plus souvent ce mouvement excite des tempêtes, et le *génie* est plutôt emporté par un torrent d'idées, qu'il ne suit librement de tranquilles réflexions. Dans l'homme que l'imagination domine, les idées se lient par les circonstances et par le sentiment : il ne voit souvent des idées abstraites que dans leur rapport avec les idées sensibles. Il donne aux abstractions une existence indépendante de l'esprit qui les a faites; il réalise ses fantômes; son enthousiasme augmente au spectacle de ses créations, c'est-à-dire de ses nouvelles combinaisons, seules créations de l'homme : emporté par la foule de ses pensées, livré à la facilité de les combiner, forcé de produire, il trouve mille preuves spécieuses, et ne peut s'assurer d'une seule; il construit des édifices hardis que la raison n'oseroit habiter, et qui lui plaisent par leurs proportions, et non par leur solidité; il admire ses systèmes comme il admireroit le plan d'un poème, et il les adopte comme beaux, en croyant les aimer comme vrais.

Le vrai ou le faux dans les productions philosophiques ne sont point les caractères distinctifs du *génie*.

Il y a bien peu d'erreurs dans Locke, et trop peu de vérités dans milord Shafsterbury : le premier cependant n'est qu'un esprit étendu, pénétrant et juste; le second est un *génie* du premier ordre. Locke a vu, Shafsterbury a créé, construit, édifié : nous devons à Locke de grandes vérités froidement aperçues, méthodiquement suivies, sèchement annoncées, et à Shafsterbury des systèmes brillans, souvent peu fondés, pleins pourtant de vérités sublimes; et, dans ses momens d'erreurs, il plaît et persuade encore par les charmes de son éloquence.

Le *génie* hâte cependant les progrès de la philosophie par les découvertes les plus heureuses et les moins attendues : il s'élève d'un vol d'aigle vers une vérité lumineuse, source de mille vérités auxquelles il parviendra dans la suite, en rompant la foule timide des sages observateurs. Mais à côté de cette vérité lumineuse il placera les ouvrages de son imagination : incapable de marcher dans la carrière et de parcourir successivement

les intervalles, il part d'un point, et s'élance vers le but ; il tire un principe fécond des ténèbres ; il est rare qu'il suive la chaîne des conséquences ; il est *prime sautier*, pour me servir de l'expression de Montaigne. Il imagine plus qu'il n'a vu ; il produit plus qu'il ne découvre ; il entraîne plus qu'il ne conduit : il anima les Platon, les Descartes, les Mallebranche, les Bacon, les Léibnitz, et, selon le plus ou le moins que l'imagination domina dans ces grands hommes, il fit éclôre des systêmes brillans, ou découvrir de grandes vérités.

Dans les sciences immenses et non encore approfondies du gouvernement, le *génie* a son caractère et ses effets, aussi faciles à reconnoître que dans les arts et dans la philosophie ; mais je doute que le *génie*, qui a si souvent pénétré de quelle manière les hommes dans certains temps devoient être conduits, soit lui-même propre à les conduire. Certaines qualités de l'esprit, comme certaines qualités du cœur, tiennent à d'autres, en excluent d'autres. Tout, dans les plus grands hommes, annonce des inconvéniens ou des bornes.

Le sang-froid, cette qualité si nécessaire à ceux qui gouvernent, sans lequel on feroit rarement une application juste des moyens aux circonstances, sans lequel on seroit sujet aux inconséquences, sans lequel on manqueroit de la présence d'esprit ; le sang-froid, qui soumet l'activité de l'ame à la raison, et qui préserve, dans tous les événemens, de la crainte de l'ivresse, de la précipitation, n'est-il pas une qualité qui ne peut exister dans les hommes que l'imagination maîtrise? Cette qualité n'est-elle pas absolument opposée au *génie* ? Il a sa source dans une extrême sensibilité qui le rend susceptible d'une foule d'impressions nouvelles par lesquelles il peut être détourné du dessein principal, contraint de manquer au secret, de sortir des lois de la raison, et de perdre, par l'inégalité de la conduite, l'ascendant qu'il auroit pris par la supériorité des lumières. Les hommes de *génie*, forcés de sentir, décidés par leurs goûts, par leurs répugnances, distraits par mille objets, devinant trop, prévoyant peu, portant à l'excès leurs desirs, leurs espérances, ajoutant ou retranchant sans cesse à la

réalité des êtres, me paroissent plus faits pour renverser ou pour fonder les états que pour les maintenir, et pour rétablir l'ordre que pour le suivre.

Le *génie* dans les affaires n'est pas plus captivé par les circonstances, par les lois et par les usages, qu'il ne l'est dans les beaux arts par les règles du goût, et dans la philosophie par la méthode. Il y a des momens où il sauve sa patrie, qu'il perdroit dans la suite s'il y conservoit du pouvoir. Les systêmes sont plus dangereux en politique qu'en philosophie : l'imagination qui égare le philosophe ne lui fait faire que des erreurs ; l'imagination qui égare l'homme d'état lui fait faire des fautes et le malheur des hommes.

Qu'à la guerre donc et dans le conseil, le *génie*, semblable à la divinité, parcoure d'un coup-d'œil la multitude des possibles, voye le mieux et l'exécute ; mais qu'il ne manie pas long-temps les affaires où il faut attention, combinaisons, persévérance. Qu'Alexandre et Condé soient maîtres des événemens, et paroissent inspirés le jour d'une bataille, dans ces instans où manque le temps de délibérer, et où il faut que la première des pensées soit la meilleure; qu'ils décident dans ces momens où il faut voir d'un coup-d'œil les rapports d'une position et d'un mouvement avec ses forces, celles de son ennemi et le but qu'on se propose; mais que Turenne et Malborough leur soient préférés quand il faudra diriger les opérations d'une campagne entière.

Dans les arts, dans les sciences, dans les affaires, le *génie* semble changer la nature des choses; son caractère se répand sur tout ce qu'il touche ; et ses lumières, s'élançant au-delà du passé et du présent, éclairent l'avenir : il devance son siècle qui ne peut le suivre ; il laisse loin de lui l'esprit qui le critique avec raison, mais qui, dans sa marche égale, ne sort jamais de l'uniformité de la nature. Il est mieux senti que connu par l'homme qui veut le définir : ce seroit à lui-même à parler de lui ; et cet article, que je n'aurois pas dû faire, devroit être l'ouvrage d'un de ces hommes extraordinaires, M. de Voltaire par exemple, qui honore ce siècle, et qui, pour connoître le *génie*, n'auroit eu qu'à regarder en lui-même.

(*M. Diderot.*)

On demande en quoi le *génie* diffère du talent : le voici, ce me semble. Le talent est une disposition particulière et habituelle à réussir dans une chose : à l'égard des lettres, il consiste dans l'aptitude à donner aux sujets que l'on traite, et aux idées qu'on exprime, une forme que l'art approuve et dont le goût soit satisfait. L'ordre, la clarté, l'élégance, la facilité, le naturel, la correction, la grace même, sont le partage du talent.

Le *génie* est une sorte d'inspiration fréquente, mais passagère ; et son attribut est le don de créer. Il s'en suit que l'homme de *génie* s'élève et s'abaisse tour-à-tour, selon que l'inspiration l'anime ou l'abandonne. Il est souvent inculte, parce qu'il ne se donne pas le temps de perfectionner ; il est grand dans les grandes choses, parce qu'elles sont propres à réveiller cet instinct sublime, et à le mettre en activité ; il est négligé dans les choses communes, parce qu'elles sont au-dessous de lui, et n'ont pas de quoi l'émouvoir. Si cependant il s'en occupe avec une attention forte, il les rend nouvelles et fécondes, parce que cette attention qui couve les idées les pénètre, si j'ose le dire, d'une chaleur qui les vivifie et les fait germer, comme le soleil fait germer l'or dans les veines du rocher.

Ce qu'il y auroit de plus rare et de plus étonnant dans la nature, ce seroit un homme qne son *génie* n'abandonneroit jamais ; et celui de tous les écrivains qui approche le plus de ce prodige, c'est Homère dans l'Iliade.

Si l'on demande à présent quelle est la différence de la création du *génie* et de la production du talent ; l'homme éclairé, sensible, versé dans l'étude de l'art, n'a pas besoin qu'on le lui dise ; et le grand nombre même des hommes cultivés est en état de le sentir. La production du talent consiste à donner la forme, et la création du *génie* à donner l'être ; le mérite de l'une est dans l'industrie ; le mérite de l'autre est dans l'invention : le talent veut être apprécié par les détails, le *génie* nous frappe en masse. Pour admirer le cinquième livre de l'Énéide, il faut le lire ; pour admirer le second et le quatrième, il suffit de s'en souvenir, même confusément. L'homme de talent pense et dit les choses qu'une foule d'hommes auroit pensées et dites, mais il les présente avec plus d'avantage, il

les choisit avec plus de goût, il les dispose avec plus d'art, il les exprime avec plus de finesse ou de grace. L'homme de *génie*, au contraire, a une façon de voir, de sentir, de penser, qui lui est propre : si c'est un plan qu'il a conçu, l'ordonnance en est surprenante, et ne ressemble à rien de ce qu'on a fait avant lui. S'il dessine des caractères, leur singularité frappante, leur étonnante nouveauté, la force avec laquelle il en exprime tous les traits, la rapidité et la hardiesse dont il en trace les contours, l'ensemble et l'accord qui se rencontrent dans ses conceptions, font dire qu'il a créé des hommes ; et s'il les groupe, leur contraste, leurs rapports, leur action et leur réaction mutuelle, sont encore, par leur vérité rare, une sorte de création. Dans les détails, il semble dérober à la nature des secrets qu'elle n'a révélés qu'à lui ; il pénètre plus avant dans notre cœur que nous n'y pénétrions nous-mêmes avant qu'il nous eût éclairés ; il nous fait découvrir en nous et hors de nous, comme de nouveaux phénomènes. S'il peint les passions, il donne à leurs ressorts une force qui nous étonne, à leurs mouvemens des retours dont le naturel nous confond ; tout est vrai dans cette peinture, et tout y est surprenant. S'il décrit les objets sensibles, il y fait remarquer des traits frappans qui, jusqu'à lui, nous avoient échappés, des accidens et des rapports sur lesquels nos regards ont glissé mille fois. Le commun des hommes regarde sans voir ; l'homme de *génie* voit si rapidement, que c'est presque sans regarder. S'il s'enfonce dans les possibles, il y découvre des combinaisons à la fois si nouvelles et si vraisemblables, qu'à la surprise qu'elles causent se mêle en secret le plaisir de penser qu'on a vu ce qu'il feint, ou du moins qu'on a pu l'imaginer sans peine.

Il y a donc en première classe le *génie* de l'invention, de la composition en grand. C'est ainsi que chez les anciens, l'Iliade, l'Œdipe, les deux Iphigénies, et chez nous Polieucte, Héraclius, Britannicus, Alzire, Mahomet, le Tartuffe, le Misantrope, sont des ouvrages de *génie*. Il y a de plus, dans les compositions même que le *génie* n'a pas inventées, des détails qui ne sont qu'à lui : ce sont des caractères créés, comme celui de Didon ; des descrip-

tions d'une beauté inouie, comme celle de l'incendie de Troye; des scènes sublimes dans leur genre, comme la reconnoissance d'Œdipe et de Jocaste dans l'Œdipe français, la rencontre de l'Avare et de son fils dans Molière, quand l'on va prêter à usure, et que l'autre vient emprunter. Enfin, ce sont des traits de lumière et de force qui ressemblent à des inspirations, et qui étonnent l'entendement, pénètrent l'ame ou subjugent la volonté. De ces traits, il y en a sans nombre dans les écrits de tous les poètes et de tous les hommes éloquens; mais dans tout cela le style est pour fort peu de chose: c'est la conception qui nous frappe, c'est la pensée qui nous reste, et dont le souvenir confus est, si j'ose le dire, un long ébranlement d'admiration. On se souvient que dans l'Iliade, Priam vient se jeter aux pieds d'Achille et baiser la main meurtrière, la main encore fumante du sang de son fils; on se souvient que dans le Tartuffe, l'hypocrite accusé se jette aux pieds d'Orgon, et lui impose encore en s'accusant lui-même; mais les paroles de l'une et de l'autre scènes sont oubliées, et l'impression profonde qui nous reste, est l'impression des choses et non des mots. Voilà le *génie* de la pensée. Presque tous les traits en sont à la fois rares et simples, naturels et inattendus.

Mais il y a aussi l'expression de *génie*, c'est-à-dire, l'expression que l'on paroît avoir créée pour rendre, avec une force ou une grace inouie, la pensée ou le sentiment: et celui qui a lu Tacite, Montagne, Pascal, Bossuet, La Fontaine, sait mieux que je ne puis le définir ce que c'est que cette espèce de création. Ce seroit au *génie* à parler de lui-même; mais les foibles traits que je viens d'indiquer suffisent pour le reconnoître et le distinguer du talent.

Du reste, on a vu plus d'un exemple de l'union et de l'accord du talent avec le *génie*. Lorsque cet heureux ensemble se rencontre, il n'y a plus d'inégalités choquantes dans les productions de l'esprit; les intervalles du *génie* sont occupés par le talent; quand l'un s'endort, l'autre veille; quand l'un s'est négligé, l'autre vient après lui et perfectionne son ouvrage. A peine on s'aperçoit des

intermittences du *génie*, parce qu'on est préoccupé par l'illusion que le talent sait faire : car c'est à lui qu'appartiennent l'adresse et la continuelle vigilance à nous faire oublier l'absence du *génie*, en semant de fleurs l'intervalle et le passage d'une beauté à l'autre, en amusant l'esprit et l'imagination par des détails d'agrément et de goût, jusqu'au moment où le *génie* reviendra se saisir du cœur, le tourmenter, le déchirer, ou s'emparer de l'ame, l'émouvoir, l'étonner, la troubler, la confondre, la transporter et l'agrandir. Pour voir ces deux fonctions du talent et du *génie* également remplies, on n'a qu'à lire ou Virgile ou Racine : on distinguera aisément le *génie* qui les élève d'avec le talent qui les soutient, et qui ne les quitte jamais.

(*M.* MARMONTEL.)

GÉNIE (*musique*). Ne cherche point, jeune artiste, ce que c'est que le *génie*. En as-tu ? tu le sens en toi-même. N'en as-tu pas ? tu ne le connoîtras jamais. Le *génie* du musicien soumet l'univers entier à son art. Il peint tous les tableaux par des sons ; il fait parler le silence même ; il rend les idées par des sentimens, les sentimens par des accens ; et les passions qu'il exprime, il les excite au fond des cœurs. La volupté, par lui, prend de nouveaux charmes ; la douleur qu'il fait gémir, arrache des cris : il brûle sans cesse et ne se consume jamais. Il exprime avec chaleur les frimats et les glaces ; même en peignant les horreurs de la mort, il porte dans l'ame ce sentiment de vie qui ne l'abandonne pas, et qu'il communique aux cœurs faits pour le sentir. Mais, hélas ! il ne sait rien dire à ceux où son germe n'est pas, et ses prodiges sont peu sensibles à qui ne les peut imiter. Veux-tu donc savoir si quelque étincelle de ce feu dévorant t'anime ? Cours, vole à Naples écouter les chef-d'œuvres de Léo, de Durante, de Jomelli, de Pergolèse. Si tes yeux s'emplissent de larmes, si tu sens ton cœur palpiter, si des tressaillemens t'agitent, si l'oppression te suffoque dans tes transports, prends le métastase et travaille ; son *génie* échauffera le tien, tu créeras à son exemple ; c'est là ce

que fait le *génie*, et d'autres yeux te rendront bientôt les pleurs que les maîtres t'ont fait verser. Mais si les charmes de ce grand art te laissent tranquille ; si tu n'as ni délire ni ravissement ; si tu ne trouves que beau ce qui te transporte, oses tu demander ce qu'est le *génie* ? Homme vulgaire, ne profane point ce nom sublime ! Que t'importeroit de le connoître ? Tu ne saurois le sentir.

(*J. J. Rousseau.*)

GÉNIES.

Esprits d'une nature très-déliée et très-subtile, que l'on croyoit, dans le paganisme, présider à la naissance des hommes, les accompagner dans le cours de leur vie, veiller sur leur conduite, et être commis à leur garde jusqu'à leur mort.

La tradition la plus ancienne, la plus générale, et la plus constamment répandue, puisqu'elle subsiste encore, est que le monde soit rempli de *génies*. Cette opinion chimérique, après avoir si souvent changée de forme, successivement adoptée sous le nom de démons, de mânes, de lares, de lémures, de pénates, a finalement donné lieu à l'introduction des fées, des gnomes et des sylphes; tant est singulière la propogation permanente des erreurs superstitieuses sous différentes métamorphoses! Mais nous nous arrêtons aux siècles de l'antiquité, et nous tirons le rideau sur les nôtres.

Les *génies* habitoient dans la vaste étendue de l'air, et dans tout cet espace qui occupe le milieu entre le ciel et la terre; leur corps étoit de matière aérienne. On regardoit ces esprits subtils comme les ministres des dieux, qui, ne daignant pas se mêler directement de la conduite du monde, et ne voulant pas aussi la négliger tout-à-fait, en commettoient le soin à ces êtres inférieurs. Ils étoient envoyés sur la terre par un maître commun, qui leur assignoit leur poste auprès des hommes pendant cette vie, et la conduite de l'ame après leur mort.

Ces sortes de divinités subalternes avoient l'immortalité des dieux et les passions des hommes, se réjouissoient et s'affligeoient selon l'état de ceux à qui elles étoient liées.

Les *génies* accordés à chaque particulier ne jouissoient pas d'un pouvoir égal, et les uns étoient plus puissans que les autres; c'est pour cela qu'un devin répondit à Marc-Antoine qu'il feroit sagement de s'éloigner d'Auguste, parce que son *génie* craignoit celui d'Auguste.

De plus, on pensoit qu'il y avoit un bon et un mauvais

génie attaché à chaque personne. Le bon *génie* étoit censé procurer toutes sortes de felicités, et le mauvais tous les grands malheurs. De cette manière, le sort de chaque particulier dépendoit de la supériorité de l'un de ces *génies* sur l'autre. On conçoit bien de là que le bon *génie* devoit être très-honoré. Dès que nous naissons, dit Servius, commentateur de Virgile, deux *génies* sont députés pour nous accompagner; l'un nous exhorte au bien, l'autre nous pousse au mal. Ils sont appelés *génies* fort à propos, parce qu'au moment de l'origine de chaque mortel, ils sont commis pour observer les hommes et les veiller jusqu'après le trépas; et alors nous sommes ou destinés à une meilleure vie, ou condamnés à une plus fâcheuse.

Les Romains donnoient dans leur langue le nom de *génies* à ceux-là seulement qui gardoient les hommes, et le nom de *junons* aux *génies* gardiens des femmes.

Ce n'est pas là toute la nomenclature des *génies* : il y avoit encore les *génies* propres de chaque lieu; les *génies* des peuples, les *génies* des provinces, les *génies* des villes, qu'on appeloit les grands *génies*. Ainsi Pline a raison de remarquer qu'il devoit y avoir un bien plus grand nombre de divinités dans la région du ciel, que d'hommes sur la terre.

On adoroit à Rome le *génie* public, c'est-à-dire, la divinité tutélaire de l'empereur, et le *génie* du peuple romain.

Après l'extinction de la république, la flatterie fit qu'on vint à jurer par le *génie* de l'empereur, comme les esclaves juroient par celui de leur maître; et l'on faisoit des libations au *génie* des Césars, comme à la divinité de laquelle ils tenoient leur puissance.

Mais personne ne manquoit d'offrir des sacrifices à son *génie* particulier le jour de sa naissance. Ces sacrifices étoient des fleurs, des gâteaux et du vin : on n'y employoit jamais le sang, parce qu'il paroissoit injuste d'immoler des victimes au dieu qui présidoit à la vie, et qui étoit le plus grand ennemi de la mort. Quand le luxe eut établi des recherches sensuelles, on crut devoir ajouter les parfums et les essences aux fleurs et au vin;

prodiguer toutes ces choses un jour de naissance, c'est, dans le style d'Horace, appaiser son *génie*. Il faut, dit-il, travailler à l'appaiser de cette manière, parce que ce dieu nous avertissant chaque jour que la vie est courte, il nous presse d'en profiter, et de l'honorer par des fêtes et des festins. Que le *génie* vienne donc lui-même assister aux honneurs que nous lui rendons, s'écrie Tibulle; que ses cheveux soient ornés de bouquets de fleurs; que le nard le plus pur coule de ses joues; qu'il soit rassassié de gâteaux, et qu'on lui verse du vin à pleines coupes.

Le platane étoit spécialement consacré au *génie;* on lui faisoit des couronnes de ses feuilles et de ses fleurs; on en ornoit ses autels.

Pour ce qui regarde les représentations des *génies*, on sait que l'antiquité les représentoit diversement, tantôt sous la figure de vieillards, tantôt en hommes barbus, souvent en jeunes enfans ailés, et quelquefois sous la forme de serpens; sur plusieurs médailles, c'est un homme nu, tenant d'une main une patère qu'il avance sur un autel, et de l'autre un fouet.

Le *génie* du peuple romain étoit un jeune homme à demi vêtu de son manteau, appuyé d'une main sur une pique, et tenant de l'autre une corne d'abondance. Les *génies* des villes, des colonies et des provinces, portoient une tour sur la tête.

On trouve aussi souvent dans les inscriptions sépulcrales que les *génies* y sont mis pour les mânes, parce qu'avec le temps on vint à les identifier, et le passage suivant d'Apulée le prouve. « Le *génie*, dit-il, est l'ame » de l'homme, délivrée et dégagée des liens du corps. » De ces *génies*, les uns, qui prennent soin de ceux qui » demeurent après eux dans la maison, et qui sont doux » et pacifiques, s'appellent *génies* familiers; ceux, au » contraire, qui, errant de côté et d'autre, causent sur » leurs routes des terreurs paniques aux gens de bien, » et font véritablement du mal aux méchans; ces *génies*- » là ont le nom de *dieux mânes*, et plus ordinairement » celui de *lares*. Ainsi l'on voit que le nom de *génie*

» vint à passer aux mânes et aux lares ; enfin il devint » commun aux pénates, aux lémures et aux démons : » mais, dans le principe des choses, ce fut une plaisante » imagination des philosophes d'avoir fait de leur *génie* » un dieu qu'il falloit honorer ».

(*M. de* JAUCOURT.)

GENRE *de style.*

Comme le *genre* d'exécution que doit employer tout artiste dépend de l'objet qu'il traite; comme le *genre* du Poussin n'est point celui de Teniers, ni l'architecture d'un temple celle d'une maison commune, ni la musique d'un opéra-tragédie celle d'un opéra bouffon; aussi chaque *genre* d'écrire a son style propre en prose et en vers. On sait assez que le style de l'histoire n'est point celui d'une oraison funebre; qu'une dépêche d'ambassadeur ne doit point être écrite comme un sermon; que la comédie ne doit point se servir des tours hardis de l'ode, des expressions pathétiques de la tragédie, ni des métaphores et des comparaisons de l'épopée.

Chaque *genre* a ses nuances différentes; on peut au fond les réduire à deux, le simple et le relevé. Ces deux *genres* qui en embrassent tant d'autres ont des beautés nécessaires qui leur sont également communes: ces beautés sont la justesse des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expressions, la pureté du langage; tout écrit, de quelque nature qu'il soit, exige ces qualités. Les différences consistent dans les idées propres à chaque sujet, dans les figures, dans les tropes: ainsi un personnage de comédie n'aura ni idées sublimes ni idées philosophiques; un berger n'aura point les idées d'un conquérant; une épître didactique ne respirera point la passion; et dans aucun de ces écrits on n'emploiera ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expressions véhémentes.

Entre le simple et le sublime il y a plusieurs nuances, et c'est l'art de les assortir qui contribue à la perfection de l'éloquence et de la poésie: c'est par cet art que Virgile s'est élevé quelquefois dans l'églogue. Ce vers

Ut vidi! ut perii! ut me malus abstulit error!

seroit aussi beau dans la bouche de Didon que dans celle d'un berger, parce qu'il est naturel, vrai et élégant, et

que le sentiment qu'il renferme convient à toutes sortes d'états. Mais ce vers

Castaneæque nuces mea quas Amarillis amabat.

ne conviendroit pas à un personnage héroïque, parce qu'il a pour objet une chose trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par *petit* ce qui est bas et grossier ; car le bas et le grossier n'est point un *genre*, c'est un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit se permettre le mélange des styles, et quand on doit se le défendre. La tragédie peut s'abaisser, elle le doit même; la simplicité relève souvent la grandeur.

Ainsi ces deux beaux vers de Titus, si naturels et si tendres :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

ne seroient point du tout déplacés dans le haut comique.

Mais ce vers d'Antiochus,

Dans l'orient désert quel devint mon ennui!

ne pourroit convenir à un amant dans une comédie, parce que cette belle expression figurée *dans l'orient désert*, est d'un *genre* trop relevé pour la simplicité des brodequins.

Le défaut le plus condamnable et le plus ordinaire dans le mélange des styles est celui de figurer les sujets les plus sérieux, en croyant les égayer par les plaisanteries de la conversation familière.

Nous remarquerons qu'un auteur qui a écrit sur la physique, et qui prétend qu'il y a eu un Hercule physicien, ajoute *qu'on ne pouvoit résister à un philosophe de cette force.* Un autre qui vient d'écrire un petit livre (lequel il suppose être physique et moral) contre l'utilité de l'inoculation, dit que, *si l'on met en usage la petite vérole artificielle, la mort sera bien attrapée.*

Ce défaut vient d'une affectation ridicule. Il en est un autre qui n'est que l'effet de la négligence, c'est de mêler

au style simple et noble qu'exige l'histoire ces termes populaires, ces expressions triviales, que la bienséance réprouve. On trouve trop souvent dans Mezerai, et même dans Daniel, qui, ayant écrit long-temps après lui, devroit être plus correct, *qu'un général sur ces entrefaites se mit aux trousses de l'ennemi, qu'il suivit sa pointe, qu'il le battit à plate couture.* On ne voit point de pareilles bassesses de style dans Tite-Live, dans Tacite, dans Guichardin, dans Clarendon.

Remarquons ici qu'un auteur qui s'est fait un *genre de style*, peut rarement le changer quand il change d'objet. La Fontaine, dans ses opéras, emploie ce même *genre* qui lui est si naturel dans ses contes et dans ses fables. Benserade mit dans sa traduction des métamorphoses d'Ovide le *genre* de plaisanterie qui l'avoit fait réussir à la cour dans des madrigaux. La perfection consisteroit à savoir assortir toujours son style à la matière qu'on traite, mais qui peut être le maître de son habitude, et ployer à son gré son génie?

(*M. de* VOLTAIRE.)

GENS *de lettres.* *

Ce mot répond précisément à celui de grammairien chez les Grecs et les Romains : on entendoit par grammairien, non-seulement un homme versé dans la grammaire proprement dite, qui est la base de toutes les connoissances, mais un homme qui n'étoit pas étranger dans la géométrie, dans la philosophie, dans l'histoire générale et particulière ; qui sur-tout faisoit étude de la poésie et de l'éloquence : c'est ce que sont nos *gens de lettres* aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec peu de connoissances, ne cultive qu'un seul genre. Celui qui, n'ayant lu que des romans, ne fera que des romans ; celui qui, sans aucune littérature, aura composé au hasard quelques pièces de théatre ; qui, dépourvu de science, aura fait quelques sermons, ne sera pas compté parmi les *gens de lettres*. Ce titre a, de nos jours, encore plus d'étendue que le mot de grammairien n'en avoit chez les Grecs et chez les Latins. Les Grecs se contentoient de leur langue ; les Romains n'apprenoient que le grec : aujourd'hui l'homme de lettres ajoute souvent à l'étude du grec et du latin celle de l'italien, de l'espagnol, et sur-tout de l'anglais. La carrière de l'histoire est cent fois plus immense qu'elle ne l'étoit pour les anciens ; et l'histoire naturelle s'est accrue à proportion de celle des peuples : on n'exige pas qu'un homme de lettres approfondisse toutes ces matières : la science universelle n'est plus à la portée de l'homme ; mais les véritables *gens de lettres* se mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terreins, s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois, dans le seizième siècle, et bien avant dans le dix-septième, les littérateurs s'occupoient beaucoup de la critique grammaticale des auteurs grecs et latins ; et c'est à leurs travaux que nous devons les dictionnaires, les éditions correctes, les commentaires des chef-d'œuvres de l'antiquité ; aujourd'hui cette critique est moins nécessaire, et l'esprit philosophique lui a succédé : c'est cet esprit philosophique qui semble constituer le caractère

des *gens de lettres;* et quand il se joint au bon goût, il forme un littérateur accompli.

C'est un des grands avantages de notre siècle, que le nombre d'hommes instruits qui passent des épines des mathématiques aux fleurs de la poésie, et qui jugent également bien d'un livre de métaphysique et d'une pièce de théâtre : l'esprit du siècle les a rendus pour la plupart aussi propres pour le monde que pour le cabinet, et c'est en quoi ils sont fort supérieurs à ceux des siècles précédens. Ils furent écartés de la société jusqu'au temps de Balzac et de Voiture ; ils en ont fait depuis une partie devenue nécessaire. Cette raison approfondie et épurée, que plusieurs ont répandue dans leurs écrits et dans leurs conversations, a contribué beaucoup à instruire et à polir la nation : leur critique ne s'est plus consumée sur des mots grecs et latins ; mais, appuyée d'une saine philosophie, elle a détruit tous les préjugés dont la société étoit infectée ; prédictions des astrologues, divinations des magiciens, sortilèges de toute espèce, faux prodiges, faux merveilleux, usages superstitieux ; elle a relégué dans les écoles mille disputes puériles, qui étoient autrefois dangereuses, et qu'ils ont rendues méprisables : par-là ils ont en effet servi l'état. On est quelquefois étonné que ce qui bouleversoit autrefois le monde ne le trouble plus aujourd'hui : c'est aux véritables *gens de lettres* qu'on en est redevable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'esprit que les autres hommes ; et ceux qui sont nés sans fortune trouvent aisément dans les fondations de Louis XIV de quoi affermir en eux cette indépendance : on ne voit point, comme autrefois, de ces épîtres dédicatoires que l'intérêt et la bassesse offroient à la vanité.

Un homme de lettres n'est pas ce qu'on appelle *un bel-esprit :* le bel-esprit seul suppose moins de culture, moins d'étude, et n'exige nulle philosophie : il consiste principalement dans l'imagination brillante, dans les agrémens de la conversation, aidés d'une lecture commune. Un bel-esprit peut aisément ne point mériter le titre d'homme de lettres, et l'homme de lettres peut ne point prétendre au brillant du bel-esprit.

Il y a beaucoup de *gens de lettres* qui ne sont point auteurs, et ce sont probablement les plus heureux ; ils sont à l'abri des dégoûts que la profession d'auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animosités de parti et des faux jugemens ; ils sont plus unis entre eux, ils jouissent plus de la société ; ils sont juges, et les autres sont jugés.

(*M. de* VOLTAIRE.)

Les troubles, les peines d'esprit, une situation inquiète et malheureuse, semblent être le destin commun des savans. L'histoire de leur vie, leurs lettres, témoignent presque toujours qu'ils ont été engagés dans des querelles chagrinantes, où la jalousie, la calomnie, l'emportement, les satyres, l'esprit de faction, la fraude, et mille autres passions honteuses, répandoient tout leur venin. Il semble que les *gens de lettres* sont ceux qui conspirent davantage contre leur propre repos et contre celui de leur prochain. Cela n'est propre qu'à inspirer du mépris et de la haine pour les sciences, et qu'à faire perdre la bonne opinion qu'on avoit d'elles. Les ignorans s'imaginent que s'ils avoient donné tout leur temps à l'étude, ils auroient appris à réprimer leurs passions, et à se corriger de plusieurs défauts. Mais pourroient-ils persister dans cette idée, s'ils connoissoient l'acharnement avec lequel les savans se déchirent, et les honteuses foiblesses dont ils sont capables? Tirons de là cette conclusion, qu'il n'y a rien de plus difficile à acquérir que la paix du cœur. Une étude continuelle des bons livres semble d'abord très-propre à procurer ce trésor ; néanmoins elle le procure rarement, et souvent elle amène le mal contraire. Horace n'y entendoit rien lorsqu'il disoit : *Que Dieu me donne la santé et les richesses : pour ce qui est de la tranquillité d'esprit, je saurai bien me la procurer moi-même ; c'est mon affaire.*

Il se trompoit grossièrement. La chose pour laquelle il ne croyoit pas avoir besoin du secours de Dieu, étoit celle qu'il devoit le moins attendre de ses propres forces, et la première qu'il devoit demander à la divinité ; car il

est beaucoup plus facile d'obtenir par son industrie les honneurs et les richesses, que la paix de l'ame. Mais, dira-t on, les honneurs et les richesses dépendent de plusieurs causes dont nous ne pouvons pas disposer. Il est donc nécessaire de prier Dieu qu'il les tourne à notre avantage? Je répondrai que le calme des passions, le repos du cœur et le contentement de l'esprit, dépendent de mille autres causes qui sont encore moins à notre disposition. La constitution de l'estomac, des viscères, des vaisseaux lymphatiques, des fibres du cerveau, et de cent autres organes dont les anatomistes ne savent pas encore le siége ni la figure, produit en nous une infinité de passions et de mouvemens involontaires. Pouvons-nous changer ces organes-là? Sont-ils en notre puissance?

La république des lettres est un état extrêmement libre: on n'y reconnoît que l'empire de la vérité et de la raison, et sous leurs auspices on fait la guerre innocemment à qui que ce soit, même à ses amis et à ses proches; car l'usage va là assez souvent. Ainsi, dans l'empire littéraire, les amis doivent se tenir en garde contre leurs amis, les pères contre leurs enfans, les beaux-pères contre leurs gendres : c'est comme au siècle de fer; chacun y est tout ensemble souverain et justiciable de chacun. Les lois de la société n'ont pas fait de préjudice à l'indépendance de l'état de nature, par rapport à l'erreur et à l'ignorance. Tous les particuliers ont à cet égard le droit du glaive, et peuvent l'exercer sans en demander la permission à ceux qui gouvernent : cependant cette liberté est renfermée dans de certaines bornes. La puissance souveraine laisse à chaque particulier le droit d'écrire contre les auteurs qui se trompent; mais elle ne permet pas de publier des satyres. La raison de ces deux choses est sensible : c'est que la satyre tend à dépouiller un homme de son honneur, ce qui est une espèce d'homicide civil; au lieu que la critique d'un livre ne tend qu'à montrer qu'un auteur n'a pas tel et tel degré de lumière. Or, comme avec ce défaut d'intelligence un homme peut jouir de tous les droits et de tous les priviléges de la

société, on n'usurpe rien de ce qui dépend de la majesté d'un état, en faisant connoître au public les fautes qui sont dans un livre ; et si cela se fait d'une manière honnête, et si l'on soutient le parti de la raison et de la vérité, personne n'y doit trouver à redire. On n'a rien de commun avec les faiseurs de libelles diffamatoires, on n'avance rien sans preuve, on se porte pour témoin et pour accusateur, on s'expose à la peine du talion, on court le même risque que l'on fait courir ; mais un faiseur de libelles se cache, pour n'être pas obligé à prouver ce qu'il publie, et pour faire du mal sans craindre d'en être responsable.

Il n'y a guère d'auteurs qui ne se repentent de la précipitation avec laquelle ils mettent au jour les premiers essais de leur plume, avant même que le poil follet leur soit venu au menton. Grotius, qui avoit peut-être moins de sujet que tous les autres de s'en repentir, en eut une confusion extrême. Il en fait l'aveu dans une lettre écrite à Scriverius, et il loue son ami d'avoir tenu une conduite bien différente. Ainsi les auteurs ne peuvent trop prendre garde à leur premier livre ; car s'il ne vaut rien, ils ont ensuite mille peines à se relever et à guérir la prévention du public. S'ils ont composé dans leur jeunesse quelque ouvrage médiocre, qu'ils attendent qu'à la faveur d'une belle réputation ils puissent le faire passer. Qu'ils ne fassent pas ce qui se pratique dans les cortèges d'Italie, où les valets précèdent les maîtres ; que le plus beau de leur équipage prenne les devants ; qu'ils s'établissent par là ; le reste trouvera son temps : ils ne perdront point la récompense des premiers travaux, s'ils croient que ceux-là aussi doivent remporter leur salaire. Il n'est pas douteux qu'au bout d'un certain degré de réputation les auteurs trouvent du débit et de l'encens pour des ouvrages médiocres, qui seroient siflés si des inconnus les mettoient au jour : mais ceux qui abusent de ce préjugé du public y sont souvent attrapés. Ils rassemblent tous leurs papiers, ils remontent jusqu'aux plus petits manuscrits qu'ils ont composés au sortir de leurs études ou étant encore sur les bancs, et les envoient à l'imprimeur. Ils rebutent enfin tous les lecteurs, et s'attirent quelquefois

plus de blâme à cause des derniers livres, qu'ils n'avoient remporté de louanges pour les premiers.

(*Analyse de* BAYLE.)

Les querelles entre les *gens de lettres* peuvent être mises au nombre de ces maux qui produisent quelquefois un grand bien. Eh! qui doute qu'elles ne servent souvent à faire découvrir la vérité; qu'il ne résulte de grandes lumières du choc des sentimens sur le même sujet; que les efforts de chaque écrivain pour défendre son opinion et pour combattre celle de son adversaire, les raisonnemens, les preuves, les autorités, l'art, employés de part et d'autre, ne répandent un plus grand jour sur les matières? Ajoutons que les objets ne s'arrangent et ne se gravent jamais mieux dans l'esprit que lorsqu'ils ont été vivement discutés.

Ce n'est pas qu'on ait toujours été de bonne foi dans les disputes, qu'on ait toujours voulu s'éclaircir, démêler le vrai, entendre et faire entendre la raison. Par malheur, le contraire n'arrive que trop souvent. Les passions aveuglent. On perd de vue le fond de la question, pour se jeter sur les personnalités. On s'insulte, on s'injurie; on se nuit réciproquement. Il seroit à desirer que les *gens de lettres* apprissent à se respecter eux-mêmes, à mieux user des dons qu'ils ont reçus de la nature, et à ne point se rendre le jouet du public. Mais on veut le triomphe ou l'apparence du triomphe, n'importe à quel prix. A voir les abus de l'imprimerie, qui ne mettroit volontiers en problême si son invention n'est pas plus nuisible qu'utile?

Dans tous les âges, chez toutes les nations où les sciences et les arts ont fleuri, l'esprit de jalousie et de division les a toujours accompagnés : il les suivit de la Grèce en Italie. Quelle honte pour l'humanité que cette espèce de maladie règne principalement dans les siècles où brillent les grands talens, et que le nôtre, qu'on dit être celui de la philosophie, n'en soit pas même exempt! Il est bon que ceux qui débutent dans la littérature et dans les beaux arts, en voyant les plus beaux génies enviés, persécutés,

malheureux, apprennent à connoître la carrière où ils entrent, et qu'ils n'oublient pas ces vers de Fontenelle:

Dans la lice où tu vas courir,
Songe un peu combien tu hasardes.
Il faut, avec courage, également offrir,
Et ton front aux lauriers, et ton nez aux nazardes.

Une différence bien remarquable entre les écrivains d'Athènes et ceux de Rome, c'est qu'on voit les premiers, ainsi que les nôtres, dévorés de jalousie, tourmentés d'un ver rongeur, se faisant une éternelle guerre; au lieu que les grands auteurs latins n'ont jamais eu leur gloire obscurcie par cette tache. A peine connoissoient-ils ce levain qui se met dans la littérature, qui corrompt tout, aigrit tout, divise tout. Gallus, Pollion, Horace, Virgile, étoient amis. Pline le jeune et Tacite n'avoient qu'un cœur. Tous ces beaux génies vivoient dans la douceur d'un commerce libre et philosophique; ils s'entr'aidoient à porter le fardeau de la vie, à se consoler des sottises humaines, à conserver sur la terre cette raison saine, ce feu pur et céleste, le partage de quelques ames privilégiées. Si leurs beaux jours étoient troublés, ce n'étoit que par le soufle infect de tout ce que leur siècle avoit de plus odieux et de plus méprisable. L'envie et la jalousie qui poursuivit Virgile à proportion des honneurs qu'il s'attiroit, eût bien voulu faire passer à la postérité la prose de cet illustre écrivain, pour prouver à tous les siècles qu'il n'a pas mieux réussi hors de son genre que Cicéron hors du sien. Mais le poète a, par-dessus l'orateur, le mérite d'avoir su connoître sa portée. Du moins ne nous reste-t-il pas de mauvaise prose de Virgile, de laquelle ses ennemis aient pu se prévaloir; au lieu que nous avons de Cicéron des vers qui font honte à sa mémoire. Je ne sais sur quoi se fondent tous nos Quintiliens modernes, lorsqu'ils répètent que, pour bien écrire en prose, il faut auparavant s'être exercé long-temps à faire des vers. Outre l'exemple de Virgile, celui de Corneille, de Racine, de Despréaux, et généralement de tous nos grands poètes, ne dément-il point cette maxime? Ont-ils été les mêmes lorsqu'ils ont voulu se réduire au mérite de

prosateurs ? Il n'est qu'un seul homme dont la prose égale au moins ses vers; l'auteur de la Henriade et du siècle de Louis XIV.

Comment arrive-t-il que des princes, décriés par leur barbarie, soient touchés de l'amour des lettres ? Il est plus d'un exemple de cette contradiction du cœur humain. Je ne compte point Denis le Tyran, que le démon des vers posséda toute sa vie, qui briguoit l'honneur d'en remporter le prix dans les jeux olympiques, et chargeoit des lecteurs d'une poitrine forte et d'une voix admirable d'y faire valoir ses poésies; qui avoit dans son palais l'élite des *gens de lettres* comme autant de flatteurs à gage, employés à se récrier sur ses poèmes, à lui prostituer l'encens et les hommages; qui ne trouva la vérité que dans la bouche d'un Philoxène; cet homme toujours le même, malgré la crainte des supplices et la peine des carrières où il fut condamné. Je parle d'un tyran plus tyran encore que Denis, et plus amateur des vers et de la musique. Néron prétendoit avoir sur le Parnasse le même rang qu'il occupoit dans l'empire. Il vouloit qu'on le crût le plus grand poète de son siècle. Personne n'a poussé plus loin la métromanie. Quel est le genre dans lequel ne s'est point exercé cet empereur poète? Il aima sur-tout la tragédie et le poème héroïque. A peine avoit-il fait quelques vers, qu'il les lisoit en public, et demandoit qu'on le couronnât. Malheur à quiconque entroit en lice avec lui, ou qui ne savoit point ménager l'amour propre de ce tyran! Lucain, Perse, Juvénal, et quelques autres poètes moins connus, l'éprouvèrent successivement.

Il faut convenir que le titre de bel-esprit et d'auteur s'allie mal d'ordinaire avec les occupations du trône. On n'a que faire d'un roi poète. Jacques I, roi d'Angleterre, surnommé *le pédant*, fut méprisé de ses sujets. Il n'a été donné qu'à un seul prince (1) d'écrire aussi bien qu'il gouverne, de mêler les lauriers de Mars à ceux d'Apollon.

(ANONYME.)

(1) Frédéric II, roi de Prusse.

GÉOMÈTRE. *

On appelle ainsi une personne versée dans la géométrie; mais on applique en général ce nom à tout mathématicien, parce que la géométrie étant une partie essentielle des mathématiques, et qui a sur presque toutes les autres une influence nécessaire, il est difficile d'être versé profondément dans quelque partie des mathématiques que ce soit, sans l'être en même temps dans la géométrie. Ainsi on dit de Newton, qu'il étoit grand *géomètre*, pour dire qu'il étoit grand mathématicien.

Un *géomètre*, quand il ne voudroit que se borner à entendre ce qui a été trouvé par d'autres, doit avoir plusieurs qualités assez rares, la justesse de l'esprit, pour saisir les raisonnemens et démêler les paralogismes; la facilité de la conception, pour entendre avec promptitude; l'étendue, pour embrasser à la fois les différentes parties d'une démonstration compliquée; la mémoire, pour retenir les propositions principales, leurs démonstrations même, ou du moins l'esprit de ces démonstrations, et pour pouvoir, en cas de besoin, se rappeler les unes et les autres, et en faire usage. Mais le *géomètre* qui ne se contentera pas de savoir ce qui a été fait avant lui, et qui veut ajouter aux découvertes de ses prédécesseurs, doit joindre à ces différentes parties de l'esprit d'autres qualités encore moins connues, la profondeur, l'invention, la force et la sagacité.

Je ne suis pas éloigné de penser, avec quelques écrivains modernes, que l'on peut apprendre la géométrie aux enfans, et qu'ils sont capables de s'appliquer à cette science, pourvu qu'on se borne aux seuls élémens qui, étant peu compliqués, ne demandent qu'une conception ordinaire; mais ces qualités médiocres ne suffisent pas dans l'étude des mathématiques transcendantes: pour être un savant *géomètre*, et même pour n'être que cela, il faut un degré d'esprit beaucoup moins commun; et, pour être un grand *géomètre* (car le nom de *grand* ne doit être donné qu'aux inventeurs), il faut plus que de l'esprit, il faut du génie, le génie n'étant autre chose que le talent d'inventer. Il est vrai que l'esprit dont nous parlons est

différent de celui qu'il faut pour une épigramme, pour un poème, pour une pièce d'éloquence, pour écrire l'histoire; mais n'y a-t il donc d'esprit que de cette dernière espèce? et un écrivain médiocre, ou même un bon écrivain, croira-t-il avoir plus d'esprit que Newton et que Descartes?

Peut-être nous sera-t-il permis de rapporter à cette occasion une réponse de feu M. de la Motte. Un *géomètre* de ses amis, apparemment ignorant ou de mauvaise foi, parloit avec mépris du grand Newton, qu'il auroit mieux fait d'étudier: « Newton, disoit ce *géomètre*, n'étoit qu'un » bœuf. Cela se peut, répondit la Motte, mais c'étoit le » premier bœuf de son siècle. »

On pourroit demander s'il a fallu plus d'esprit pour faire Cinna, Héraclius, Rodogune, Horace et Polieucte, que pour trouver les lois de la gravitation? Cette question n'est pas susceptible d'être résolue, ces deux genres d'esprit étant trop différens pour être comparés; mais on peut demander s'il n'y a pas autant de mérite à l'un qu'à l'autre; et qui auroit à choisir d'être Newton ou Corneille, feroit bien d'être embarrassé, ou ne mériteroit pas d'avoir à choisir. Au reste, cette question est décidée tous les jours par quelques littérateurs obscurs, quelques satiriques subalternes, qui méprisent ce qu'ils ignorent, et qui ignorent ce qu'ils croient savoir; incapables, je ne dis pas d'apprécier Corneille et de lire Newton, mais de juger Campistron, et d'entendre Euclide.

Si l'esprit nécessaire au *géomètre* n'est pas le même que celui dont on a besoin pour réussir dans la littérature, ils ne s'excluent pas l'un l'autre. Néanmoins, quand on veut louer parmi nous un mathématicien, on dit de lui qu'il est un grand *géomètre*, et cependant un homme d'esprit et de goût; on croit lui faire beaucoup d'honneur, et on se sait quelque gré du bon mot qu'on s'imagine avoir dit. Ces façons de parler si connues, lourd comme un *géomètre*, ignorant comme un poète ou comme un prédicateur, sont devenues des espèces de proverbes, et presque des phrases de la langue, aussi équitables l'une que l'autre; les exemples qui en prouvent l'injustice ne sont pas rares; et, pour ne parler ici que des mathématiciens, Pascal, à qui la géométrie doit un si bel ouvrage sur la Cycloïde,

et qui auroit peut-être été le plus grand *géomètre* de l'univers, si une dévotion assez mal entendue ne lui eût fait abandonner son talent; Pascal étoit en même temps un très-bel esprit. Ses Provinciales sont un chef-d'œuvre de plaisanterie et d'éloquence, c'est-à-dire un modèle dans les deux genres d'écrire qui paroissent le plus opposés. On dira peut-être que Pascal n'est qu'une exception; il est malheureux que l'exception démente si formellement la règle qu'on voudroit établir; mais croit-on que cette exception soit la seule? Nous ne citerons point M. de Fontenelle, qu'on voudra peut-être ne regarder que comme un bel esprit devenu *géomètre* par accident; mais nous renverrons les détracteurs de la géométrie aux ouvrages philosophiques de Descartes, si bien écrits pour leur temps; à ceux de Mallebranche, qui sont des chef-d'œuvres de style; aux poésies de Manfredi, que M. de Fontenelle a si justement célébrées; aux vers que M. Halley a mis à la tête des principes de Newton, et à tant d'autres que nous pourrions nommer encore. Si ces *géomètres* n'étoient pas des hommes d'esprit, qu'on nous dise en quoi l'esprit consiste, et à quoi il se borne.

On connoît la ridicule question du P. Bouhours: si un Allemand peut avoir de l'esprit? Les Allemands y ont répondu comme ils le devoient, par cette question non moins ridicule: si un Français peut avoir le sens commun? Ceux qui font aux *géomètres* le même honneur que le P. Bouhours a fait aux Allemands, mériteroient qu'on leur demandât aussi si on peut ignorer la géométrie et raisonner juste? Mais, sans répondre aux injures par d'autres, opposons-y des faits. Balzac étoit sans doute un bel esprit, dans le sens où l'on prend ordinairement ce mot; qu'on lise les lettres de Descartes à Balzac, et celles de Balzac à Descartes, et qu'on décide ensuite, si on est de bonne foi, lequel des deux est l'homme d'esprit.

Descartes, dit-on, fit en Suède d'assez mauvais vers pour un divertissement donné à la reine Christine; mais c'étoit en 1649; et, à l'exception de Corneille, qui même ne réussissoit pas toujours, quelqu'un faisoit-il alors de bons vers en Europe? Les premiers opéras de l'abbé Perrin ne valoient peut-être pas mieux que le divertissement de

Descartes. Pascal, ajoute-t-on, a très-mal raisonné sur la poésie: cela est vrai; mais que s'ensuit-il de là? c'est que Pascal ne se connoissoit pas en vers, faute, peut-être, d'en avoir assez lu, et d'avoir réfléchi sur ce genre; la poésie est un art d'institution, qui demande quelque exercice et quelque habitude pour en bien juger: or Pascal n'avoit lu que des livres de géométrie et de piété, et peut-être de mauvais vers de dévotion, qui l'avoient prévenu contre la poésie en général; mais ses Provinciales prouvent qu'il avoit d'ailleurs le tact très-fin et le goût très-juste. On n'y trouve pas un terme ignoble, un mot qui ait vieilli, une plaisanterie froide.

La géométrie, dit-on encore, donne à l'esprit de la sécheresse; oui, quand on y est déjà préparé par la nature: en ce cas on ne seroit guère plus sensible aux beautés des ouvrages d'imagination, quand même on n'auroit fait aucune étude de la géométrie; mais celui à qui la nature aura donné, avec le talent des mathématiques, un esprit flexible à d'autres objets, et qui aura soin d'entretenir dans son esprit cette heureuse flexibilité, en le pliant en tout sens, en ne le tenant point toujours courbé vers les lignes et les calculs, et en l'exerçant à des matières de littérature, de goût et de philosophie, celui-là conservera tout à la fois la sensibilité pour les choses d'agrément, et la rigueur nécessaire aux démonstrations; il saura résoudre un problême et lire un poète, calculer les mouvemens des planètes et avoir du plaisir à une pièce de théâtre.

L'étude et le talent de la géométrie ne nuisent donc point par eux-mêmes aux talens et aux occupations littéraires. On peut même dire, en un sens, qu'ils sont utiles pour quelque genre d'écrire que ce puisse être; un ouvrage de morale, de littérature, de critique, en sera meilleur, toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait par un *géomètre*, comme M. de Fontenelle l'a très-bien observé; on y remarquera cette justesse et cette liaison d'idées à laquelle l'étude de la géométrie nous accoutume, et qu'elle nous fait ensuite porter dans nos écrits, sans nous en apercevoir et comme malgré nous.

L'étude de la géométrie ne peut, sans doute, rendre l'esprit juste à celui qui ne l'a pas; mais aussi un esprit

sans justesse n'est pas fait pour cette étude; il n'y réussira point : c'est pourquoi si on a eu raison de dire que la géométrie ne redresse que les esprits droits, on auroit bien fait d'ajouter que les esprits droits sont les seuls propres à la géométrie.

On ne peut donc avoir l'esprit *géomètre*, c'est-à-dire le talent de la géométrie, sans avoir en même temps l'esprit géométrique, c'est-à-dire l'esprit de méthode et de justesse; car l'esprit *géomètre* n'est proprement que l'esprit géométrique appliqué à la seule géométrie; et il est bien difficile, quand on sait faire usage de cet esprit dans les matières géométriques, qu'on ne puisse de même le tourner avec un succès égal vers d'autres objets. Il est vrai que l'esprit géométrique, pour se développer avec toute sa force et son activité, demande quelque exercice; et c'est pour cela qu'un homme concentré dans l'étude de la géométrie paroîtra n'avoir que l'esprit *géomètre*, parce qu'il n'aura pas appliqué à d'autres matières le talent que la nature lui a donné de raisonner juste. De plus, si les *géomètres* se trompent lorsqu'ils appliquent leur logique à d'autres sciences que la géométrie, leur erreur est plutôt dans les principes qu'ils adoptent que dans les conséquences qu'ils en tirent. Cette erreur dans les principes peut venir, ou de ce que le *géomètre* n'a pas les connoissances préliminaires suffisantes pour le conduire aux principes véritables, ou de ce que les principes de la science dont il traite ne sortent point de la sphère des probabilités. Alors il peut arriver qu'un esprit accoutumé aux démonstrations rigoureuses n'ait pas, à un degré suffisant, le tact nécessaire pour distinguer ce qui est plus probable d'avec ce qui l'est moins. Cependant j'ose penser encore qu'un *géomètre*, exercé à l'évidence mathématique, distinguera plus aisément dans les autres sciences ce qui est vraiment évident d'avec ce qui n'est que vraisemblable et conjectural; et que de plus ce même *géomètre*, avec quelque exercice et quelque habitude, distinguera aussi plus aisément ce qui est plus probable d'avec ce qui l'est moins; car la géométrie a aussi son calcul des probabilités.

A l'occasion de ce calcul, je crois devoir faire une réflexion qui contredira un peu l'opinion commune sur

l'esprit du jeu. On imagine pour l'ordinaire qu'un savant *géomètre*, un savant exercé aux calculs, doit avoir l'esprit du jeu dans un degré supérieur; il me semble que ces deux esprits sont fort différens, si même ils ne sont pas contraires. L'esprit *géometre* est sans doute un esprit de calcul et de combinaison, mais de combinaison scrupuleuse et lente, qui examine l'un après l'autre toutes les parties de l'objet, et qui les compare successivement entre elles, prenant garde de n'en omettre aucune et de les rapprocher par toutes leurs forces; en un mot, ne faisant à la fois qu'un pas, et ayant soin de le bien assurer avant que de passer au suivant. L'esprit du jeu est un esprit de combinaison rapide, qui embrasse d'un coup-d'œil et comme d'une manière vague un grand nombre de cas dont quelques-uns peuvent lui échapper, parce qu'il est moins assujéti à des règles qu'il n'est une espèce d'instinct perfectionné par l'habitude. D'ailleurs le *géomètre* peut se donner tout le temps nécessaire pour résoudre ses problêmes; il fait un effort, se repose et repart de là avec de nouvelles forces. Le joueur est obligé de résoudre ses problêmes sur-le-champ, et de faire dans un temps donné et très-court tout l'usage possible de son esprit. Il n'est donc pas surprenant qu'un grand *géomètre* soit un joueur très-médiocre; et rien en effet n'est plus commun.

La géométrie a parmi nous des censeurs de tous les genres. Il en est qui lui contestent jusqu'à son utilité; nous les renvoyons à la préface si connue de l'Histoire de l'Académie des sciences, où les mathématiques sont suffisamment vengées de ce reproche. Mais, independamment des usages physiques et palpables de la géométrie, nous envisagerons ici ses avantages sous une autre face, à laquelle on n'a peut-être pas fait encore assez d'attention: c'est l'utilité dont cette étude peut être pour préparer, comme insensiblement, les voies à l'esprit philosophique, et pour disposer toute une nation à recevoir la lumière que cet esprit peut y répandre. C'est peut-être le seul moyen de faire secouer peu à peu à certaines contrées de l'Europe le joug de l'oppression et de l'ignorance profonde sous laquelle elles gémissent. Le petit

nombre d'hommes éclairés qui habitent certains pays d'inquisition se plaint amèrement, quoique en secret, du peu de progrès que les sciences ont fait jusqu'ici dans ces tristes climats. Les précautions qu'on a prises pour empêcher la lumière d'y pénétrer ont si bien réussi, que la philosophie y est à-peu-près dans le même état où elle étoit parmi nous du temps de Louis le Jeune. Il est certain que les abus les plus intolérables d'un tribunal qui nous a toujours si justement révoltés ne se sont produits et ne s'entretiennent que par l'ignorance et la superstition. Eclairez la nation, et les ministres de ces tribunaux renonceront d'eux-mêmes à des excès dont ils auront les premiers reconnu l'injustice et les inconvéniens. C'est ce que nous avons vu arriver dans les pays où le goût des arts et des sciences et les lumières de la philosophie se sont conservés. On étudie et on raisonne en Italie, et l'inquisition y a beaucoup rabattu de la tyrannie qu'elle exerce dans ces régions où l'on fait encore prêter serment de ne point enseigner d'autre philosophie que celle d'Aristote. Faites naître, s'il est possible, des *géomètres* parmi ces peuples ; c'est une semence qui produira des philosophes avec le temps, et presque sans qu'on s'en aperçoive. L'orthodoxie la plus délicate et la plus scrupuleuse n'a rien à démêler avec la géométrie. Ceux qui croiroient avoir intérêt de tenir les esprits dans les ténèbres, fussent-ils assez prévoyans pour pressentir la suite des progrès de cette science, manqueroient toujours de prétextes pour l'empêcher de se répandre. Bientôt l'étude de la géométrie conduira à celle de la mécanique ; celle-ci mènera, comme d'elle-même et sans obstacle, à l'étude de la saine physique ; enfin la saine physique à la vraie philosophie, qui, par la lumière générale et prompte qu'elle répandra, sera bientôt plus puissante que tous les efforts de la superstition ; car ces efforts, quelque grands qu'ils soient, deviennent inutiles dès qu'une fois la nation est éclairée.

Croira-t-on que nous parlons sérieusement, si nous employons les dernières lignes de cet article à justifier les *géomètres* du reproche qu'on leur fait d'ordinaire de n'être pas fort portés à la soumission en matière de foi ?

Nous aurions honte de répondre à cette imputation si elle n'étoit malheureusement aussi commune qu'elle est injuste. Bayle, qui doutoit et se moquoit de tout, n'a pas peu contribué à la répandre par les réflexions malignes qu'il a hasardées, dans l'article Pascal, contre l'orthodoxie des mathématiciens, et par ses lamentations sur le malheur que les *géomètres* ont eu jusqu'ici de ne voir aucun de leurs noms dans le calendrier ; lamentations trop peu sérieuses pour être rapportées dans un ouvrage aussi grave que celui-ci. Sans répondre à cette mauvaise plaisanterie par quelqu'autre, il est facile de se convaincre, par la lecture des éloges académiques de M. de Fontenelle, par les vies de Descartes, de Pascal et de plusieurs mathématiciens célèbres, qu'on peut être *géomètre* sans être pour ses frères un sujet de scandale. La géométrie, à la vérité, ne nous dispose pas à ajouter beaucoup de foi aux raisonnemens de la médecine systématique, aux hypothèses des physiciens ignorans, aux superstitions et aux préjugés populaires ; elle accoutume à ne pas se contenter aisément en matières de preuves ; mais les vérités que la révélation nous découvre sont si différentes de celles que la raison nous apprend, elles ont si peu de rapport, que l'évidence des unes ne doit rien prendre sur le respect qu'on doit aux autres. Enfin la foi est une grace que Dieu donne à qui il lui plaît ; et, puisque l'évangile n'a point défendu l'étude de la géométrie, il est à croire que les *géomètres* sont aussi susceptibles de cette grace que le reste du genre humain.

(*M. D'ALEMBERT.*)

GLOIRE

GLOIRE, GLORIEUX.

La gloire est la réputation jointe à l'estime ; elle est au comble quand l'admiration s'y joint. Elle suppose toujours des choses éclatantes en actions, en vertus, en talens, et toujours de grandes difficultés surmontées. César, Alexandre, ont eu de la *gloire*. On ne peut guère dire que Socrate en ait eu ; il attire l'estime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ses ennemis ; mais le terme de *gloire* seroit impropre à son égard. Sa mémoire est respectable plutôt que *glorieuse*. Attila eut beaucoup d'éclat, mais il n'a point de *gloire*, parce que l'histoire, qui peut-être se trompe, ne lui donne point de vertus. Charles XII a encore de la *gloire*, parce que sa valeur, son désintéressement, sa libéralité, ont été extrêmes. Les succès suffisent pour la réputation, mais non pas pour la *gloire*. Celle de Henri IV augmente tous les jours, parce que le temps a fait connoître toutes ses vertus, qui étoient incomparablement plus grandes que ses défauts.

La *gloire* est aussi le partage des inventeurs dans les beaux arts ; les imitateurs n'ont que des applaudissemens. Elle est encore accordée aux grands talens, mais dans les arts sublimes. On dira bien la *gloire* de Virgile, de Cicéron, mais non de Martial et d'Aulugelle.

On a osé dire la *gloire* de Dieu ; il travaille pour la *gloire* de Dieu ; Dieu a créé le monde pour sa *gloire* : ce n'est pas que l'Etre Suprême puisse avoir de la *gloire* ; mais les hommes, n'ayant point d'expressions qui lui conviennent, emploient pour lui celles dont ils sont le plus flattés.

La vaine *gloire* est cette petite ambition qui se contente des apparences, qui s'étale dans le grand faste, et qui ne s'élève jamais aux grandes choses. On a vu des souverains qui, ayant une *gloire* réelle, ont encore aimé la vaine *gloire*, en recherchant trop les louanges, en aimant trop l'appareil de la représentation.

La fausse *gloire* tient souvent à la vaine, mais souvent elle se porte à des excès, et la vaine se renferme plus dans les petitesses. Un prince qui mettra son honneur à

se venger cherchera une *gloire* fausse plutôt qu'une *gloire* vaine.

Faire gloire, faire vanité, se faire honneur, se prennent quelquefois dans le même sens, et ont aussi des sens différens. On dit également *il fait gloire, il fait vanité, il se fait honneur de son luxe, de ses excès ;* alors *gloire* signifie fausse *gloire*. Il fait *gloire* de souffrir pour la bonne cause, et non pas il fait vanité. Il se fait honneur de son bien, et non pas il fait *gloire* ou vanité de son bien.

Rendre *gloire* signifie reconnoître, attester. Rendez *gloire* à la vérité, reconnoissez la vérité. *Au Dieu que vous servez*, princesse, rendez *gloire*. ATHAL. Attestez le Dieu que vous servez.

La *gloire* est prise pour le ciel : il est au séjour de la *gloire*.

Où le conduisez-vous? ..... à la mort ..... à la *gloire*. POLIEUCTE.

On ne se sert de ce mot pour désigner le ciel que dans notre religion. Il n'est pas permis de dire que Bacchus, Hercule, furent reçus dans la *gloire*, en parlant de leur apothéose.

(*M. de* VOLTAIRE.)

LE caractère du *glorieux* est triste, c'est le masque de la grandeur, l'étiquette des hommes nouveaux, la ressource des hommes dégénérés, et le sceau de l'incapacité. La sotise en a fait le supplément du mérite. On suppose souvent ce caractère où il n'est pas. Ceux dans qui il est croient presque toujours le voir dans les autres; et la bassesse qui rampe aux pieds de la faveur distingue rarement de l'orgueil qui méprise, la fierté qui repousse le mépris. On confond aussi quelquefois la timidité avec la hauteur : elles ont en effet dans quelques situations les mêmes apparences. Mais l'homme timide qui s'éloigne, n'attend qu'un mot honnête pour se rapprocher ; et le glorieux n'est occupé qu'à étendre la distance qui les sépare à ses yeux des autres hommes. Plein de lui-même, il se fait valoir par tout ce qui n'est pas lui : il n'a point cette dignité naturelle qui vient de l'habitude de commander, et qui

n'exclut pas la modestie. Il a un air impérieux et contraint, qui prouve qu'il étoit fait pour obéir : le plus souvent son maintien est froid et grave ; sa démarche est lente et mesurée ; ses gestes sont rares et étudiés ; tout son extérieur est composé. Il semble que son corps ait perdu la faculté de se plier. Si vous lui rendez de profonds respects, il pourra vous témoigner en particulier qu'il fait quelque cas de vous ; mais si vous le retrouvez au spectacle, soyez sûr qu'il ne vous y verra pas : il ne reconnoît en public que les gens qui peuvent par leur rang flatter sa vanité ; sa vue est trop courte pour distinguer les autres. Faire un livre, selon lui, c'est se dégrader : il seroit tenté de croire que Montesquieu a dérogé par ses ouvrages. Il n'eût envié à Turenne que sa naissance : il eût reproché à Fabert son origine. Il affecte de prendre la dernière place pour se faire donner la première : il prend sans distraction celle d'un homme qui s'est levé pour le saluer. Il représente dans la maison d'un autre ; il dit de s'asseoir à un homme qu'il ne connoît point, persuadé que c'est pour lui qu'il se tient debout : c'est lui qui disoit autrefois, un homme comme moi ; c'est lui qui dit encore aux grands, des gens comme nous ; et à des gens simples qui valent mieux que lui, vous autres. Enfin, c'est lui qui a trouvé l'art de rendre la politesse même humiliante. S'il voit jamais cette foible esquisse de son caractère, n'espérez pas qu'elle le corrige ; il a une vanité dont il est vain, et dispense volontiers de l'estime, pourvu qu'il reçoive des respects : mais il obtient rarement ce qui lui est dû, en exigeant toujours plus qu'on ne lui doit. Que cet homme est loin de mériter l'éloge que faisoit Térence de ses illustres amis Lælius et Scipion ! Dans la paix, dit-il, et dans la guerre, dans les affaires publiques et privées, ces grands hommes étoient occupés à faire tout le bien qui dépendoit d'eux ; et ils n'en étoient pas plus vains. Tel est le caractère de la véritable grandeur : pourquoi faut-il qu'il soit si rare ?

Glorieux, quand il est l'épithète d'une chose inanimée, est toujours une louange ; bataille, paix, affaire *glorieuse*. Rang *glorieux* signifie rang élevé, et non pas rang qui donne de la *gloire*, mais dans lequel on peut en acquérir.

Homme *glorieux*, esprit *glorieux*, est toujours une injure; il signifie celui qui se donne à lui-même ce qu'il devroit mériter des autres : ainsi on dit un règne *glorieux*. Cependant ce ne seroit pas une faute de dire au pluriel, les plus *glorieux* conquérans ne valent pas un prince bienfaisant; mais on ne dira pas, les princes *glorieux*, pour dire les princes illustres.

Le *glorieux* n'est pas tout-à-fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant et du dédaigneux, et se communique peu. L'avantageux abuse de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le *glorieux* est plus rempli de vanité; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes; il veut réparer par les dehors ce qui lui manque en effet. L'orgueilleux se croit quelque chose; le *glorieux* veut paroître quelque chose. Les nouveaux parvenus sont d'ordinaire plus *glorieux* que les autres. On a appelé quelquefois les saints et les anges les *glorieux*, comme habitans du séjour de la *gloire*.

Glorieusement est toujours pris en bonne part; il règne glorieusement; il se tira glorieusement d'un grand danger, d'une mauvaise affaire.

Se glorifier est tantôt pris en bonne part, tantôt en mauvaise, selon l'objet dont il s'agit. Il se glorifie d'avoir exercé son emploi avec dureté. Il se glorifie d'une disgrace qui est le fruit de ses talens et l'effet de l'envie. On dit des martyrs qu'ils glorifioient Dieu, c'est-à-dire, que leur constance rendoit respectable aux hommes le Dieu qu'ils annonçoient.

(ANONYME.)

La *gloire* est l'éclat de la bonne renommée. L'estime est un sentiment tranquille et personnel; l'admiration, un mouvement rapide, et quelquefois momentané; la célébrité, une renommée étendue; la *gloire*, une renommée éclatante : ce concert unanime est soutenu d'une admiration universelle. L'estime a pour base l'honnête; l'admiration, le rare et le grand dans le bien moral ou physique; la célébrité, l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude; la *gloire*, le merveilleux.

Nous appelons *merveilleux* ce qui s'élève ou semble s'élever au-dessus des forces de la nature: ainsi la *gloire* humaine, la seule dont nous parlons ici, tient beaucoup de l'opinion; elle est vraie ou fausse comme elle.

Il y a deux sortes de fausse *gloire*; l'une est fondée sur un faux merveilleux; l'autre sur un merveilleux réel, mais funeste. Il semble qu'il y ait aussi deux espèces de vraie *gloire*; l'une fondée sur un merveilleux agréable; l'autre sur un merveilleux utile au monde; mais ces deux objets n'en font qu'un.

La *gloire* fondée sur un faux merveilleux, n'a que le règne de l'illusion, et s'évanouit avec elle: telle est la *gloire* de la prospérité. La prospérité n'a point de *gloire* qui lui appartienne: elle usurpe celle des talens et des vertus, dont on suppose qu'elle est la compagne: elle en est bientôt dépouillée, si l'on s'aperçoit que ce n'est qu'un larcin; et, pour l'en convaincre, il suffit d'un revers: *eripitur persona, manet res.* On adoroit la fortune dans son favori: il est disgracié, on le méprise; mais ce retour n'est que pour le peuple: aux yeux de celui qui voit les hommes en eux-mêmes, la prospérité ne prouve rien; l'adversité n'a rien à détruire.

Qu'avec un esprit souple et une ame rampante, un homme né pour l'oubli s'élève au sommet de la fortune; qu'il parvienne au comble de la faveur, c'est un phénomène que le vulgaire n'ose contempler d'un œil fixe; il admire, il se prosterne; mais le sage n'est point ébloui; il découvre les taches de ce prétendu corps lumineux, et voit que ce qu'on appelle *sa lumiere* n'est rien qu'un éclat réfléchi, superficiel et passager.

La *gloire* fondée sur un merveilleux funeste, fait une impression plus durable; et, à la honte des hommes, il faut un siècle pour l'effacer; telle est la *gloire* des talens supérieurs appliqués au malheur du monde.

Le genre de merveilleux le plus funeste, mais le plus frappant, fut toujours l'éclat des conquêtes. Il va nous servir d'exemple pour faire voir aux hommes combien il est absurde d'attacher la *gloire* aux causes de leurs malheurs.

Vingt mille hommes, dans l'espoir du butin, en ont

suivi un seul au carnage. D'abord un seul homme, à la tête de vingt mille hommes déterminés et dociles, intrépides et soumis, a étonné la multitude. Ces milliers d'hommes en ont égorgé, mis en fuite, ou subjugué un plus grand nombre. Leur chef a eu le front de dire: j'ai combattu, je suis vainqueur; et l'univers a répété: il a combattu, il est vainqueur: de là le merveilleux et la *gloire* des conquêtes.

Savez-vous ce que vous faites, peut-on demander à ceux qui célèbrent les conquérans? Vous applaudissez à des gladiateurs qui, s'exerçant au milieu de vous, se disputent le prix que vous réservez à qui vous portera les coups les plus sûrs et les plus terribles. Redoublez d'acclamations et d'éloges. Aujourd'hui ce sont les corps de vos voisins qui tombent épars dans l'arène, demain ce sera votre tour.

Telle est la force du merveilleux sur les esprits de la multitude. Les opérations productrices sont la plupart lentes et tranquilles; elles ne nous étonnent point. Les opérations destructives sont rapides et bruyantes; nous les plaçons au rang des prodiges. Il ne faut qu'un mois pour ravager une province; il faut dix ans pour la rendre fertile. On admire celui qui l'a ravagée: à peine daigne-t-on penser à celui qui la rend fertile: faut-il s'étonner qu'il se fasse tant de grands maux et si peu de grands biens?

Les peuples n'auront-ils jamais le courage ou le bon sens de se réunir contre celui qui les immole à son ambition effrénée, et de lui dire d'un côté, comme les soldats de César:

Liceat discedere, Cæsar,
A rabie scelerum. Quæris terraque marique
His ferrum jugulis. Animas effundere viles,
Quolibet hoste, paras. (Lucan.)

De l'autre côté, comme le Scythe à Alexandre: qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais nous n'avons mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans les bois d'ignorer qui tu es et d'où tu viens?

N'y aura-t-il pas du moins une classe d'hommes assez au-dessus du vulgaire, assez sages, assez courageux, assez

éloquens pour soulever le monde contre ses oppresseurs, et lui rendre odieuse une *gloire* barbare?

Les gens de lettres déterminent l'opinion d'un siècle à l'autre; c'est par eux qu'elle est fixée et transmise; en quoi ils peuvent être les arbitres de la *gloire*, et par conséquent les plus utiles des hommes, ou les plus pernicieux.

Vixêre fortes ante Agamemnona
Multi; sed omnes illacrimabiles
Urgentur, ignotique longâ
Nocte: carent quia vate sacro. (Horat.)

Abandonnée au peuple, la vérité s'altère et s'obscurcit par la tradition; elle s'y perd dans un déluge de fables. L'héroïque devient absurde en passant de bouche en bouche: d'abord on l'admire comme un prodige; bientôt on le méprise comme un conte suranné, et l'on finit par l'oublier. La saine postérité ne croit des siècles reculés que ce qu'il a plu aux écrivains célèbres.

Louis XII disoit: « les Grecs ont fait peu de choses; mais » ils ont ennobli le peu qu'ils ont fait par la sublimité de » leur éloquence. Les Français ont fait de grandes choses, » et en grand nombre; mais ils n'ont pas su les écrire. » Les seuls Romains ont eu le double avantage de faire de » grandes choses et de les célébrer dignement. » C'est un roi qui ne connoît que la *gloire* des nations est dans les mains des gens de lettres.

Mais il faut l'avouer: ceux-ci ont trop souvent oublié la dignité de leur état, et leurs éloges prostitués aux crimes heureux ont fait de grands maux à la terre.

Demandez à Virgile quel étoit le droit des Romains sur le reste des hommes; il vous répond hardiment:

Parcere subjectis, et debellare superbos.

Demandez à Solis ce qu'on doit penser de Cortès et de Montezuma, des Mexiquains et des Espagnols; il vous répond que Cortès étoit un héros, et Montezuma un tyran; que les Mexiquains étoient des barbares, et les Espagnols des gens de bien.

En écrivant on adopte un personnage, une patrie; et il

semble qu'il n'y ait plus rien au monde, ou que tout soit fait pour eux seuls. La patrie d'un sage est la terre, son héros est le genre humain.

Qu'un courtisan soit un flatteur, son état l'excuse en quelque sorte, et le rend moins dangereux. On doit se défier de son témoignage; il n'est pas libre: mais qui oblige l'homme de lettres à se trahir lui-même et ses semblables, la nature et la vérité? Ce n'est pas tant la crainte, l'intérêt, la bassesse, que l'éblouissement, l'illusion, l'enthousiasme, qui ont porté les gens de lettres à décerner la *gloire* aux forfaits éclatans: on est frappé d'une force d'esprit ou d'ame surprenante dans les grands crimes, comme dans les grandes vertus; mais là, par les maux qu'elle cause; ici, par les biens qu'elle fait: car cette force est dans le moral ce que le feu est dans le physique, utile ou funeste comme lui, suivant ses effets pernicieux ou salutaires. Les imaginations vives n'en ont vu l'explosion que comme un développement prodigieux des ressorts de la nature, comme un tableau magnifique à peindre. En admirant la cause, on a loué les effets: ainsi les fléaux de la terre en sont devenus les héros. Les hommes nés pour la *gloire*, l'ont cherchée où l'opinion l'avoit mise. Alexandre avoit sans cesse devant les yeux la fable d'Achille; Charles XII, l'histoire d'Alexandre: de là cette émulation funeste qui, de deux rois pleins de valeur et de talens, fit deux guerriers impitoyables. Le roman de Quinte-Curce a peut-être fait le malheur de la Suède; le poème d'Homère; les malheurs de l'Inde: puisse l'histoire de Charles XII ne perpétuer que ses vertus! Le sage seul est bon poète, disoient les Stoïciens. Ils avoient raison: sans un esprit droit et une ame pure, l'imagination n'est qu'une Circé, et l'harmonie qu'une Sirène.

Il en est de l'historien et de l'orateur comme du poète: éclairés et vertueux, ce sont les organes de la justice, les flambeaux de la vérité: passionnés et corrompus, ce ne sont plus que les courtisans de la prospérité, les vils adulateurs du crime.

Les philosophes ont usé de leurs droits, et parlé de la *gloire* en maîtres.

Savez-vous, dit Pline à Trajan, où réside la *gloire*

véritable, la *gloire* immortelle d'un souverain? Les arcs de triomphe, les statues, les temples même et les autels, sont démolis par le temps; l'oubli les efface de la terre; mais la *gloire* d'un héros qui, supérieur à sa puisssance illimitée, sait la dompter et y mettre un frein, cette *gloire* inaltérable fleurira même en viellissant.

En quoi ressembloit à Hercule ce jeune insensé qui prétendoit suivre ses traces, dit Sénèque en parlant d'Alexandre, lui qui cherchoit la *gloire* sans en connoître ni la nature ni les limites, et qui n'avoit pour vertu qu'une heureuse témérité? Hercule ne vainquit jamais pour lui-même; il traversa le monde pour le venger, et non pour l'envahir. Qu'avoit-il besoin de conquêtes, ce héros, l'ennemi des méchans, le vengeur des bons, le pacificateur de la terre et des mers? Mais Alexandre, enclin, dès l'enfance, à la rapine, fut le désolateur des nations, le fléau de ses amis et de ses ennemis. Il faisoit consister le souverain bien à se rendre redoutable à tous les hommes; il oublioit que cet avantage lui étoit commun, non-seulement avec les plus féroces, mais encore avec les plus lâches et les plus vils des animaux qui se font craindre par leur venin.

C'est ainsi que les hommes, nés pour instruire et pour juger les autres hommes, devroient leur présenter sans cesse en opposition la valeur protectrice et la valeur destructive, pour leur apprendre à distinguer le culte de l'amour de celui de la crainte, qu'ils confondent le plus souvent.

Il suffit, direz-vous, à l'ambitieux d'être craint; la crainte lui tient lieu d'amour: il domine, ses vœux sont remplis. Mais l'ambitieux, livré à lui-même, n'est plus qu'un homme foible et timide. Persuadez à ceux qui le servent qu'ils se perdent en le servant; que ses ennemis sont leurs frères, et qu'il est leur bourreau commun. Rendez-le odieux à ceux même qui le rendent redoutable: que devient alors cet homme prodigieux devant qui tout devoit trembler! Tamerlan, l'effroi de l'Asie, n'en sera plus que la fable; quatre hommes suffisent pour l'enchaîner comme un furieux, pour le châtier comme un enfant. C'est à quoi seroient réduites la force et la *gloire* des

conquérans, si l'on arrachoit au peuple le bandeau de l'illusion, et les entraves de la crainte.

Quelques-uns se sont crus fort sages en mettant dans la balance, pour apprécier la *gloire* d'un vainqueur, ce qu'il devoit au hasard et à ses troupes, avec ce qu'il ne devoit qu'à lui seul. Il s'agit bien là de partager la *gloire* ! C'est la honte qu'il faut répandre; c'est l'horreur qu'il faut inspirer. Celui qui épouvante la terre, est pour elle un dieu infernal ou céleste; on l'adorera, si on ne l'abhorre: la superstition ne connoît point de milieu.

Ce n'est pas lui qui a vaincu, direz-vous d'un conquérant? Non, mais c'est lui qui a fait vaincre. N'est-ce rien que d'inspirer à une multitude d'hommes la résolution de combattre, de vaincre ou de mourir sous ses drapeaux? Cet ascendant sur les esprits suffiroit lui seul à sa *gloire*. Ne cherchez donc pas à détruire le merveilleux des conquêtes; mais rendez ce merveilleux aussi détestable qu'il est funeste: c'est par-là qu'il faut l'avilir.

Que la force et l'élévation d'une ame bienfaisante et généreuse; que l'activité d'un esprit supérieur, appliquée au bonheur du monde, soient les objets de vos hommages; et de la même main qui élevera des autels au désintéressement, à la bonté, à l'humanité, à la clémence, que l'orgueil, l'ambition, la vengeance, la cupidité, la fureur, soient traînés au tribunal redoutable de l'incorruptible postérité: c'est alors que vous serez les Nemesis de votre siècle, les Rhadamantes des vivans.

Si les vivans vous intimident, qu'avez-vous à craindre des morts? Vous ne leur devez que l'éloge du bien; le blâme du mal, vous le devez à la terre; l'opprobre attaché à leur nom rejaillira sur leurs imitateurs. Ceux-ci trembleront de subir à leur tour l'arrêt qui flétrit leurs modèles; ils se verront dans l'avenir; ils frémiront de leur mémoire.

Mais, à l'égard des vivans mêmes, quel parti doit prendre l'homme de lettres, à la vue des succès injustes et des crimes heureux? S'élever contre, s'il en a la liberté et le courage; se taire, s'il ne peut, ou s'il n'ose rien de plus.

Ce silence universel des gens de lettres seroit lui-même un jugement terrible, si l'on étoit accoutumé à les voir se réunir pour rendre un témoignage éclatant aux actions

vraiment *glorieuses*. Que l'on suppose ce concert unanime, tel qu'il devroit être; tous les poètes, tous les historiens, tous les orateurs se répondant des extrémités du monde, et prêtant à la renommée d'un bon roi, d'un héros bienfaisant, d'un vainqueur pacifique, des voix éloquentes et sublimes, pour répandre son nom et sa gloire dans l'univers; que tout homme qui, par ses talens et ses vertus, aura bien mérité de sa patrie et de l'humanité, soit porté comme en triomphe dans les écrits de ses contemporains; qu'il paroisse alors un homme injuste, violent, ambitieux, quelque puissant, quelque heureux qu'il soit, les organes de la *gloire* seront muets; la terre entendra ce silence; le tyran l'entendra lui-même, et il en sera confondu. Je suis condamné, dira-t-il, et, pour graver ma honte en airain, on n'attend plus que ma ruine.

Quel respect n'imprimeroient pas le pinceau de la poésie, le burin de l'histoire, la foudre de l'éloquence, dans des mains équitables et pures? le crayon foible, mais hardi, de l'Arétin faisoit trembler les empereurs.

La fausse *gloire* des conquérans n'est pas la seule qu'il faudroit convertir en opprobre; mais les principes qui la condamnent s'appliquent naturellement à tout ce qui lui ressemble, et les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent que de donner à réfléchir sur les objets que nous parcourons.

La vraie *gloire* a pour objets l'utile, l'honnête et le juste; et c'est la seule qui soutienne les regards de la vérité; ce qu'elle a de merveilleux consiste dans des efforts de talent ou de vertu, dirigés au bonheur des hommes.

Nous avons observé qu'il sembloit y avoir une sorte de *gloire* accordée au merveilleux agréable; mais ce n'est qu'une participation à la *gloire* attachée au merveilleux utile : telle est la *gloire* des beaux arts.

Les beaux arts ont leur merveilleux : ce merveilleux a fait leur *gloire*. Le pouvoir de l'éloquence, le prestige de la poésie, le charme de la musique, l'illusion de la peinture, etc. ont dû paroître des prodiges, dans les temps sur-tout où l'éloquence changeoit la face des états, où la musique et la poésie civilisoient les hommes, où

la sculpture et la peinture imprimoient à la terre le respect et l'adoration.

Ces effets merveilleux des arts ont été mis au rang de ce que les hommes avoient produit de plus étonnant et de plus utile ; et l'éclatante célébrité qu'ils ont eue a formé l'une des espèces comprises sous le nom générique de *gloire*, soit que les hommes aient compté leurs plaisirs au nombre des plus grands biens, et les arts qui les causoient au nombre des dons les plus précieux que le ciel eût faits à la terre ; soit qu'ils n'aient jamais cru pouvoir trop honorer ce qui avoit contribué à les rendre moins barbares, et que les arts, considérés comme compagnons des vertus, aient été jugés dignes d'en partager le triomphe, après en avoir secondé les travaux.

Ce n'est même qu'à ce titre que les talens, en général, nous semblent avoir droit d'entrer en société de *gloire* avec les vertus ; et la société devient plus intime, à mesure qu'ils concourent plus directement à la même fin. Cette fin est le bonheur du monde ; ainsi ceux qui contribuent le plus à rendre les hommes heureux devroient naturellement avoir le plus de part à la *gloire*. Mais ce prix attaché aux talens doit être encore en raison de leur rareté et de leur utilité combinées. Ce qui n'est que difficile ne mérite aucune attention ; ce qui est aisé, quoique utile pour exercer un talent commun, n'attend qu'un salaire modique. Il suffit au laboureur de se nourrir de ses moissons. Ce qui est en même temps d'une grande importance et d'une extrême difficulté demande des encouragemens proportionnés aux talens qu'on y emploie. Le mérite du succès est en raison de l'utilité de l'entreprise et de la rareté des moyens.

Suivant cette règle, les talens appliqués aux beaux arts, quoique peut-être les plus étonnans, ne sont pas les premiers admis au partage de la *gloire*. Avec moins de génie que Tacite et que Corneille, un ministre, un législateur, seront placés au-dessus d'eux.

Suivant cette règle encore, les mêmes talens ne sont pas toujours également recommandables ; et leurs protecteurs, pour encourager les plus utiles, doivent consulter la disposition des esprits et la constitution des choses ;

favoriser, par exemple, la poésie dans des temps de barbarie et de férocité; l'éloquence dans des temps d'abattement et de désolation; la philosophie dans des temps de superstition et de fanatisme. La première adoucira les mœurs, et rendra les ames flexibles; la seconde relevera le courage des peuples, et leur inspirera ces résolutions vigoureuses qui triomphent des revers; la dernière dissipera les fantômes de l'erreur et de la crainte, et montrera aux hommes le précipice où ils se laissent conduire les mains liées et les yeux bandés.

Mais, comme ces effets ne sont pas exclusifs; que les talens qui les opèrent se communiquent et se confondent; que la philosophie éclaire la poésie qui l'embellit; que l'éloquence anime l'une et l'autre et s'enrichit de leurs trésors, le parti le plus avantageux seroit de les nourrir, de les exercer ensemble, pour les faire agir à propos, tour-à-tour ou de concert, suivant les hommes, les lieux et les temps. Ce sont des moyens bien puissans et bien négligés de conduire les peuples. La sagesse des anciennes républiques brilla sur-tout dans l'emploi des talens capables de persuader et d'émouvoir.

Au contraire, rien n'annonce plus la corruption et l'ivresse où les esprits sont plongés, que les honneurs extravagans accordés à des arts frivoles. Rome n'est plus qu'un objet de pitié lorsqu'elle se divise en factions pour des pantomimes, lorsque l'exil de ces hommes perdus est une calamité, et leur retour un triomphe.

La *gloire*, comme nous l'avons dit, doit être réservée aux coopérateurs du bien public; et non-seulement les talens, mais les vertus elles-mêmes n'ont droit d'y aspirer qu'à ce titre.

L'action de Virginius immolant sa fille est aussi forte et plus pure que celle de Brutus condamnant son fils; cependant la dernière est *glorieuse*; la première ne l'est pas. Pourquoi? Virginius ne sauvoit que l'honneur des siens; Brutus sauvoit l'honneur des lois et de la patrie. Il y avoit peut-être bien de l'orgueil dans l'action de Brutus; peut-être n'y avoit-il que de l'orgueil: il n'y avoit dans celle de Virginius que de l'honnêteté et du courage; mais celui-ci faisoit tout pour sa famille; celui-là

faisoit tout, ou sembloit tout faire pour Rome ; et Rome, qui n'a regardé l'action de Virginius que comme celle d'un honnête homme et d'un bon père, a consacré l'action de Brutus comme celle d'un héros. Rien n'est plus juste que ce retour.

Les grands sacrifices de l'intérêt personnel au bien public demandent un effort qui élève l'homme au-dessus de lui-même; et la *gloire* est le seul prix qui soit digne d'y être attaché. Qu'offrir à celui qui immole sa vie, comme Decius ; son bonheur, comme Fabius; son ressentiment, comme Camille; ses enfans, comme Brutus et Manlius ? La vertu qui se suffit est une vertu plus qu'humaine : il n'est donc ni prudent ni juste d'exiger que la vertu se suffise. Sa récompense doit être proportionnée au bien qu'elle opère, au sacrifice qu'il lui en coûte, aux talens personnels qui la secondent, ou, si les talens personnels lui manquent, au choix des talens étrangers qu'elle appelle à son secours; car ce choix, dans un homme public, renferme en lui tous les talens.

L'homme public qui feroit tout par lui-même, feroit peu de choses. L'éloge que donne Horace à Auguste : *Cùm tot sustineas et tanta negotia solus*, signifie seulement que tout se faisoit en son nom, que tout se passoit sous ses yeux. Le don de régner avec *gloire* n'exige qu'un talent et qu'une vertu ; ils tiennent lieu de tout, et rien n'y supplée. Cette vertu, c'est d'aimer les hommes; ce talent, c'est de les placer. Qu'un roi veuille courageusement le bien, qu'il y employe à propos les talens et les vertus analogues, ce qu'il fait par inspiration n'en est pas moins à lui ; et la *gloire* qui lui en revient ne fait que remonter à sa source.

Il ne faut pas croire que les talens et les vertus sublimes se donnent rendez-vous pour se trouver ensemble dans tel siècle et dans tel pays; on doit supposer un aimant qui les attire, un souffle qui les développe, un esprit qui les anime, un centre d'activité qui les enchaîne autour de lui. C'est donc à juste titre qu'on attribue à un roi qui a su régner toute la *gloire* de son règne ; ce qu'il a inspiré, il l'a fait, et l'hommage lui en est dû.

Voyez un roi qui, par les liens de la confiance et de l'amour, unit toutes les parties de son état, en fait un

corps dont il est l'ame, encourage la population et l'industrie, fait fleurir l'agriculture et le commerce; excite, aiguillonne les arts, rend les talens actifs et les vertus fécondes : ce roi, sans coûter une larme à ses sujets, une goutte de sang à la terre, accumule au sein du repos un trésor immense de *gloire;* et la moisson en appartient à la main qui l'a semée.

Mais la *gloire*, comme la lumière, se communique sans s'affoiblir : celle du souverain se répand sur la nation; et chacun des grands hommes dont les travaux y contribuent, brille en particulier du rayon qui émane de lui. On a dit le grand Condé, le grand Colbert, le grand Corneille, comme on a dit Louis-le-Grand. Celui des sujets qui contribue et participe le plus à la *gloire* d'un règne heureux, c'est un ministre éclairé, laborieux, accessible, également dévoué à l'état et au prince, qui s'oublie lui-même, et qui ne voit que le bien; mais la *gloire* même de cet homme étonnant remonte au roi qui se l'attache. En effet, si l'utile et le merveilleux font la *gloire*, quoi de plus *glorieux* pour un prince que la découverte et le choix d'un si digne ami!

Dans la balance de la *gloire* doivent entrer, avec le bien qu'on a fait, les difficultés qu'on a surmontées; c'est l'avantage des fondateurs, tels que Lycurgue et le czar Pierre : mais on doit aussi distraire du mérite du succès tout ce qu'a fait la violence. Il est beau de prévoir, comme Lycurgue, qu'on humanisera un peuple féroce avec de la musique; il n'y a aucun mérite à imaginer, comme le czar, de se faire obéir à coups de sabre. La seule domination glorieuse est celle que les hommes préfèrent ou par raison ou par amour : *imperatoriam majestatem armis decoratam, legibus oportet esse armatam*, dit l'empereur Justinien.

De tous ceux qui ont désolé la terre, il n'en est aucun qui, à l'en croire, n'en voulût assurer le bonheur. Défiez-vous de quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être; c'est la chimère des usurpateurs, et le prétexte des tyrans. Celui qui fonde un empire pour lui-même, taille dans un peuple comme dans le marbre, sans en regretter les débris; celui qui fonde

un empire pour le peuple qui le compose, commence par rendre ce peuple flexible, et le modifie sans le briser. En général, la personnalité, dans la cause publique, est un crime de lèze-humanité. L'homme qui se sacrifie à lui seul le repos, le bonheur des hommes, est de tous les animaux le plus cruel et le plus vorace : tout doit s'unir pour l'accabler.

Sur ce principe nous nous sommes élevés contre les auteurs de toute guerre injuste. Nous avons invité les dispensateurs de la *gloire* à couvrir d'opprobres les succès mêmes des conquérans ambitieux; mais nous sommes bien éloignés de disputer à la profession des armes la part qu'elle doit avoir à la *gloire* de l'état dont elle est le bouclier, et du trône dont elle est la barrière.

Que celui qui sert son prince ou sa patrie soit armé pour la bonne ou pour la mauvaise cause; qu'il reçoive l'épée des mains de la justice ou des mains de l'ambition, il n'est ni juge ni garant des projets qu'il exécute : sa *gloire* personnelle est sans tache; elle doit être proportionnée aux efforts qu'elle lui coûte. L'austérité de la discipline à laquelle il se soumet, la rigueur des travaux qu'il s'impose, les dangers affreux qu'il va courir; en un mot, les sacrifices multipliés de sa liberté, de son repos et de sa vie, ne peuvent être dignement payés que par la *gloire*. A cette *gloire* qui accompagne la valeur généreuse et pure, se joint encore la *gloire* des talens qui, dans un grand capitaine, éclairent, secondent et couronnent la valeur.

Sous ce point de vue, il n'est point de *gloire* comparable à celle des guerriers; car celle même des législateurs exige peut-être plus de talens, mais beaucoup moins de sacrifices : leurs travaux sont, à la vérité, sans relâche, mais ils ne sont pas dangereux. En supposant donc le fléau de la guerre inévitable pour l'humanité, la profession des armes doit être la plus honorable, comme elle est la plus périlleuse. Il seroit dangereux sur-tout de lui donner une rivale dans des états exposés, par leur situation, à la jalousie et aux insultes de leurs voisins. C'est peu d'y honorer le mérite qui commande, il faut y honorer encore la valeur qui obéit. Il doit y avoir une masse

masse de *gloire* pour le corps qui se distingue; car si la *gloire* n'est pas l'objet de chaque soldat en particulier, elle est l'objet de la multitude réunie. Un légionnaire pense en homme; une légion pense en héros; et ce qu'on appelle l'*esprit du corps* ne peut avoir d'autre aliment, d'autre mobile, que la *gloire*.

On se plaint que notre histoire est froide et sèche en comparaison de celle des Grecs et des Romains. La raison en est bien sensible. L'histoire ancienne est celle des hommes; l'histoire moderne est celle de deux ou trois hommes : un roi, un ministre, un général.

Dans le régiment de Champagne, un officier demande, pour un coup de main, douze hommes de bonne volonté : tout le corps reste immobile, et personne ne répond. Trois fois la même demande, et trois fois le même silence. Hé quoi! dit l'officier, l'on ne m'entend point! L'on vous entend, s'écrie une voix; mais qu'appelez-vous douze hommes de bonne volonté? Nous le sommes tous, vous n'avez qu'à choisir.

La tranchée de Philisbourg étoit inondée; le soldat y marchoit dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune officier, à qui son âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faisoit porter de main en main. Un grenadier le présentoit à son camarade, afin qu'il le prît dans ses bras : mets-le sur mon dos, dit celui-ci; du moins, s'il y a un coup de fusil à recevoir, je le lui épargnerai.

Le militaire français a mille traits de cette beauté, que Plutarque et Tacite auroient eu grand soin de recueillir. Nous les reléguons dans des mémoires particuliers, comme peu dignes de la majesté de l'histoire. Il faut espérer qu'un historien philosophe s'affranchira de ce préjugé.

Toutes les conditions qui exigent des ames résolues aux grands sacrifices de l'intérêt personnel au bien public, doivent avoir pour encouragement la perspective, du moins éloignée, de la *gloire* personnelle. On sait bien que les philosophes, pour rendre la vertu inébranlable, l'ont préparée à se passer de tout : *Non vis esse justus sine gloria; at mehercule, sæpè justus esse debebis cum infamiâ*... Mais la vertu même ne se roidit que contre une honte passagère, et dans l'espoir d'une *gloire* à venir.

Fabius se laisse insulter dans le camp d'Annibal, et déshonorer dans Rome pendant le cours d'une campagne; auroit-il pu se résoudre à mourir déshonoré, à l'être à jamais dans la mémoire des hommes? N'attendons pas ces efforts de la foiblesse de notre nature; la religion seule en est capable, et ses sacrifices mêmes ne sont rien moins que désintéressés. Les plus humbles des hommes ne renoncent à une *gloire* périssable qu'en échange d'une *gloire* immortelle. Ce fut l'espoir de cette immortalité qui soutint Socrate et Caton. Un philosophe ancien disoit: « Comment veux-tu que je sois sensible au blâme, si tu » ne veux pas que je sois sensible à l'éloge? »

A l'exemple de la théologie, la morale doit prémunir la vertu contre l'ingratitude et le mépris des hommes, en lui montrant dans le lointain des temps plus heureux et un monde plus juste.

La *gloire* accompagne la vertu comme son ombre, dit Sénèque; mais, comme l'ombre d'un corps tantôt le précède et tantôt le suit, de même la *gloire* tantôt devance la vertu et se présente la première, tantôt ne vient qu'à sa suite, lorsque l'envie s'est retirée; et alors elle est d'autant plus grande qu'elle se montre plus tard.

C'est donc une philosophie aussi dangereuse que vaine, de combattre dans l'homme le pressentiment de la postérité et le desir de se survivre. Celui qui borne sa *gloire* au court espace de sa vie est esclave de l'opinion et des égards: rebuté si son siècle est injuste; découragé s'il est ingrat; impatient sur-tout de jouir, il veut recueillir ce qu'il sème; il préfère une *gloire* précoce et passagère à une *gloire* tardive et durable; il n'entreprendra rien de grand.

Celui qui se transporte dans l'avenir et qui jouit de sa mémoire, travaillera pour tous les siècles comme s'il étoit immortel: que ses contemporains lui refusent la *gloire* qu'il a méritée, leurs neveux l'en dédommagent; car son imagination le rend présent à la postérité.

C'est un beau songe, dira-t-on. Hé! jouit-on jamais de sa *gloire* autrement qu'en songe! Ce n'est pas le petit nombre des spectateurs qui vous environnent qui forment le cri de la renommée. Votre réputation n'est glorieuse qu'autant qu'elle vous multiplie où vous n'êtes pas, où

vous ne serez jamais. Pourquoi donc seroit-il plus insensé d'étendre en idée son existence aux siècles à venir qu'aux climats éloignés ? L'espace réel n'est pour vous qu'un point, comme la durée réelle. Si vous vous renfermez dans l'un ou l'autre, votre ame y va languir abattue, comme dans une étroite prison. Le desir d'éterniser sa *gloire* est un enthousiasme qui nous agrandit, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes et de notre siècle ; et quiconque le raisonne n'est pas digne de le sentir. Mépriser la *gloire*, dit Tacite, c'est mépriser les vertus qui y mènent.

(*M.* MARMONTEL.)

GOURMANDISE.*

C'est un amour rafiné et désordonné de la bonne chère. Horace l'appelle *ingrata ingluvies*. C'étoit aussi la définition de Callimaque qui y ajoute cette réflexion : tout ce que j'ai donné à mon ventre a disparu, et j'ai conservé toute la pâture que j'ai donnée à mon esprit.

Varron, irrité contre un des Curtillus de son siècle, qui mettoit son application à combiner l'opposition, l'harmonie et les proportions des différentes saveurs, pour faire de ce mélange un excellent ragoût, dit à cet homme : Si de toutes les peines que vous avez prises pour rendre bon votre cuisinier vous en aviez consacré quelques-unes à étudier la philosophie, vous vous seriez rendu bon vous-même.

La remarque de Varron ne corrigea ni ce riche sensuel ni ses semblables ; au contraire, ils tournèrent en ridicule le plus instruit des Romains sur la vie rustique, le plus docte sur la grammaire, sur l'histoire et sur tant d'autres sujets. N'en soyons pas étonnés ; la *gourmandise* est un mérite dans les pays de luxe et de vanité, où les vices sont érigés en vertus : c'est le fruit de la mollesse opulente ; il se forme dans son sein, se perfectionne par l'habitude, et devient enfin si délicat qu'il faut tout le génie d'un cuisinier pour satisfaire ses rafinemens.

Les Romains succombèrent sous le poids de leur grandeur quand la tempérance tomba dans le mépris, et qu'on vit succéder à la frugalité des Curius et des Fabricius la sensualité des Catius et des Apicius. Trois hommes de ce dernier nom se rendirent alors célèbres par leurs recherches en *gourmandise*, il falloit que leurs tables fussent couvertes des oiseaux du Phase, qu'on alloit chercher au travers des périls de la mer ; et que les langues de paons et de rossignols y parussent délicieusement apprêtées. C'est, si je ne me trompe, le second de ces trois que Pline appelle *nepotum omnium altissimus gurges :* il tint école de son art en théorie et en pratique, dépensa cinq millions de livres de nos jours à y exceller ; et se jugeant ruiné, parce qu'il ne lui restoit que cinq cent

mille francs de bien, il s'empoisonna, craignant de mourir de faim avec si peu d'argent.

Dans ces temps-là, Rome nourrissoit des gourmets qui prétendoient avoir le palais assez fin pour discerner si le poisson appelé *loup-de-mer* avoit été pris dans le Tibre entre deux ponts, ou près de l'embouchure de ce fleuve, et ils n'estimoient que celui qui avoit été pris entre deux ponts: ils rejetoient les foies d'oies engraissées avec des figues sèches, et n'en faisoient cas que quand les oies avoient été engraissées avec des figues fraîches.

Nous ne parlerons pas des excès de la table d'un Antiochus-Epiphane, des dissolutions en ce genre d'un Vitellius, et de celles d'un Heliogabale. Nous ne rappellerons pas non plus les recherches honteuses des anciens sybarites, qui accordoient l'exemption de tout impôt aux pêcheurs de je ne sais quel poisson, parce qu'ils en étoient extrêmement friands. Nous ne passerons point en revue nos sybarites modernes qui dévorent en un repas la subsistance de cent familles. Les suites de ce vice sont cruelles; ceux qui s'y livrent avec excès sont exposés à éprouver des maux de toute espèce.

Homère le faisoit sentir à ses contemporains, en ne couvrant que de bœuf rôti la table de ses héros, et n'exceptant de cette règle ni le temps des noces, ni les festins d'Alcinoüs, ni la vieillesse de Nestor, ni même les débauches des amans de Pénélope.

Il paroît qu'Agésilas, roi de Lacédémone, suivit constamment le précepte d'Homère, car sa table étoit la même que celle des capitaines grecs immortalisés dans l'Iliade; et, comme un jour les Thasiens lui apportèrent en don des friandises de grand prix, il les distribua sur-le-champ aux ilotes, pour prouver aux Lacédémoniens que la simplicité de sa vie, semblable à celle des citoyens de Sparte, n'étoit point altérée.

Alexandre même profita de la leçon de son poète favori. Plutarque rapporte qu'Adda, reine de Candie, ayant obtenu la protection de ce prince contre Orondonbate, seigneur persan, crut pouvoir lui marquer sa reconnoissance en lui envoyant toutes sortes de mets exquis, et les meilleurs cuisiniers qu'elle put trouver;

mais Alexandre lui renvoya le tout, et lui répondit qu'il n'avoit aucun besoin de ces mets si délicats, et que Léonidas, son gouverneur, lui avoit autrefois donné de meilleurs cuisiniers que tous ceux de l'univers, en lui apprenant que, pour dîner avec plaisir, il falloit se lever matin et prendre de l'exercice ; et que, pour souper avec plaisir, il falloit dîner sobrement.

La chère la plus délicieuse est celle dont l'appétit seul fait les frais. Vous ne trouverez point de bisque aussi bonne qu'un morceau de lard paroît bon à nos laboureurs, ou que les oignons de Gayette sembloient excellens au pape Jules III.

Voulez-vous vous assurer que le meilleur apprêt est celui de la faim? offrez du pain à un homme sensuel et difficile, il le repoussera ; mais attendez jusqu'au soir : *panem illum tenerum et siligineum fames ipsi reddet.*

Concluons que, loin de courir après la bonne chère, comme après un des biens de la vie, nous pouvons en regarder la recherche comme pernicieuse à la santé. La fraîcheur et l'heureuse vieillesse des Perses et des Chaldéens étoient un bien qu'ils devoient à leur pain d'orge et à leur eau de fontaine. Tout ce qui va au-delà de la nature est inutile, et, pour l'ordinaire, nuisible : il ne faut pas même suivre toujours la nature jusqu'où elle permettroit d'aller ; il vaut mieux se tenir en-deçà des bornes qu'elle nous a prescrites, que de les passer. Enfin le goût se blase, s'amortit sur les mets les plus délicats, et des infirmités sans nombre vengent la nature outragée : juste châtiment des excès d'une sensualité dont on a trop fait ses délices.

(*M. de* JAUCOURT.)

GOUT. *

Ce sens, ce don de discerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues la métaphore qui exprime par le mot *goût* le sentiment des beautés et des défauts dans tous les arts ; c'est un discernement prompt comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la réflexion ; et il est, comme lui, sensible et voluptueux à l'égard du bon ; il rejette comme lui le mauvais avec soulèvement ; il est souvent, comme lui, incertain et égaré ; ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, et ayant quelquefois besoin comme lui d'habitude pour se former.

Il ne suffit pas, pour le *goût*, de voir, de connoître la beauté d'un ouvrage ; il faut la sentir, en être touché. Il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse, il faut démêler les différentes nuances ; rien ne doit échapper à la promptitude du discernement ; et c'est encore une ressemblance de ce *goût* intellectuel, de ce *goût* des arts avec le *goût* sensuel ; car si le gourmet sent et reconnoît promptement le mélange de deux liqueurs, l'homme de *goût*, le connoisseur, verra d'un coup-d'œil prompt le mélange de deux styles ; il verra un défaut à côté d'un agrément ; il sera saisi d'enthousiasme à ce vers des Horace : *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? Qu'il mourût.* Il sentira un dégoût involontaire au vers suivant : *Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.*

Comme le mauvais *goût* au physique consiste à n'être flatté que par des assaisonnemens trop piquans et trop recherchés, aussi le mauvais *goût* dans les arts est de ne se plaire qu'aux ornemens étudiés, et de ne pas sentir la belle nature.

Le *goût* dépravé dans les alimens est de choisir ceux qui dégoûtent les autres hommes ; c'est une espèce de maladie. Le *goût* dépravé dans les arts est de se plaire à des sujets qui révoltent les esprits bien faits ; de préférer le burlesque au noble, le précieux et l'affecté au beau simple et naturel : c'est une maladie de l'esprit. On se forme le *goût* des arts beaucoup plus que le *goût* sensuel ; car

dans le *goût* physique, quoiqu'on finisse quelquefois par aimer les choses pour lesquelles on avoit d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes, en général, apprissent à sentir ce qui leur est nécessaire; mais le *goût* intellectuel demande plus de temps pour se former. Un jeune homme sensible, mais sans connoissance, ne distingue point d'abord les parties d'un grand chœur de musique; ses yeux ne distinguent point d'abord dans un tableau les dégradations, le clair obscur, la perspective, l'accord des couleurs, la correction du dessin; mais peu à peu ses oreilles apprennent à entendre, et ses yeux à voir : il sera ému à la première représentation qu'il verra d'une belle tragédie; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison, ni cet art encore plus grand qui concentre des intérêts divers dans un seul, ni enfin les autres difficultés surmontées. Ce n'est qu'avec de l'habitude et des réflexions qu'il parvient à sentir tout d'un coup avec plaisir ce qu'il ne démêloit pas auparavant. Le *goût* se forme insensiblement dans une nation qui n'en avoit pas, parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des artistes : on s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de Lebrun, du Poussin, de le Sueur; on entend la déclamation notée des scènes de Quinaut avec l'oreille de Lulli; et les airs, les symphonies, avec celle de Rameau. On lit les livres avec l'esprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'est réunie, dans les premiers temps de la culture des beaux arts, à aimer des auteurs pleins de défauts et méprisés avec le temps, c'est que ces auteurs avoient des beautés naturelles que tout le monde sentoit, et qu'on n'étoit pas encore à portée de démêler leurs imperfections : ainsi Lucilius fut chéri des Romains avant qu'Horace l'eût fait oublier. Regnier fut goûté des Français avant que Boileau parût : et si des auteurs anciens qui bronchent à chaque page, ont pourtant conservé leur grande réputation, c'est qu'il ne s'est point trouvé d'écrivain pur et châtié chez ces nations qui leur ait dessillé les yeux,

comme il s'est trouvé un Horace chez les Romains, un Boileau chez les Français.

On dit qu'il ne faut point disputer des *goûts*, et on a raison quand il n'est question que du *goût* sensuel, de la répugnance que l'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre; on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon *goût* qui les discerne et un mauvais *goût* qui les ignore; et on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un *goût* de travers. Il y a aussi des ames froides, des esprits faux, qu'on ne peut ni échauffer ni redresser; c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des *goûts*, parce qu'ils n'en ont aucun.

Le *goût* est arbitraire dans plusieurs choses, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'est pas au rang des beaux arts: alors il mérite plutôt le nom de *fantaisie*. C'est la fantaisie, plutôt que le *gout*, qui produit tant de modes nouvelles.

Le *goût* peut se gâter chez une nation; ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les artistes craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées; ils s'éloignent de la belle nature que leurs prédécesseurs ont saisie: il y a du mérite dans leurs efforts, ce mérite couvre leurs défauts; le public amoureux des nouveautés court après eux; il s'en dégoûte bientôt, et il en paroît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers: le *goût* se perd, on est entouré de nouveautés qui sont rapidement effacées les unes par les autres; le public ne sait plus où il en est, et il regrette en vain le siècle du bon *goût* qui ne peut plus revenir: c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent alors loin de la foule.

Il est de vastes pays où le *goût* n'est jamais parvenu; ce sont ceux où la société ne s'est point perfectionnée, où les hommes et les femmes ne se rassemblent point, où certains arts, comme la sculpture, la peinture des êtres

animés, sont défendus par la religion. Quand il y a peu de société, l'esprit est rétréci, sa pointe s'émousse, il n'a pas de quoi se former le *goût*. Quand plusieurs beaux arts manquent, les autres ont rarement de quoi se soutenir, parce que tous se tiennent par la main et dépendent les uns des autres. C'est une des raisons pourquoi les Asiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits presqu'en aucun genre, et que le *goût* n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

Y a-t-il un bon et un mauvais *goût?* Oui sans doute, quoique les hommes diffèrent d'opinions, de mœurs, d'usages.

Le meilleur *goût* en tout genre est d'imiter la nature avec le plus de fidélité, de force et de grace.

Mais la grace n'est-elle pas arbitraire? Non, puisqu'elle consiste à donner aux objets qu'on représente de la vie et de la douceur.

Entre deux hommes, dont l'un sera grossier, l'autre délicat, on convient assez que l'un a plus de *goût* que l'autre.

Avant que le bon temps fût venu, Voiture, qui, dans sa manie de broder des riens, avoit quelquefois beaucoup de délicatesse et d'agrément, écrit au grand Condé sur sa maladie:

Commencez, seigneur, à songer
Qu'il importe d'être et de vivre;
Pensez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger
Que vous aimiez tant à le suivre?
Si vous aviez dans les combats
D'Amadis l'armure enchantée,
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée;
Seigneur, je ne me plaindrois pas.
Mais, en nos siècles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes;
Qu'on voit que le plus noble sang,
Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Est aussi facile à répandre
Que l'est celui du plus bas rang;
Que d'une force sans seconde
La mort sait ses traits élancer,

Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde,
Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre
Ne se doit jamais hasarder.
Pour votre bien et pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.
Quoi que votre esprit se propose,
Quand votre course sera close,
On vous abandonnera fort.
Croyez-moi, c'est fort peu de chose
Qu'un demi-dieu quand il est mort.

Ces vers passent encore aujourd'hui pour être pleins de *goût* et pour être les meilleurs de Voiture.

Dans le même temps, l'Etoile, qui passoit pour un génie; l'Etoile, l'un des cinq auteurs qui travailloient aux tragédies du cardinal de Richelieu; l'Etoile, l'un des juges de Corneille, faisoit ces vers qui sont imprimés à la suite de Malherbe et de Racan:

Que j'aime en tout temps la taverne!
Que librement je m'y gouverne!
Elle n'a rien d'égal à soi.
J'y vois tout ce que j'y demande;
Et les torchons y sont pour moi
De fine toile de Hollande.

Il n'est point de lecteur qui ne convienne que les vers de Voiture sont d'un courtisan qui a le bon *goût* en partage, et ceux de l'Etoile d'un homme grossier sans esprit.

C'est dommage qu'on puisse dire de Voiture: il eut du *goût* cette fois-là. Il n'y a certainement qu'un *goût* détestable dans plus de mille vers pareils à ceux-ci:

Quand nous fûmes dans Etampes,
Nous parlâmes fort de vous.
J'en soupirai quatre coups,
Et j'en eus la goutte-crampe.
Etampe et crampe vraiment
Riment merveilleusement.
Nous trouvâmes près Sercote
(Cas étrange et vrai pourtant)

Des bœufs qu'on voyoit broutant
Dessus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons,
Avec nombre de moutons, etc.

N'est-on pas révolté quand Voiture dit au grand Condé, sur la prise de Dunkerque : *je crois que vous prendriez la lune avec les dents.*

Est-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnoisse le *goût* perfectionné de Boileau dans son Art Poétique, et son *goût* non encore rafiné dans sa satyre sur les embarras de Paris, où il peint des chats dans les gouttières ?

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie.
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie ;
Ce n'est pas tout encor, les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats.

S'il avoit vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui eût conseillé d'exercer son talent sur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats et des souris.

On est affligé quand on considère (sur-tout dans les climats froids et humides) cette foule prodigieuse d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de *goût*, qui n'aiment aucun des beaux arts, qui ne lisent jamais, et dont quelques-uns feuillettent tout au plus un journal une fois par mois, pour être au courant, et pour se mettre en état de parler au hasard des choses dont ils ne peuvent avoir que des idées confuses.

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du *goût* ; encore n'est-il le partage que du très-petit nombre, toute la populace en est exclue. Il est inconnu aux familles bourgeoises, où l'on est continuellement occupé du soin de sa fortune, des détails domestiques et d'une grossière oisiveté amusée par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la finance, au commerce, ferment la porte aux beaux arts. C'est la honte de l'esprit humain que le *goût*, pour l'ordinaire, ne s'introduise que chez l'oisiveté opulente. J'ai connu un commis des bureaux de Versailles, né avec beaucoup

d'esprit, qui disoit : je suis bien malheureux, je n'ai pas le temps d'avoir du *goût*.

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de six cent mille personnes, je ne crois qu'il y en ait trois mille qui aient le *goût* des beaux arts. Qu'on représente un chef-d'œuvre dramatique, ce qui est si rare, et qui doit l'être, on dit : tout Paris est enchanté ; mais on en imprime trois mille exemplaires tout au plus.

Le *goût* est donc comme la philosophie ; il appartient à un très-petit nombre d'ames privilégiées.

Le grand bonheur de la France fut d'avoir dans Louis XIV un roi qui étoit né avec du *goût*.

(*M. de* VOLTAIRE.)

GOUVERNANTE *d'enfans.* *

C'est la première personne à qui les grands et les riches confient l'éducation d'un enfant, lorsqu'il sort des bras de la nourrice : les impressions qu'il reçoit de la *gouvernante* sont plus importantes qu'on ne croit ; celles mêmes que la nourrice lui donne ne sont pas sans conséquence.

Des premières impressions que reçoit un enfant, dépendent ses premiers penchans ; de ses premiers penchans, ses premières habitudes, et de ces habitudes dépendront peut-être un jour les qualités ou les défauts de son esprit, et presque toujours les vertus ou les vices de son cœur.

Considérons-le depuis l'instant qu'il est né. Le premier sentiment qu'il éprouve, est celui de la douleur ; il la manifeste par des cris et par des larmes : si cette douleur vient de besoin, la nourrice s'empresse de le satisfaire ; si c'est d'un dérangement dans l'économie animale, la nourrice, ne pouvant y apporter remède, tâche au moins de l'en distraire ; elle lui parle tendrement ; elle l'embrasse et le caresse. Ces soins et ces caresses, toujours amenés par les larmes de l'enfant, sont le premier rapport qu'il aperçoit ; bientôt, pour les obtenir, il manifestera par les mêmes signes un besoin moins grand, des douleurs moins vives ; bientôt encore, pour être caressé, il jettera des cris, et répandra des larmes, sans éprouver ni besoin ni douleur. Que si, après s'être assurée de la santé de l'enfant, la nourrice n'est pas attentive à réprimer ces premiers mouvemens d'impatience, il en contractera l'habitude : sa moindre volonté, ou le moindre retard à la satisfaire, seront suivis de cris et de mouvemens violens. Que sera-ce si une mère idolâtre veut non-seulement qu'on obéisse à son enfant, mais qu'on aille au-devant de ses moindres fantaisies ? Alors ses caprices augmenteront dans une proportion centuple à l'empressement qu'on aura pour les satisfaire ; il exigera des choses impossibles ; il voudra tout à la fois, et ne voudra pas ; chacun de ses momens sera marqué par toutes les violences dont son âge est capable : il n'a pas vécu deux ans, et voilà déjà bien des défauts acquis.

Des bras de la nourrice il passe entre les mains d'une *gouvernante;* elle est bien loin de se douter qu'il faille travailler d'abord à réprimer les mauvaises habitudes que l'enfant peut avoir; quand elle l'imagineroit, elle en seroit empêchée par les parens : on ne veut pas le contrarier; on craindroit de le fâcher. Elle va donc, pour l'accoutumer avec elle, lui prodiguer, s'il est possible, avec plus d'excès et plus mal à propos, les mêmes soins et les mêmes caresses; et, au lieu de prendre de l'ascendant sur lui, elle va commencer par lui en laisser prendre sur elle.

Cependant il se fortifie, et son esprit commence à se développer; ses yeux ont vu plus d'objets, ses mains en ont plus touché, plus de mots ont frappé ses oreilles; et ces mots, toujours joints à la présence de certains objets, en retracent l'image dans son cerveau : de toutes parts s'y rassemblent des idées nouvelles; déjà l'enfant les compare, et son esprit devient capable de combinaisons morales.

Il seroit alors de la plus grande importance de n'offrir à son esprit et à ses yeux que des objets capables de lui donner des idées justes, et de lui inspirer des sentimens louables; il semble qu'on se propose tout le contraire.

Les premières choses qu'on lui fait valoir ne sont capables que de flatter sa vanité, ou d'irriter sa gourmandise; les premières louanges qu'il reçoit roulent sur son esprit et sur sa figure; les premières notions qu'on lui donne de lui-même, c'est qu'il est riche, ou que sa naissance est illustre; et la naissance ou les richesses sont les premiers objets dont il entend parler avec respect ou avec envie; s'il fait des questions, on le trompe : veut-on l'amuser, on lui dit des absurdités; s'il commande, on obéit; s'il parle à tort et à travers, on applaudit; on rit s'il fait des méchancetés; on lui apprend à frapper, à dire des injures, à contrefaire, à se moquer : ce qu'on lui recommande comme raisonnable, on lui permet de ne le pas suivre; ce qu'on lui a défendu comme condamnable, on permet qu'il le fasse, et souvent on lui en donne l'exemple : on le menace sans le punir; on le caresse par foiblesse et par fantaisie; on le gronde par

humeur et mal à propos : ce qu'on a refusé à sa prière, on l'accorde à son importunité, à son opiniâtreté, à ses pleurs, à ses violences. Pourroit-on s'y prendre autrement, si l'on se proposoit de lui déranger la tête, et d'éteindre en lui tout sentiment de vertu?

A l'égard des principes qu'on croit lui donner, quelle impression veut-on qu'ils fassent sur lui quand tout contribue à les détruire? Comment respectera-t-il la religion, lorsqu'après lui en avoir enseigné les devoirs, on ne les lui fera pratiquer ni avec respect ni avec exactitude? Comment craindra-t-il ses parens, quand ils ne lui feront pas reconnoître leur autorité, et qu'ils paroîtront lui rendre beaucoup plus qu'il ne leur rend? Comment saura-t-il qu'il doit quelque chose à la société, quand il verra tout le monde s'occuper de lui, et qu'il ne sera occupé de personne?

Abandonné au déréglement de ses goûts et au désordre de ses idées, il s'élevera lui-même le plus doucement et le plus mal qu'il lui sera possible; le moindre penchant qu'il aura, il voudra le satisfaire; ce penchant deviendra fort par l'habitude : les habitudes se multiplieront, et de leur assemblage se formera dans l'enfant l'habitude générale de compter pour rien ce qu'on lui dit être la raison, et de n'écouter que son caprice et sa volonté.

Ainsi se passent les sept premières années de sa vie, et ses défauts se sont tellement accrus que ses parens eux-mêmes ne peuvent plus se les dissimuler : l'enfant leur cède encore quand ils prennent un ton plus sérieux, parce qu'ils sont plus forts que lui; mais dès-lors il se promet bien de ne reconnoître aucune autorité quand il sera plus grand. A l'égard de la *gouvernante*, elle n'a plus d'empire sur lui; il se moque d'elle, il la méprise : preuve évidente de la mauvaise éducation qu'il a reçue.

Il passe entre les mains des hommes : c'est alors qu'on pense à réparer le mal qu'on a fait; on croit la chose fort aisée : on se flatte qu'avant trois mois l'enfant ne sera pas reconnoissable; on est dans l'erreur. Avec beaucoup de peine on pourra, jusqu'à un certain point, retrancher la superficie de ses mauvaises habitudes, mais les racines resteront : fortifiées par le temps, elles se sont pour ainsi dire

dire identifiées avec l'ame ; elles sont devenues ce qu'on appelle la *nature*.

Cette peinture n'a rien d'exagéré ; relativement à beaucoup d'éducations, les traits en sont plutôt affoiblis que chargés. Ainsi sont élevés, je ne dis pas les enfans des particuliers, dont la mauvaise éducation est bien moins dangereuse pour eux, et moins importante pour la société, mais les enfans des grands et des riches, c'est-à-dire ceux qui devroient être l'espérance de la nation, et qui, par leur fortune et leur rang, influeront beaucoup un jour sur ses mœurs et sur sa destinée.

On s'imagine qu'il ne faut point contraindre les enfans dans leurs premières années ; on ne fait pas attention que les contradictions qu'on leur épargne ne sont rien ; que celles qu'on leur prépare seront terribles. On se propose de les plier quand ils seront forts ; pourquoi ne veut-on pas voir qu'il seroit bien plus facile et plus sûr d'y réussir quand ils sont foibles ? Quiconque a examiné les hommes dans leur enfance, et les a suivis dans les différens périodes de leur âge, a pu remarquer comme moi que presque tous les défauts qu'ils avoient à sept ans, ils les ont conservés le reste de leur vie.

On craindroit, en gênant un enfant, de troubler son bonheur et d'altérer sa santé : il est cependant manifeste que celui qui est élevé dans la soumission est, pour le présent même, mille fois plus heureux que l'enfant le plus gâté. Qu'on examine et qu'on juge, on verra l'enfant bien élevé être gai, content et tranquille ; tout sera plaisir pour lui, parce qu'on lui fait tout acheter : l'autre, au contraire, est inquiet, inégal et colère à proportion qu'il a été plus gâté : ses desirs se détruisent l'un l'autre ; la plus petite contradiction l'irrite ; rien ne l'amuse, parce qu'il est rassasié sur tout.

Croit-on que ces mouvemens violens dont il est sans cesse agité ne puissent pas influer sur son tempérament ? Croit-on que l'inquiétude de son esprit et le désordre de ses idées ne soient pas capables d'altérer les fibres délicates de son cerveau ? Qu'on y prenne garde, il n'y a guère d'enfans gâtés qui, dans leurs premières années, n'aient eu des symptômes de vertige ; et, lorsqu'ils sont

mens de presque tous les jeunes gens d'un certain ordre, tous les chagrins qu'ils donnent à leurs parens, et combien les sentimens de la nature sont éteints dans leur cœur; parlez-lui sur tout cela avec sa tendresse que vous lui devez, et avec la force que doit vous inspirer un intérêt si grand. Veillez en même temps sur la tendresse; elle-même est un enfant à qui il seroit dangereux de laisser prendre une mauvaise habitude : si elle avoit gâté votre fils dans les bras de la nourrice, elle continueroit de le gâter entre les mains de la *gouvernante*; elle mettroit obstacle à tout le bien que pourroient faire le précepteur et le gouverneur: pour la ramener, il faudroit livrer des combats; peut-être n'auriez-vous pas la force de combattre toujours, et votre fils seroit perdu sans ressource.

Quand on choisira une nourrice, outre les qualités physiques qu'elle doit avoir, faites en sorte qu'elle soit femme de bon sens : tant que l'enfant se portera bien, qu'on ne lui passe ni volonté ni impatience; quand même il seroit indisposé, il ne faudroit pas s'écarter de cette méthode; un mois de maladie nuit plus à son éducation qu'une année de soins n'a pu l'avancer. Pour peu qu'il y ait de danger, tous les parens perdent la tête, et il est bien difficile qu'ils ne la perdent pas : il seroit à souhaiter qu'au moins l'un des deux ne compromît pas son autorité; que le père prît sur lui de ne pas voir son enfant, afin que, par la suite, l'ascendant qu'il auroit conservé pût rendre à la mère et à la *gouvernante* tout celui qu'elles ont perdu. Ce n'est pas la maladie qui rend impatient; c'est l'habitude de l'être qui fait qu'on l'est davantage quand on souffre, et c'est la foible et timide complaisance des parens qui fait qu'alors un enfant le devient à l'excès.

Si l'enfant pleure, il est aisé de démêler le motif de ses larmes; s'il pleure pour avoir quelque chose, c'est opiniâtreté, c'est impatience; s'il pleure sans qu'on voye pourquoi, c'est douleur : dans le premier cas, il faut le caresser pour le distraire; n'avoir pas l'air de le comprendre, et faire tout le contraire de ce qu'il veut :

dans le second cas, consultez votre tendresse, elle vous conseillera bien.

Ces premières volontés d'un enfant sont toujours foibles ; c'est un germe qui se développe, et que la moindre résistance détruit ; elles resteront foibles tant qu'elles lui réussiront mal ; que si son impatience et ses volontés sont fortes, c'est une preuve que la nourrice n'est pas attentive, et qu'elle l'a gâté.

Dès qu'elle ne lui sera plus nécessaire, et qu'on l'aura sevré, qu'elle soit écartée. Le premier jour l'enfant répandra des larmes ; si les larmes viennent d'attachement et de sensibilité, on ne peut payer par trop de caresses ces précieuses dispositions ; s'il s'y mêle de l'humeur, qu'on le caresse encore ; mais que les caresses diminuent à mesure que l'humeur augmentera ; s'il demande quelque chose avec impatience, on lui dira, avec beaucoup de douceur, qu'on est bien fâché de le refuser, mais qu'on n'accorde point aux enfans ce qu'ils demandent avec impatience : peut-être il n'entendra pas ce discours ; mais il entendra l'air et le ton ; il verra qu'on ne lui donne point ce qu'il a demandé : soit étonnement, soit lassitude, il suspendra ses larmes ; qu'on profite de cet intervalle pour le satisfaire.

Le second jour on mettra sa patience à une plus longue épreuve, et l'on continuera par degrés les jours suivans, en observant toujours de ne le caresser que lorsqu'il sera tranquille, et de cesser les caresses qu'on lui fait, ou même de prendre un air sérieux dès qu'il sera opiniâtre ou impatient : cette conduite n'a rien de dur ni de cruel ; l'enfant s'apercevra bientôt qu'il n'est caressé, et qu'il n'obtient ce qu'il veut que quand il est doux ; et il prendra le parti de le devenir.

Dès que vous l'aurez rendu tel, comptez que vous aurez tout gagné ; son ame sera entre vos mains comme une cire molle que vous pétrirez comme il vous plaira ; vous n'aurez plus à travailler que sur vous-mêmes, pour vous soutenir dans une attention continuelle, pour démêler en lui ces semences de défauts ou de vices, souvent foibles et obscurs, et que néanmoins il faut réprimer dès

qu'elles paroissent, si l'on veut y parvenir avec certitude, et sans tourmenter l'enfant; pour mettre votre esprit à la portée du sien, sur-tout pour avoir une conduite soutenue; car ne croyez pas qu'on élève un enfant avec de beaux discours et de belles phrases : vos discours pourront éclairer son esprit; mais c'est votre conduite qui formera son caractère.

Ne ressemblez point à la plupart des *gouvernantes*, qui sont tracassières, grondeuses, acariâtres, ou, au contraire, toujours en admiration devant leurs élèves, et leurs complaisantes éternelles : quelques-unes même réunissent les deux extrêmes, successivement idolâtres et pleines d'humeurs. C'est leur mal-adresse, ce sont leurs défauts qui donnent aux enfans une partie de ceux qu'ils ont : avec beaucoup de fermeté dans la conduite, ayez beaucoup d'égalité dans l'humeur, de gaieté dans vos leçons, de douceur dans vos discours; prêchez d'exemple, rien n'est plus puissant sur les enfans, comme sur les hommes faits; de quelque tempérament que soit votre élève, vous verrez qu'insensiblement la douceur et la sérénité de votre ame passeront dans la sienne.

Si vous voulez l'instruire avec fruit, ne vous contentez pas de lui étaler votre éloquence devant les autres, et quand vous pourrez être entendue : ce n'est pas quand l'enfant est dissipé que les choses sensées qu'on lui dit peuvent faire impression sur lui; c'est dans le particulier, quand son ame est tranquille, et son esprit recueilli. Il n'y a point d'enfant en qui l'on ne puisse saisir de ces momens d'attention; une *gouvernante* habile peut les faire naître souvent.

Dès qu'il sera capable d'avoir une idée de Dieu, expliquez-lui ce que c'est que sa toute-puissance, sa bonté, sa justice; apprenez-lui le culte qu'on lui doit, et les prières qu'il faut lui adresser; pour lui donner l'exemple, priez avec lui, et mettez-vous dans la posture où il doit être. Ce n'est qu'en parlant à ses yeux que vous parlerez à sa raison. A commencer du moment que vous l'aurez instruit, ne permettez jamais ni qu'il oublie de prier, ni qu'il prie dans une posture peu décente, à moins qu'il ne soit malade : alors, au lieu de ses prières ordinaires, qu'il

en fasse une courte, et qu'il n'y manque jamais : vous lui apprendrez ses autres devoirs de religion, et les lui ferez pratiquer à mesure qu'il sera en âge de les remplir.

Ses devoirs envers ses parens marcheront de pair avec ceux de la religion; apprenez-lui que son bonheur ou son malheur est dans leurs mains; qu'il tient de leur bonté tout ce qu'il est et tout ce qu'il a; qu'ils sont pour lui l'image de Dieu; que Dieu leur a donné, par rapport à lui, une partie de sa puissance, de sa bonté, de sa justice; qu'il ordonne de les aimer et de les honorer, et qu'il n'a promis une longue vie qu'aux enfans qui les honorent : mais il faut que les parens entrent bien dans vos vues; car si vos discours ne sont pas secondés par leur conduite, toutes les leçons que vous pourrez faire à l'enfant sont autant de paroles perdues.

Le premier sentiment qu'on doit exiger d'un enfant, ce n'est pas son amitié; c'est son respect : si l'on veut s'en faire aimer par la suite, il faut commencer par s'en faire craindre; celui qu'on élève dans l'indépendance n'est occupé que de lui-même, et son cœur s'endurcit; celui qu'on élève dans la soumission sent le besoin qu'il a d'appui, et s'attache naturellement aux personnes dont il dépend.

Que ses parens lui cachent toute la tendresse qu'ils ont pour lui, l'enfant en abuseroit : qu'ils viennent rarement le trouver, ou du moins qu'ils restent peu avec lui, qu'ils aient l'air de venir plutôt pour s'informer de sa conduite que pour le caresser; qu'ils ne badinent point avec lui d'une manière indécente, comme avec un perroquet ou une poupée. Quand on est père, peut-on ne pas sentir le respect qu'on doit à son fils? Que tous les jours l'enfant aille rendre à ses parens ce qui leur est dû; qu'il y reste peu, à moins que ce ne soit par récompense; si vous êtes contente de lui, qu'il y soit reçu avec bonté; qu'on lui fasse quelques caresses; qu'on lui donne quelques avis, toujours conformes à ceux que vous lui aurez donnés; car il faut qu'il y ait une correspondance exacte entre tous les discours qu'il entendra. Pour cela il est à propos que quelqu'un d'intelligent vienne tous les matins savoir de vous ce qui s'est passé, ce que vous avez dit à l'enfant, ce que

vous jugez à propos qu'on lui dise. Si vous n'êtes pas contente de lui, qu'il se présente toujours, c'est un devoir auquel il ne doit jamais manquer; mais qu'alors la satisfaction de voir ses parens lui soit refusée.

Il est vraisemblable qu'il fondra en larmes, s'il est touché comme il doit l'être; ne joignez point d'autre peine à cette punition; au contraire, il faut le consoler. Entrez dans sa douleur; dites-lui qu'elle est juste, mais qu'il s'y est exposé, et qu'il ne tient qu'à lui de rentrer en grace par une meilleure conduite: si, au contraire, il n'est pas assez sensible à cette disgrace, joignez-y toutes les privations capables de la lui faire sentir; imposez-les lui, non comme la peine de sa première faute, mais comme celle de son insensibilité : au reste, dans une éducation bien faite, ce dernier cas ne peut guère arriver; il faudroit que l'enfant eût été bien gâté pour que son ame se fût endurcie à ce point-là.

Je n'ai point parlé de l'obéissance, quoiqu'elle soit la base de toute éducation; sans elle il est impossible de fixer aucun principe dans l'esprit d'un enfant : elle doit être établie dans son cœur avant même qu'il sache ce que c'est qu'obéir; et je l'ai supposée en parlant des devoirs précédens. Les enfans ne sont désobéissans qu'autant qu'on veut bien qu'ils le soient; il n'en est aucun qui ose résister, soit à ce qu'on lui ordonne, soit à ce qu'on lui défend, quand il est sûr d'être puni : il ne faut pas souffrir qu'il balance; la plus légère désobéissance doit être punie. Si, dès la première enfance, on ne l'accoutume point à suivre la raison d'autrui, on peut être sûr qu'il ne suivra pas la sienne quand il sera plus avancé en âge.

Au lieu de nourrir son orgueil en portant ses regards sur les avantages de sa fortune et de son rang, fixez-les sur son état présent; faites-lui voir qu'il est dépourvu de tout ce qui mérite l'estime des hommes; qu'il n'a ni science, ni raison, ni vertus; qu'il ne peut rien par lui-même, et que personne n'a besoin de lui : ne lui donnez point de titres, et ne souffrez pas qu'on lui en donne; s'il en a, il sera temps qu'il les connoisse quand il entrera dans le monde.

Qu'il soit attentif et poli; qu'il reçoive avec reconnois-

sance les bontés qu'on aura pour lui; que personne ne soit son complaisant ni son adulateur: si son rang ne vous permet pas de le garantir de certains respects, qu'il sache que c'est à ses parens qu'ils s'adressent, et qu'ils sont le prix de leurs bienfaits ou de leurs vertus. Qu'il ne commande à personne; qu'il demande avec douceur; qu'il remercie avec politesse: s'il commande, que tout le monde soit sourd, et que le mot *je veux*, s'il sort de sa bouche, soit un arrêt de refus prononcé par lui-même.

Qu'il ne soit point, comme tous les enfans, avide de recevoir, éloigné de donner; qu'il donne de bonne grace, sinon qu'il soit privé de ce qu'il a refusé de donner; qu'il reçoive difficilement, qu'il ne demande jamais. On ne peut lui apprendre trop tôt qu'il est humiliant de recevoir, qu'il est doux de donner, et que c'est un devoir pour ceux qui sont dans l'abondance, par rapport à ceux qui sont dans le besoin.

S'il rencontre un pauvre ou un malheureux, qu'il lui donne quelque secours: s'il reçoit un service ou un présent de gens au-dessous de lui, qu'il les récompense, ou leur rende au-delà de ce qu'il a reçu: s'il brise quelque chose qu'on lui aura confié, qu'il répare le dommage par un présent qui y soit supérieur; que tout cela se fasse par ses mains et de son argent: c'est ainsi qu'on lui en apprendra l'usage, et qu'en même temps on lui inspirera les premiers sentimens d'humanité, de générosité, de justice. Puisqu'on donne de l'argent aux enfans, il ne faut pas que ce soit pour l'amasser, comme quelques parens l'exigent, ni pour le dépenser en fantaisies, comme c'est l'intention de beaucoup d'autres, à moins qu'on ait envie de les rendre avares ou dissipateurs.

Il semble qu'on ne sache louer les enfans que sur leur esprit et sur leur figure; sont-ce là les objets qu'il faut leur représenter comme louables? Veut-on les rendre fats, présomptueux, frivoles? Ces louanges sont d'autant plus ridicules, qu'elles sont presque toujours fausses. Ce qu'il faut louer devant eux, ce sont les choses véritablement louables: ce qu'on doit louer en eux, c'est leur douceur, leur obéissance, leur exactitude à remplir leurs devoirs, leur respect et leur attachement pour les per-

sonnes qu'ils doivent aimer; il ne faut les louer qu'autant qu'ils le méritent. Dites à votre élève que, lorsqu'on loue un enfant sur son esprit et sur sa figure, c'est qu'on le méprise et qu'on ne voit rien en lui qui mérite d'être loué.

Veillez sur les personnes qui l'approcheront, ne le laissez jamais entre les mains des valets, ou d'autres gens imprudens et grossiers; que l'entrée de sa chambre ne soit permise qu'à des personnes prudentes et polies, qui, quand elles joueront avec lui, sachent conserver de la décence, et qui, lorsqu'elles lui parleront raison, ne s'écartent jamais de la morale la plus exacte.

Faites en sorte qu'il ne soit point dans le salon quand il y aura beaucoup de monde; il n'y trouveroit que des complaisans ou des gens qui en feroient leur jouet: ni l'un ni l'autre ne doivent convenir à des parens sensés. Les exemples qu'il verroit ne seroient point assez bons; les conversations qu'il entendroit ne seroient point assez exactes; beaucoup d'actions sans conséquence ne le sont point pour un enfant, beaucoup de discours irrépréhensibles pour des gens faits pourroient l'induire en erreur. Peu de gens sont capables de sentir tout le respect qu'on doit à l'enfance, aucun n'est capable de s'y plier, à moins qu'il n'en fasse son unique affaire. Les parens eux-mêmes ne le pourroient pas, et leurs discours et leurs exemples seroient un piége d'autant plus dangereux pour l'enfant, qu'il a plus de respect pour eux.

Il fera des fautes, il est de l'humanité d'en faire; mais si vous êtes attentive, il en fera peu. Les enfans ne sont presque jamais punissables, qu'il n'y ait plus de la faute de ceux qui les conduisent que de la leur. Plus votre conduite sera égale et soutenue, moins il osera s'écarter de ce que vous lui prescrirez; plus vous mettrez de douceur, d'affection et de bonté dans vos leçons et dans vos remontrances, plus il lui sera facile de s'y conformer; plus vous l'avertirez de ses devoirs, moins il sera en danger d'y manquer.

Il fera des fautes par ignorance, il oubliera ce que vous lui aurez dit, parce qu'on l'aura distrait; il brisera ou renversera quelque chose par étourderie; il ménagera peu ses vêtemens, etc. Ces bagatelles viennent de l'âge, et ne

tirent point à conséquence pour l'avenir : il faut l'en avertir ; mais il ne faut pas l'en punir, à moins qu'il n'y eût mauvaise intention.

Une désobéissance, un trait d'humeur, un mot qui n'est pas conforme à la vérité, une parole mal-honnête, un coup donné, une dispute avec ses frères ou sœurs, tout ce qui peut être le germe d'un vice, tout ce qui annonce de la bassesse ou de l'insensibilité, voilà des fautes punissables.

Ces mêmes fautes deviendront des crimes du premier ordre quand il y aura intention marquée, récidive ou habitude ; car il faut considérer les fautes d'un enfant, moins par ce qu'elles sont, que par leur principe et par les suites qu'elles peuvent avoir.

La punition des fautes légères, ce sera d'en avertir les parens, et de les lui reprocher devant tout le monde. Il vous priera de n'en rien faire ; soyez inexorable : bien loin de dissimuler les fautes, il faut les exagérer. Il faut le rendre sensible à la honte, si vous voulez qu'il le devienne à l'honneur. Les fautes les plus légères deviendront graves, à mesure qu'il y sera moins sensible : ce sera, par exemple, un crime du premier ordre que de n'avoir pas été sensible à la honte d'une petite faute.

La punition des grands crimes sera la privation des caresses de ses parens, même la privation totale du bonheur de les voir. On y joindra, suivant l'énormité de la faute, toutes les autres privations possibles, non comme ajoutant à la première, mais comme en étant la suite. L'enfant sera négligé dans son extérieur, comme il convient à un enfant disgracié de ses parens. Tout le monde saura qu'il est en disgrace, et tout le monde le fuira. Vous ne lui accorderez d'amusemens qu'autant qu'il en faut pour l'empêcher de tomber dans la langueur et dans l'abattement. Vous-même vous serez froide avec lui, mais sans cesser d'être douce. Vous lui ferez faire sur son état les remarques les plus propres à le lui rendre amer ; vous lui rappellerez qu'il est puni dans les momens où il seroit le plus tenté de l'oublier. La durée de sa punition dépendra du besoin qu'il a d'être puni ; elle sera, s'il le faut, de plusieurs jours : il vaut mieux qu'elle soit plus

longue, et n'être pas obligé d'y revenir. Il aura beau promettre d'être plus raisonnable, ses promesses ne seront point écoutées. Pour obtenir sa grace, il faudra qu'il la mérite, et elle ne sera jamais accordée qu'à l'excès de sa douleur et à sa bonne conduite.

En lui annonçant que ses parens consentent de le revoir, faites-lui valoir l'excès de leurs bontés; rappelez-lui la grandeur de la faute qu'il avoit commise; attendrissez son ame, pour y porter plus avant la reconnoissance et le repentir : dès que leurs caresses auront mis le sceau à son pardon, il rentrera en possession de son état naturel, et tout reprendra sa face accoutumée; mais ayez soin qu'il y ait une si grande différence entre cet état et celui de disgrace, que l'enfant tremble toujours d'encourir le dernier.

J'ai parlé de cette grande punition, persuadé qu'elle ne peut avoir lieu que rarement. Si l'on a été attentif à punir l'enfant des petites fautes, il ne s'exposera pas à en faire de plus grandes. A l'égard des verges, je n'en ai rien dit, parce qu'il n'en doit pas être question dans une éducation bien faite, si ce n'est peut-être dans le temps où la douleur est le seul langage que l'enfant puisse entendre; ou bien lorsqu'ayant été précédemment gâté, soit parce qu'il a été malade, soit par négligence, il est parvenu à ce point d'opiniâtreté de dire affirmativement *non* : alors, comme il est de la plus grande importance de ne lui pas céder, c'est avec la verge qu'il faut lui répondre. Il seroit à souhaiter qu'on le fît sans humeur; mais si je conseillois d'attendre que la colère fût passée, je serois sûr que la faute seroit oubliée, et que l'enfant ne seroit pas puni. A l'âge où il est, il vaut mieux qu'il soit puni avec un peu d'humeur, que de ne l'être pas.

Dans tout autre cas, et dès que l'enfant est capable d'un sentiment honnête, les verges doivent être bannies. On n'en fait usage si souvent que par négligence, par humeur, ou par incapacité : on rend ce châtiment inutile par la manière dont on l'emploie; on n'y attache pas assez de honte. Il faudroit qu'il fût l'annonce et le prélude de toutes les autres punitions possibles; que ces punitions

lui fussent imposées, parce qu'il s'est fait traiter comme un enfant sans ame et sans honneur : alors ce châtiment deviendroit pour lui un événement unique, dont la seule idée le feroit frémir; au lieu que, de la façon dont on s'y prend, il s'accoutume à cette punition comme à toute autre chose, et n'y gagne qu'un défaut de plus.

Les coups sont un châtiment d'esclave; et je veux que votre élève soit un enfant bien né. Ménagez la sensibilité de son ame, et vous aurez mille moyens de le punir ou de le récompenser : accoutumez-le à penser noblement; cela n'est pas si difficile qu'on le croit. Le principe de l'honneur est dans les enfans comme dans les hommes faits, puisque l'amour propre y est; il n'est question que de le bien diriger, et de l'attacher invariablement à des objets honnêtes. Les enfans sont incapables de discussion; ils ne jugent des choses que par le prix qu'on y met : mettez à un haut prix celles que vous voudrez qu'il estime, et vous verrez qu'il les estimera; faites-lui faire une chose louable, pour mériter d'en faire une autre, c'est une excellente économie. Accordez-lui les choses de son âge, non comme bonnes, mais comme nécessaires à sa foiblesse; refusez-les lui, non comme estimables, mais parce qu'il les aime, et qu'on ne doit point avoir d'indulgence pour un enfant qui se conduit mal; ne les lui proposez jamais comme des récompenses dignes de lui; cherchez ces récompenses dans des objets qu'il doive aimer, et dont il doive faire cas toute sa vie; placez-les dans les caresses de ses parens, dans quelque devoir de religion qu'il n'ait point encore rempli, dans quelque action supérieure à son âge qu'il n'ait point encore faite, dans le plaisir d'apprendre quelque chose qu'il ignore, dans la considération, dans l'estime, dans les louanges; car il faut lui faire aimer les louanges pour l'amener au goût des choses louables.

Quand il s'est distingué par quelque qualité louable, qu'est-ce qui empêcheroit qu'on ne lui donnât un surnom qui exprimât cette qualité; qu'on ne l'appelât *le raisonnable, le véridique, le bienfaisant, le poli;* qu'on lui écrivît, soit pour le louer de ce qu'il auroit fait de bien, soit pour lui reprocher ses défauts, en mettant en tête

de la lettre les titres qu'il auroit mérités, ou en le menaçant de les lui supprimer, s'il continuoit à s'en rendre indigne.

C'est ainsi qu'on peut élever son ame au-dessus des sentimens de son âge : échauffée par l'émulation et par l'amour de la gloire, elle s'ouvrira d'elle-même à toutes les semences de raison et de vertu que vous y voudrez répandre; toute l'activité qui l'auroit entraînée vers le mal, la portera vers le bien; à mesure que vous y verrez croître les semences précieuses que vous y aurez versées, cultivez-les par les mêmes moyens que vous les aurez fait naître. Caressez, louez, applaudissez. Dès que, de son propre mouvement, il aura fait ou pensé quelque chose de louable, imaginez-en quelqu'autre à lui faire faire pour le récompenser. Que tout le monde vienne lui faire compliment avec un air de considération. J'ai recommandé aux parens d'aller rarement chez leurs enfans et d'être ménagers de leurs caresses; mais ceci est un cas à part, c'est le seul où il leur soit permis de laisser éclater toute leur tendresse; puisque l'enfant a été capable d'un sentiment vertueux, il faut, pour l'instant, le regarder comme un homme fait, et aller dans sa chambre lui rendre l'hommage qu'on doit à la sagesse et à la vertu.

Quand l'enfant sera près de sortir de vos mains, ne vous relâchez en rien de vos soins ni de votre attention. Ne souffrez pas qu'il s'écarte de la soumission accoutumée. C'est une chose aussi déraisonnable qu'ordinaire de préparer un enfant par plus d'indépendance à un état plus subordonné.

(*M.* LEFEVRE.)

GOUVERNEMENT.

MANIÈRE dont la souveraineté s'exerce dans chaque état. Examinons l'origine, les formes, et les causes de la dissolution des *gouvernemens*. Ce sujet mérite les regards attentifs des peuples et des souverains.

Dans les premiers temps, un père étoit de droit le prince et le gouverneur né de ses enfans; car il leur auroit été bien mal aisé de vivre ensemble sans quelque espèce de *gouvernement*: eh! quel *gouvernement* plus simple et plus convenable pouvoit-on imaginer, que celui par lequel un père exerçoit dans sa famille la puissance exécutrice des lois de la nature?

Il étoit difficile aux enfans devenus hommes faits de ne pas continuer à leur père l'autorité de ce *gouvernement* naturel par un consentement tacite; ils étoient accoutumés à se voir conduire par ses soins, et à porter leurs différends devant son tribunal. La communauté des biens établie entre eux, les sources du desir d'avoir, encore inconnues, ne faisoient point germer de disputes d'avarice; et s'il s'en élevoit quelqu'une sur d'autres sujets, qui pouvoit mieux les juger qu'un père plein de lumières et de tendresse?

L'on ne distinguoit point dans ce temps-là entre minorité et majorité; et si l'enfant étoit dans un âge à disposer de sa personne et des biens que le père lui donnoit, il ne desiroit point de sortir de tutelle, parce que rien ne l'y engageoit: ainsi le *gouvernement* auquel chacun s'étoit soumis librement, continuoit toujours à la satisfaction de toute la famille, et étoit bien plutôt une protection et une sauve-garde, qu'un frein et une sujétion: en un mot, les enfans ne pouvoient trouver ailleurs une plus grande sûreté pour leur liberté, pour leur bonheur, et pour maintenir la paix entre eux, que dans la conduite et le *gouvernement* paternel.

C'est pourquoi les pères devinrent les monarques politiques de leurs familles; et comme ils vivoient long-temps, et laissoient ordinairement des héritiers capables et dignes de leur succéder, ils jetoient par-là les fondemens des royaumes héréditaires ou électifs, qui, depuis, ont été

réglés par diverses constitutions et par diverses lois, suivant les pays, les lieux, les conjonctures et les occasions.

Que si, après la mort du père, le plus proche héritier qu'il laissoit n'étoit pas capable du *gouvernement* faute d'âge, de sagesse, de prudence, de courage, ou de quelqu'autre qualité; ou bien si diverses familles convenoient de s'unir et de vivre ensemble dans une société, il ne faut point douter qu'alors tous ceux qui composoient ces familles n'usassent de leur liberté naturelle, pour établir sur eux celui qu'ils jugeoient le plus capable de les gouverner. Nous voyons que les peuples d'Amérique, qui vivent éloignés des conquérans et de la domination sanguinaire des deux grands empires du Pérou et du Mexique, jouissent encore de leur liberté naturelle, et se conduisent de cette manière; tantôt ils choisissent pour leur chef l'héritier du dernier gouverneur, tantôt le plus vaillant et le plus brave d'entre eux. Il est donc vraisemblable que tout peuple, quelque nombreux qu'il soit devenu, quelque vaste pays qu'il occupe, doit son commencement à une ou à plusieurs familles associées. On ne peut pas donner pour l'origine des nations des établissemens par droit de conquête. Ces événemens sont l'effet de la corruption de l'état primitif des peuples, et la suite de l'ambition immodérée de quelques hommes.

Puisqu'il paroît constant que toute nation doit ses commencemens à une ou à plusieurs familles, elle a dû au moins pendant quelque temps conserver la forme du *gouvernement* paternel, c'est-à-dire, n'obéir qu'aux lois d'un sentiment d'affection et de tendresse, que l'exemple d'un chef excite et fomente entre des frères et des proches: douce autorité qui leur rend tous les biens communs, et ne s'attribue elle-même la propriété de rien. Cette première autorité a servi de modèle au *gouvernement* monarchique, le plus parfait de tous, et celui qui, ne pouvant être entièrement exempt des abus qui s'introduisent dans tous les établissemens humains, en produit infiniment moins que tous les autres.

Chaque peuple de la terre, dans sa naissance et dans son pays natal, a été gouverné comme nous voyons que le sont de nos jours les petites peuplades de l'Amérique,

et comme on dit que se gouvernoient les anciens Scythes, qui ont été comme la pépinière des autres nations : mais à mesure que ces peuples se sont accrus par le nombre et l'étendue des familles, les sentimens d'union fraternelle ont dû s'affoiblir.

Celles de ces nations qui, par des causes particulières, sont restées les moins nombreuses, et sont plus longtemps demeurées dans leur patrie, ont le plus constamment conservé leur première forme de *gouvernement* toute simple et toute naturelle : mais les nations qui, trop resserrées dans leur pays, se sont vues obligées de transmigrer, ont été forcées, par les circonstances et les embarras d'un voyage, ou par la situation et par la nature du pays où elles se sont portées, d'établir d'un libre consentement les formes de *gouvernement* qui convenoient le mieux à leur génie, à leur position et à leur nombre.

Tous les *gouvernemens* publics semblent évidemment avoir été formés par délibération, par consultation et par accord. Qui doute, par exemple, que Rome et Venise n'aient commencé par des hommes libres et indépendans les uns à l'égard des autres, entre lesquels il n'y avoit ni supériorité ni sujétion naturelle, et qui sont convenus de former une société de *gouvernement ?* Il n'est pas cependant impossible, à considérer la nature en elle-même, que des hommes puissent vivre sans aucun *gouvernement* public. Les habitans du Pérou n'en avoient point; encore aujourd'hui, les Chériquanas, les Floridiens et autres, vivent par troupes, sans règles et sans lois : mais, en général, comme il falloit, chez les autres peuples moins sauvages, repousser avec plus de sûreté les injures particulières, ils prirent le parti de choisir une sorte de *gouvernement* et de s'y soumettre, ayant reconnu que les désordres ne finiroient point, s'ils ne donnoient l'autorité et le pouvoir à quelqu'un ou à quelques-uns d'entre eux de décider toutes les querelles, personne n'étant en droit, sans cette autorité, de s'ériger en seigneur et en juge d'aucun autre. C'est ainsi que se conduisirent ceux qui vinrent de Sparte avec Pallante, et dont Justin fait mention. En un mot, toutes les sociétés politiques ont

ont commencé par une union volontaire de particuliers, qui ont fait le libre choix d'une sorte de *gouvernement*; ensuite les inconvéniens de la forme de quelques-uns de ces *gouvernemens* obligèrent les mêmes hommes qui en étoient membres de les réformer, de les changer, et d'en établir d'autres.

Dans ces sortes d'établissemens, s'il s'est trouvé d'abord, ce qui peut être arrivé, qu'on se soit contenté de remettre tout à la sagesse et à la discrétion de celui ou de ceux qui furent choisis pour premiers gouverneurs, l'expérience fit voir que ce *gouvernement* arbitraire détruisoit le bien public, et aggravoit le mal, loin d'y remédier : c'est pourquoi on fit des lois, dans lesquelles chacun pût lire son devoir et connoître les peines que méritent ceux qui les violent.

La principale de ces lois fut que chacun auroit et posséderoit en sûreté ce qui lui appartenoit en propre. Cette loi est de droit naturel. Quel que soit le pouvoir qu'on accorde à ceux qui gouvernent, ils n'ont point le droit de se saisir des biens propres d'aucun sujet, pas même de la moindre portion de ces biens, contre le consentement du propriétaire. Le pouvoir le plus absolu, quoiqu'absolu quand il est nécessaire de l'exercer, n'est pas même arbitraire sur cet article; le salut d'une armée et de l'état demande qu'on obéisse aveuglément aux officiers supérieurs : un soldat qui fait signe de contester, est puni de mort; cependant le général même, avec tout son pouvoir de vie et de mort, n'a pas celui de disposer d'un denier du bien de ce soldat, ni de se saisir de la moindre partie de ce qui lui appartient en propre.

Je sais que ce général peut faire des conquêtes, et qu'il y a des auteurs qui regardent les conquêtes comme un titre légitime pour assujétir les peuples vaincus : mais les conquêtes sont aussi éloignées d'être l'origine et le fondement légitime des *gouvernemens*, que la démolition d'une maison est éloignée d'être un motif de s'emparer du terrain sur lequel cette maison étoit bâtie. A la vérité, la destruction d'un état prépare un nouveau *gouvernement*; mais le conquérant qui l'établit par la force, commet une injustice de plus : toute puissance souveraine, pour être

légitime, doit émaner, dans le principe, du consentement libre des peuples.

Cependant il ne faut pas croire qu'une fois ce consentement accordé unanimement, il soit permis à un peuple de changer quand il lui plaît un *gouvernement* aussi solemnellement établi; ce seroit légitimer la révolte, ouvrir la porte à tous les maux et à tous les désordres qu'entraînent les révolutions dans un état; ce seroit encourager les factieux et les ambitieux à exciter des troubles : le moyen dont ils se servent toujours étant de séduire le peuple et de se le rendre favorable, en lui persuadant qu'il est malheureux; que les riches jouissent seuls de l'abondance et du bonheur; qu'en se soulevant, il secouera le joug des impôts et de la tyrannie sous laquelle il gémit; qu'il deviendra libre et se gouvernera lui-même, ou qu'il choisira ceux par lesquels il veut être gouverné. C'est ainsi que, sous prétexte de détruire des abus et de rendre le peuple heureux, on renverse les empires les plus florissans, et qu'on jette un pays dans un abyme de malheurs que plusieurs siècles peuvent à peine réparer.

Quelques peuples ont placé la puissance souveraine dans tous les chefs de famille assemblés et réunis en un conseil, auquel est dévolu le pouvoir de faire des lois pour le bien public, et de faire exécuter ces lois par des magistrats commis à cet effet : c'est improprement que quelques-uns nomment ce *gouvernement* une démocratie; car la véritable démocratie est le *gouvernement* populaire, c'est-à-dire le pire de tous, celui qui dégénère le plus promptement en anarchie, où la sûreté et la tranquillité des citoyens sont le plus souvent troublées, et où les dissensions se renouvellent sans cesse : *gouvernement* sans règles et sans principes, tel qu'on peut l'attendre d'une populace ignorante et grossière, lorsqu'elle est en possession de la souveraineté.

D'autres peuples ont attribué toute l'autorité souveraine à un conseil composé des principaux citoyens; et alors la forme de ce *gouvernement* s'appelle une aristocratie.

D'autres nations ont confié indivisément la souveraine puissance et tous les droits qui lui sont essentiels entre

les mains d'un seul homme, roi, monarque ou empereur; et la forme de ce *gouvernement* est une monarchie.

Quand le pouvoir est remis entre les mains de ce seul homme, et ensuite de ses héritiers, c'est une monarchie héréditaire; et alors on doit à celui qui lui succède la même obéissance et la même fidélité dont on étoit tenu envers lui. Si le pouvoir lui est seulement confié pendant sa vie, et à condition qu'après sa mort il retournera à ceux qui l'ont donné, et qu'ils nommeront un successeur, c'est une monarchie élective.

D'autres peuples, faisant une espèce de partage de souveraineté, et mélangeant, pour ainsi dire, les formes des différentes sortes de *gouvernemens* dont on vient de parler, en ont confié les diverses parties en différentes mains, ont tempéré la monarchie par l'aristocratie, et en même temps ont accordé au peuple quelque part dans la souveraineté.

Il est certain qu'une société, quand elle commence à se former, a la liberté de se choisir le *gouvernement* qui lui plaît, de le mêler et de le combiner de différentes façons. Si le pouvoir législatif a été donné par un peuple à une personne ou à plusieurs, à vie, ou pour un temps limité, quand ce temps-là est fini, le pouvoir souverain retourne à la société dont il émane. Dès qu'il y est retourné, la société en peut de nouveau disposer comme il lui plaît, le remettre entre les mains de qui bon lui semble, de la manière qu'elle juge à propos, et ainsi ériger une nouvelle forme de *gouvernement*. Que Puffendorff qualifie tant qu'il voudra toutes les sortes de *gouvernemens* mixtes du nom d'irréguliers, la véritable régularité sera toujours celle qui sera le plus conforme au bien des sociétés civiles.

Quelques écrivains politiques prétendent que tous les hommes étant nés sous un *gouvernement* quelconque, ils n'ont point la liberté d'en instituer un nouveau : chacun, disent-ils, naît sujet de son père ou de son prince, et par conséquent chacun est dans une perpétuelle obligation de sujétion ou de fidélité. Ce raisonnement est juste dans un sens; car il est certain que personne n'a le droit de changer le *gouvernement* sous lequel il est né. Mais il

est clair, par la pratique des *gouvernemens* eux-mêmes, aussi-bien que par les lois de la droite raison, qu'un enfant ne naît sujet d'aucun pays ni d'aucun *gouvernement*; il demeure sous la tutelle et sous l'autorité de son père, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'âge de raison : alors il est libre, il est maître de choisir le *gouvernement* sous lequel il trouve bon de vivre et de s'unir au corps politique qui lui plaît davantage; il ne peut être légitimement soumis à la sujétion d'aucun pouvoir sur la terre que de son seul consentement. Le consentement qui le soumet à quelque *gouvernement*, est exprès ou tacite. Le consentement exprès le rend sans contredit membre de la société qu'il adopte; le consentement tacite le lie aux lois du *gouvernement* dans lequel il jouit de quelque possession : mais si son obligation commence avec ses possessions, elle finit aussi avec leur jouissance. Alors il est maître, en abandonnant le pays, de se soustraire à un *gouvernement* qui ne lui convient point, d'aller s'incorporer à une autre société, d'en former même une nouvelle dans un désert, ou dans quelque endroit du monde, qui soit sans possesseurs et sans habitations.

Cependant, quoique les hommes soient libres de quitter un *gouvernement* pour se soumettre à un autre, il n'en faut pas conclure que celui que l'on préfère soit plus légitime que celui que l'on a quitté; les *gouvernemens*, de quelque espèce qu'ils soient, qui ont pour fondement un acquiescement libre des peuples, ou exprès, ou justifié par une longue et paisible possession, sont également légitimes, aussi long-temps du moins que, par l'intention du souverain, ils tendent au bonheur des peuples : rien ne peut dégrader un *gouvernement* qu'une violence ouverte et actuelle, soit dans son établissement, soit dans son exercice, je veux dire l'usurpation et la tyrannie.

Mais la question qui partage le plus les esprits, est de déterminer quelle est la meilleure forme de *gouvernement*. Depuis le conseil tenu à ce sujet par les sept grands de Perse jusqu'à nos jours, on a jugé diversement cette grande question, et on l'a presque toujours décidée par un goût d'habitude ou d'inclination, plutôt que par un sentiment éclairé et réfléchi.

Il est certain que chaque forme de *gouvernement* a ses avantages, et des inconvéniens qui en sont inséparables. Il n'est point de *gouvernement* parfait sur la terre, ou quelque parfait qu'il puisse paroître dans la spéculation et même dans la pratique ; il sera toujours, entre les mains des hommes, accompagné d'instabilité, de révolutions et de vicissitudes : enfin le meilleur *gouvernement* se détruira tant que ce seront des hommes qui gouverneront des hommes.

On pourroit cependant répondre en général à la question proposée, que c'est dans un tempérament propre à réprimer la licence, sans dégénérer en oppression, qu'il faut prendre l'idée de la meilleure forme de *gouvernement*. Tel sera celui qui, fuyant les extrémités, pourra pourvoir au bon ordre, aux besoins du dedans et du dehors, en laissant au peuple des sûretés suffisantes qu'on ne s'écartera pas de cette fin.

Le législateur de Lacédémone voyant que les trois sortes de *gouvernemens* simples avoient chacun de grands inconvéniens ; que la monarchie dégénéroit aisément en pouvoir arbitraire, l'aristocratie en un *gouvernement* injuste de quelques particuliers, et la démocratie en une domination aveugle et sans règles ; Lycurgue, dis-je, crut devoir faire entrer ces trois sortes de *gouvernemens* dans celui de sa patrie, et les fondre, pour ainsi dire, en un seul, en sorte qu'ils se servissent l'un à l'autre de balance et de contre-poids. Ce sage mortel ne se trompa pas ; du moins nulle république n'a conservé si longtemps ses lois, ses usages et sa liberté, que celle de Lacédémone.

Il y a dans l'Europe un état extrêmement florissant, où les trois pouvoirs sont encore mieux fondus que dans la république des Spartiates. La liberté politique est l'objet direct de la constitution de cet état, qui, selon toute apparence, ne peut périr par les désordres du dedans que lorsque la puissance législative sera plus corrompue que l'exécutrice. Personne n'a mieux développé le beau système du *gouvernement* de l'état dont je parle, que l'auteur de l'Esprit des Lois.

Au reste, il est très nécessaire d'observer que tout *gou-*

vernement ne convient pas également à tous les peuples; leur forme doit dépendre infiniment de l'étendue du pays, du climat, de la population, ainsi que des mœurs, de l'esprit, du génie, et du caractère de la nation.

Quelque forme que l'on préfère, il y a toujours une première fin dans tout *gouvernement*, qui doit être relative au bien général de la nation ; et, sur ce principe, le meilleur des *gouvernemens* est celui qui fait le plus grand nombre d'heureux. Quelle que soit la forme du *gouvernement* politique, le devoir de quiconque en est chargé, de quelque manière que ce soit, est de travailler à rendre heureux les sujets, en leur procurant d'un côté les commodités de la vie, la sûreté et la tranquillité, et de l'autre d'employer tous les moyens qui peuvent faire aimer et régner la vertu. La loi souveraine de tout bon *gouvernement* est le bien public : aussi, dans le partage d'opinions où l'on est sur les formes du *gouvernement*, on convient de cette dernière vérité d'une voix unanime.

Il est sans doute important de rechercher, en partant d'après ce principe, quel seroit dans le monde le plus parfait *gouvernement* qu'on pût établir, quoique d'autres servent aux fins de la société pour laquelle ils ont été formés ; et quoiqu'il ne soit pas aussi facile d'imaginer et de fonder un nouveau *gouvernement*, que de construire un vaisseau d'après une nouvelle théorie, le sujet n'en est pas moins un des plus dignes de notre curiosité. Dans le cas même où la question sur la meilleure forme de *gouvernement* seroit décidée par le consentement universel des plus célèbres politiques, qui sait si dans quelques siècles il ne pourroit pas se trouver une occasion de réduire la théorie en pratique, soit par la dissolution d'un ancien *gouvernement*, soit par d'autres événemens qui demanderoient qu'on en établît quelque part un nouveau? Dans tous les cas il nous doit être avantageux de connoître ce qu'il y a de plus parfait dans l'espèce, afin de nous mettre en état de rapprocher, autant qu'il est possible, toute constitution de *gouvernement* de ce point de perfection, par de nouvelles lois, par des altérations imperceptibles dans celles qui règnent, et par des innovations avantageuses au bien de la société. La succession des siècles a

servi à perfectionner plusieurs arts et plusieurs sciences; pourquoi ne serviroit-elle pas à perfectionner les différentes sortes de *gouvernemens*, et à leur donner la meilleure forme possible?

Déjà, par des principes éclairés et des expériences connues, on éviteroit, dans la constitution nouvelle, ou dans la réforme d'un *gouvernement*, tous les défauts palpables qui s'opposent, ou qui ne manqueroient pas de s'opposer à son accroissement, à sa force et à sa prospérité.

Ce seroit un défaut dans un *gouvernement*, si les lois et les coutumes de l'état n'étoient pas conformes au naturel du peuple, ou aux qualités et à la situation du pays: par exemple, si les lois tendoient à tourner du côté des armes un peuple propre aux arts de la paix, ou si ces mêmes lois négligeoient d'encourager, d'honorer le commerce et les manufactures, dans un pays situé favorablement pour en retirer un grand profit. Ce seroit un défaut dans un *gouvernement*, si la constitution des lois fondamentales n'étoit avantageuse qu'aux grands, si elle tendoit à rendre l'expédition des affaires également lente et difficile. Telles sont les lois à réformer en Pologne, où, d'un côté, celui qui a tué un paysan en est quitte pour une amende; et où, d'un autre côté, l'opposition d'un seul des membres de l'assemblée rompt la diète, qui d'ailleurs est bornée à un temps trop court pour l'expédition des affaires. Enfin, par-tout où se trouveroient des réglemens et des usages contraires aux maximes capitales de la bonne politique, ce seroient des défauts considérables dans le *gouvernement;* et si par malheur on pouvoit colorer ces défauts du prétexte spécieux de la religion, les effets en seroient beaucoup plus funestes. A dieu ne plaise que je veuille dire par-là que la religion ne doit pas entrer dans l'établissement d'un bon *gouvernement;* au contraire, je pense, avec les plus sages législateurs anciens et modernes, qu'elle doit en être la principale base, comme étant le véritable soutien de la morale et de la vertu, le frein le plus efficace que l'on puisse opposer aux passions de la multitude, et le plus capable de tenir les peuples dans la soumission aux lois et la fidélité envers les souverains; mais j'entends seulement qu'on ne doit pas se servir des motifs de la reli-

gion, souvent mal interprétés, pour maintenir des défauts, ou laisser introduire des abus dans le *gouvernement*.

Ce n'est pas assez que d'abroger les lois qui sont des défauts dans un état, il faut que le bien du peuple soit la grande fin du *gouvernement*. Ceux qui gouvernent sont établis pour la remplir; et la constitution civile qui les revêt de ce pouvoir, y est engagée par les lois de la nature, et par la loi de la raison, qui a déterminé cette fin dans toute forme de *gouvernement*, comme le mobile du bonheur général. Le plus grand bien du peuple, c'est sa liberté contenue dans de justes bornes pour qu'elle ne dégénère jamais en licence; une sage liberté est au corps de l'état ce que la santé est à chaque individu; sans la santé, l'homme ne peut goûter de plaisir; sans la liberté, le bonheur est banni des états. Ainsi, dans un sage *gouvernement*, on comprendra que le maintien de la liberté est un des devoirs les plus sacrés.

Ensuite, le soin principal de ceux qui gouvernent doit être de s'occuper et de travailler sans cesse à prévenir toutes les causes de la dissolution des *gouvernemens ;* et cette dissolution peut se faire par les désordres du dedans, et par la violence du dehors.

1°. Cette dissolution peut arriver lorsque la puissance législative est altérée. La puissance législative est l'ame du corps politique; c'est de là que les membres de l'état tirent tout ce qui est nécessaire à leur conservation, à leur union et à leur bonheur. Si donc le pouvoir législatif est ruiné, la dissolution et la mort de tout le corps politique s'ensuivent.

2°. Un *gouvernement* peut se dissoudre lorsque celui qui a la puissance suprême et exécutrice abandonne son emploi, de manière que les lois déjà faites ne puissent être mises en exécution. Ces lois ne sont pas établies pour elles-mêmes; elles n'ont été données que pour être les liens de la société, et pour contenir chaque membre dans ses fonctions. Si les lois cessent, le *gouvernement* cesse en même temps, et le peuple devient une multitude confuse, sans ordre et sans frein; quand la justice n'est plus administrée, et que par conséquent les droits de chacun ne sont plus en sûreté, il ne reste plus de *gouvernement*. Dès que les lois

n'ont plus d'exécution, c'est la même chose que s'il n'y en avoit point ; un *gouvernement* sans lois en activité est un mystère dans la politique inconcevable à l'esprit de l'homme, et incompatible avec la société humaine.

3°. Les *gouvernemens* peuvent se dissoudre quand la puissance législative ou exécutrice agissent par la force, au-delà de l'autorité qui leur a été commise, et d'une manière opposée à la confiance qu'on a prise en elles : c'est ce qui arrive, par exemple, lorsque ceux qui sont revêtus de ces pouvoirs envahissent les biens des citoyens, et se rendent arbitres absolus de la vie, de la liberté et des propriétés de chacun. La raison pour laquelle on entre dans une société politique, c'est afin de conserver ses biens propres ; et la fin pour laquelle on revêt certaines personnes de l'autorité législative et de la puissance exécutrice, c'est pour avoir des lois qui protègent et conservent ce qui appartient en propre à toute la société.

S'il arrive que ceux qui tiennent les rênes du *gouvernement* trouvent de la résistance lorsqu'ils se servent de leurs pouvoirs pour la destruction, et non pour la conservation des choses qui appartiennent en propre au peuple, ils doivent s'en prendre à eux-mêmes, parce que le bien public et l'avantage de la société sont la fin de l'institution de tout *gouvernement*. D'où il résulte nécessairement que le pouvoir ne peut être arbitraire, et qu'il ne doit être exercé que suivant des lois établies, qui fassent connoître au peuple ses devoirs et assurent sa tranquillité, et qui retiennent en même temps dans de justes bornes ceux qui gouvernent, afin qu'ils ne soient point tentés d'employer le pouvoir qu'ils ont en main pour faire des choses nuisibles à la société politique.

4°. Enfin, une force étrangère, prévue ou imprévue, peut entièrement dissoudre une société politique ; quand cette société est dissoute par une force étrangère, il est certain que son *gouvernement* ne sauroit subsister davantage. Ainsi l'épée d'un conquérant renverse, confond, détruit toutes choses ; et par elle la société et le *gouvernement* sont mis en pièces, parce que ceux qui sont subjugués sont privés de la protection de ce *gouvernement* dont ils dépendoient, et qui étoit destiné à les défendre.

Indépendamment de toutes ces causes de la dissolution des *gouvernemens*, il faut convenir qu'il n'y a point de stabilité absolue dans tous les établissemens humains; car l'existence immuable et nécessaire est un attribut de l'Être Suprême qui ne peut appartenir à l'homme ni à ses ouvrages. Les *gouvernemens* les mieux institués, ainsi que les corps des animaux les mieux constitués, portent en eux le principe de leur destruction. Etablissez avec Lycurgue les meilleures lois; imaginez avec Sidney les moyens de fonder la plus sage république; faites avec Alfred qu'une nation nombreuse trouve son bonheur dans une monarchie, tout cela ne durera qu'un certain temps. Les états, après s'être accrus et agrandis, tendent ensuite à leur décadence et à leur dissolution : ainsi la seule voie de prolonger la durée d'un *gouvernement* florissant, est de le ramener à chaque occasion favorable aux principes sur lesquels il a été fondé. Quand ces occasions se présentent souvent et qu'on les saisit à propos, les *gouvernemens* sont plus heureux et plus durables; lorsque ces occasions arrivent rarement, ou qu'on en profite mal pour corriger les abus qui s'introduisent nécessairement dans les établissemens les plus sages, les corps politiques se dessèchent, se fanent et périssent. (Voyez *Œconomie politique.*)

(*M. de* JAUCOURT.)

GOUVERNEUR *d'un jeune homme.*

L'OBJET du *gouverneur* n'est pas d'instruire son élève dans les lettres ou dans les sciences, c'est de former son cœur par rapport aux vertus morales, et principalement à celles qui conviennent à son état; et son esprit, par rapport à la conduite de la vie, à la connoissance du monde et des qualités nécessaires pour y réussir.

Le *gouverneur* est quelquefois chargé de son élève dès l'âge de sept ans, ce qui n'a guère lieu que chez les princes. Ordinairement, et chez les gens de qualité, le jeune homme lui est remis lorsqu'ayant fini l'étude du latin, il est sur le point de commencer ses exercices, et de faire les premiers pas dans le monde. On ne le considérera que dans cette dernière époque.

Les qualités qu'il doit avoir, les précautions qu'il faut apporter dans le choix qu'on en fait, la conduite des parens avec lui, la sienne avec son élève, voilà les quatre points qui feront la matière de cet article.

A l'âge où le jeune homme est remis entre les mains d'un *gouverneur*, l'éducation n'est plus une affaire d'autorité, c'est une affaire d'insinuation et de raison. Ce n'est pas que l'autorité en soit bannie, mais on ne doit l'y montrer que sobrement, et quand tous les autres moyens sont épuisés. Alors les penchans sont décidés, les volontés sont fortes, l'esprit est plus clair-voyant, l'amour propre plus en garde, les passions commencent à paroître. Il faut donc de la part du *gouverneur* plus de ressources dans l'esprit, plus d'expérience, plus d'art, plus de prudence.

Si l'éducation précédente a été mauvaise, il ne faut pas se flatter de la réparer en entier : on développera les talens, on palliera les défauts, on sauvera le fond par la superficie. Il seroit à souhaiter que l'on pût faire mieux; mais cela seul doit être regardé comme un objet très-important. Quand les penchans sont vicieux, c'est en détruire en partie les effets, et ce n'est pas rendre un petit service à l'homme en particulier, et à l'humanité en général, que de les compenser par des talens, de leur donner un frein,

quel qu'il soit, et de les empêcher de se montrer à découvert.

Beaucoup de parens ne sont pas plus attentifs à cette partie de l'éducation qu'à toutes les autres. Ils donnent un *gouverneur* à leurs enfans, moins en vue de leur être utiles, que par bienséance ou par faste. Ils préfèrent celui qui coûte le moins à celui qui mérite le plus; ils bornent ses fonctions à garder le jeune homme à vue, à l'accompagner quand il sort, à les en débarrasser quand il est dans la maison. Il est sans autorité, puisqu'il est sans considération: est-il étonnant que tant de *gouverneurs* soient des gens moins que médiocres, et que la plupart des éducations réussissent si mal? On seroit trop heureux si l'on pouvoit ramener les parens que ce reproche peut regarder à une façon de penser plus raisonnable et plus conforme à leurs vrais intérêts.

A l'égard du père tendre qui aime ses enfans comme il doit les aimer, qui regarde leur éducation comme le premier de ses devoirs, et qui ne veut rien négliger de ce qui peut y contribuer; ce digne père est un objet intéressant pour toute la société: tout citoyen vertueux doit concourir au succès de ses vues, du moins à l'empêcher d'être trompé; c'est pour lui que cet article est fait.

Que le *gouverneur* soit d'un âge mûr; s'il étoit trop jeune, lui-même auroit besoin d'un mentor; s'il étoit trop âgé, il seroit à craindre qu'il ne descendît que difficilement à beaucoup de minuties auxquelles il faut se prêter avec un jeune homme, et que tous deux ne prissent de l'humeur: qu'il n'ait point de disgraces dans l'extérieur ni dans la figure; il faudroit un mérite bien éminent pour effacer ces bagatelles. Les jeunes gens y sont plus sensibles qu'on ne pense; ils en sont humiliés, ou en font des plaisanteries.

Qu'il ait vécu dans le monde et qu'il le connoisse; car, s'il a passé sa vie dans son cabinet ou dans un coin de la société, reculé de la sphère où son élève doit vivre, il sera gauche à beaucoup d'égards; il y aura mille choses qu'il ne verra pas dans le point de vue où il faut les voir; il donnera à son élève des conseils ridicules, et, avec du mérite, il s'en fera mépriser.

Qu'il ne soit pas non plus trop homme du monde, il seroit superficiel ; il pourroit avoir des principes qui ne seroient pas exacts ; il se plieroit difficilement à la contrainte que l'état exige ; il tomberoit dans l'impatience et dans le dégoût ; il se seroit engagé légérement, et négligeroit tout par ennui.

Qu'il ait moins de bel-esprit que de bon esprit ; ce qu'il lui faut, c'est un sens droit, un discernement juste, un esprit sage et sans prétentions. Toute prétention est un ridicule, et n'annonce pas une tête saine ; l'homme brillant dans la conversation n'est pas le plus propre à l'état de *gouverneur ;* il n'est pas toujours le plus aimable dans le commerce habituel et dans la société intime ; l'imagination qui domine en lui saisit les objets trop vivement ; elle est sujette à des écarts, et rend l'humeur inégale.

Qu'il ait une idée de la plupart des connoissances que son élève doit acquérir : quoiqu'il ne soit pas chargé de ses études, il est à souhaiter qu'il puisse les diriger ; il faut qu'il soit en état de raisonner de tout avec lui ; il y a mille choses qu'il peut lui apprendre par la seule conversation. Il n'est pas nécessaire qu'il soit homme profond à tous égards, pourvu qu'il connoisse assez chaque chose, pour en bien savoir l'usage et l'application ; s'il en ignore quelques-unes, qu'il sache au moins qu'il les ignore ; s'il s'est appliqué particulièrement à quelque science, il faut prendre garde qu'il n'en soit point passionné, et qu'il n'en fasse pas plus de cas qu'elle ne mérite ; car il arriveroit, ou qu'il s'en occuperoit tout entier et négligeroit son élève, ou qu'il ramèneroit tout à cette science, sans examiner le rang qu'elle doit avoir dans les connoissances du jeune homme.

On appuiera d'autant plus sur ces observations, que le jeune homme aura plus d'esprit naturel et de lumières acquises.

Ce qui est nécessaire au *gouverneur* avec tous les jeunes gens, c'est une ame ferme, des mœurs douces, une humeur égale. Avec une ame foible, il se laissera mener par son élève, et, sans le vouloir, il deviendra son complaisant. Avec un caractère dur, ou le jeune homme se

révoltera contre lui, ou, sans se révolter, il le haïra; ce qui n'est pas un moindre obstacle au succès de l'éducation. Avec une humeur inégale, il sera incapable d'une conduite soutenue; il sera tantôt foible, et tantôt dur, suivant la disposition de son ame. Il reprendra mal-à-propos et par humeur, ou avec humeur, et dès-lors il perdra tout crédit sur l'esprit de son élève.

Je souhaiterois, outre cela, qu'il eût fait une éducation; il y auroit acquis des lumières auxquelles l'esprit ne supplée point. L'homme qui a le plus d'esprit, chargé pour la première fois de conduire un jeune homme, s'apercevra bientôt, si ses vues sont droites, qu'avec plus d'expérience il eût mieux fait.

On choisit ordinairement pour *gouverneur* un homme de lettres ou un militaire: l'homme de lettres est plus facile à trouver, et convient plus communément à l'état. On sent bien que je n'entends pas par homme de lettres, ni le bel-esprit proprement dit, ni le littérateur obscur et sans goût, ni l'homme superficiel, qui se croit lettré, parce qu'il parle haut et qu'il décide, mais l'homme d'esprit qui a cultivé les lettres par le goût qu'elles inspirent à toute ame honnête et sensible, et sur les mœurs duquel elles ont répandu leur douceur et leur aménité.

A l'égard du militaire, s'il avoit vécu dans la capitale, et qu'il eût employé ses loisirs à orner son esprit, et à perfectionner sa raison; s'il joignoit aux connoissances de l'homme de lettres quelques notions de la guerre, non en subalterne qui ne connoît que les petits détails qui lui sont personnels, non en raisonneur vague qui donne d'autant plus à son imagination qu'il a moins de connoissances réelles, mais en homme attentif qui a cherché à s'instruire, et qui a médité sur ce qu'il a vu; il n'est pas douteux qu'il ne fût plus propre que tout autre à faire l'éducation d'un homme de qualité. Mais, quand il n'a, comme j'en ai vu plusieurs, d'autre mérite que la décoration qui est propre à son état, et que, prenant celui de *gouverneur*, il en croit le titre et les fonctions peu dignes de lui, j'ai peine à concevoir pourquoi on l'a choisi.

Le *gouverneur* que je viens de décrire n'est pas un

homme ordinaire. Je l'ai dépeint tel qu'il seroit à souhaiter qu'il fût, mais tel en même temps qu'on doit peu se flatter de le trouver. Pour le découvrir, il faut le chercher; il faut avoir des yeux pour le connoître; il faut mériter de se l'attacher.

Si vous n'êtes point à portée de faire ce choix par vous-même, prenez bien garde à qui vous vous en rapporterez. Tout important qu'est pour vous cet objet, presque personne ne se fera scrupule de vous tromper. Défiez-vous des gens du monde: la plupart sont trop légers et trop dissipés pour apporter l'attention nécessaire à une chose qui en demande tant. Ils vous proposeront avec chaleur un homme qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils connoissent mal; qui ne sera, par l'événement, qu'un homme inepte, et peut-être sans mœurs; ou qui, s'il a quelque mérite, n'aura pas celui qui convient à la chose. Défiez-vous sur-tout des femmes: elles sont pressantes, et leur imagination ne saisit rien foiblement.

Ne comptez aussi que médiocrement sur la plupart des gens de lettres, même de ceux qui passent pour se connoître le mieux en éducation. Si vous n'êtes pas leur ami, ils vous donneront un homme médiocre, mais qui sera de leur connoissance, et à qui ils aimeront mieux rendre service qu'à vous.

Examinez par vos yeux tout ce que vous pourrez voir; et du reste, ne vous en rapportez qu'à des gens qui soient assez essentiellement vos amis pour ne pas vouloir vous tromper; assez attentifs pour ne pas se méprendre par légéreté, et en même temps assez éclairés pour ne pas vous tromper par défaut de lumières.

Il y a des qualités qui s'annoncent au dehors, et que vous pourrez juger par vous-même; il en est d'autres qu'on ne connoît qu'à l'usage: telles sont celles qui constituent le caractère, et telle est l'humeur. Si le *gouverneur* que vous avez en vue a déjà fait une éducation, vous aurez un grand avantage pour le connoître à cet égard. Avec un peu d'adresse, vous pourrez savoir des jeunes gens qui vivoient avec son élève la manière dont le *gouverneur* se conduisoit avec eux, ce qu'ils en pensoient; ils sont, en cette matière, juges très-compétens.

Plus un excellent gouverneur est un homme rare, plus on lui doit d'égards quand on croit l'avoir trouvé. On lui en doit beaucoup par rapport à lui-même ; on lui en doit encore davantage par rapport à l'objet qu'on se propose, qui est le succès de l'éducation. Qu'il soit annoncé dans la maison de la manière la plus propre à l'y faire respecter. Puisqu'il y vient prendre les fonctions de père, il est juste que vous fassiez rejaillir sur lui une partie du respect qu'on vous porte.

S'il ne vous a pas paru mériter votre confiance, vous avez eu tort de le choisir. Si vous l'en avez jugé digne, il faut la lui donner toute entière. Qu'il soit le maître absolu de son élève, car c'est sur l'autorité que vous lui donnerez que le jeune homme le jugera.

Ne contrariez ses vues, ni par une tendresse mal entendue, ni par l'opinion que vous avez de vos lumières. Dès qu'on est père, on doit sentir qu'on est aveugle, et qu'on est foible. Il y a mille choses essentielles qu'on ne voit point, ou qu'on voit mal. Il y en a d'autres qui sont des bagatelles, et dont on est trop vivement affecté. Expliquez-lui en général vos intentions, mais ne vous mêlez point du détail. Il doit connoître le jeune homme beaucoup mieux que vous. Lui seul peut voir à chaque instant ce qu'il convient de faire. Celui-là seul peut suivre une marche uniforme, qui fait son unique objet de l'éducation. Toute inégalité dans l'éducation est un vice essentiel.

Je ne dis pas pour cela que vous deviez perdre de vue votre enfant, dès que vous l'avez remis entre les mains d'un *gouverneur :* cette conduite seroit imprudente ; elle répugneroit à votre tendresse ; et un *gouverneur* honnête homme en seroit mal satisfait. Il veut être avoué, mais avec discernement. Ne raisonnez point de lui avec le jeune homme, à moins que ce ne soit pour le faire respecter ; raisonnez beaucoup du jeune homme avec lui. Plus ses principes vous seront connus, moins vous serez en danger de les contredire. S'il y a dans sa conduite quelque chose qui ne soit pas conforme à vos idées, demandez-lui ses raisons. Deux hommes de mérite peuvent penser différemment sur le même objet en l'envisageant par

par des faces différentes. Mais si le *gouverneur* est homme sage et attentif, il y a à parier que c'est lui qui a raison.

Si vous avez apporté dans le choix d'un *gouverneur* les précautions que j'ai indiquées, il est difficile que vous soyez trompé. Si vous l'êtes, ce ne sera pas essentiellement. Si le *gouverneur* que vous avez pris se trouve, à quelques égards, inférieur à l'idée qu'on vous en avoit donnée, dès que vous l'avez choisi, il faut le traiter aussi bien que si vous le jugiez homme supérieur ; vous le rendrez du moins supérieur à lui-même.

Je ne parle point de ce que vous devez faire pour lui du côté de la fortune : j'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs ; et, si votre ame est noble, comme je le suppose, vous le savez.

Le *gouverneur*, de son côté, ne doit pas s'engager sans examen. Il faut qu'il connoisse l'état qu'il va prendre, et qu'il consulte ses forces. Quiconque est jaloux de sa liberté, de ses goûts, de ses fantaisies, ne doit pas embrasser cet état. Il exige un renoncement total à soi-même, une assiduité continuelle, une attention non interrompue, et ce zèle ardent qui dévore un honnête homme quand il s'agit de remplir les engagemens qu'il a pris.

Qu'il connoisse aussi le caractère des parens, et jusqu'à quel point ils sont capables de raison. Il lui seroit douloureux de prendre des engagemens qu'on le mettroit hors d'état de remplir. Si, par exemple, on ne lui accordoit ni considération ni autorité, comme il ne pourroit faire aucun bien dans les fonctions qui lui seroient confiées, quelqu'avantage qu'il y trouvât d'ailleurs, je présume qu'il ne tarderoit pas à y renoncer.

On peut réduire à trois classes le caractère de tous les jeunes gens. Les uns, qui sont nés doux, et qu'une mauvaise éducation n'a pas gâtés, s'élèvent, pour ainsi dire, tout seuls. On a peu de choses à leur dire, parce que leurs inclinations sont bonnes. Il suffit de leur indiquer la route pour qu'ils la suivent. Presque tout le monde est capable de les conduire, sinon supérieurement, au moins d'une manière passable.

D'autres sont doux en apparence qui ne sont rien moins que dociles ; ils écoutent tant qu'on veut, mais

ne font que leur volonté. Quelques-uns sentent bien que vous avez raison, mais la raison leur déplaît quand elle ne vient pas d'eux. Si vous les attendez, ils y reviendront quand ils pourront se flatter d'en avoir tout l'honneur. Pressez-les, ils se roidiront, et vous perdrez leur confiance.

Il en est enfin qui ont l'imagination vive et les passions impétueuses. Quelque bien nés qu'ils soient, vous devez vous attendre à quelques écarts de leur part. Pour les contenir, il faut de la prudence et du sang-froid; il faut sur-tout avoir l'œil et la main justes. Si vous vous y prenez mal-adroitement, ils vous échapperont; vous les punirez, mais vous ne les plierez pas. Les observations qui suivent sont relatives sur-tout aux caractères des deux dernières espèces.

Dès que votre élève vous sera remis, travaillez à établir votre autorité. Moins vous devez la montrer durant le cours de l'éducation, plus il est important de la bien établir d'abord. Si le jeune homme est doux, il se pliera de lui-même; s'il ne l'est pas, ou que précédemment il ait été mal conduit, la chose sera plus difficile; mais, avec de la prudence et de la fermeté, vous en viendrez à bout.

Débutez avec lui par la plus grande politesse, mais que votre politesse soit imposante; ou n'ayez point de côtés foibles, ou cachez-les bien, car son premier soin sera de les découvrir : soyez le même tous les jours et dans tous les momens de la journée; rien n'est plus capable de vous donner de l'ascendant sur lui. S'il vient à vous manquer, soit par hauteur, soit par indocilité, qu'il soit puni sévèrement, et de manière à n'être pas tenté d'y revenir. Il est vraisemblable qu'après cette première épreuve il prendra son parti.

A l'âge où je suppose le jeune homme, il n'y a point de caractères indomptables. Qu'on examine ceux qui paroissent tels, on verra qu'ils ne le sont que par la faute des parens ou par celle du *gouverneur*.

S'il n'étoit question que de contenir votre élève durant le temps que vous vivrez ensemble, peut-être votre autorité seroit-elle suffisante; mais il est question de laisser

dans son cœur et dans son esprit des impressions durables, et vous ne pouvez y parvenir sans avoir sa confiance et son amitié. Lors donc que votre empire sera bien établi, songez à vous faire aimer. En vous donnant ce conseil, je parle autant pour votre bonheur que pour le bien de votre élève. Si quelque chose est capable d'adoucir votre état, c'est d'être aimé.

Ce n'est pas l'autorité que l'on a sur les jeunes gens qui empêche qu'on n'en soit aimé, c'est la manière dont on en use. Quand on en use avec dureté ou par caprice, on se fait haïr; quand on est foible, et qu'on ne sait pas en user à propos, on se fait mépriser; quand on est dans le juste milieu, ils sentent qu'on a raison; et dès qu'on a leur estime, on n'est pas loin d'avoir leur cœur.

Je vous dis, et je le dirai de même à quiconque aura des hommes à conduire : dès qu'ils sont instruits de leurs devoirs, ne leur faites ni grace ni injustice; c'est un moyen sûr de les contenir; si votre affection remplit l'intervalle, vous leur deviendrez cher, et vous les rendrez vertueux.

Marquez de l'attachement à votre élève, il y sera sensible. Quand ses goûts seront raisonnables, quelque contraires qu'ils soient aux vôtres, prêtez-vous-y de bonne grace. Prévenez-les quand vous serez content de lui. Qu'il lise votre amitié dans votre air, dans vos discours, dans votre conduite; mais que cette amitié soit décente, et que les témoignages qu'il en recevra paroissent tellement dépendre de votre raison, qu'ils lui soient refusés dès qu'il cessera de les mériter.

Si vous êtes obligé de le punir, paroissez le faire à regret. Qu'il sache, dès le commencement de l'éducation, que s'il fait des fautes, il sera infailliblement puni; et qu'alors ce soit la loi qui ordonne, et non pas vous.

Vous entendez ce que c'est que les punitions dont je veux parler. C'est la privation de votre amitié, des bontés de ses parens, de celles des personnes qu'il estime; en un mot, de toutes les choses qu'il peut et qu'il doit desirer.

Si vous vous y êtes bien pris d'abord, et que vous

l'ayez subjugué, vous ne serez guère dans le cas de le punir. Il y auroit de l'imprudence à le punir souvent. Il n'est pas loin du temps où la crainte des punitions n'aura pas lieu : il est capable de motifs plus nobles; c'est donc par d'autres liens qu'il faut le retenir.

Quelques fautes qu'il ait faites, et quelque chose que vous ayez à lui dire, parlez-lui, s'il le faut, avec force; ne lui parlez jamais avec impolitesse. Vous n'auriez raison qu'à demi, si vous ne l'aviez pas dans la forme. Rien ne peut vous autoriser à lui donner un mauvais exemple; et vous ne devez pas l'accoutumer à entendre des paroles dures.

S'il est vif, reprenez-le avec prudence; dans ses momens de vivacité il ne seroit pas en état de vous entendre, et vous l'exposeriez à vous manquer. Il y a moins d'inconvénient à ne pas reprendre qu'à reprendre mal-à-propos.

Ne soyez point minutieux. Il y a de la petitesse d'esprit à insister sur des bagatelles, et c'est mettre trop peu de différence entre elles et les choses graves.

Il y a des choses graves sur lesquelles vous serez obligé de revenir souvent : tâchez de n'en avoir pas l'air. Que vos leçons soient indirectes, on sera moins en garde contre elles. Il y a mille façons de les amener et de les déguiser. Faites-lui remarquer dans les autres les défauts qui seront en lui, il ne manquera pas de les condamner; ramenez-le sur lui-même; instruisez-le aux dépens d'autrui. Faites quelquefois l'application des exemples que vous lui citerez; plus souvent laissez-la lui faire. Raisonnez quelquefois; d'autres fois une plaisanterie suffit. Attaquez par l'honneur et par la raison ce que l'honneur et la raison pourront détruire; attaquez par le ridicule ce que vous sentirez qui leur résiste.

Abaissez sa hauteur s'il en a : mortifiez sa vanité, mais n'humiliez pas son amour propre. Ce n'est pas en avilissant les hommes qu'on les corrige : c'est en élevant leur ame, et en leur montrant le degré de perfection dont ils sont capables.

Ménagez sur-tout son amour propre en public. Il sera d'autant plus sensible à cette marque d'attention, qu'il verra les autres *gouverneurs* ne l'avoir pas toujours pour

leurs élèves. A l'égard des choses louables qu'il pourra faire, louez-les publiquement. Faites-le valoir dans les petites choses, afin de l'encourager à en faire de meilleures.

Si vous trouvez dans votre élève un de ces naturels heureux qui n'ont besoin que de culture, vous aurez du plaisir à la lui donner. S'il est au contraire de ces esprits gauches et ineptes qui ne conçoivent rien, ou qui entendent de travers; de ces ames molles et stériles, incapables de sentiment, et qui se laissent aller indistinctement à toutes les impressions qu'on veut leur donner, que je vous plains!

Instruisez-le à la manière de Socrate, causez avec lui familièrement sur le vrai, sur le faux, sur le bien et sur le mal, sur les vertus et sur les vices. Faites-le plus parler que vous ne lui parlerez. Amenez-le par vos questions, et de conséquence en conséquence, à s'apercevoir lui-même de ce qu'il y a de défectueux dans sa façon de penser. Accoutumez-le à ne point porter un jugement sans être en état de l'appuyer par des raisons. Fortifiez les principes qu'il a : donnez-lui ceux qui lui manquent.

Les premiers de tous et les plus négligés sont ceux de la religion. En entrant dans le monde, un jeune homme la connoît à peine par son catéchisme et par quelques pratiques extérieures. Il la voit combattue de toutes parts : il suit le torrent. Soit dans les entretiens que vous aurez ensemble, soit par les lectures auxquelles vous l'engagerez, faites en sorte qu'il la connoisse par l'histoire et par les preuves. On donne aux jeunes gens des maîtres de toute espèce ; on devroit bien leur donner un maître de religion : on les mettroit en état de la défendre au moins dans leur cœur.

L'homme du peuple est contenu par la crainte des lois ; l'homme d'un état moyen l'est par l'opinion publique. Le *grand* peut éluder les lois, et n'est que trop porté à se mettre au dessus de l'opinion publique. Quel frein le retiendra, si ce n'est la religion? Faites-lui en remplir les devoirs, mais ne l'en excédez pas. Montrez-la-lui par tout ce qu'elle a de respectable; il n'y a que les passions qui puissent empêcher de reconnoître la grandeur et la beauté de sa morale. Elle seule peut nous consoler dans les mala-

dies, dans les adversités; les grands n'en sont pas plus exempts que le reste des hommes.

Faites valoir à ses yeux les moindres choses que font pour lui ses parens. Qu'il soit bien convaincu qu'il n'a qu'eux dans le monde pour amis véritables. S'ils sont trop dissipés pour s'occuper de lui comme ils le devroient, tâchez qu'il ne s'en aperçoive pas. S'il s'en aperçoit, effacez l'impression qu'il en peut recevoir. Quelle que soit leur humeur, c'est à lui de s'y conformer, non à eux de se plier à la sienne. Dans l'enfance les parens ne sont pas assez attentifs à se faire craindre, et dans la jeunesse ils s'occupent trop peu de se faire aimer. Voilà une des principales sources des chagrins qu'ils éprouvent, des déréglemens de la jeunesse, et des maux qui affligent la société. Si un père, après avoir élevé son fils dans la plus étroite soumission, lui laissoit voir sa tendresse à mesure que la raison du jeune homme se développe, enchaîné par le respect et par l'amour, quel est celui qui oseroit s'échapper? Quel que soit un père à l'extérieur, si les jeunes gens pouvoient lire dans son cœur toute la joie qu'il éprouve quand son fils fait quelque chose de louable, et toute la douleur dont il est pénétré quand ce fils s'écarte du chemin de l'honneur, ils seroient plus attentifs qu'ils ne le sont à se bien conduire. Par malheur on ne conçoit l'étendue de ces sentimens que quand on est père. Faites envisager à votre élève qu'il le doit être un jour.

Cultivez à tous égards la sensibilité de son ame. Avec une ame sensible on peut avoir des foiblesses, on est rarement vicieux. Soyez rempli d'attention pour lui, vous le forcerez d'en avoir pour vous; vous l'en rendrez capable par rapport à tout le monde. Accoutumez-le à remplir tous les petits devoirs qu'imposent aux ames bien nées la tendresse ou l'amitié. Les négliger, c'est être incapable des sentimens qui les inspirent. On a beau s'en excuser sur l'oubli, cette excuse est fausse et honteuse. L'esprit n'oublie jamais quand le cœur est attentif.

S'il étoit pardonnable à quelqu'un d'être peu citoyen, ce seroit à un particulier; perdu dans la foule, il n'est rien dans l'état: il n'en est pas de même d'un homme de qualité, il doit être plein d'amour pour son roi, puisqu'il a l'hon-

neur de l'approcher de plus près; il doit s'intéresser à la gloire et au bonheur de sa patrie, puisqu'il peut y contribuer; rien dans l'état ne lui doit être indifférent, puisqu'il peut y influer sur tout.

Qu'il sache qu'on n'est grand, ni pour avoir des ancêtres illustres, quand on ne leur ressemble pas; ni pour occuper de grands emplois, quand on les remplit mal; ni pour posséder de grands domaines, quand on les consume en dépenses folles et honteuses; ni pour avoir un nombreux domestique, de brillans équipages, des habits somptueux, quand on fait languir à sa porte le marchand et l'ouvrier: qu'en un mot on n'est grand et qu'on ne peut être heureux que par des vertus personnelles et par le bien qu'on fait aux hommes.

Attachez-vous sur-tout à lui donner des idées de justice: faites-lui remarquer mille petites injustices que vous lui verrez faire; entrez sur cela dans les moindres détails. Vous ne sauriez croire combien les gens d'un certain ordre ont de peine à concevoir cette vertu.

Traitez-le en homme fait si vous voulez qu'il le devienne; supposez-lui des sentimens si vous voulez qu'il en acquière; rendez-le fier avec lui-même, et qu'il s'estime assez pour ne pas vouloir se manquer: que la corruption du siècle soit un nouvel aiguillon pour lui. Plus les mœurs sont dépravées, plus on est sûr de se distinguer par des mœurs contraires; s'il n'a point assez d'ame pour se respecter lui-même, qu'il respecte du moins les jugemens du public: tout homme qui les méprise est un homme méprisable: ce public peut être corrompu, ses jugemens ne le sont jamais.

Il n'y a qu'un cas où l'on doive se mettre au dessus de l'opinion du vulgaire, c'est lorsqu'on est sûr de la pureté et de la grandeur de ses motifs: alors il faut ne considérer que sa propre vertu; la gloire qui la suivra sera moins prompte, mais elle sera plus solide. Ce n'est pas l'amour des louanges qu'il faut inspirer aux hommes, ils n'y sont que trop sensibles, et rien n'est plus capable de les rapetisser ou de les perdre; c'est l'amour de la vertu, elle seule peut donner de la consistance à leur ame. Faisons bien, les louanges viendront si elles peuvent.

Ne négligez pas les vertus d'un ordre inférieur, mais qui font le charme de la société, et qui y sont d'un usage continuel : si vous l'en avez rendu capable, vous l'aurez rendu poli ; car la politesse, considérée dans son principe, n'est que l'expression des vertus sociales. Indépendamment de cette politesse primitive qui annonce la modestie, la douceur, la complaisance, l'affabilité, même l'estime et l'amitié, il en est une autre qui paroît plus superficielle, mais qui n'est pas moins importante ; c'est celle qui dépend de la connoissance des usages et du sentiment des convenances : c'est celle-là qui doit distinguer votre élève ; mais il n'en saisira les finesses qu'autant qu'il aura le desir de plaire.

Desirer de plaire est un moyen pour y réussir ; ce mérite n'est pas le premier de tous, mais c'est l'unique qui ne soit jamais infructueux ; il fait supposer les qualités qu'on n'a pas, il met dans tout leur jour celles qu'on peut avoir, il leur donne des partisans, il désarme l'envie. C'est par les grands talens qu'on se rend capable des grandes places ; c'est par les petits talens qu'on y parvient.

Cultivez son esprit, son extérieur et ses manières dans l'air qui lui est propre : il peut se trouver en lui telle singularité qui d'abord vous aura déplu, et qui, dans la suite, polie par l'usage du monde, deviendra, dans sa manière d'être, un trait distinctif qui le rendra plus agréable.

Qu'il aime les lettres, c'est un goût digne de lui ; c'est même un goût nécessaire. Personne n'ose avouer qu'il ne les aime pas ; tout le monde prétend s'y connoître, tout le monde en veut raisonner ; mais il n'est donné qu'à ceux qui les aiment d'en raisonner sensément : elles élèvent l'ame, elles étendent les idées, elles ornent l'imagination, elles adoucissent les mœurs, elles mettent le dernier sceau à la politesse de l'esprit. En général, tous les goûts honnêtes que vous pourrez placer dans son ame seront autant de ressources contre les passions et l'ennui ; mais faites-les lui concevoir de la manière dont ils lui conviennent, et sauvez-le des préventions et du ridicule.

La source de tous les ridicules est de placer sa gloire ou dans de petites choses, ou dans des qualités que la

nature nous refuse, ou dans un mérite qui n'est pas celui de notre état. Quiconque ne voudra se distinguer que par l'honneur, la probité, la bienfaisance, les talens, les vertus de son état ou de son rang; celui-là est inaccessible au ridicule, il ne négligera pas le mérite de plaire; mais il ne l'estimera pas plus qu'il ne vaut, il le cherchera dans les qualités qui sont en lui, non dans celles qui lui sont étrangères : il se prêtera à toutes les bagatelles qu'exige la frivolité du monde, sans en être profondément occupé : il estimera les lettres, les sciences, les arts, parce que le beau en tout genre est digne d'occuper son ame; peut-être les cultivera-t-il, mais en secret, dans ses momens de loisir et pour son amusement : il aimera et servira de tout son pouvoir les savans, les gens de lettres, les artistes, sans être leur enthousiaste, leur courtisan ni leur rival.

Le temps qu'il passe avec vous doit lui donner une expérience anticipée; ne négligez rien de ce qui peut la lui procurer : ouvrez devant ses yeux le livre du monde, apprenez-lui la manière d'y lire; tout ce qui peut y frapper ses yeux ou ses oreilles doit servir à son instruction. Faites éclôre ses idées, s'il en a; s'il n'en a point, donnez-lui-en.

Le tableau de l'histoire lui aura montré en grand le tableau des passions humaines; il y aura parcouru les diverses révolutions qu'elles ont produites sur la terre : on lui aura fait remarquer cet amas de contradictions qui forme le caractère de l'homme, ce mélange de grandeur et de petitesse, de courage et de foiblesse, de lumière et d'ignorance, de sagesse et de folie dont il est capable : il y aura vu d'un côté le vice presque toujours triomphant, mais intérieurement rongé d'inquiétudes et de remords, éblouir les yeux du vulgaire par des succès passagers, puis être plongé pour jamais dans l'opprobre et dans l'ignominie : d'un autre côté, la vertu, souvent persécutée, quelquefois obscurcie, mais toujours contente d'elle-même, reprendre avec le temps son ascendant sur les hommes, et, durant toute la suite des siècles, recevoir l'hommage de l'univers, assise sur les débris des empires.

En lui montrant plus en détail les fragilités de notre espèce, ne la lui peignez pas trop en noir; faites-la lui voir plus foible que méchante, entraînée vers le mal, mais capable du bien. Il faut qu'il ne soit pas la dupe des hommes, mais il ne faut pas qu'il les haïsse ni qu'il les méprise : qu'il voie leurs misères avec assez de supériorité pour n'en être ni surpris ni blessé : qu'il connoisse sur-tout l'homme de sa nation et de son siècle; c'est avec lui qu'il doit vivre, c'est de lui qu'il doit se défier, c'est de lui dont il doit prendre les manières et ne pas imiter les mœurs : qu'il soit au fait de ses bonnes qualités, de ses vices dominans, de ses opinions, de ses travers, de ses ridicules; que, pour s'en faire un tableau plus détaillé, il le parcoure un peu dans les divers états; qu'il saisisse les nuances qui les différencient; qu'il évalue tout au poids de la raison : qu'il apprenne à juger les hommes, non par leurs discours, mais par leurs actions : qu'il sache que celui qui flatte est l'ennemi le plus vil, mais le plus dangereux; que les honnêtes gens sont peu flatteurs, qu'on n'obtient leur amitié qu'après avoir mérité leur estime; mais qu'ils sont les seuls sur lesquels on puisse compter.

Par défaut d'expérience, il présumera beaucoup de ses lumières : par un effet de la vivacité de l'âge, il aura des fantaisies peu raisonnables; permettez-lui quelquefois de les suivre, quand vous serez sûr que l'effet démentira son attente : les hommes ne s'instruisent qu'à leurs dépens. Ce ne sera qu'à force de se tromper qu'il se croira capable d'erreur.

Veillez sur ses mœurs, mais songez que c'est un homme du monde que vous élevez; qu'il va se trouver livré à lui-même au milieu des passions et des vices; que, pour s'en garantir, il faut qu'il les connoisse. Voyez à quel point il est instruit, et réglez vos conseils sur ce qu'il sait; ne lui parlez point en maître, raisonnez avec votre ami. Quelque confiance qu'il ait en vous, il ne vous dira pas tout; mais je vous suppose assez de pénétration pour deviner ce qu'il ne vous a pas dit, et pour lui parler en conséquence : alors les instructions que vous lui don-

nerez feront d'autant plus d'impression sur lui, qu'il vous soupçonnera moins d'avoir vu le besoin qu'il en a.

Voyez tout, mais ayez quelquefois l'air de ne pas voir : dans d'autres cas, et lorsque le jeune homme s'y attendra le moins, faites-lui connoître que rien ne vous échappe.

Faites-lui remarquer, dans le petit nombre d'exemples qui viendront à sa connoissance, l'estime et les avantages qui suivent la sagesse et la bonne conduite; et, dans mille exemples frappans, qui malheureusement ne vous manqueront jamais, les dangers du vice et le mépris qui l'accompagne.

Prenez garde qu'il ne lui tombe entre les mains de mauvais livres, craignez sur-tout qu'il ne les lise en secret; il vaudroit beaucoup mieux qu'il les lût devant vous : si vous lui en surprenez dans le commencement de l'éducation, ôtez-les lui : si cela arrive vers la fin, soyez plus circonspect; n'allez pas vous compromettre par un zèle inconsidéré qui aigriroit le jeune homme, et que vous ne pourriez pas soutenir : vous connoissez son caractère et les circonstances; réglez-vous sur cela; n'employez que les motifs que vous sentirez efficaces; attaquez l'ouvrage du côté du style, du raisonnement et du goût; parlez-en comme d'une lecture indigne d'un honnête homme, d'un homme poli. Il y a peu de jeunes gens avec qui cette méthode ne réussisse.

Les nœuds de l'autorité doivent se relâcher à mesure que l'éducation s'avance. Si l'on veut qu'un jeune homme use bien de sa liberté, il faut, autant qu'on le peut, lui rendre insensible le passage de la subordination à l'indépendance.

Le jour qu'il jouira de sa liberté, quelque bien né qu'il soit, quelque attachement qu'il ait pour vous, il sera charmé de vous quitter; mais si vous vous êtes bien conduit, son ivresse ne sera pas longue; l'estime et l'amitié vous le ramèneront : alors l'autorité que vous aurez sur lui sera d'autant plus puissante, qu'elle sera de son choix; vos conseils lui seront d'autant plus utiles, qu'il vous les aura demandés : vous ne l'empêcherez pas de tomber dans quelques écarts, mais ils seront moins grands, et vous l'aiderez à en revenir. On ôte aux jeunes gens leur

gouverneur lorsqu'ils en ont le plus besoin; c'est un mal sans remède : mais peut-être le *gouverneur* ne peut-il jamais leur être plus utile que quand, dépouillé de ce titre, on l'a mis à portée de vivre avec eux familièrement, et comme leur ami.

Les détails sur la matière qu'on vient de traiter seroient infinis : on s'est borné ici à des vues très-générales. Quelques-unes ne sont applicables qu'à l'homme de qualité; la plupart peuvent convenir à tous les états : si elles sont justes, c'est à la prudence du *gouverneur* qui les jugera telles à en faire l'application, et à les modifier convenablement à l'âge, à l'état, au caractère, au tempérament de son élève.

(*M.* LEFÈVRE.)

GOUVERNEUR *d'un prince.*

Si en général l'éducation des hommes est une chose très-importante, combien doit le paroître davantage l'éducation d'un prince, dont les mœurs donneront leur empreinte à celles de toute une nation, et dont le mérite ou les défauts feront le bonheur ou le malheur d'une infinité d'hommes.

Il seroit à souhaiter, dans quelque état que ce fût, qu'on pût toujours choisir pour *gouverneur d'un jeune prince* un homme aussi distingué par l'étendue de ses connoissances que par sa probité et ses vertus, et non moins recommandable par la grandeur de ses emplois que par l'éclat de sa naissance; il en seroit plus capable de faire le bien, et le feroit avec plus d'autorité.

Pour ne pas se jeter sur cette matière dans de vagues spéculations, le peu qu'on se propose d'en dire sera tiré en partie de l'instruction donnée en 1756, par les états de Suède, au *gouverneur* du prince royal et des princes héréditaires, et en partie de ce qui fut pratiqué dans l'éducation même de l'empereur Charles-Quint par Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, *gouverneur* des Pays-Bas et de la personne de ce prince.

Puisque les rois sont hommes avant que d'être rois, il faut commencer par leur inspirer toutes les vertus morales et chrétiennes, également nécessaires à tous les hommes. Pour accoutumer le jeune prince à régler ses goûts sur la raison, il faut qu'au moins dans son enfance il reconnoisse la subordination. Il ne faut pas que dès qu'il est né tout le monde prenne ses ordres, jusqu'aux personnes préposées à son éducation; il ne faut pas qu'on applaudisse à ses fantaisies, ni qu'on lui dise, comme font les courtisans, qu'il est un dieu sur la terre; il faut au contraire lui apprendre que les rois ne sont pas faits d'un autre limon que le reste des hommes; qu'ils leur sont égaux en foiblesse dès leur entrée dans le monde, égaux en infirmités pendant tout le cours de leur vie; vils comme eux devant Dieu au jour du jugement, et condamnables comme eux pour leurs vices et pour leurs

crimes; qu'en un mot, l'Être-Suprême n'a point crée le genre humain pour le plaisir particulier de quelques douzaines de familles.

Personne n'est plus mal instruit dans la religion que les rois; ils la méprisent faute de la connoître, ou l'avilissent par la manière dont ils la conçoivent que celle du jeune prince soit éclairée; qu'on lui apprenne à distinguer ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il doit aux ministres de la religion, ce qu'il se doit à soi-même, ce qu'il doit à ses peuples.

On retient les hommes dans leur devoir par le charme des approbations et par la terreur des châtimens; on ne peut contenir les princes que par la crainte des jugemens divins et du blâme de la postérité. Qu'on tienne donc ces deux objets toujours présens à leurs yeux, tandis que d'un autre côté on les encouragera par les attraits d'une bonne conscience et d'une gloire sans tache.

Plus on excitera le jeune prince à respecter l'Être-Suprême, plus il reconnoîtra son propre néant et son égalité avec les autres hommes; et de là naîtront pour eux son humanité, sa justice, et toutes les vertus qu'il leur doit.

Beaucoup de rois sont devenus tyrans, non parce qu'ils ont manqué d'un bon cœur, mais parce que l'état des pauvres de leur pays n'est jamais parvenu jusqu'à eux. Qu'un jeune prince fasse souvent des voyages à la campagne; qu'il entre dans les cabanes des paysans pour voir par lui-même la situation des pauvres, et que par-là il apprenne à se persuader que le peuple n'est pas riche, quoique l'abondance règne à la cour, et que les dépenses superflues de celle-ci diminuent les biens et augmentent la misère du pauvre paysan et de ses enfans affamés; mais que ce spectacle ne soit point de sa part une spéculation stérile. Il ne convient pas qu'un malheureux ait eu le bonheur d'être vu de son prince sans en être soulagé.

Qu'il sache que les rois règnent par les lois, mais qu'ils obéissent aux lois; qu'il ne leur est pas permis d'enfreindre et de violer les droits de leurs sujets, et

qu'ils doivent s'en faire aimer plutôt que de s'en faire craindre.

Qu'il connoisse sur-tout le caractère et les mœurs de la nation sur laquelle il doit régner, afin qu'un jour il puisse la gouverner suivant son génie, et en faire le cas qu'elle mérite : si, par exemple, il est destiné à régner sur les Français, qu'on ne manque pas de lui vanter leur industrie, leur activité dans le travail, leur attachement inviolable pour leurs rois, et cette ame noble et fière qui répugne à la violence, mais qui fait tout pour l'honneur.

Que dès ses premières années on le rende capable d'application et de travail. L'ignorance et l'inapplication des princes sont la source la plus ordinaire des maux qui désolent leurs états. Dans leur enfance on leur donne des maîtres sans nombre, dont aucun ne fait son devoir : on perd un temps précieux à leur enseigner mille choses inutiles qu'ils n'apprennent point : tout le nécessaire est négligé. Leur grande étude, et peut-être l'unique qui leur convienne, est celle qui peut les conduire à la science des hommes et du gouvernement; ce n'est que dans l'histoire et dans la pratique des affaires qu'ils peuvent la puiser. L'éducation de l'empereur Charles-Quint est à cet égard le meilleur modele qu'on puisse proposer.

L'étude de l'histoire parut si importante à Chièvres son *gouverneur*, qu'il ne s'en rapporta qu'à soi-même pour la lui enseigner; il feignit de l'étudier avec lui. Il commença par lui donner la connoissance de l'histoire en général; ensuite il passa à celle des peuples de l'Europe avec lesquels Charles devoit avoir un jour des affaires à démêler : il s'attacha sur-tout à l'histoire d'Espagne et à celle de France, dans laquelle on comprenoit alors l'histoire des Pays-Bas; il lui faisoit lire chaque auteur dans sa langue et dans son style; persuadé que pour un prince il n'y a rien d'inutile dans l'histoire, et que les faits qui ne servent pas dans la vue qu'on a en les lisant serviront tôt ou tard dans les vues qu'on aura.

Lorsqu'il lui eut donné par l'histoire les connoissances

générales dont il avoit besoin, il l'instruisit en particulier de ses véritables intérêts par rapport à toutes les puissances de l'Europe : de là il le fit passer à la pratique, convaincu que sans elle la spéculation est peu de chose. Il étoit, comme on l'a dit, gouverneur des Pays-Bas, et c'étoit dans les Pays-Bas qu'il élevoit Charles. Dans un âge où l'on ne parle aux enfans que de jeux et d'amusemens, il voulut non-seulement que le jeune prince entrât dans son conseil, mais qu'il y fût autant et plus assidu qu'aucun des conseillers d'état; il le chargea d'examiner et de rapporter lui-même à ce conseil toutes les requêtes d'importance qui lui étoient adressées des diverses provinces ; et de peur qu'il ne se dispensât d'y apporter l'attention et l'exactitude nécessaires, s'il lui étoit permis de se ranger de l'avis des autres conseillers, son *gouverneur* l'obligea toujours à parler le premier.

Arrivoit-il quelque dépêche importante des pays étrangers, Chièvres lui faisoit tout quitter pour la lire; jusques-là que s'il dormoit, qu'elle demandât une prompte expédition, il l'éveilloit et l'obligeoit à l'examiner devant lui. Si le jeune prince se trompoit dans la manière dont il prenoit l'affaire, ou dans le jugement qu'il en portoit, il étoit repris incontinent par son *gouverneur :* s'il trouvoit d'abord le nœud de la difficulté et l'expédient propre pour l'éviter, cela ne suffisoit pas. Il falloit encore qu'il appuyât ce qu'il avoit avancé par de bonnes raisons, et qu'il répondît pertinemment aux objections que Chièvres ne manquoit pas de lui faire.

Lorsqu'il survenoit une négociation de longue haleine, et qu'un prince étranger envoyoit son ambassadeur dans les Pays-Bas, la fatigue de Charles redoubloit; son *gouverneur* ne donnoit audience qu'en sa présence, ne travailloit qu'avec lui, n'expédioit que par lui. Si l'ambassadeur présentoit ses propositions par écrit, Charles étoit chargé d'en informer son conseil, et de rapporter ce qu'il y avoit pour ou contre, afin que ceux qui opineroient après lui pussent parler avec une entière connoissance de cause. Si l'ambassadeur se contentoit de s'expliquer de vive voix, et que l'affaire dont il s'agissoit

s'agissoit fût trop secrète pour être confiée au papier, il falloit que Charles retînt précisément et distinctement ce qu'il entendoit ; qu'il ne lui en échappât point la moindre circonstance, sans quoi le défaut de sa mémoire eût été relevé en plein conseil, et sa négligence exagérée dans le lieu où il avoit plus à cœur d'acquérir de l'estime : telle étoit la vie de Charles, avant même qu'il eût quatorze ans.

Haugest de Genlis, ambassadeur de France dans les Pays-Bas, paroissant appréhender que l'excès de travail et d'application n'altérât le tempérament et l'esprit du jeune prince, Chièvres lui répondit qu'il avoit eu la même crainte ; mais qu'après y avoir réfléchi, il étoit persuadé que le premier de ses devoirs consistoit à mettre de bonne heure son élève en état de n'avoir point de tuteur ; et qu'il lui en faudroit toute sa vie, s'il ne l'accoutumoit de jeunesse à prendre une connoissance exacte de ses affaires.

(*M.* LEFEVRE.)

GRACE. *

DANS les personnes, dans les ouvrages, ce mot signifie non-seulement ce qui plaît, mais ce qui plaît avec attrait. C'est pourquoi les anciens avoient imaginé que la déesse de la beauté ne devoit jamais paroître sans les *graces*. La beauté ne déplaît jamais, mais elle peut être dépourvue de ce charme secret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un sentiment doux. Les *graces* dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les discours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura point de *grace* dans le visage, si la bouche est fermée sans sourire, si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux; il n'attire point; il approche trop du sévère qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien est mal assuré ou gêné, la démarche précipitée ou pesante, les gestes lourds, n'a point de *grace*, parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans son extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion et de douceur sera sans *grace*.

Il en est de même dans tous les arts. La proportion, la beauté, peuvent n'être point gracieuses. On ne peut dire que les pyramides d'Egypte aient des *graces*. On ne pouvoit le dire du colosse de Rhodes, comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui est uniquement dans le genre fort et vigoureux a un mérite qui n'est pas celui des *graces*. Ce seroit mal connoître Michel-Ange et le Carache que de leur attribuer les *graces* de l'Albane. Le sixième livre de l'Enéide est sublime : le quatrième a plus de *grace*. Quelques odes galantes d'Horace respirent les *graces*, comme quelques-unes de ses épîtres enseignent la raison.

Il semble qu'en général le petit, le joli en tout genre, soit plus susceptible de *graces* que le grand. On loueroit mal une oraison funèbre, une tragédie, un sermon, si on leur donnoit l'épithète de gracieux.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrage qui puisse être bon en étant opposé aux *graces;* car leur opposé est la rudesse, le sauvage, la sécheresse. L'Hercule

Farnèse ne devoit point avoir les *graces* de l'Apollon du Belvedère et de l'Antinoüs; mais il n'est ni sec, ni rude, ni agreste. L'incendie de Troye, dans Virgile, n'est point décrit avec les *graces* d'une élégie de Tibulle. Il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans *graces*, sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible, l'horrible, la description, la peinture d'un monstre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé; car si un artiste, en quelque genre que ce soit, n'exprime que des choses affreuses, s'il ne les adoucit pas par des contrastes agréables, il rebutera.

La *grace* en peinture, en sculpture, consiste dans la mollesse des contours, dans une expression douce; et la peinture a, par dessus la sculpture, la *grace* de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, et qui se prêtent des agrémens par leurs attitudes et par leurs regards.

Les *graces* de la diction, soit en éloquence, soit en poésie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phrases, et encore plus de la délicatesse des idées et des descriptions riantes. L'abus des *graces* est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'ampoulé : toute perfection est près d'un défaut.

Avoir de la *grace*, s'entend de la chose et de la personne. Cet ajustement, cet ouvrage, cette femme a de la *grace*. La bonne *grace* appartient à la personne seulement. Elle se présente de bonne *grace*. Il a fait de bonne *grace* ce qu'on attendoit de lui. Avoir des *graces*, dépend de l'action. Cette femme a des *graces* dans son maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.

Obtenir sa *grace*, c'est, par métaphore, obtenir son pardon; comme faire *grace* est pardonner. On fait *grace* d'une chose en s'emparant du reste. Les commis lui prirent tous ses effets, et lui firent *grace* de son argent. Faire des *graces*, répandre des *graces*, est le plus bel apanage de la souveraineté; c'est faire du bien; c'est plus que justice. Avoir les bonnes *graces* de quelqu'un, ne se dit que par rapport à un supérieur. Avoir les bonnes *graces* d'une femme, c'est être son amant favorisé. Être en *grace*, se

dit d'un courtisan qui a été en disgrace : on ne doit pas faire dépendre son bonheur de l'un ni son malheur de l'autre. On appelle *bonnes graces* ces demi-rideaux d'un lit qui sont aux côtés du chevet. Les *graces*, en latin *charites*, terme qui signifie *aimables*.

Les *Graces*, divinités de l'antiquité, sont une des plus belles allégories de la mythologie des Grecs. Comme cette mythologie varia toujours, tantôt par l'imagination des poètes, qui en furent les théologiens, tantôt par les usages des peuples, le nombre, les noms, les attributs des *Graces*, changèrent souvent; mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois, et à les nommer *Aglaë*, *Thalie*, *Euphrosine*, c'est-à-dire, brillant, fleur, gaieté. Elles étoient toujours auprès de Vénus. Nul voile ne devoit couvrir leurs charmes. Elles présidoient aux bienfaits, à la concorde, aux réjouissances, aux amours, à l'éloquence même ; elles étoient l'emblême sensible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignoit dansantes et se tenant par la main ; on n'entroit dans leurs temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont insulté à la mythologie fabuleuse devoient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes, qui annoncent des vérités dont résulteroit la félicité du genre humain.

Le mot de *grace* est d'un usage très-fréquent dans les arts. Il semble cependant qu'on a toujours attribué au sens qu'il emporte avec lui quelque chose d'indécis, de mystérieux, et que, par une convention générale, on s'est contenté de sentir à peu près ce qu'il veut dire sans l'expliquer. Seroit-il vrai que la *grace*, qui a tant de pouvoir sur nous, naquît d'un principe inexplicable? Et peut-on penser que, pour l'imiter dans les ouvrages des arts, il suffise d'un sentiment aveugle et d'une certaine disposition qu'on ne peut comprendre? Non, sans doute. Je crois, pour me renfermer dans ce qui regarde l'art de la peinture, que la *grace* des figures imitées, comme celle des corps vivans, consiste principalement dans la parfaite structure des membres, dans leur exacte proportion, et dans la justesse de leurs emmanchemens. C'est dans les mouvemens et les attitudes d'un homme ou d'une femme qu'on distingue sur-tout cette *grace* qui charme les yeux :

or, si les membres ont la mesure qu'ils doivent avoir, relativement à leur usage; si rien ne nuit à leur développement; si enfin les charnières et les jointures sont tellement parfaites que la volonté de se mouvoir ne trouve aucun obstacle, et que les mouvemens doux et lians se fassent successivement dans l'ordre le plus précis, c'est alors que l'idée que nous exprimons par le mot de *grace* sera excitée : et qu'on n'avance pas comme une objection raisonnable, qu'une figure, sans être telle que je viens de la décrire, peut avoir une certaine grace particulière; qu'on ne dise pas qu'il y a des défauts auxquels certaines *graces* sont attachées. Il seroit impossible, à ce que je crois, de prouver que cela doit être ainsi; et, lorsqu'on essaieroit d'établir l'opinion que j'attaque, on démêleroit sans doute, dans l'examen des faits, des circonstances étrangères, des goûts particuliers, des usages établis, des habitudes qui tiennent aux mœurs, enfin des préjugés sur lesquels on fonde le sentiment que j'attaque. Rien ne me paroît devoir contribuer davantage à la corruption des arts et des lettres, que d'établir qu'il y a des moyens de plaire et de réussir, indépendans des grands principes que la raison et la nature ont établis. On a peut-être un aussi grand tort de séparer, comme on le fait aujourd'hui, l'idée de la beauté de celle des *graces*, que de trop distinguer dans les lettres un bon ouvrage d'avec un ouvrage de goût. Un peintre, en peignant une figure de femme, croit lui avoir donné la *grace* qui lui convient, en la rendant plus longue d'une tête qu'elle ne doit l'être, c'est-à-dire, en donnant neuf fois la longueur de la tête à sa figure, au lieu de huit. Seroit-il possible qu'on arrivât, par un secret si facile, à cet effet si puissant, à cette *grace* qu'on rencontre si rarement? Non, sans doute. Mais il est plus aisé de prendre ce moyen que d'observer parfaitement la construction intérieure des membres, la juste position et le jeu des muscles, le mouvement des jointures et le balancement des corps. Il arrive quelquefois cependant que l'artiste dont j'ai parlé fait une illusion passagère; mais il ne doit ce succès qu'à un examen aussi peu réfléchi et aussi aveugle que son travail. C'est ainsi qu'un ouvrage dont le plan n'est pas rempli, ou qui en

manque, dans lequel la raison est souvent blessée, où la langue n'est pas respectée, usurpe quelquefois le nom d'*ouvrage de goût*. Je laisse à juger s'il peut y avoir un goût véritable qui n'exige pas la plus juste combinaison de l'esprit et de la raison. Peut-il aussi y avoir de véritable *grace* qui n'ait pour principe la perfection des corps, relative aux usages auxquels ils sont destinés.

(*MM. de* VOLTAIRE *et* WATELET.)

GRACE *politique.*

PARDON, rémission accordée par le sonverain à un ou à plusieurs coupables.

Le droit de faire grace est le plus bel attribut de la souveraineté. Le prince, loin d'être obligé de punir toujours les fautes punissables, peut faire grace par de très-bonnes raisons; comme, par exemple, s'il revient plus d'utilité du pardon que de la peine; si le coupable ou les coupables ont rendu de grands services à l'état; s'ils possèdent des qualités éminentes; si certaines circonstances rendent leurs fautes plus excusables; s'ils sont en grand nombre; s'ils ont été séduits par d'autres exemples; si la raison particulière de la loi n'a point lieu à leur égard : dans tous ces cas et d'autres semblables, le souverain peut faire grace, et il le doit toujours pour le bien public, parce que l'utilité publique est la mesure des peines; et, lorsqu'il n'y a point de fortes raisons au souverain de faire la grace entière, il doit pencher à modérer sa justice.

A plus forte raison, le prince, dans une monarchie, ne peut pas juger lui-même : s'il le vouloit, la constitution de l'état seroit détruite; les pouvoirs intermédiaires dépendans seroient anéantis; la crainte s'empareroit de tous les cœurs : on verroit la pâleur et l'effroi sur tous les visages, et personne ne sauroit s'il seroit absous ou s'il recevroit sa grace : c'est nne excellente remarque de l'auteur de l'Esprit des Lois. Lorsque Louis XIII, ajoute-t-il pour la confirmer, voulut être juge dans le procès du duc de la Valette, le président de Bellièvre déclara qu'il voyoit dans cette affaire une chose inouïe, un prince songer à opiner au procès d'un de ses sujets; que les rois ne s'étoient réservé que les graces, et renvoyoient toujours les condamnations vers leurs officiers : votre majesté, continua-t-il, voudroit-elle voir sur la sellette un homme devant elle, qui, par son jugement, iroit dans une heure à la mort? que, bien au contraire, la vue seule des rois portoit les graces, et levoit les

interdits des églises. Concluons que le trône est appuyé sur la clémence comme sur la justice.

La rigueur de la justice est entre les mains des juges ; la faveur ou le droit de pardonner appartient au monarque : s'il punissoit lui-même, son aspect seroit terrible ; si sa clémence n'avoit pas les mains liées, son autorité s'aviliroit. Il faut, je l'avoue, des exemples de sévérité pour contenir le peuple ; mais il en faut également de bonté pour affermir le trône. Si le monarque ne se fait pas aimer, il ne régnera pas long-temps, ou son long règne ne sera que plus détesté. (Voyez *clémence.*)

(*M. de* JAUCOURT.)

GRACES. (*les*)

Déesses charmantes du paganisme.

Dans le grand nombre des divinités dont les poètes embellirent le monde, ils n'en imaginèrent jamais de plus aimables que les *Graces*, filles de Bacchus et de Vénus, c'est-à-dire d'un dieu qui dispense la joie aux hommes, et d'une déesse qu'on a toujours regardée comme l'ame de l'univers. Si tous les poètes ne tombent pas d'accord que les *Graces* soient filles de Vénus, au moins ils reconnoissent tous qu'elles étoient ses compagnes inséparables, et qu'elles composoient la partie la plus brillante de sa cour.

Anacréon, qui a si bien connu les divinités dont nous parlons, et qui les avoit comme faites à son badinage, ne manque presque jamais de réunir les *Graces* aux Amours. Parle-t-il du fils de Cythère, il le couronne de roses lorsqu'il danse avec les *Graces*. Presse-t-il un excellent artiste de lui graver une coupe d'argent, il lui recommande d'y représenter, à l'ombre d'une vigne, les Amours désarmés et les *Graces* riantes.

Les poètes latins tiennent le même langage. Horace, dans cette stance heureuse de son ode à Vénus, où il a l'art de renfermer en trois vers toutes les divinités du cortège de la déesse de Paphos, place les *Graces* immédiatement après Cupidon. Que le folâtre Amour, dit-il à la déesse, soit à côté de vous; que les *Graces* y paroissent dans leur air négligé; que les Nymphes et Mercure s'empressent de les suivre; enfin que la jeunesse vous y accompagne avec cet enjouement que vous seule savez lui inspirer.

La plupart des mythologistes fixent à trois le nombre des *Graces* qu'ils nomment Églé, Thalie et Euphrosine; mais, quant à leurs symbôles et à leurs attributs, on conçoit bien que l'imagination dût les varier infiniment, suivant les temps et les lieux.

On représenta d'abord ces déesses sous des figures humaines, habillées d'une gaze fine et légère, sans agraffes, sans ceinture, et laissant flotter leurs voiles négligemment au gré des vents. Bientôt après on les représenta

toutes nues, et cette coutume avoit déjà prévalu du temps de Pausanias, qui reconnoît ne pouvoir fixer l'époque où l'on cessa de leur ôter la gaze. On les trouve aujourd'hui de l'une et de l'autre manière dans les monumens qui nous restent de ces déesses; mais on les trouve le plus souvent représentées au naturel, elles se tiennent embrassées et toutes nues dans les portraits que Spanheim nous en a donnés d'après les médailles qui sont conformes aux tableaux qu'en ont fait les poètes. Horace dit:

« Les *Graces* toutes nues forment déjà leurs danses » avec les Nymphes. »

L'épithète de *belle tête* leur est assignée dans l'hymne attribuée à Homère, qui ajoute qu'elles se tiennent par la main, et dansent ensemble avec les Heures, l'Harmonie, Hébé et Vénus, déesses de la joie et du plaisir; et c'est pour cela qu'elles sont appelées *ridentes*, les déesses riantes.

On disoit généralement que les *Graces* étoient filles et vierges; peut-être parce qu'on pensoit qu'il étoit difficile que les attraits pussent subsister dans le trouble d'une passion, ou parmi les soins d'une famille. Cependant, contre l'opinion commune, Homère marie deux *Graces;* et, ce qu'il y a d'étonnant, il les partage assez mal en maris; car il donne à l'une pour époux un dieu qui dort toujours, le dieu du sommeil; et à l'autre, à la charmante Charis, il lui fait épouser ce dieu que Jupiter précipita du sacré parvis de Lemnos, et qui resta toujours boiteux de cette terrible chûte.

Nous lisons dans Pausanias qu'on voyoit à Élis les statues des trois *Graces*, où elles étoient représentées de telle sorte que l'une tenoit à la main une rose, l'autre une branche de myrte, et la troisième un dez à jouer, symboles dont cet auteur donne lui-même l'explication suivante; c'est que le myrte et la rose sont particulièrement consacrés à Vénus et aux *Graces*, et le dez désigne le penchant naturel que la jeunesse, l'âge des agrémens, a pour les jeux, les plaisirs et les ris.

Elles se tenoient, dit Horace, inséparablement par la main sans se quitter. Pourquoi? Parce que les qualités aimables sont un des plus forts liens de la société.

Elles laissoient flotter leurs voiles au gré des zéphirs, pour exprimer qu'il est une sorte de négligé qui vaut mieux que toutes les parures; ou, si l'on veut, que dans les beaux arts et dans les ouvrages d'esprit, il y a des négligences heureuses préférables à l'exactitude du travail.

Il n'étoit pas possible que des divinités de cet ordre manquassent d'autels et de temples. On prétend que ce fut Éthéocle qui leur en éleva le premier, et qui régla ce qui concernoit leur culte. Il étoit roi d'Orchomène, la plus jolie ville de la Béotie. On y voyoit une fontaine que son eau pure et salutaire rendoit célèbre par tout le monde. Près de là couloit le fleuve Céphyse, qui, par la beauté de son canal et de ses bords, ne contribuoit pas peu à embellir un si charmant séjour. On assure que les *Graces* s'y plaisoient plus qu'en aucun autre lieu de la terre. De là vient que les anciens poètes les appeloient déesses de Céphyse et déesses d'Orchomène.

Cependant toute la Grèce ne convenoit pas qu'Éthéocle eût été le premier à leur rendre les honneurs divins. Les Lacédémoniens en attribuoient la gloire à Lacédémon leur quatrième roi. Ils prétendoient qu'il avoit bâti un temple aux *Graces* dans le territoire de Sparte, sur les bords du fleuve Tiase, et que ce temple étoit le plus ancien de tous ceux où elles recevoient des offrandes. Quoi qu'il en soit, elles avoient encore des temples à Élis, à Delphes, à Perge, à Périnthe, à Bysance.

Non-seulement elles avoient des temples particuliers, elles en avoient de communs avec d'autres divinités. Ordinairement ceux qui étoient consacrés à l'Amour, l'étoient aux *Graces*. On avoit aussi coutume de leur donner place dans les temples de Mercure, parce qu'on étoit persuadé que le dieu de l'éloquence ne pouvoit se passer de leur secours; mais sur-tout les Muses et les *Graces* n'avoient qu'un même temple. Hésiode, après avoir dit que les Muses ont établi leur séjour sur l'Hélicon, ajoute que les *Graces* habitent près d'elles. Pindare confond leurs jurisdictions; et, par une de ces expressions hardies qui lui sont familières, il appelle la poésie le délicieux jardin des *Graces*.

On célébroit plusieurs fêtes en leur honneur dans le

cours de l'année; mais le printemps leur étoit principalement consacré. C'étoit proprement la saison des *Graces*. Voyez, dit Anacréon, comme au retour des Zéphirs, les *Graces* sont parées de roses.

Horace ne peint jamais la nature qui se renouvelle, sans faire entrer les *Graces* dans cette peinture Après avoir dit, en commençant une de ses odes, que par une agréable révolution les frimats font place aux beaux jours, il ajoute aussitôt qu'on voit déjà Vénus, les *Graces* et les Nymphes recommencer leurs danses.

Les personnes de bon air n'oublioient jamais de fêter les Muses et les *Graces* dans leurs repas agréables. On honoroit les unes et les autres le verre à la main, avec cette différence que, pour s'attirer la faveur des Muses, on buvoit neuf coups, au lieu que ceux qui vouloient se concilier les *Graces* n'en buvoient que trois.

Enfin les anciens aimoient à marquer leur zèle pour leurs dieux par divers monumens qu'ils élevoient à leur gloire, par des statues, par des tableaux, par des inscriptions, par des médailles. On voyoit dans la plupart des villes leurs figures faites par les plus grands maîtres. Il y avoit à Pergame un tableau de ces déesses peint par Pythagore de Paros, et un autre à Smyrne qui étoit de la main d'Apelle; Socrate avoit taillé leur statue en marbre, et Bupalus en or. Pausanias cite plusieurs ouvrages de ce genre, également recommandables par la beauté du travail et de la matière.

Elles étoient aussi représentées sur un grand nombre de médailles dont quelques-unes nous sont parvenues. Telle est une médaille grecque d'Antonin-le-Débonnaire, frappée par les Périnthiens; une de Septime-Sévère, par les habitans de Perge en Pamphilie; une autre d'Alexandre-Sévère, par la colonie flavienne dans la Thrace; et enfin une de Valérien, père de Gallien, par les Byzantins.

C'est d'après ces anciens modèles qu'on frappa, dans le quatorzième siècle, l'ingénieuse médaille de Jeanne de Navarre, où l'on représenta d'une part cette princesse, et au revers les trois *Graces*, avec la légende *ou quatre ou une* : pensée qui a beaucoup de rapport à celle qui se

trouve dans cette jolie épigramme de l'anthologie, faite sur une jeune personne, nommée *Dercyle*, qui réunissoit en elle tous les agrémens de la figure, des manières et de l'esprit : « Il y a quatre *Graces*, deux Vénus et dix » Muses; Dercyle est une Muse, une *Grace*, une Vénus. »

La principale raison peut-être qui portoit les anciens à faire leur cour aux *Graces*, c'est qu'elles étoient des divinités bienfaisantes, dont le pouvoir s'étendoit à toutes les douceurs de la vie. Elles dispensoient la gaieté, l'égalité d'humeur, les qualités riantes, la libéralité, l'éloquence, et ce charme singulier qui quelquefois tient lieu de mérite.

Mais la plus belle de toutes les prérogatives des *Graces*, c'est qu'elles présidoient aux bienfaits et à la reconnoissance.

Les Athéniens ayant secouru les habitans de la Chersonèse dans un besoin pressant, ceux-ci, pour éterniser le souvenir d'un tel service, élevèrent un autel avec cette inscription : « Autel consacré à celle des *Graces* qui pré- » side à la reconnoissance. »

En un mot, c'étoit des *Graces* que les autres divinités empruntoient tous leurs charmes. Elles étoient la source de tout ce qu'il y a de riant dans le monde; elles donnoient aux lieux, aux personnes, aux ouvrages, à chaque chose en son genre, ce dernier agrément qui embellit les autres perfections, et qui en est comme la fleur.

On ne pouvoit tenir que d'elles seules ce don, sans lequel les autres sont inutiles; je veux dire le don de plaire. Aussi, parmi tant de déesses du paganisme, il n'y en avoit point qui eussent un plus grand nombre d'adorateurs. Tous les états de l'un et de l'autre sexe, toutes les professions, tous les âges, leur adressoient des vœux, et leur présentoient de l'encens. Chaque science et chaque art avoit en particulier sa divinité tutélaire; mais tous les arts et toutes les sciences reconnoissoient l'empire des *Graces*. Les orateurs, les historiens, les peintres, les statuaires, les musiciens, et généralement tous ceux qui cherchoient à mériter l'approbation publique, ne se promettoient un heureux succès qu'autant qu'ils pouvoient se les rendre favorables.

Les plus grands poètes chantèrent des hymnes à leur honneur; Anacréon et Sapho, Bion et Moschus, si tendres et si fleuris, les invoquèrent toujours; et Pindare consacra la dernière de ses olympiques à leur gloire. Cette ode est un si bel éloge des *Graces*, qu'on peut dire qu'elles y ont-elles-mêmes travaillé.

Un des aimables poètes de nos jours, qui a quitté la lyre pour le chapeau de cardinal, et qui vraisemblablement ne la reprendra jamais, aujourd'hui qu'il est archevêque, a courtisé les *Graces* dans les temps heureux de son indépendance, et leur a adressé une épître délicate, qu'Anacréon ne désavoueroit pas. J'en citerai quelques morceaux qui doivent plaire à tout le monde.

O vous qui parez tous les âges,
Tous les talens, tous les esprits . . . . .
Vous que les Plaisirs et les Ris
Suivent en secret chez les sages,
GRACES, c'est à vous que j'écris.
Compagnes de l'aimable enfance,
Vous présidez à tous ses jeux,
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'Amour, le Plaisir, la Beauté,
Ces trois enfans de la Jeunesse,
N'ont qu'un empire limité
Si vous ne les suivez sans cesse.
L'Amour à travers son bandeau
Voit tous les défauts qu'il nous cache;
Rien à ses yeux n'est toujours beau;
Et, quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau,
Vos mains rallument son flambeau,
Et serrent le nœud qui l'attache
Jusques sur le bord du tombeau.
. . . . . .
Junon, après mille disgraces,
Après mille transports jaloux,
Enchaîne son volage époux
Avec la ceinture des *Graces*.
. . . . . .
Jadis le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse
Des *Graces* que dans sa jeunesse
Chantoit l'amante de Phaon.
. . . . . .

La mort de l'ombre de ses ailes
N'a point encore enveloppé
Leurs chansonnettes immortelles
Dont l'univers est occupé.

. . . . . .

Les *Graces* seules embellissent
Nos esprits, ainsi que nos corps ;
Et nos talens sont les ressorts
Que leurs mains légères polissent.
Les *Graces* entourent de fleurs
Le sage compas d'Uranie ;
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du Génie ;
Enseignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verser la tragédie.
Malheur à tout esprit grossier
Qui les méprise ou les ignore !
Le cœur qui les sent les adore,
Et peut seul les apprécier.

(ANONYME.)

GRACIEUX.

GRACIEUX est un terme qui manquoit à notre langue, et qu'on doit à Ménage. Bouhours, en avouant que Ménage en est l'auteur, prétend qu'il en a fait aussi l'emploi le plus juste, en disant : *Pour moi de qui les vers n'ont rien de gracieux.* Le mot de Ménage n'en a pas moins réussi. Il veut dire plus qu'*agréable* : il indique l'envie de plaire, des manières *gracieuses*, un air *gracieux*. Boileau, dans son ode sur Namur, semble l'avoir employé d'une façon impropre, pour signifier moins fier, abaissé, modeste :

Et désormais *gracieux*,
Allez à Liège, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

La plupart des peuples du Nord disent notre *gracieux* souverain, apparemment qu'ils entendent bienfaisant. De *gracieux* on a fait disgracieux, comme de grace on a fait disgrace ; des paroles disgracieuses, une aventure disgracieuse. On dit disgracié, et on ne dit pas gracié. On commence à se servir du mot gracieuser, qui signifie recevoir, parler obligeamment ; mais ce mot n'est pas encore employé par les bons écrivains dans le style noble.

Le sens du mot *gracieux* n'est pas toujours absolument analogue à celui de grace. On dit bien : un pinceau *gracieux*, un style *gracieux*, un tour *gracieux* dans l'expression ; et cela signifie un pinceau, un style, un tour qui a de la grace : mais on dit aussi : un sujet *gracieux* et des images *gracieuses ;* et alors *gracieux* signifie ce qui porte à l'esprit, à l'imagination, à l'ame, des idées, des peintures, des sentimens doux et agréables. Le *gracieux* se compose de l'élégant, du riant et du noble. Un tableau de l'Albane, du Corrége, de Claude Lorrain, est *gracieux :* un tableau de Téniers, de Rembrant, de Michel-Ange, ne l'est pas. Une scène du Pastor Fido ou de l'Aminte

l'Aminte est *gracieuse ;* une scène de Molière est plaisante; une scène de Corneille est sublime. On trouve dans l'Arioste, dans le Tasse, dans le Télémaque, des peintures *gracieuses*. On en voit peu dans Homère, si ce n'est l'allégorie de la ceinture de Vénus.

Le mot *gracieux* s'applique, en matière bénéficiale, à une forme particulière de provisions qu'on appelle en forme *gracieuse*.

(*M. de* VOLTAIRE.)

GRAND, GRANDEUR.

C'est un des mots le plus fréquemment employés dans le sens moral, et avec le moins de circonspection. *Grand* homme, *grand* génie, *grand* esprit, *grand* capitaine, *grand* philosophe, *grand* orateur, *grand* poète; on entend par cette expression quiconque dans son art passe de loin les bornes ordinaires. Mais comme il est difficile de poser ces bornes, on donne souvent le nom de *grand* au médiocre.

On se trompe moins dans les significations de ce terme au physique. On sait ce que c'est qu'un *grand* orage, un *grand* malheur, une *grande* maladie, de *grands* biens, une *grande* misère.

Quelquefois le terme *gros* est mis au physique pour *grand*, mais jamais au moral. On dit de gros biens, pour *grandes* richesses; une grosse pluie, pour *grande* pluie; mais non pas gros capitaine, pour *grand* capitaine; gros ministre, pour *grand* ministre; *grand* financier signifie un homme très-intelligent dans les finances de l'état; gros financier, ne veut dire qu'un homme enrichi dans la finance.

Le *grand* homme est plus difficile à définir que le *grand* artiste. Dans un art, dans une profession, celui qui a passé de loin ses rivaux, ou qui a la réputation de les avoir surpassés, est appelé *grand* dans son art, et semble n'avoir eu besoin que d'un seul mérite. Mais le *grand* homme doit réunir des mérites différens. Gonsalve, surnommé le *grand* capitaine, qui disoit que la toile d'honneur doit être grossièrement tissue, n'a jamais été appelé *grand* homme. Il est plus aisé de nommer ceux à qui l'on doit refuser l'épithète de *grand* homme, que de trouver ceux à qui on doit l'accorder. Il semble que cette dénomination suppose quelques *grandes* vertus. Tout le monde convient que Cromwel étoit le général le plus intrépide de son temps, le plus profond politique, le plus capable de conduire un parti, un parlement, une armée. Nul écrivain cependant ne lui donne le titre de *grand* homme,

parce qu'avec de *grandes* qualités il n'eut aucune *grande* vertu.

Il paroît que ce titre n'est le partage que du petit nombre d'hommes dont les vertus, les travaux et les succès, ont éclaté. Les succès sont nécessaires, parce qu'on suppose qu'un homme toujours malheureux l'a été par sa faute.

Le titre de *grand* homme tout court ne convient proprement qu'aux *grands* génies de deux espèces de professions, illustres et importantes: la première est celle des génies spéculatifs, appliqués à perfectionner celles des connoissances humaines qui sont le plus importantes au bonheur des hommes, comme a fait Descartes: l'autre profession illustre et importante, est des génies plus praticiens que spéculatifs; elle regarde la *grande* augmentation du bonheur, non des hommes en général, mais d'une nation en particulier: telle est la profession et l'emploi des rois, des ministres, des généraux d'armée, des premiers magistrats, qui, tous, avec de *grands* talens, peuvent devenir de *grands* hommes, si la plus *grande* utilité publique est le motif de leur entreprise; par-là Heuri IV fut non-seulement un *grand* roi, mais un *grand* homme. Au contraire, Charles-Quint, pour n'avoir fait du bien qu'à des courtisans avides, et n'avoir cherché que son propre avantage et non celui de ses sujets, est parvenu à la vérité au titre de roi illustre, de *grand* empereur, entre les empereurs. On peut avec justice l'appeler *Charles-le-Grand;* mais de là au *grand* homme il y a encore un espace prodigieux. Epaminondas rendit d'importans services, non-seulement à sa patrie, mais à toute la Grèce, en détruisant la tyrannie des Lacédémoniens: il est donc un *grand* homme Alexandre, qu'est-il? Un guerrier, un roi d'une *grande* réputation, en un mot un homme illustre, et plus illustre par ses succès que par ses bienfaits envers sa patrie. Scipion est véritablement *grand* homme. César n'eut point d'Annibal à vaincre; et s'il eût perdu la vie à Pharsale, il eût été comparé justement à Catilina: aussi, au lieu du titre de *grand* homme, il mérite plutôt celui de scélérat illustre. Sylla fut un scélérat

du même genre, mais il mourut *grand* homme: le dernier Caton a droit de marcher à côté de Scipion.

Grand tout court exprime seulement une dignité. C'est en Espagne un nom appellatif honorifique, distinctif, que le roi donne aux personnes qu'il veut honorer. Les *grands* se couvrent devant le roi, ou avant de lui parler, ou après lui avoir parlé, ou seulement en se mettant en leur rang avec les autres.

Charles-Quint confirma à seize principaux seigneurs les priviléges de la *grandesse ;* cet empereur, roi d'Espagne, accorda les mêmes honneurs à beaucoup d'autres. Ses successeurs en ont toujours augmenté le nombre. Les *grands* d'Espagne ont long-temps prétendu être traités comme les électeurs et les princes d'Italie. Ils ont à la cour de France les mêmes honneurs que les pairs.

Le titre de *grand* a toujours été donné en France à plusieurs premiers officiers de la couronne, comme *grand* sénéchal, *grand* maître, *grand* chambellan, *grand* écuyer, *grand* échanson, *grand* panetier, *grand* veneur, *grand* louvetier, *grand* fauconier. On leur donna ce titre par prééminence, pour les distinguer de ceux qui servoient sous eux. On ne le donna ni au chancelier ni aux maréchaux, quoique le connétable fût le premier des *grands* officiers, le chancelier le second officier de l'état, et le maréchal le second officier de l'armée. La raison en est qu'ils n'avoient point de vice-gérens, de sous-connétables, de sous-maréchaux, de sous-chanceliers, mais des officiers d'une autre domination qui exécutoient leurs ordres; au lieu qu'il y avoit des maîtres d'hôtel sous le *grand* maître, des chambellans sous le *grand* chambellan, des écuyers sous le *grand* écuyer, etc.

Grand, qui signifie *grand* seigneur, a une signification plus étendue et plus incertaine; nous donnons ce titre au sultan des Turcs, qui prend celui de *padisha*, auquel *grand* seigneur ne répond point. On dit un *grand*, en parlant d'un homme d'une naissance distinguée, revêtu de dignités; mais il n'y a que les petits qui le disent. Un homme de quelque naissance ou un peu illustré ne donne ce nom à personne. Comme on appelle communément

grand seigneur celui qui a de la naissance, des dignités et des richesses, la pauvreté semble ôter ce titre. On dit un pauvre gentilhomme, et non pas un pauvre *grand* seigneur.

Grand est autre que puissant; on peut être l'un et l'autre. Mais le puissant désigne une place importante : le *grand* annonce plus d'extérieur et moins de réalité. Le puissant commande : le *grand* a des honneurs.

On a de la *grandeur* dans l'esprit, dans les sentimens, dans les manières, dans la conduite. Cette expression n'est point employée pour les hommes d'un rang médiocre, mais pour ceux qui, par leur état, sont obligés à montrer de l'élévation. Il est bien vrai que l'homme le plus obscur peut avoir plus de *grandeur* d'ame qu'un monarque. Mais l'usage ne permet pas qu'on dise ce marchand, ce fermier, s'est conduit avec *grandeur*, à moins que dans une circonstance singulière et par opposition on ne dise, par exemple, le fameux négociant qui reçut Charles-Quint dans sa maison, et qui alluma un fagot de canelle avec une obligation de cinquante mille ducats qu'il avoit de ce prince, montra plus de *grandeur* d'ame que l'empereur.

On donnoit autrefois le titre de *grandeur* aux hommes constitués en dignité. Les curés, en écrivant aux évêques, les appeloient encore *votre grandeur*. Ces titres, que la bassesse prodigue et que la vanité reçoit, ne sont plus guère en usage.

La hauteur est souvent prise pour de la *grandeur*. Qui étale la *grandeur*, montre la vanité. On s'est épuisé à écrire sur la *grandeur*, selon ce mot de Montagne : *Nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire.*

Ce terme *grandeur*, en physique et en géométrie, est souvent absolu, et ne suppose aucune comparaison; il est synonyme de quantité, d'étendue. En morale, il est relatif, et porte l'idée de supériorité. Ainsi, quand on l'applique aux qualités de l'esprit ou de l'ame, ou collectivement à la personne, il exprime un haut degré d'élévation au dessus de la multitude.

Mais cette élévation peut être ou naturelle, ou factice; et c'est là ce qui distingue la *grandeur* réelle de la *grandeur* d'institution. Essayons de les définir.

La *grandeur* d'ame, c'est-à-dire, la fermeté, la droiture, l'élévation des sentimens, est la plus belle partie de la *grandeur* personnelle. Ajoutez-y un esprit vaste, lumineux, profond, et vous aurez un *grand* homme.

Dans l'idée collective et générale de *grand* homme, il semble que l'on devroit comprendre les plus belles proportions du corps; le peuple n'y manque jamais. On est surpris de lire qu'Alexandre étoit petit; et l'on trouve Achille bien plus *grand*, lorsqu'on voit dans l'Iliade qu'aucun de ses compagnons ne pouvoit remuer sa lance. Cette propension que nous avons tous à mêler du physique au moral dans l'idée de la *grandeur*, vient, 1° de l'imagination qui veut des mesures sensibles; 2° de l'épreuve habituelle que nous faisons de l'union de l'ame et du corps, de leur dépendance et de leur action réciproque, des opérations qui résultent du concours de leurs facultés. Il étoit naturel sur-tout que, dans les temps où la supériorité entre les hommes se décidoit à force de bras, les avantages corporels fussent mis au nombre des qualités héroïques. Dans des siècles moins barbares on a rangé dans leurs classes les qualités qui nous sont communes avec les bêtes, et que les bêtes ont au dessus de nous. Un *grand* homme a été dispensé d'être beau, nerveux et robuste.

Mais il s'en faut bien que, dans l'opinion du vulgaire, l'idée de *grandeur* personnelle soit réduite encore à sa pureté philosophique. La raison est esclave de l'imagination, et l'imagination est esclave des sens. Celle-ci mesure les causes morales à la *grandeur* physique des effets qu'elles ont produits, et les apprécie à la toise.

Il est vraisemblable que celui des rois d'Egypte qui avoit fait élever la plus haute des pyramides, se croyoit le plus grand des rois; c'est à peu près ainsi que l'on juge vulgairement ce qu'on appelle *les grands hommes*.

Le nombre des combattans qu'ils ont armés ou qu'ils ont vaincus, l'étendue du pays qu'ils ont ravagée ou conquise, le poids dont leur fortune a été dans la balance du monde, sont comme les matériaux de l'idée de *grandeur* que l'on attache à leur personne. La réponse du pirate à Alexandre, *quia tu magnâ classe imperator*,

exprime avec autant de force que de vérité notre manière de calculer et de peser la *grandeur* humaine.

Un roi qui aura passé sa vie à entretenir dans ses états l'abondance, l'harmonie et la paix, tiendra peu de place dans l'histoire. On dira froidement de lui, il fut bon: on ne dira jamais, il fut grand. Louis IX seroit oublié, sans la déplorable expédition des croisades.

A-t-on jamais entendu parler de la *grandeur* de Sparte, incorruptible par ses mœurs, inébranlable par ses lois, invincible par la sagesse et l'austérité de sa discipline. Est-ce à Rome vertueuse et libre que l'on pense en rappelant sa *grandeur?* L'idée qu'on y attache est formée de toutes les causes de sa décadence. On appelle *sa grandeur* ce qui entraîna sa ruine; l'éclat des triomphes, le fracas des conquêtes, les folles entreprises, les succès insoutenables, les richesses corruptrices, l'enflure du pouvoir, et cette domination vaste dont l'étendue faisoit la foiblesse, et qui alloit crouler sous son propre poids.

Ceux qui ont eu l'esprit assez juste pour ne pas altérer, par tout cet alliage physique, l'idée morale de *grandeur*, ont cru du moins pouvoir la restreindre à quelques-unes des qualités qu'elle embrasse : car, où trouver un *grand* homme, à prendre ce terme à la rigueur?

Alexandre avoit de l'étendue dans l'esprit, et de la force dans l'ame : mais voit-on dans ses projets ce plan de justice et de sagesse qui annonce une ame élevée et un génie lumineux, ce plan qui embrasse et dispose l'avenir, où tous les revers ont leur ressource, tous les succès leurs avantages, où tous les maux inévitables sont compensés par de plus grands biens? Les vues de César étoient plus belles et plus sages. Mais il faut commencer par l'absoudre du crime de haute-trahison, et oublier le citoyen dans l'empereur, pour trouver en lui un *grand* homme. Il en est à peu près de même de tous les princes auxquels la flatterie ou l'admiration a donné le nom de *grands*. Ils l'ont été dans quelques parties, dans la législation, dans la politique, dans l'art de la guerre, dans le choix des hommes qu'ils ont employés; et au lieu de dire, il a telle ou telle *grande* qualité, on a dit du guerrier, du poli-

tique, du législateur : c'est un *grand* homme. Nous ne connoissons dans l'antiquité qu'un seul homme d'état qui ait rempli dans toute son étendue l'idée de la véritable *grandeur* : c'est Antonin ; et un seul homme privé, c'est Socrate.

Il est une *grandeur* factice ou d'institution qui n'a rien de commun avec la *grandeur* personnelle. Il faut des *grands* dans un état ; et l'on n'a pas toujours de *grands* hommes. On a donc imaginé d'élever au besoin ceux qu'on ne pouvoit agrandir ; et cette élévation artificielle a pris le nom de *grandeur*. Ce terme, au singulier, est donc susceptible de deux sens ; et les *grands* n'ont pas manqué de se prévaloir de l'équivoque. Mais son pluriel (les *grandeurs*) ne présente plus rien de personnel : c'est le terme abstrait de *grand* dans son acception politique ; en sorte qu'un *grand* homme peut n'avoir aucun des caractères qui distinguent ce qu'on appelle *les grands*, et qu'un *grand* peut n'avoir aucune des qualités qui constituent le *grand* homme.

Mais un *grand* dans un état tient la place d'un *grand* homme ; il le représente ; il en a le volume, quoiqu'il arrive souvent qu'il n'en ait pas la solidité. Rien de plus beau que de voir réunis le mérite avec la place. Ils le sont quelquefois à beaucoup d'égards, et notre siècle en a des exemples : mais, sans faire la satyre d'aucun temps ni d'aucun pays, nous dirons un mot de la condition et des mœurs des *grands*, tels qu'il en est par-tout, en protestant d'avance contre toute allusion et toute application personnelle.

Un *grand* doit être auprès du peuple l'homme de la cour, et à la cour l'homme du peuple. L'une et l'autre de ces fonctions demandent ou un mérite recommandable, ou, pour y suppléer, un extérieur imposant. Le mérite ne se donne point ; mais l'extérieur peut se prescrire : on l'étudie, on le compose ; c'est un personnage à jouer. L'extérieur d'un *grand* devroit être la décence et la dignité. La décence est une dignité négative, qui consiste à ne rien se permettre de ce qui peut avilir ou dégrader son état, y attacher le ridicule, ou y répandre le mépris.

Il s'agit de modifier les dehors de la *grandeur*, suivant le goût, le caractère et les mœurs des nations. Une gravité taciturne est ridicule en France; elle l'auroit été à Athènes. Une politesse légère eût été ridicule à Lacédémone; elle le seroit en Espagne. La popularité des pairs d'Angleterre seroit déplacée dans les nobles Vénitiens. C'est ce que l'exemple et l'usage nous enseignent sans étude et sans réflexion. Il semble donc assez facile d'être *grand* avec décence.

Mais la dignité positive dans un *grand* est l'accord parfait de ses actions, de son langage, de sa conduite, en un mot, avec la place qu'il occupe. Or cette dignité suppose le mérite, et un mérite égal au rang. C'est ce qu'on appelle *payer de sa personne*. Ainsi les premiers hommes de l'état devroient faire les plus *grandes* choses; condition toujours pénible, souvent impossible à remplir.

Il a donc fallu suppléer à la dignité par la décoration; et cet appareil a produit son effet. Le vulgaire a pris le fantôme pour la réalité; il a confondu la personne avec la place. C'est une erreur qu'il faut lui laisser, car l'illusion est la reine du peuple.

Mais, qu'il nous soit permis de le dire, les *grands* sont quelquefois les premiers à détruire cette illusion par une hauteur révoltante.

Celui qui, dans les *grandeurs*, ne sait que représenter, devroit savoir qu'il n'éblouit pas tout le monde, et ménager du moins ses confidens pour les engager au silence. Qu'un homme qui voit les choses en elles-mêmes, qui respecte les préjugés, et qui n'en a point, se montre à l'audience d'un *grand* avec sa simplicité modeste; que celui-ci le reçoive avec cet air de supériorité qui protège et humilie, le sage n'en sera ni offensé ni surpris; c'est une scène pour le peuple. Mais quand la foule s'est écoulée, si le *grand* conserve sa gravité froide et sévère; si son maintien et son langage ne daignent pas s'humaniser, l'homme simple se retire en souriant, et disant de l'homme superbe ce qu'on disoit du comédien Baron : il joue encore hors du théâtre.

Il le dit tout bas, et il ne le dit qu'à lui-même; car le sage est bon citoyen. Il sait que la *grandeur*, même

fictive, exige des ménagemens. Il respectera dans celui qui en abuse, ou les aïeux qui la lui ont transmise, ou le choix du prince qui l'en a décoré, ou, quoi qu'il en soit, la constitution de l'état qui demande que les *grands* soient en honneur, et à la cour, et parmi le peuple.

Mais tous ceux qui ont la pénétration du sage n'en ont pas la modération. Dans un monde cultivé sur-tout, la vanité des petits humiliée a des yeux de lynx pour pénétrer la petitesse orgueilleuse des *grands;* et celui qui, en faisant sentir le poids de sa *grandeur*, en laisse apercevoir le vuide, peut s'assurer qu'il est de tous les hommes le plus sévèrement jugé.

Un homme de mérite, élevé aux *grandeurs*, tâche de consoler l'envie et d'échapper à la malignité. Mais malheureusement celui qui a le moins à prétendre est toujours celui qui exige le plus. Moins il soutient sa *grandeur* par lui-même, plus il l'appesantit sur les autres. Il s'incorpore ses terres, ses équipages, ses aïeux et ses valets, et, sous cet attirail, il se croit un colosse. Proposez-lui de sortir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est pas à lui; osez le distinguer de sa naissance et de sa place, c'est lui arracher la plus chère partie de son existence: réduit à lui-même, il n'est plus rien. Etonné de se voir si haut, il prétend vous inspirer le respect qu'il s'inspire à lui-même. Il s'habitue, avec ses valets, à humilier des hommes libres; et tout le monde est peuple à ses yeux.

C'est ainsi que la plupart des *grands* se trahissent et nous détrompent; car un seul mécontent qui a leur secret suffira pour le répandre, et leur personnage n'est plus que ridicule dès que l'illusion a cessé.

Qu'un *grand* qui a besoin d'en imposer à la multitude, s'observe donc avec les gens qui pensent, et qu'il se dise à lui-même ce que diroient de lui ceux qu'il auroit reçus avec dédain, ou rebuté avec arrogance.

Qui es-tu donc pour mépriser les hommes, et qui t'élève au dessus d'eux? Tes services, tes vertus? Mais combien d'hommes obscurs plus vertueux que toi, plus laborieux, plus utiles! Ta naissance? on la respecte; on salue en toi l'ombre de tes ancêtres: mais est-ce à

l'ombre à s'enorgueillir des hommages rendus au corps ? Tu aurois lieu de te glorifier si l'on donnoit ton nom à tes aïeux, comme on donnoit au père de Caton le nom de ce fils, la lumière de Rome ; mais quel orgueil peut t'inspirer un nom qui ne te doit rien, et que tu ne dois qu'au hasard ? la naissance excite l'émulation dans les *grandes* ames, et l'orgueil dans les petites. Ecoute des hommes qui pensoient noblement, et qui savoient apprécier les hommes. Point de rois qui n'aient eu pour aïeux des esclaves ; point d'esclaves qui n'aient eu des rois pour aïeux. (*Plat.*) Personne n'est né pour notre gloire : ce qui fut avant nous n'est point à nous. (*Senec.*) En un mot, la gloire des ancêtres se communique comme la flamme ; mais, comme la flamme, elle s'éteint si elle manque de nourriture, et le mérite en est l'aliment. Consulte-toi, rentre en toi-même.

Il n'y a que la véritable *grandeur*, nous dira-t-on, qui puisse soutenir cette épreuve. La *grandeur* factice n'est imposante que par ses dehors. Hé bien, qu'elle ait un cortège fastueux et des mœurs simples ; ce qu'elle aura de dominant sera de l'état, non de la personne : mais un *grand*, dont le faste est dans l'ame, nous insulte corps à corps. C'est l'homme qui dit à l'homme : tu rampes au dessous de moi : ce n'est pas du haut de son rang, c'est du haut de son orgueil qu'il nous regarde et nous méprise.

Mais ne faut-il pas un mérite supérieur pour conserver des mœurs simples dans un rang si élevé ? Cela peut être, et cela prouve qu'il est très-difficile d'occuper décemment les *grandeurs* sans les remplir, et de n'être pas ridicule par-tout où l'on est déplacé.

Un *grand*, lorsqu'il est un *grand* homme, n'a recours ni à cette hauteur humiliante qui est le singe de la dignité, ni à ce faste imposant qui est le fantôme de la gloire, et qui ruine la haute noblesse par la contagion de l'exemple et l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du sage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à se montrer tel qu'il est. Le respect le devance, la vénération l'environne. Sa vertu le couvre tout entier ; elle est son cortège et sa

pompe. Sa *grandeur* a beau se ramasser en lui-même, et se dérober à nos hommages, nos hommages vont la chercher. Mais qu'il faut avoir un sentiment noble et pur de la véritable *grandeur* pour ne pas craindre de l'avilir en la dépouillant de tout ce qui lui est étranger ! Qui d'entre les *grands* de notre âge voudroit être surpris, comme Fabrice par les ambassadeurs de Pyrrhus, faisant cuire ses légumes ?

(*MM. de* VOLTAIRE *et* MARMONTEL.)

GRANDEUR *d'ame*.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de prouver que la *grandeur d'ame* est quelque chose de réel : il est difficile de ne pas sentir dans un homme qui maîtrise la fortune, qui, par des moyens puissans, arrive à des fins élevées, et qui subjugue les autres hommes par son activité, par sa patience, ou par de profonds conseils ; il est difficile, dis-je, de ne pas sentir dans un génie de cet ordre une noble dignité : cependant il n'y a rien de pur dont nous n'abusions.

La *grandeur d'ame* est un instinct élevé qui porte les hommes au grand, de quelque nature qu'il soit ; mais qui les tourne au bien ou au mal, selon leurs passions, leurs lumières, leur éducation, leur fortune, etc. ; égale à tout ce qu'il y a sur la terre de plus élevé ; tantôt elle cherche à soumettre, par toutes sortes d'efforts et d'artifices, les choses humaines à elle ; et tantôt, dédaignant ces choses, elle s'y soumet elle-même, sans que sa soumission l'abaisse : pleine de sa propre *grandeur*, elle s'y repose en secret, contente de se posséder. Qu'elle est belle, quand la vertu dirige tous ses mouvemens ! mais qu'elle est dangereuse, alors qu'elle se soustrait à la règle ! Représentez-vous Catilina au dessus de tous les préjugés de sa naissance, méditant de changer la face de la terre, et d'anéantir le nom romain : concevez ce génie audacieux, menaçant le monde du sein des plaisirs, et formant d'une troupe de voluptueux et de voleurs un corps redoutable aux armées et à la sagesse de Rome. Qu'un homme de ce caractère auroit porté loin la vertu, s'il eût tourné au bien ! mais des circonstances malheureuses le poussèrent au crime. Catilina étoit né avec un amour ardent pour les plaisirs ; la sévérité des lois l'aigrissoit en contraignant ses goûts. Sa dissipation et ses débauches l'engagèrent peu à peu à des projets criminels : ruiné, décrié, traversé, il se trouva dans un état où il lui étoit moins facile de gouverner la république que de la détruire ; ne pouvant être le héros de sa patrie, il en méditoit la conquête. Ainsi les hommes sont souvent

portés au crime par de fatales rencontres, ou par leur situation : ainsi leur vertu dépend de leur fortune. Que manquoit-il à César ? que d'être né souverain. Il étoit bon, magnanime, genéreux, brave, clément ; personne n'étoit plus capable de gouverner le monde, et de le rendre heureux : s'il eût eu une fortune égale à son génie, sa vie auroit été sans tache ; mais César, n'étant pas né roi, n'a passé que pour un tyran.

De là il s'ensuit qu'il y a des vices qui n'excluent pas les grandes qualités, et par conséquent de grandes qualités qui s'éloignent de la vertu. Je reconnois cette vérité avec douleur : il est triste que la bonté n'accompagne pas toujours la force, que l'amour du juste ne prévale pas nécessairement sur tout autre amour dans tous les hommes et dans tout le cours de leur vie ; mais non-seulement les grands hommes se laissent entraîner au vice, les vertueux mêmes se démentent, et sont inconstans dans le bien. Cependant ce qui est sain est sain, ce qui est fort est fort. Les inégalités de la vertu, les foiblesses qui l'accompagnent, les vices qui flétrissent les plus belles vies ; ces défauts inséparables de notre nature, mêlés si manifestement de *grandeur* et de petitesse, n'en détruisent pas les perfections : ceux qui veulent que les hommes soient tout-bons ou tout méchans, nécessairement grands ou petits, ne les ont pas approfondis. Il n'y a rien de parfait sur la terre ; tout y est mélangé et fini ; les mines ne nous donnent point d'or pur.

(*M.* FORMEY.)

GRASSEIEMENT. *

C'est un défaut de l'organe qui gâte la prononciation ordinaire, celle que nous desirons dans la déclamation et dans le chant, sur-tout dans celui du théâtre. On parle gras, on chante gras lorsqu'on donne le son *r*, comme si elle étoit précédée d'un *c* ou d'un *g*, et qu'on dit *l*, comme si elle étoit un *y*, sur-tout quand elle est double. Ainsi le mot *race*, dans la bouche de ceux qui grasseient, sonne comme le mot *grace* ou *crace* dans celle des gens qui parlent ou qui chantent bien ; et au lieu de dire carillon, groseille, on prononce niaisement caryon, groseye.

Les *grasseiemens* sur les autres lettres de la langue sont au moins aussi insupportables. Il y en a sur le *c* qu'on prononce, comme s'il étoit un *t*. On a mis sur le théâtre des personnages de ce genre qui y ont beaucoup grasseyé et fait rire. Il y a eu un motif raisonnable de ridiculiser ce défaut, rarement naturel, et qui presque toujours n'est produit que par l'affectation ou par la mignardise.

On a vu sur le théâtre lyrique une jeune actrice qui auroit peut-être distrait les spectateurs de ce défaut, si sa voix avoit secondé son talent. Elle arriva un jour sur la scène par ce monologue qu'on eut la mal-adresse de lui faire chanter.

> Déesse des amours, Vénus, daigne m'entendre ;
> Sois sensible aux soupirs de mon cœur amoureux.

Il est rare que, dans les premiers ans, on ne puisse pas corriger les enfans de ce vice de prononciation, qui ne vient presque jamais du défaut de l'organe : celui de *r*, par exemple, n'est formé que par un mouvement d'habitude qu'on donne aux cartilages de la gorge, et qui est poussé du dedans au dehors. Ce mouvement est inutile pour la prononciation de *r* : il est donc possible de le supprimer. Tout le monde peut aisément en faire l'expérience ; car on grasseie quand on veut.

Ce défaut est laissé aux enfans, sur-tout aux jeunes filles, lorsqu'elles paroissent devoir être jolies, comme

une espèce d'agrément qui leur devient cher, parce que la flatterie sait tout gâter.

On a grand un soin d'arrêter le *grasseiement* sur le *c*, le *d* et la double *l*, qui est le tic de presque tous les enfans, parce qu'il donne un ton pesant et un air bête. Il seroit aussi facile de les guérir de celui qui gâte la prononciation de *r;* quoiqu'il soit plus supportable, il n'en est pas moins un défaut.

Lorsqu'il est question du chant, le *grasseiement* est encore plus vicieux que dans le parler. Le son à donner change, parce que les mouvemens que le *grasseiement* emploie sont étrangers à celui que forment, pour rendre *r*, les voix sans défaut.

Sur le théâtre on ne passe guère ce défaut d'organe qu'à des talens supérieurs, qui ont l'adresse de le racheter ou par la beauté de la voix, ou par l'excellence de leur jeu. Telle fut la célèbre Pélissier, qui, dans le tragique sur-tout, employoit toutes les ressources de l'art pour rendre ce défaut moins désagréable.

Grasseyer, c'est chanter par une prononciation d'habitude ou naturelle, de son articulé de la voix : ainsi on grasseie lorsqu'on prononce les *c*, les *d* en *t*, les doubles *l* en *y;* ou lorsqu'on croasse de la gorge la lettre *r*, en sorte qu'on la fait précéder d'un *c* ou d'un *g*. C'est le plus souvent par l'habitude qu'on acquiert ce défaut très-désagréable.

Les enfans ont presque tous le *grasseiement* du *c* et du *d*, ainsi que celui des doubles *l;* ils le quittent cependant avec facilité, et l'on ne dit plus, lorsqu'on est bien élevé, tompagnie pour compagnie, ni Versayes pour Versailles. Les soins des précepteurs, quand ils le veulent, réparent sans peine le vice qu'ont donné ou laissé les complaisances des gouvernantes : on n'est pas si attentif sur le *grasseiement* de *r*, sur-tout pour les filles dont on espère de l'agrément ; on le regarde alors, en les gâtant, comme une mignardise, et on ne corrige point ce défaut, par la fausse persuasion qu'il est un surcroît de graces.

Mais il faut toujours en revenir aux principes : la prononciation ne peut être bonne que lorsqu'elle est sans défaut. Ainsi, dans l'éducation des enfans, on ne peut trop

trop veiller à la correction des défauts de la voix, de la prononciation, et du ton que leurs organes prennent souvent de leurs différens entours : dans ces momens le plus petit défaut devient successivement un désagrément; et, dans un âge plus avancé, lorsqu'on entre dans le monde, le ton qu'on a pris dans les premiers ans produit des effets presque aussi prompts que ceux qu'on voit produire au premier abord à certaines physionomies.

(*M. de* CAHUSAC.)

GRATITUDE, RECONNOISSANCE.

Ces deux mots désignent une même chose, le sentiment des bienfaits qu'on a reçus, avec cette différence que le second est toujours en règne, et que le premier, quoique plus moderne, n'ayant été hasardé que sur la fin du seizième siècle, a commencé à vieillir dans le dix-huitième. « Quant » à la *gratitude*, dit Montagne (car il me semble que » nous avons besoin de mettre ce mot en crédit), l'exem- » ple du lion qui récompensa Androchus du bienfait qu'il » avoit reçu de lui, en venant le lécher dans l'amphi- » théâtre de Rome, est un exemple de cette vertu qu'Ap- » pien et Sénèque nous ont consacré. » Autre bizarrerie de notre langue; le mot de *méconnoissance* est tombé, et le mot *ingratitude* a pris sa place.

(*M. de* JAUCOURT.)

GRAVE, GRAVITÉ.

Le mot *grave*, au sens moral, tient toujours du physique; il exprime quelque chose de poids. C'est pourquoi on dit, un homme, un auteur, des maximes de poids, pour homme, auteur, maximes *graves*. Le *grave* est au sérieux ce que le plaisant est à l'enjoué : il a un degré de plus; et ce degré est considérable. On peut être sérieux par humeur; et même faute d'idées. On est *grave* ou par bienséance, ou par l'importance des idées qui donnent de la *gravité*. Il y a de la différence entre être *grave* et être un homme *grave*. C'est un défaut d'être *grave* hors de propos. Celui qui est *grave* dans la société est rarement recherché. Un homme *grave* est celui qui s'est concilié de l'autorité plus par sa sagesse que par son maintien.

L'air décent est nécessaire par-tout; mair l'air *grave* n'est convenable que dans les fonctions d'un ministère important, dans un conseil. Quand la *gravité* n'est que dans le maintien, comme il arrive très-souvent, on dit gravement des inepties. Cette espèce de ridicule inspire de l'aversion. On ne pardonne pas à qui veut en imposer par cet air d'autorité et de suffisance.

La *gravité* est ce ton sérieux que l'homme, accoutumé à se respecter lui-même et à apprécier la dignité, non de sa personne, mais de son être, répand sur ses actions, sur ses discours et sur son maintien. Elle est dans les mœurs ce qu'est la basse fondamentale dans la musique, le soutien de l'harmonie. Inséparable de la vertu, dans les camps, elle est l'effet de l'honneur éprouvé; au barreau, l'effet de l'intégrité; dans les temples, l'effet de la piété. Sur le visage de la beauté, elle annonce la pudeur ou l'innocence, et, sur le front des gens en place, l'incorruptibilité. La *gravité* sert de rempart à l'honnêteté publique. Aussi le vice commence par déconcerter celle-là, afin de renverser plus sûrement celle-ci. Tout ce que le libertinage d'un sexe met en œuvre pour séduire la chasteté de l'autre, un prince l'emploiera pour corrompre la probité de son peuple. S'il ôte aux affaires et aux mœurs le sérieux qui les décore, dès lors toutes les vertus perdront leur sauve-

garde, et la *gravité* ne semblera qu'un masque qui rendra ridicule un homme déjà difforme. Un roi qui prend le ton railleur dans les traités publics pèche contre la *gravité*, comme un prêtre qui plaisanteroit sur la religion; et quiconque offense la *gravité*, blesse en même temps les mœurs, se manque à lui-même et à la société. Un peuple, véritablement *grave*, quoique peu nombreux, ou fort ignorant, ne paroîtra ridicule qu'aux yeux d'un peuple frivole; et celui-ci ne sera jamais vertueux. Les descendans de ces sénateurs romains que les Gaulois prirent à la barbe, devoient un jour subjuguer les Gaules.

La *gravité* est opposée à la frivolité, et non à la gaieté. La *gravité* ne sied point aux grands déshonorés par eux-mêmes; mais elle peut convenir à l'homme du bas peuple qui ne se reproche rien. Aussi remarquera-t-on que les railleurs et les plaisans de profession, plutôt que de caractère, sont ordinairement des fripons ou des libertins. La *gravité* est un ridicule dans les enfans, dans les sots et dans les personnes avilies par des métiers infâmes. Le contraste du maintien avec l'âge, le caractère, la conduite et la profession, excite alors le mépris. Lorsque la *gravité* semble demander du respect pour des objets qui ne méritent par eux-mêmes aucune sorte d'estime, elle inspire une indignation mêlée d'une pitié dédaigneuse; mais elle peut sauver une pauvreté noble et le mérite infortuné, des outrages et de l'humiliation.

L'abus de la comédie est de jeter du ridicule sur les professions les plus sérieuses, et d'ôter à des personnages importans ce masque de *gravité* qui les défend contre l'insolence et la malignité de l'envie. Les petits maîtres, les précieuses ridicules, et de semblables êtres inutiles et importuns à la société, sont des sujets comiques. Mais les médecins, les avocats et tous ceux qui exercent un ministère utile, doivent être respectés. Il n'y a point d'inconvéniens à présenter Turcaret sur la scène; mais il y en a peut-être à jouer le Tartuffe. Le financier gagne à n'exciter que la risée du peuple, mais la vraie dévotion perd beaucoup au ridicule qu'on sème sur les faux dévots.

La *gravité* diffère de la décence et de la dignité, en ce que la décence renferme les égards que l'on doit au

public; la dignité, ceux qu'on doit à sa place; et la *gravité*, ceux qu'on se doit à soi-même.

Le duc de la Rochefoucauld a dit que la *gravité* est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit. Sans examiner si cette expression, mystère du corps, est naturelle et juste, il suffit de remarquer que la réflexion est vraie pour tous ceux qui affectent la *gravité*, mais non pour ceux qui ont dans l'occasion une *gravité* convenable à la place qu'ils tiennent, aux lieux où ils sont, aux matières qu'on traite.

Un auteur *grave* est celui dont les opinions sont suivies dans les matières contentieuses. On ne le dit pas d'un auteur qui a écrit sur des choses hors de doute. Il seroit ridicule d'appeler Euclide, Archimède, des auteurs *graves*.

Il y a de la *gravité* dans le style. Tite-Live, de Thou, ont écrit avec *gravité*. On ne peut pas dire la même chose de Tacite, qui a recherché la précision, et qui laisse voir de la malignité; encore moins du cardinal de Retz, qui met quelquefois dans ses récits une gaieté déplacée, et qui s'écarte quelquefois des bienséances.

Le style *grave* évite les saillies, les plaisanteries; s'il s'élève quelquefois au sublime; si, dans l'occasion, il est touchant, il rentre bientôt dans cette sagesse, dans cette simplicité noble qui fait son caractère; il a de la force, mais peu de hardiesse. Sa plus grande difficulté est de n'être point monotone.

Affaire *grave*, cas *grave*, se dit plutôt d'une cause criminelle que d'un procès civil. Maladie *grave* suppose du danger.

(*M. de* VOLTAIRE.)

GRECS. (*les*)

La Grèce a été l'un des plus beaux pays du monde, et habitée par la nation la plus illustre de l'antiquité, quoi qu'en dise un des plus judicieux écrivains de Rome, qui cherche à diminuer la gloire des *Grecs*, en avançant que leur histoire tire son principal lustre du génie et de l'art des auteurs qui l'ont écrite. Peut-on s'empêcher de reconnoître que leurs citoyens s'élevèrent quelquefois au dessus de l'humanité? Marathon, les Thermopiles, Salamine, Platée, Mycale, la retraite des dix mille, et tant d'autres faits éclatans, exécutés dans le sein même de la Grèce pendant le cours de ses guerres domestiques, ne sont-ils pas dignes, ne sont-ils pas même au dessus des louanges que leur ont données les historiens?

Mais un éloge particulier que mérite la Grèce, c'est d'avoir produit les plus grands hommes dont l'histoire doit garder le souvenir. Rome ne peut rien opposer à un Lycurgue, à un Solon, à un Thémistocle, à un Epaminondas, et à quelques autres de cet ordre. On ne voit guère de citoyens de Rome s'élever au dessus de leur siècle et de leur nation, pour prendre un nouvel essor, et lui donner une face nouvelle. Dans la Grèce, au contraire, je vois souvent de ces génies vastes, puissans et créateurs, qui s'ouvrent un chemin nouveau, et qui, pénétrant l'avenir, se rendent les maîtres des événemens.

La Grèce abattue conserva même une sorte d'empire bien honorable sur ses vainqueurs; ses lumières dans les lettres et dans les arts soumirent l'orgueil des Romains. Les vainqueurs, devenus disciples des vaincus, apprirent une langue que les Homère, les Pindare, les Thucydide, les Xénophon, les Démosthène, les Platon, les Sophocle et les Euripide, avoient enrichie par leurs ouvrages immortels. Des orateurs, qui charmoient déjà Rome, allèrent puiser chez les *Grecs* ce talent enchanteur de tout embellir, ce goût fin et délicat qui doit guider le génie, et ces secrets de l'art qui lui prêtent une nouvelle force.

Dans les écoles de philosophie, où les citoyens les plus distingués de Rome se dépouilloient de leurs préjugés,

ils apprenoient à respecter les *Grecs ;* ils rapportoient dans leur patrie leur reconnoissance et leur admiration ; et leur république, craignant d'abuser des droits de la victoire, tâchoit, par ses bienfaits, de distinguer la Grèce des autres provinces qu'elle avoit soumises. Quelle gloire pour les lettres d'avoir épargné au pays qui les a cultivées des maux dont ses législateurs, ses magistrats et ses capitaines, n'avoient pu le garantir ! Vengées du mépris que leur témoigne l'ignorance, elles sont sûres d'être respectées tant qu'il se trouvera d'aussi justes appréciateurs du mérite que l'étoient les Romains.

Si des sciences nous passons aux beaux arts, nous n'hésiterons pas d'assurer que les *Grecs* n'ont point eu de rivaux en ce genre. C'est sous le ciel de la Grèce, on ne peut trop le répéter, que le seul goût digne de nos hommages et de nos études se plut à répandre sa lumière la plus éclatante. Les inventions des autres peuples qu'on y transportoit n'étoient qu'une première semence, qu'un germe grossier qui changeoit de nature et de forme dans ce terroir fertile. Minerve, à ce que disent les anciens, avoit elle-même choisi cette contrée pour la demeure des *Grecs ;* la température de l'air la lui faisoit regarder comme le sol le plus propre à faire éclôre de beaux génies. Cet éloge est une fiction, on le sait ; mais cette fiction même est une preuve de l'influence qu'on attribuoit au climat de la Grèce, et l'on est autorisé à croire cette opinion fondée, lorsqu'on voit le goût qui règne dans les ouvrages de cette nation marqué d'un sceau caractéristique, et ne pouvoir être transplanté sans souffrir quelque altération. On verra toujours, par exemple, entre les statues des anciens Romains et leurs originaux, une différence étonnante à l'avantage de ces derniers. C'est ainsi que Didon, avec sa suite, comparée à Diane parmi ses orcades, est une copie affoiblie de la Nausica d'Homère, que Virgile a tâché d'imiter. On trouve, il est vrai, des négligences dans quelques fameux ouvrages des *Grecs*, qui nous restent : le Dauphin et les Enfans de la Vénus de Médicis laissent quelque chose à desirer pour la perfection : les accessoires du Diomède de Dioscoride sont dans le même cas ; mais ces foibles parties ne peuvent nuire à

l'idée que l'on doit se former des artistes *grecs*. Les grands maîtres sont grands jusques dans leurs négligences, et leurs fautes même nous instruisent. Voyons leurs ouvrages comme Lucien vouloit que l'on vît le Jupiter de Phydias ; c'est Jupiter lui-même, et non pas son marche-pied qu'il faut admirer.

Il seroit aisé de faire valoir les avantages physiques que les *Grecs* avoient sur tous les peuples : d'abord la beauté étoit un de leurs apanages ; le beau sang des habitans de plusieurs villes *grecques* se fait même remarquer de nos jours, quoique mêlé, depuis des siècles, avec celui de cent nations étrangères. On se contentera de citer les femmes de l'île de Scio, les Géorgiennes et les Circassiennes.

Un ciel doux et pur contribuoit à la parfaite conformation des *Grecs*, et l'on ne sauroit croire de combien de précautions, pour avoir de beaux enfans, ils aidoient cette influence naturelle. Les moyens que Quillet propose dans sa Callipédie ne sont rien en comparaison de ceux que les *Grecs* mettoient en usage. Ils portèrent leurs recherches jusqu'à tenter de changer les yeux bleus en noirs ; ils instituèrent des jeux où l'on se disputoit le prix de la beauté : ce prix consistoit en des armes que le vainqueur faisoit suspendre au temple de Minerve.

Les exercices auxquels ils étoient accoutumés dès l'enfance, donnoient à leurs visages un air vraiment noble, joint à l'éclat de la santé. Qu'on imagine un Spartiate né d'un héros et d'une héroïne, dont le corps n'a jamais éprouvé la torture du maillot ; qui, depuis sa septième année, a couché sur la dure ; et qui, depuis son bas âge, s'est tantôt exercé à la lutte, tantôt à la course, et tantôt à nager : qu'on le mette à côté d'un sibarite de nos jours, et qu'on juge lequel des deux un artiste choisiroit pour être le modèle d'un Achille ou d'un Thésée. Un Thésée formé d'après le dernier seroit un Thésée nourri avec des roses, tandis que celui qui seroit fait d'après le Spartiate seroit un Thésée nourri avec de la chair, pour nous servir de l'expression d'un peintre *grec*, qui définit ainsi deux représentations de ce héros.

Les *Grecs* étoient d'ailleurs habillés de manière que

la nature n'étoit point gênée dans le développement des parties du corps ; des entraves ne leur serroient point, comme à nous, le cou, les hanches, les cuisses et les pieds. Le beau sexe même ignoroit toute contrainte dans la parure ; et les jeunes Lacédémoniennes étoient vêtues si légérement, qu'on les appeloit *montre-hanches*. En un mot, depuis la naissance jusqu'à l'âge fait, les efforts de la nature et de l'art tendoient, chez ce peuple, à produire, à conserver, et à orner le corps.

Cette prééminence des *Grecs* en fait de beauté une fois accordée, on sent avec quelle facilité les maîtres de l'art durent parvenir à rendre la belle nature. Elle se prêtoit sans cesse à leurs vues dans toutes les solemnités publiques, les fêtes, les jeux, les danses, les gymnases, les théâtres, etc. ; et comme ils trouvoient par-tout l'occasion de connoître cette belle nature, il n'est pas étonnant qu'ils l'aient si parfaitement exprimée.

Mille autres raisons ont concouru à la supériorité de cette nation dans la pratique des beaux arts : les soins qu'elle prenoit pour y former la jeunesse, la considération personnelle qui en résultoit ; celle des villes et des sociétés particulières rendue publique par des priviléges distinctifs en faveur des talens ; cette même considération marquée d'une manière encore moins équivoque par le prix excessif des ouvrages des grands maîtres : toutes ces raisons, dis-je, ont dû fonder la supériorité de ce peuple à cet égard sur tous les peuples du monde.

Il n'est point de preuves plus fortes de l'amour des beaux arts que celles qui se tirent des soins employés pour les augmenter et les perpétuer. Les *Grecs* voulant que leur étude fit une partie de l'éducation, ils instituèrent des écoles, des académies et autres établissemens généraux, sans lesquels aucun art ne peut s'élever, ni peut-être se soutenir. Tandis que les seuls enfans de condition libre étoient admis à ces sortes d'écoles, on ne cessoit de rendre des hommages aux célèbres artistes. Le lecteur trouvera dans Pausanias le détail de ceux qu'Apelle reçut des habitans de Pergame ; Phydias et Damophon, des Eléens ; Nicias et Polignotte, des Athéniens. Aristodème écrivit un livre qui ne rouloit que sur ce sujet.

L'histoire nous a conservé le récit d'une autre sorte de reconnoissance, qui, quelque singulière et quelqu'éloignée de nos mœurs qu'elle puisse être, n'est pas moins la preuve du cas que les *Grecs* faisoient des beaux arts. Les Crotoniates ou les Agrigentins, il n'importe, avoient fait venir à grands frais le célèbre Zeuxis; ce peintre, devant représenter Hélène, leur demanda quelques jeunes filles pour lui servir de modèle; les habitans lui en présentèrent un certain nombre, et le prièrent d'agréer en don les cinq plus belles qu'il avoit choisies.

Aimeriez-vous mieux d'autres témoignages d'estime en faveur des artistes? Eh bien, on donnoit, par exemple, à des édifices publics le nom des architectes qui les avoient construits; c'est ainsi que, suivant Pollux, il y avoit dans Athènes une place qui portoit le nom de l'architecte Méthicus; c'est ainsi que, suivant Pausanias, les Eléens avoient donné à un portique le nom de l'architecte Agaptus.

Les *Grecs*, non contens de leurs efforts pour entretenir l'émulation dans le grand, pensèrent encore à l'exciter universellement. Ils établirent chaque année des concours entre les artistes. On y voloit de toutes parts; et celui qui avoit la pluralité des suffrages, étoit couronné à la vue et avec l'applaudissement de tout le peuple; ensuite son ouvrage étoit payé à un prix excessif, et quelquefois étoit au dessus de tout prix, d'un et même de plusieurs millions de notre monnoie. Qu'on ne dise point ici que les *Grecs* n'accordoient tant de faveurs, et ne semoient tant d'or, que pour marquer leur attachement aux divinités ou aux héros dont les artistes, peintres et sculpteurs exécutoient des représentations conformes à leurs idées. Ce discours tombera de lui-même, si l'on considère que les mêmes graces étoient également prodiguées à toutes sortes de succès et de talens, aux sciences comme aux beaux arts.

Si l'amour propre a besoin d'être flatté pour nourrir l'émulation, il a souvent besoin d'être mortifié pour produire les mêmes effets; aussi voyons-nous qu'il y avoit des villes où celui des artistes qui présentoit le plus mauvais ouvrage étoit obligé de payer une amende. Cette coutume se pratiquoit à Thèbes; et par-tout où ces sortes de punitions n'avoient pas lieu, l'honneur du triomphe et

la honte d'être surpassé étoit un grand avantage d'un côté, et une peine bien suffisante de l'autre.

Peut-être que les divers moyens d'émulation que nous venons d'exposer étoient encore au dessous de la considération des orateurs, des historiens, des philosophes, et de tous les gens d'esprit qui, pénétrés eux-mêmes du mérite des beaux arts et de celui des artistes, les célébroient à l'envi de tout leur pouvoir. Il y a eu peu de statues et de tableaux de grands maîtres qui n'aient été chantés par les poètes contemporains, et, ce qui est encore plus flatteur, par ceux qui ont vécu après eux. On sait que la seule vache de Myron donna lieu à quantité de pensées ingénieuses et de fines épigrammes; l'anthologie en est pleine, il y en a cinq sur un tableau d'Apelle, représentant Vénus sortant de l'onde, et vingt-deux sur le Cupidon de Praxitèle. Tant de zèle pour conduire les beaux arts au sublime; tant de gloire, d'honneur, de richesses et de distinctions répandues sur ceux qui les cultivoient, dans un pays où l'esprit et les talens étoient si communs, produisirent une perfection dont nous ne pouvons plus juger aujourd'hui complétement, parce que les ouvrages qui ont mérité tant d'éloges nous ont presque tous été ravis.

Les Romains, en comparaison des *Grecs*, eurent peu de goût pour les arts; ils ne les ont aimés, pour ainsi dire, que par air et par magnificence. Il est vrai qu'ils ne négligèrent rien pour se procurer les morceaux les plus rares et les plus recommandables; mais ils ne s'appliquèrent point, comme il le falloit, à l'étude des mêmes arts dont ils admiroient les ouvrages; ils laissoient le soin de s'en occuper à leurs esclaves qui, par eux-mêmes, étoient pour la plupart des étrangers; en un mot, comme le dit M. le comte de Caylus dans son mémoire sur cette matière, on ne vit point, chez les Romains, ni la noble émulation qui animoit les *Grecs*, ni les productions sublimes de ces maîtres de l'art, que les âges suivans ont célébrés, dont les moindres restes nous sont si précieux, et qui, dans tous les genres, servent et serviront toujours de modèles aux nations civilisées capables de goût et de sentiment.

La Grèce, après avoir été mille fois envahie, pillée, ravagée par cent nations différentes, Goths, Scbytes,

Alains, Gépides, Bulgares, Africains, Sarrasins, Croisés, devint enfin la proie des Turcs au commencement du quatorzième siècle. Toujours gémissante depuis cette époque, sous le joug de la Porte Ottomane, elle n'offre actuellement à la vue des voyageurs que des pays incultes, des masures, et de pauvres habitans plongés dans la misère, l'ignorance et la superstition.

Athènes, autrefois la capitale de l'Attique, n'occupoit, dans son origine, que l'espace où la citadelle fut depuis construite; mais lorsqu'elle devint l'école des nations, elle prit tant d'accroissement que son circuit étoit de cent soixante dix-huit stades (environ neuf lieues de France).

Cette ville s'est rendue à jamais célèbre par les grands hommes en tout genre qu'elle a produits, par le soin et le succès avec lequel les arts et les sciences y étoient cultivés, et par la sagesse de ses lois. Voici l'éloge que Cicéron en fait. « C'est là où la politesse des mœurs, le » savoir, la manière de servir la divinité, l'art de cultiver la terre et d'employer ses productions aux différens besoins de la vie, la connoissance du droit, la » science des lois, ont pris naissance, et d'où elles se sont » répandues sur toute la terre. C'est pourquoi on a feint » qu'à cause de sa beauté, les dieux s'en disputèrent la » possession. Son antiquité est telle, qu'elle passe pour » avoir produit elle-même ses premiers habitans, en » sorte que la même terre est tout à la fois leur mère, » leur nourricière et leur patrie. La considération qu'elle » s'est attirée est si grande, que la réputation de la » Grèce, si diminuée et presque tombée, ne subsiste » plus que par l'estime générale qu'on a pour cette » ville. »

Parmi les différentes choses remarquables qu'il y avoit à Athènes, on distinguoit particulièrement l'*académie*, qui étoit le lieu où s'assembloient ceux qui étoient attachés à la secte de Platon : de là vient qu'on leur donna le nom d'*académiciens*, tout comme on donna celui de *péripatéticiens* aux sectateurs d'Aristote, parce qu'ils se promenoient dans le lycée. Il y avoit outre cela le portique, qui étoit une célèbre galerie peinte par Polignote, où Zénon assembloit ses disciples. Ce fut de ce lieu qu'ils

prirent le nom de *Stoïciens*. On voyoit encore les jardins d'Épicure, où ce philosophe avoit coutume de débiter ses dogmes.

On doit juger par tous ces établissemens combien les sciences étoient en honneur à Athènes. On n'y étoit pas moins attentif à tout ce qui pouvoit inspirer du goût pour les armes. On accordoit les récompenses les plus flatteuses à ceux qui s'étoient distingués dans les combats : on leur élevoit des statues. Il y avoit un cimetière séparé pour ceux qui étoient morts au service de leur patrie, qu'on appeloit le *céramique;* et leurs descendans étoient entretenus aux dépens de la république. Ceux qui survivoient à leurs exploits étoient comblés de louanges ; et on a remarqué que les *Grecs* y étoient ordinairement très-sensibles. Cet amour de la louange est peut-être ce qu'il y a de plus propre à produire de grands hommes, quoiqu'il puisse avoir aussi de fâcheuses suites. Plutarque dit de Thémistocle, qu'après la victoire de Salamine, il entendit un jour que, parmi la foule qui l'environnoit, ceux dont il étoit connu le montroient aux autres, en disant : *c'est là ce grand Thémistocle*, et qu'il confessa que par cela seul il se trouvoit bien payé de tous ses travaux. Horace, grand connoisseur, dit des *Grecs* que, hors les louanges, ils n'étoient avares de rien.

Cécrops est regardé comme le premier roi d'Athènes. Il eut seize successeurs au trône, dont les plus célèbres furent Erictée et Thésée. Le premier immortalisa son règne par la découverte de l'agriculture, qu'il introduisit dans l'Attique : l'autre rassembla dans l'enceinte de la ville les hommes épars dans différentes bourgades ; il divisa le peuple en trois classes, comme en Égypte ; en nobles, en laboureurs et en artisans. Tous les autres rois n'ont sauvé de l'oubli que leurs noms, excepté Codrus, qui se dévoua pour le salut de la patrie. Les guerres, allumées par ses enfans, pour se disputer le trône qu'il laissoit vacant, dégoûtèrent le peuple du gouvernement des rois, qui n'avoient eu que le fantôme du pouvoir, dont le corps de la nation s'étoit réservé la réalité.

Après l'abolition de la royauté on établit des archontes perpétuels, qui n'avoient qu'une autorité limitée par la

loi, dont ils étoient les dépositaires et les ministres. On craignit que la perpétuité de leur pouvoir ne leur inspirât l'ambition d'en abuser. Le peuple, qui s'étoit réservé la puissance législative, fixa leur nombre à neuf, et réduisit leur exercice à pareil nombre d'années, ne voulant laisser aucune trace de la royauté, dont la perpétuité du pouvoir leur étoit insupportable ; et dans la suite les archontes ne furent plus qu'annuels, parce que les Athéniens transféroient à regret à ces magistrats une autorité qu'ils croyoient ne devoir appartenir qu'au corps de la nation.

Leur administration étoit trop passagère pour les rendre respectables. Armés du glaive de la loi, la pointe en fut émoussée dans leurs débiles mains. A peine avoient-ils appris à gouverner qu'on leur donnoit des successeurs sans expérience, qui ne pouvoient aussi faire qu'un court essai de leurs talens pour le gouvernement, sans avoir le temps de les développer. Le peuple le plus instruit fut le plus mal gouverné : l'excès du mal fit songer aux moyens d'y appliquer le remède. On sentit la nécessité de fixer les principes du gouvernement qui, jusqu'alors, avoient été arbitraires, et qui sont toujours sans vigueur quand ils n'ont pas le sceau du chef de la nation, et quand ce chef n'est pas revêtu d'une autorité suffisante pour les soutenir. Athènes, emportée jusqu'à cette époque par les événemens, et égarée par les passions, jeta les yeux sur un des archontes nommé *Dracon*, dont la vertu dure et farouche étoit plus propre à réprimer l'indocilité des esclaves qu'à façonner des citoyens à l'obéissance des lois. Il falloit que les Athéniens fussent bien corrompus, puisque ce législateur infligea la peine de mort pour les fautes les plus légères comme pour les crimes les plus atroces ; il condamnoit au même supplice le malheureux qui n'avoit fait qu'enfreindre la loi, et le scélérat vieilli dans l'habitude du crime : peut-être aussi ne confondit-il la foiblesse avec le crime, que parce qu'il connoissoit l'excès de corruption de ses concitoyens, et qu'il pensoit qu'il valoit mieux être cruel qu'indulgent pour prévenir la tentation des forfaits dont il étoit tous les jours le témoin. Les droits de l'humanité réclamèrent contre une

législation si meurtrière, qui, loin de remplir les vues du législateur, ne fit que multiplier les désordres qu'il s'étoit proposé de réprimer. La loi parut un joug tyrannique, et il falloit une règle. Tout frein fut rompu, et l'on retomba dans le chaos de l'anarchie. Le peuple, fatigué lui-même d'une indépendance licencieuse, s'adressa à Solon pour lui donner des lois. Il falloit une main habile pour guérir tant de maux. Trois factions avoient des vues différentes : les habitans des montagnes vouloient que la puissance souveraine résidât dans le peuple; ceux de la plaine penchoient vers l'aristocratie. Les plus sages demandoient un gouvernement mixte, pour mettre une balance entre la tyrannie des magistrats et la licence du peuple. Solon, au milieu de cette perplexité des esprits, fut appelé au trône par le vœu presque général de sa nation; mais il préféra le titre de législateur à celui de roi. Les factions qui divisoient Athènes ne lui permirent point de donner à ses lois le degré de perfection qu'elles auroient pu recevoir dans des temps moins orageux : comme il lui fut impossible de faire tout le bien dont il étoit capable, il pallia les maux qu'il ne pouvoit extirper; et quand, au lieu de remèdes, on ne donne que des adoucissemens, on augmente les maladies politiques. Il eût bien voulu se proposer Lycurgue pour modèle; mais il avoit à maîtriser un peuple dominé par une imagination ardente, et toujours prêt à s'élancer au-delà des limites d'une liberté raisonnable. Le goût des voluptés et des plaisirs avoit épuisé les plus grandes fortunes : des pères dénaturés vendoient leurs enfans pour se dérober aux poursuites de leurs créanciers usuraires. Les mères et les filles prostituoient leur honneur pour arracher des prisons leurs époux et leurs pères : d'autres s'expatrioient pour trouver chez l'étranger des moyens de subsister. Les campagnes restoient incultes, et les villes désertes. Le peuple, ébranlé par l'exemple de Sparte, où il n'y avoit ni pauvres, ni riches, ni mécontens, demandoit avec des cris séditieux le partage des terres. Solon, craignant de tomber en précipitant sa marche, commença par publier une remise des dettes, et, pour en faciliter le paiement, il augmenta le prix de la monnoie. La mine, qui n'étoit estimée que soixante-quinze

dragmes, en valut cent. Cet édit ne fit que des mécontens. Le pauvre, qui n'avoit point inspiré assez de confiance pour pouvoir contracter des dettes, n'y trouvoit aucun soulagement à sa misère; le riche, qui avoit retranché de son nécessaire pour prêter son argent et augmenter sa fortune, eut droit de se plaindre : il n'y eut que les dissipateurs qui gardèrent le silence, parce que, sans devenir plus riches, ils n'eurent plus à redouter les poursuites de leurs créanciers.

Ce début fit connoître à Solon qu'il devoit conformer les principes du gouvernement qu'il vouloit établir, au caractère de ses concitoyens. Convaincu lui-même des vices de sa législation, il disoit : « Les lois que je donne » aux Athéniens ne sont pas les meilleures qu'on puisse » établir; mais ce sont les meilleures qu'ils soient ca- » pables de recevoir »; et quand on les comparoit aux toiles d'araignées, où il n'y avoit que les mouches qui pussent se laisser prendre, il répondoit : « Qu'on se » soumettoit, sans murmurer, à des lois qu'on n'avoit » aucun intérêt de violer, et que les siennes étant éta- » blies pour l'utilité de tous ses concitoyens, ils trou- » veroient plus d'avantages à les observer qu'à les en- » freindre. »

Solon n'avoit point, comme Lycurgue, l'avantage d'une haute naissance; il n'employoit point, comme lui, l'autorité imposante de la divinité, ni l'imposture des prêtres pour consacrer ses institutions : il n'avoit que cette confiance qu'inspire la vertu, toujours trop simple et trop modeste pour être respectable à la multitude. Ainsi, quoique supérieur, par ses talens, au législateur de Sparte, il n'eut pas un si glorieux succès, parce qu'il se vit sans cesse arrêté dans sa marche : il fut obligé d'abandonner au peuple la puissance législative, le droit d'élire les magistrats, de contracter des alliances, de faire la paix et la guerre. Les citoyens furent distribués en différentes classes; et persuadé que l'indigent constitué en dignité est plus accessible à la vénalité et à la corruption, Solon régla que l'on ne confèreroit les charges qu'à ceux qui retireroient de leurs terres au moins cinq cents mesures de froment, d'huile et de vin ; mais, pour consoler les

pauvres de cette exclusion de la magistrature, il leur donna droit de suffrage dans les assemblées publiques. C'étoit avilir les magistrats que de les soumettre aux caprices de la multitude, qui pouvoit annuller ses arrêts; c'étoit soumettre les décisions de personnes instruites à une assemblée tumultueuse d'ignorans, et toujours susceptible de corruption ou de séduction; c'est ce qui fit dire à Anacharsis que dans Athènes c'étoient les sages qui délibéroient, et que c'étoient les fous qui avoient le privilége de décider.

Ce fut pour prévenir l'abus que le peuple pouvoit faire de son autorité, que Solon établit un sénat composé de quatre cents citoyens choisis dans les quatre tribus qui formoient le corps de la nation; ils étoient chargés d'examiner les affaires avant de les exposer au jugement de l'assemblée, qui, seule, avoit le droit de décider. Cette institution eût été excellente, si ces deux autorités, bien combinées, eussent pu se balancer sans se détruire : ces assemblées du peuple étoient trop multipliées pour ne pas engloutir tout le pouvoir. Le sénat devoit les convoquer quatre fois en trente-six jours. Tout magistrat, et tout général d'armée, avoit encore le droit d'en demander d'extraordinaires; ainsi c'étoit un corps toujours subsistant, devant lequel tout citoyen âgé de cinquante ans avoit droit de haranguer. Ces orateurs turbulens soumettoient la sagesse du magistrat à leur éloquence insolente et séditieuse; plus faciles à se laisser corrompre que propres à arrêter la corruption, ils furent les artisans des troubles et les moteurs des dissentions; et, quoique la plupart de ces démagogues fussent les moins intéressés aux désastres ou aux prospérités publiques, ce n'étoit que par leur impulsion que les flots de la multitude étoient agités.

Solon, pour tempérer les désordres dont il étoit dans l'impuissance d'extirper les racines, rétablit l'aréopage dans sa première dignité. C'étoit dans cet auguste tribunal que la divinité sembloit dicter ses arrêts par l'organe des hommes qui étoient son image: ces intelligences pures et sublimes présidoient aux destinées publiques et particulières. Leur incorruptibilité et la sagesse de leurs décisions inspirèrent tant de confiance, que les rois et les particuliers,

liers, les *Grecs* et les barbares, soumettoient à leur tribunal les affaires les plus intéressantes et les plus compliquées. C'étoit dans les ténèbres qu'ils écoutoient les plaidoyers et prononçoient leurs arrêts: les faits étoient exposés avec simplicité; les réflexions pathétiques devoient en être bannies. L'éloquence, sévèrement proscrite, ne prêtoit point au mensonge les couleurs de la vérité. Ces juges incorruptibles auroient suffi pour maintenir l'ordre dans une république vertueuse; mais le pouvoir étoit entre les mains d'une multitude ignorante et corrompue. Les lois de Dracon, qui avoient été abolies, furent remises en vigueur, on ne fit qu'adoucir la sévérité des peines infligées aux coupables, pour ne pas laisser subsister un abus, ou plutôt une injustice, qui confondoit les foiblesses passagères avec le crime.

Solon, ne pouvant atteindre Lycurgue pour mettre une parfaite égalité entre tous les enfans de la patrie, rapprocha du moins l'intervalle qui séparoit les citoyens; il fut permis à tout le monde d'embrasser la défense de l'offensé, et, quoiqu'on ne fut pas lésé personnellement, on pouvoit citer au tribunal des lois tout auteur d'un délit. Cette institution associoit tous les citoyens aux injures, et les accoutumoit à la sensibilité des maux d'autrui; mais elle pouvoit avoir de grands inconvéniens, et fournir les occasions aux esprits turbulens de multiplier les querelles plutôt que de les appaiser.

Solon fit une autre loi qui, avec de grands avantages, ouvroit la porte à de grands abus: il ordonna que tout citoyen, dans les dissentions civiles, se déclarât pour un parti; ceux qui, par une lâche politique, restoient dans l'indifférence, furent condamnés à un exil perpétuel, et à la perte de leurs biens. Le motif de cette institution est sensible; tous les citoyens ayant la patrie pour mère commune, tous doivent contribuer à en entretenir la splendeur. Dans les divisions domestiques, la justice est toujours d'un côté; et c'est la trahir que de ne pas se déclarer pour elle: c'est être infidèle à l'état que de rester dans l'inaction, de peur de compromettre sa fortune ou sa vie; et il arrive souvent que ceux qui ont le plus à perdre, sont toujours arrêtés par une circonspection timide et basse-

ment intéressée. Voilà quels étoient les avantages de cette loi : voici quels en étoient les abus. Dans la chaleur des discordes nationales, les deux partis s'élancent au-delà des limites ; il est avantageux alors qu'il y ait des citoyens calmes, exempts de passions et de partialité, qui puissent être les arbitres des factions à la fin de l'ivresse. Ce ne peut être que des spectateurs tranquilles et indifférens qui soient dignes de la confiance des deux partis. Quand on en a embrassé un, on devient naturellement suspect à l'autre : il peut encore arriver que des factions armées soient également répréhensibles ; alors cette institution rendoit tous les citoyens coupables.

Le législateur ne voulant pas que le mariage fût un trafic mercenaire, mais une union formée par une tendresse réciproque, il retrancha du contrat tout ce qui pouvoit allumer la cupidité. Il fut ordonné que les filles qui n'étoient pas uniques n'auroient pour dot que trois robes et quelques meubles d'une mince valeur. Ces lois, pour maintenir la pudeur des mariages, et les peines infligées aux adultères, furent des freins puissans contre le libertinage et la lubricité. La législation la plus vigilante échoue presque toujours quand elle entreprend de combattre le penchant d'une nation.

La loi ne consultant que l'ordre de la nature, avoit jusqu'alors proscrit la liberté de tester : il fut permis aux mourans de disposer de leurs biens ; c'étoit auparavant un attentat contre un peuple libre, que de le forcer à laisser son héritage à des parens souvent indignes de le recueillir, tandis qu'on livroit à l'indigence des amis vertueux, que la reconnoissance obligeoit de récompenser ; mais cette liberté ne s'étendit point sur ceux qui laissoient des enfans ; quoiqu'on n'en dût pas prévoir un grand abus, on crut qu'il étoit de la décence de priver les pères et mères des moyens d'outrager la nature. Solon n'établit aucune loi contre le parricide : ce crime lui parut si affreux, que c'eût été en faire naître l'idée que de le défendre ; il prononça des peines sévères contre ceux qui calomnioient les morts, quoique leur conduite, pendant leur vie, eût mérité une juste censure : on les tenoit pour sacrés ; et la religion s'en déclaroit la protectrice. La licence d'en

médire auroit éternisé les haines : ceux qui disoient des injures dans les temples étoient punis comme profanateurs ; on punissoit aussi ceux qui, dans les tribunaux, dans les assemblées publiques et dans les théâtres, donnoient des scènes de violence et d'emportement, parce que le public assemblé est toujours respectable, et qu'il faut avoir un fond de brutalité pour violer les égards qu'on lui doit. Les récompenses décernées aux vainqueurs des jeux de la Grèce, avoient dégénéré en profusions. Solon défendit d'épuiser le trésor public pour enrichir des athlètes et des luteurs, tandis qu'on laissoit languir dans l'indigence les défenseurs de l'état ; ces largesses parurent mieux employées à nourrir les enfans de ceux qui étoient morts les armes à la main, ou qui avoient servi la patrie avec intégrité dans des emplois pacifiques.

Les manufactures, les arts et les métiers, furent ennoblis. L'inutilité ne fut plus le privilége de la naissance. Solon chargea l'aréopage de s'informer des moyens dont chacun usoit pour subsister. Il savoit que l'indigence paresseuse faisoit de mauvais citoyens ; c'étoit donc pour bannir l'oisiveté et les vices, qu'il tira tous les arts mécaniques de leur avilissement. Un fils fut dispensé de nourrir son père, s'il ne lui avoit fait apprendre aucun métier. Les enfans nés d'une courtisane jouirent du même privilége, qui étoit plutôt une flétrissure, puisqu'il éternisoit l'infamie des auteurs de leurs jours. La considération attachée aux arts les plus vils à nos yeux, prévint la contagion des mendians qui déshonorent les villes, et qui font la censure de la police.

A peine toute cette législation fut-elle établie, qu'il s'éleva trois factions qui conspirèrent à la détruire. Pisistrate, riche, magnifique et populaire, fit servir ses trésors à corrompre les ames vénales ; et Solon eut la mortification de voir la tyrannie s'élever sur les ruines de son gouvernement qui ne dura que vingt-quatre ans.

Pisistrate, tyran paisible, étoit d'autant plus dangereux, qu'il paroissoit n'user de son pouvoir que pour la félicité publique. Ses manières insinuantes auroient façonné les Athéniens à l'esclavage, si les deux autres factions ne les eussent fait souvenir qu'ils avoient été libres, et qu'ils

avoient un maître. Pisistrate, détrôné deux fois, rentra deux fois triomphant dans sa patrie; il ne fut répréhensible que par les moyens qu'il prit pour s'élever. Sa douceur et sa modération légitimèrent ses prétentions; et, tant qu'il gouverna, les Athéniens furent défendus et protégés par le bouclier de la loi. Il divisa le peuple en dix tribus. Le sénat, qui n'étoit composé que de quatre cents sénateurs, fut augmenté de cent; au lieu de quarante prytanes (1), il en établit cinquante, qu'il tira du sénat: leurs fonctions étoient de convoquer les assemblées du peuple, et de rapporter les affaires sur lesquelles le sénat avoit délibéré. Ils avoient l'administration de la justice en chef, la distribution des vivres, la police générale de l'état, et celle particulière de la ville, la déclaration de la guerre, la conclusion et publication de la paix, la nomination des tuteurs et des curateurs, et enfin le jugement de toutes les affaires qui, après avoir été instruites dans les tribunaux subalternes, ressortissoient à ce conseil.

Pisistrate n'eut point les vices des tyrans, et aussi n'en éprouva-t-il pas le sort: il mourut tranquillement dans son lit, et transmit sa puissance à ses deux fils, qui n'héritèrent ni de ses talens ni de ses vertus; l'un fut assassiné par Hermodius et Aristogiton, à qui Athènes reconnoissante rendit presque des honneurs divins; l'autre, nommé Hyppias, dégradé du trône, fut chercher un asyle à la cour de Darius, qui, sous prétexte d'être le protecteur des rois, essaya de donner des fers à la Grèce.

Après l'expulsion d'Hyppias, l'expérience de la tyrannie réveilla le sentiment de la liberté; mais la crainte de l'oppression fit de tous les citoyens autant d'oppresseurs. On ne fut plus vertueux impunément: la modération, traitée d'hypocrisie, fut regardée comme le voile d'une adroite ambition. La supériorité des talens parut dangereuse, parce qu'on pouvoit en abuser pour opprimer; et

---

(1) On appeloit *prytanes*, chez les Athéniens, les sénateurs tirés successivement par mois de chaque tribu, pour présider dans le conseil de ladite tribu. Le lieu où ils s'assembloient se nommoit *prytanée*.

dans le temps qu'Athènes élevoit des monumens aux bienfaiteurs de la patrie; dans le temps qu'elle immortalisoit leurs services et sa reconnoissance sur le bronze et l'airain, elle punissoit, par le ban de l'ostracisme, ou par un exil de six ans, des citoyens à qui elle ne pouvoit reprocher que leur mérite et leurs vertus: c'étoit déifier et traîner en même temps dans la boue ses défenseurs.

Les inquiétudes causées par l'amour de la liberté, empêchèrent les Athéniens de tomber dans las langueurs de l'inertie. Le fanatisme républicain entretint les inclinations belliqueuses d'un peuple que ses penchans entraînoient vers les amorces de la volupté. Dans l'ivresse d'une liberté naissante, ils osèrent défier la puissance des Perses qui vouloient rétablir le fils de Pisistrate sur le trône; malgré l'inégalité de leurs forces, ils furent les agresseurs; et Sardis, capitale de la Lydie, fut prise et réduite en cendres. Darius, indigné qu'un peuple, jusqu'alors obscur, osât mesurer ses forces contre lui, résolut de l'en punir; mais son armée, qui s'avança jusqu'à Marathon, fut honteusement défaite. Le monarque persan, plus irrité qu'abattu, se préparoit à fondre une seconde fois sur la Grèce, lorsqu'il fut surpris par la mort. Xercès, son fils et son successeur, impatient de venger l'affront fait à son père, dépeupla ses états pour former une armée de dix-huit cent mille combattans. Les Athéniens suspendirent leurs animosités domestiques; et, saisis d'enthousiasme pour la patrie, ils soutinrent, avec les Spartiates, tout le poids de cette guerre: abandonnés des autres peuples de la Grèce, ils furent les seuls qui résolurent de mourir libres. Thémistocle, général des Athéniens, ne vit qu'un moyen de sauver leur ville; c'étoit de l'abandonner: ils construisirent des vaisseaux avec les charpentes de leurs maisons; ils envoyèrent les vieillards, les femmes et les enfans à Salamine; et, restant eux-mêmes sans patrie, ils s'avancèrent pour servir de digue à une inondation de barbares. Cette résolution hardie, inspirée par la magnanimité, étoit moins dictée par le désespoir que par la prudence. Si les Perses eussent été vainqueurs, Athènes n'eût pu survivre à ses enfans; ainsi ce n'étoit pas la sacrifier que de l'abandonner, puisque si les Athéniens étoient triom-

phans, la ville reparoîtroit peuplée d'habitans couverts de gloire.

Les Perses se répandirent comme un torrent dans la Grèce; après avoir forcé le pas des Thermopiles, Thespie et Platée furent réduites en cendres. La citadelle d'Athènes succomba sous les efforts des barbares, et ensevelit sous ses ruines ses intrépides défenseurs. Leurs flottes, composées de douze cents vaisseaux, dominoient sur les mers, et les *Grecs* n'avoient que trois cent quatre-vingts voiles pour leur en disputer l'empire : mais ils occupoient le détroit de Salamine, où le petit nombre pouvoit défier la supériorité. Ce fut dans ce bras de mer que s'engagea le combat le plus mémorable dont l'histoire fasse mention. Les barbares, trop resserrés, ne pouvoient déployer toutes leurs forces contre les *Grecs* qui agissoient tous à la fois : la flotte de Xercès fut dispersée; et ce prince, craignant que l'ennemi ne rompît le pont qu'il avoit jeté sur le Bosphore, s'enfuit avec précipitation dans ses états, laissant à Mardonius trois cent mille hommes qui furent taillés en pièces à Platée.

Les Athéniens usèrent de la plus grande modération envers les *Grecs* qui avoient trahi la cause commune, et que les Spartiates, moins indulgens, vouloient punir. C'eût été remplir la Grèce de mécontens; c'eût été ménager des amis aux barbares : il étoit de la politique de pardonner. Cette victoire dissipa la terreur que le nom persan inspiroit. On éleva le courage des vivans par les honneurs qu'on rendit aux morts; on grava leurs noms et celui de leurs tribus sur les monumens qu'on érigea dans le champ de la victoire, et les esclaves qui avoient pris les armes eurent part aux distinctions : on institua des jeux funèbres, où l'on fit le panégyrique de ces victimes de la patrie; et la dixième partie du butin fut consacrée aux dieux tutélaires de la Grèce.

Les Athéniens, séduits par leurs prospérités, s'abandonnèrent à une confiance présomptueuse; et, honteux de n'occuper que le second rang dans la Grèce, ils s'en regardèrent dès-lors comme les dominateurs. Sparte, qui avoit encore ses vertus, fut susceptible d'une basse jalousie de leur gloire; elle eut l'orgueil impérieux de n'avoir point

d'émule; elle leur défendit de rebâtir leurs murailles, sous prétexte que la Grèce entière étoit leur plus ferme rempart; d'autant plus que, si les Perses faisoient une nouvelle invasion, ils feroient d'Athènes une place d'armes, d'où ils donneroient la loi au reste de la Grèce. Athènes releva ses remparts; et Sparte, retenue par l'équité de ses lois, eut assez de pudeur pour n'oser l'en punir. Les deux peuples, devenus ennemis secrets, crurent devoir sacrifier leur ressentiment aux intérêts de la patrie; accoutumés à être appelés les deux bras, les deux pieds et les deux yeux de la Grèce, ils sentoient qu'elle seroit démembrée par l'extinction de l'une ou de l'autre. Les Athéniens, fatigués du repos, ne furent redoutables qu'à eux-mêmes, tant que Thémistocle, Aristide et Cimon, eurent assez d'ascendant sur leur esprit pour leur faire sentir les avantages de conserver l'ancien système de la Grèce. La hauteur insultante de Pausanias rendit les Spartiates odieux à leurs alliés, qui déférèrent le commandement général aux Athéniens. Ce ne fut point avec des flottes et des armées qu'ils acquirent cet empire; la douceur d'Aristide et de Cimon leur mérita cette prééminence; mais s'ils s'en étoient montrés dignes, ils se rendirent incapables de la conserver. Comment un peuple qui n'avoit point de principes fixes de gouvernement, auroit-il pu ployer son caractère à celui des autres? Platée et Marathon avoient été le berceau de la gloire des Athéniens, ils en soutinrent l'éclat tant qu'ils s'abandonnèrent à la sagesse des conseils d'Aristide et de Cimon; mais une suite de prospérités est le présage certain de la décadence d'un état où le gouvernement est populaire, où les esprits, extrêmes dans le bien comme dans le mal, passent de l'insolence de la victoire dans le découragement des revers.

Le génie d'un grand homme suffit pour former les mœurs publiques: en voici deux exemples frappans. Après la victoire de Platée, les Athéniens, sentant l'importance d'une marine, se rendirent puissans sur mer. Les autres *Grecs*, à leur exemple, équipèrent des flottes. Ce fut alors que Thémistocle conçut le projet criminel de donner des lois à toute la Grèce, en brûlant la flotte des alliés. Il ne divulgua point le secret de ses moyens; il

demanda au peuple qu'on nommât quelqu'un à qui il pût le communiquer : le choix tomba sur Aristide, respecté par ses lumières et son intégrité. Ce vertueux citoyen écouta avec horreur la proposition de trahir des alliés dont on n'avoit aucun sujet de se plaindre : il retourne à l'assemblée ; et, s'armant de modération, il dit avec tranquillité : Athéniens, le projet formé par Thémistocle est le plus favorable à votre élévation ; mais, comme il est souverainement injuste, il est le plus contraire à l'intérêt de votre gloire. Le peuple, saisi d'un noble mouvement, défend à Thémistocle de rien exécuter. Ce trait montre qu'il y avoit un fonds de vertu dans les Athéniens, et qu'il ne falloit qu'une main habile pour le développer. C'est dans une grande assemblée que toute une nation se porte avec enthousiasme à faire le sacrifice de ses intérêts, dès qu'ils sont incompatibles avec la justice et l'équité.

Cimon nous en fournit un autre exemple. Après avoir couvert sa patrie de gloire, il avoit été banni par les intrigues de la faction dominante, qui s'obstinoit à faire aux Spartiates une guerre qu'il vouloit prévenir, comme destructive du système qui ne faisoit des villes de la Grèce qu'une république fédérative. Ce vertueux citoyen, persécuté par sa patrie, ne la regarda pas moins comme sa mère ; et, ayant appris que les Spartiates et les Athéniens étoient prêts à en venir aux mains, il se croit dispensé de son ban ; il vient avec ses armes, et se range, comme simple soldat, sous les enseignes de sa tribu, pour combattre ceux dont il étoit soupçonné d'être le partisan. Ses ennemis, au lieu de l'admirer, l'obligent de quitter le camp : avant de s'éloigner, il exhorte ses compagnons, suspects comme lui, à faire un effort de courage, et à effacer dans leur sang l'injurieux soupçon qu'on a de leur fidélité. Ces généreux compagnons, désespérés de ne pouvoir combattre sous ses yeux, le conjurent de lui laisser du moins son armure complète, pour leur faire croire qu'il est avec eux : ils la placent au milieu de leur bataillon ; et, possesseurs de ce gage de l'héroïsme, ils s'élancent dans la mêlée avec une fureur si opiniâtre, que tous expirent percés de coups :

tel est l'ascendant du génie, soutenu de la vertu, sur les ames les plus vulgaires.

Après la mort de ces deux grands hommes, intègres magistrats, et intrépides guerriers, Athènes pencha vers son déclin. Il s'éleva un homme qui avoit tous les talens, toutes les vertus et tous les vices; c'étoit Périclès, magistrat éclairé, orateur affectueux et véhément, grand capitaine, et ambitieux citoyen. Né avec tous les dons de la nature, il ne les employa que pour ruiner la liberté de sa patrie; et, quoique son cœur fût ouvert à toutes les passions, il les subordonna toutes à l'ambition de gouverner. Ce fut en introduisant le luxe et les vices, en entretenant le goût des fêtes et des voluptés, qu'il façonna un peuple indocile à l'obéissance. L'aréopage étoit chargé d'infliger des peines à ceux qui, nés sans biens, n'exerçoient pas un art mécanique: le législateur, par cette institution, avoit cru que le peuple, occupé de son travail, se reposeroit du soin des affaires sur les magistrats. Périclès prit une autre route: flatteur de la multitude, il caressa son goût pour les fêtes et les spectacles; et, détruisant l'habitude du travail, il inspira la passion des arts de luxe, et le dédain des professions utiles. Il fut alors aussi glorieux de chanter les héros que de les imiter; et, tandis que Sparte bornoit son ambition à être libre et guerrière, les Athéniens, égarés dans leur route, étoient tous poètes, orateurs et philosophes. Les dépenses des représentations théâtrales épuisèrent le trésor public, qui ne put plus fournir à l'entretien des flottes et des armées: les représentations des tragédies de Sophocle et d'Euripide engloutirent plus d'or que la guerre soutenue contre les Perses pour la défense commune de la Grèce. Les étrangers étoient indignés de l'assiduité scandaleuse des magistrats aux spectacles; et, tandis que le soldat et le matelot sollicitoient le salaire de leur sang, on prodiguoit l'argent de l'état pour avoir des machines et des décorations théâtrales: les plaisirs, qui ne doivent être que des délassemens, devinrent des besoins.

Ce furent tous ces désordres qui firent descendre Athènes de la première place qu'elle occupoit, pour s'asseoir dans le second rang. Après avoir humilié l'orgueil

des Perses, elle eut l'orgueilleuse prétention d'imposer le joug à toute la Grèce : ses alliés, qu'elle épuisoit par des exactions, furent dans l'impuissance de la soutenir, et bientôt devinrent ses ennemis. La confédération, qui ne formoit de la Grèce qu'une république, et qui la rendoit respectable, fut rompue. La guerre du Péloponèse fut le germe malheureusement fécond de toutes les calamités, et son issue fut aussi fatale aux vainqueurs qu'aux vaincus.

Périclès, voulant gouverner sans rivaux, avoit écarté des affaires tous ceux dont les talens pouvoient lui faire ombrage ; il lui falloit des agens subordonnés, qui ne vissent que par ses yeux, sans élévation dans l'esprit, sans droiture dans le cœur, plutôt faits pour l'intrigue que pour l'administration. Tandis que les arts agréables usurpoient la considération due aux talens utiles, il se formoit des hommes aimables, mais incapables de gouverner la république. Cléon, intrigant audacieux, s'empara du timon des affaires : cet homme, sorti du néant, et monté au faîte de la grandeur sans avoir ni vertus ni talens, fit naître de la confiance à tous les intrigans, qui reconnurent qu'il ne falloit que de l'audace pour maîtriser un peuple occupé de fêtes de jeux et de spectacles. On crut devoir opposer à ce citoyen turbulent Nicias, dont la circonspection timide ne régloit rien que sur la certitude des succès. A force de porter ses vues trop loin, il ne distinguoit plus les objets : trop vertueux pour descendre dans les replis des cœurs corrompus, trop désintéressé pour voir dans les autres l'avarice et la cupidité, trop modeste pour apercevoir ses talens, il n'avoit que le défaut de se défier de sa capacité et de présumer trop de celle des autres : ce qui l'auroit rendu digne de commander à une république vertueuse, devoit l'exclure du gouvernement d'un état corrompu et toujours agité par les orages.

Athènes, penchant vers sa ruine, avoit besoin d'un bras pour la relever. Nicias, plus heureux à négocier que propre à combattre, fit une paix qui devoit rendre à la Grèce sa stabilité ; mais Alcibiade, né pour en troubler le repos, fixa tous les yeux sur lui ; comblé de tous les dons de la nature, il prêtoit des graces aux vices, et des

amorces aux voluptés ; formé à l'école de Socrate, il y avoit appris à connoître ses devoirs, sans penser à les remplir ; il étoit tellement livré aux plaisirs, que les momens qu'il leur déroboit pour se donner aux affaires étoient moins des occupations que des délassemens et des ressources contre la satiété de la jouissance ; susceptible de toutes les passions, il savoit si bien les varier, qu'il sembloit toujours différent de lui-même pour se personnifier dans autrui. Vit-il au milieu des Spartiates, il les surpasse en austérités : est-il parmi les Thraces, il se soumet sans effort à leur régime sauvage : va-t-il dans l'Asie mineure, il se livre à la mollesse, et instruit encore ses habitans dans les rafinemens de la volupté. Un caractère si mobile ne peut avoir de mœurs, puisqu'il n'a point de principes ; mais les vices ne révoltoient point alors les Athéniens, qui en étoient eux-mêmes flétris. Leur marine, qui auroit dû faire leur puissance, ne servit qu'à les affoiblir : ce fut par elle qu'ils se procurèrent toutes les choses de luxe ; les productions de la Sicile, de l'Hélespont, ornèrent leurs palais et leurs tables. L'Egypte, la Lydie, sembloient n'être fécondes que pour eux : Les vins de l'Archipel furent les délicieux poisons qui troublèrent leur débile raison.

Un peuple occupé de jouir doit être sans ambition ; mais les Athéniens, entraînés par l'agitation naturelle de leur caractère, sont voluptueux, et veulent encore être conquérans. Ils tournent leurs armes contre la Sicile, et ne pensent pas que leurs ennemis sont dans la Grèce. Cette guerre ne pouvoit être soutenue avec gloire qu'autant que le génie d'Alcibiade présideroit aux opérations. A peine eut-il abordé en Sicile, que ses préludes furent des victoires ; mais, tandis qu'il triomphoit des Siciliens, ses ennemis étoient dans Athènes, où ils l'attaquoient avec les armes de la superstition. On l'accuse d'avoir profané les mystères de Cérès : des orateurs mercenaires tonnent avec éclat pour défendre la cause de Mercure et de la déesse ; les mœurs licencieuses d'Alcibiade favorisent le succès de leur éloquence : on le cite au tribunal des lois pour répondre ; il se soustrait par la fuite à la malignité de ses accusateurs, et l'on prononce

contre lui un arrêt de mort et la confiscation de tous ses biens. Ce fut ainsi que, pour relever quelques statues, on renversa la colonne de l'état. Les alliés, qui ne s'étoient engagés dans cette guerre que pour apprendre à vaincre sous lui, tombèrent dans le découragement. Alcibiade, qui s'étoit réfugié à Sparte, étoit devenu redoutable à sa patrie, qui l'avoit dédaigné après avoir été son défenseur; mais ayant séduit la femme du roi Agis, qui lui avoit donné l'hospitalité, la crainte d'un juste ressentiment lui fit chercher un asyle auprès de Tissapherne, gouverneur de la Basse-Asie, où son génie turbulent forma des tempêtes qui éclatèrent sur Athènes. Pisandre et les autres chefs de l'armée, séduits par l'éclat de ses promesses, renversèrent la démocratie, et lui substituèrent le gouvernement de quatre cents nobles, avec un pouvoir illimité. Cette espèce d'oligarchie priva le peuple d'une prérogative dont il avoit joui avec plus d'éclat que de tranquillité. Ces nouveaux tyrans, devenus les bourreaux de leurs concitoyens, réveillèrent, par leurs excès, le sentiment de la liberté. L'armée, composée de citoyens dont on violoit les priviléges, dépouille du commandement ses généraux, partisans de l'oligarchie : les quatre cents sont déposés. Alcibiade, rappelé de son exil, ne voulut rentrer dans sa patrie qu'avec la victoire; toutes ses entreprises furent couronnées du succès : il reparut dans Athènes comme un libérateur, chargé de trophées et des dépouilles des nations. Cette faveur passagère étoit trop éblouissante pour ne pas allumer l'envie; et, dès qu'on le crut invincible, il parut redoutable : sa gloire fut pour lui une nouvelle source de disgraces; son armée, taillée en pièces pendant son absence, fournit un prétexte pour le destituer du commandement. Athènes, s'étant privée du seul bras qui pouvoit la défendre, fut obligée d'ouvrir ses portes au général des Spartiates; et ce vainqueur insolent l'obligea de courber sa tête altière sous le joug de trente tyrans, qui firent périr plus de citoyens que la guerre n'en avoit enlevé en dix ans. Thrasibule, touché des maux de sa patrie, se met à la tête de soixante Athéniens, réfugiés, comme lui, à Argos, et les tyrans sont détruits : mais,

en rendant la liberté à sa patrie, il ne trouva que des hommes indignes d'être libres. Le sang des vainqueurs de Xercès étoit glacé dans les veines de leurs descendans; au lieu de ces Athéniens qui avoient vaincu à Mycale, à Marathon et à Salamine, c'étoient des hommes familiarisés avec l'ignominie et l'esclavage; c'étoient des poètes, des musiciens et des décorateurs de théâtres, qui dirigeoient les rênes de la république : les fonds amassés pour la défense de l'état furent appliqués aux dépenses des jeux et des spectacles.

La gloire d'Athènes s'éclipse avec Thrasibule, qui, en affranchissant sa patrie, ne put lui donner des mœurs. Chabrias, Iphicrate et Timothée, jettent encore des étincelles dans les champs de l'histoire : enfin Démosthène et Phocion furent les derniers Athéniens, et les seuls dignes de ce nom, au milieu d'une ville peuplée d'esclaves, qui, après avoir été assujétis à Philippe et à Alexandre, passèrent, comme le reste de la Grèce, sous la domination des Romains. Cette ville, autrefois embellie de trophées élevés à la valeur, ne renferme plus qu'une vile populace, flétrie par la misère et par les chaînes du despotisme; la patrie des arts n'est plus peuplée que de barbares qui n'éprouvent pas même le sentiment de la grandeur de leurs ancêtres.

Les Athéniens furent le seul peuple du paganisme chez lequel il s'éleva des querelles sur le culte religieux. Leur esprit subtil et pointilleux rafinoit sur la recherche des cérémonies : ils avoient l'imagination trop ardente pour n'être pas susceptibles de crainte et d'espérance, deux sentimens qui attachent étroitement à la religion reçue; aussi avoient-ils l'extérieur fastueux de la dévotion. Ils s'assembloient dans les places publiques, où ils faisoient de pathétiques harangues aux dieux pour expliquer leurs besoins : plus il y avoit d'art et de travail dans leurs prières, plus ils en espéroient d'efficacité; c'étoit à haute voix qu'ils sollicitoient le ciel, c'est pourquoi leurs voisins les appeloient les cygales de la Grèce. Juvenal lance une mordante invective sur leur manière de prier, et leur représente qu'il seroit beaucoup plus sage d'abandonner aux dieux le soin de leur destinée, que de les

fatiguer par des demandes importunes qu'ils n'ont pas la cruauté d'accorder à des hommes aveugles dans leurs vœux.

Athènes, assujétie aux Romains sans être leur esclave, conserva long-temps son enthousiasme républicain; ennemie du premier des Césars, qui sembloit devoir naître dans son sein, elle éleva des autels à Cassius, vengeur de la liberté. Ses lumières, sa politesse, son goût pour les arts et les sciences, lui soumirent, pour ainsi dire, ses vainqueurs, puisqu'ils devinrent ses disciples. Ce fut à son école qu'ils apprirent à la respecter, et elle n'est aujourd'hui tombée dans l'avilissement que depuis qu'elle est soumise à des maîtres barbares qui n'ont su que combattre, vaincre et détruire. Le plus beau de ses titres, dans sa décadence, est d'avoir formé Antonin-le-Pieux et Antonin-le-Philosophe.

Les Goths s'emparèrent d'Athènes sous l'empire de Gallien; et, l'an 1455 de Jésus-Christ, elle fut dévastée et presque détruite par les Turcs : elle n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade connue sous le nom de *Sétine*.

Nous allons finir par tracer le caractère de ce peuple. Toute son histoire montre qu'il avoit du génie, et des talens supérieurs. Il y avoit parmi les Athéniens beaucoup de lumières et de goût; ils jugeoient bien des ouvrages d'esprit. L'influence que les orateurs avoient dans les affaires de la république, montre combien ce peuple étoit admirateur de l'éloquence : ils recherchoient la pureté du langage avec un soin infini; le peuple même avoit une extrême délicatesse à cet égard : l'aventure de Théophraste, si souvent rapportée, en est une bonne preuve. Ils entendoient les intérêts de leur république; et même les plus basses classes de citoyens y étoient beaucoup moins ignorantes que par-tout ailleurs. Cela ne doit pas surprendre; on voit quelque chose de pareil dans la plupart des états démocratiques. Naturellement bons et humains, la bienfaisance des Athéniens s'étendoit jusqu'aux bêtes même : la fondation qu'ils firent pour un mulet qui avoit beaucoup travaillé à des ouvrages publics, en est une marque. D'un autre côté, légers, inconstans, ils oublièrent plus d'une fois les bienfaits qu'ils avoient reçus,

et payèrent d'ingratitude ceux qui les avoient le mieux servis. Ceci peut, à un certain point, s'excuser par leur amour pour la liberté; ils en étoient jaloux à un tel degré, qu'un simple soupçon les faisoit agir comme si la faute étoit avérée. L'ostracisme, pratiqué contre les plus dignes citoyens, est un exemple de ce que nous venons de dire. Les Athéniens aimoient le plaisir; mais l'amour du plaisir cédoit toujours à l'amour de la patrie, qu'ils défendirent en plusieurs occasions avec la plus grande valeur. De si grandes qualités et de si grands défauts ne se rencontrent guère que dans des pays de liberté.

Nous ne pouvons terminer cet article sans parler des grands hommes qu'Athènes a produits, non pour faire l'histoire de leur vie, mais pour nous borner uniquement à une indication même fort incomplète de ceux qui y ont figuré le plus avantageusement. Pisistrate, qui s'empara du gouvernement, quoiqu'en cela il se rendit coupable d'injustice, fut, à certains égards, un grand homme: l'ambition l'aveugla; mais son bon naturel l'empêcha d'abuser de son pouvoir. Dans l'usage qu'il fit de sa puissance, il montra du respect pour les lois établies: détrôné deux fois, il sut remonter sur le trône; il s'y étoit placé par la ruse, il s'y maintint par son humanité. Il aimoit les lettres: il passe pour avoir fondé le premier une bibliothèque à Athènes. Miltiade et Thémistocle furent tout à la fois de grands capitaines et de grands hommes d'état. Aristide brilla par sa droiture, par son amour pour sa patrie, qu'il défendit par son courage, et honora par ses vertus. Cimon se distingua d'une manière tout-à-fait glorieuse. Périclès sut, par la persuasion, se rendre en quelque sorte le maître de la république: il n'a laissé aucun écrit qui témoigne ses talens; mais ses actions rendent très-croyable tout ce qui s'est dit de son éloquence. Conon s'est rendu célèbre par son amour pour la patrie. Démosthène passe pour un modèle achevé dans l'art oratoire. Alcibiade a réuni tous les talens: la nature lui avoit, pour ainsi dire, prodigué tous ses dons; et l'on peut dire de lui qu'il n'eut point d'égal, soit dans le vice, soit dans la vertu. On auroit dû nommer avant lui Socrate, qui se donna beaucoup de soin à lui former

l'esprit et le cœur. Platon a rendu son nom immortel. Thucydide, Xénophon, entre les historiens; Euripide, Sophocle, Aristophane, Eschyle, parmi les poètes, se firent une grande réputation.

Enfin Athènes subsista encore long-temps avec éclat, non comme république, mais comme ville savante et comme le siége des beaux arts. Les familles les plus considérables de Rome y envoyoient leurs enfans pour achever leur éducation. Cicéron y envoya son fils pour étudier sous Cratippe. Horace se félicitoit d'y avoir séjourné, *adjecêre bonæ paulò plus artis Athenæ*. On sait que S. Basile et S. Grégoire de Nazianze y avoient fait leurs études. Cicéron lui-même voyagea dans la Grèce, à Athènes et dans l'Asie mineure, pour s'y perfectionner dans l'art oratoire et dans l'éloquence, dont il fut depuis un modèle qu'on pourroit dire parfait parmi les hommes.

(*MM. de* JAUCOURT *et* TURPIN.)

GRIMACE.

GRIMACE.

Espèce de contorsion du visage ou de quelqu'une de ses parties, qu'on fait par affectation, par habitude, ou naturellement, pour exprimer quelque sentiment de l'ame.

Beaucoup de vivacité et de souplesse dans les organes portent invinciblement le corps à certains mouvemens qui sont autant d'expressions naturelles des idées qu'on veut dépeindre. Peut-être que l'expression de vérité qui ne se trouveroit point dans les mouvemens du corps, et qui seroit dans les seuls sentimens du cœur, n'est point faite tout-à-fait pour l'homme. On observe que les mouvemens du corps dont nous parlons sont plus ou moins marqués dans toutes les nations du monde, suivant la différence des climats et des mœurs. L'esprit actif des Orientaux, leur grande sensibilité, leur extrême vivacité, les portent nécessairement aux gesticulations, aux contorsions, aux *grimaces :* au contraire, la température et la froideur de nos climats émoussent ou engourdissent sans cesse l'action de nos nerfs et de nos esprits; mais, à ce défaut de la nature, nous avons cru devoir substituer un art grimacier, qui consiste principalement dans des saluts, des révérences et des inclinations du corps, des génuflexions, dont on nous donne, dès le bas-âge, des principes méthodiques; et cet art fait une partie de la politesse européenne, offre des expressions, dirai-je plus heureuses et plus délicates, ou dirai-je plus ridicules et plus insipides des sentimens de l'ame, que ne sont les contorsions du corps et les *grimaces* naturelles des peuples brûlés par l'astre du jour.

(*M. de Jaucourt.*)

GRONDEUR. *

Espèce d'homme inquiet et mécontent, qui exhale sa mauvaise humeur en paroles. L'habitude de gronder est un vice domestique, attaché à la complexion du tempérament plutôt qu'au caractère de l'esprit. Quoiqu'il semble appartenir aux vieillards comme un apanage de la foiblesse, et comme un reste d'autorité qui expire avec un long murmure, il est pourtant de tous les âges. Eraste naquit avec une bile prompte à fermenter et à s'enflammer: Dans les langes il poussoit des cris perpétuels qui déchiroient les entrailles maternelles, sans qu'on vît la cause de ses souffrances. Au sortir du berceau il pleuroit quand on lui avoit refusé quelque jouet; et, dès qu'il l'avoit obtenu, il le rejetoit. Si quelqu'un l'avoit pris en tombant de ses mains, il auroit encore pleuré jusqu'à ce qu'on le lui eût rendu. A peine sut-il former des sons mieux articulés, il ne fit que se plaindre de ses maîtres, et se quereller avec ses compagnons d'étude ou d'exercice, même dans les heures des jeux et des plaisirs. Après beaucoup d'affaires désagréables que lui avoient attirées les écarts de son humeur, rebuté, mais non corrigé, il résolut de prendre une femme pour gronder à son aise; celle-ci, qui étoit d'une humeur douce, devint aigre auprès d'un mari fâcheux. Il eut des enfans, et les gronda toujours, soit avant, soit après qu'il les eût caressés. S'ils portoient la tête haute, ils tournoient mal les pieds; s'ils élevoient la voix, ils rompoient les oreilles; s'ils ne disoient mot, c'étoient des stupides. Apprenoient-ils une langue, ils oublioient l'autre; cultivoient-ils leurs talens, ils faisoient de la dépense; avoient-ils des mœurs, ils manquoient d'intrigue pour la fortune. Enfin ces enfans devinrent grands, et leur père vieux. Eraste alors se mit tellement en possession de gronder, qu'il ne sortit jamais de sa maison sans avoir récapitulé à ses domestiques toutes les fautes qu'il leur avoit cent fois reprochées. Mais quand il y rentroit, qu'apportoit-il de la ville ou de la campagne? Des cris, des plaintes, des injures, des menaces, une tempête d'autant plus violente, qu'elle avoit

été resserrée et grossie par la contrainte de la bienséance publique et du respect humain. Eraste vit aujourd'hui sans épouse, sans famille, sans domestiques, sans amis, sans société. Cependant Eraste a de la fortune, un cœur généreux et sensible, des vertus et de la probité; mais Eraste est né *grondeur;* il mourra seul.

(ANONYME.)

GUÈBRES. *

PEUPLE errant et répandu dans plusieurs des contrées de la Perse et des Indes. C'est le triste reste de l'ancienne monarchie persanne, que les caliphes arabes, armés par la religion, ont détruite dans le septième siècle, pour faire régner le dieu de Mahomet à la place du dieu de Zoroastre Cette sanglante mission força le plus grand nombre des Perses à renoncer à la religion de leurs pères: les autres prirent la fuite, et se dispersèrent en différens lieux de l'Asie, où, sans patrie et sans roi, méprisés et haïs des autres nations, et invinciblement attachés à leurs usages, ils ont, jusqu'à présent, conservé la loi de Zoroastre, la doctrine des mages et le culte du feu, comme pour servir de monument à l'une des plus anciennes religions du monde.

Quoiqu'il y ait beaucoup de superstition, et encore plus d'ignorance parmi les *Guèbres*, les voyageurs sont assez d'accord pour nous en donner une idée qui nous intéresse à leur sort. Pauvres et simples dans leurs habits, doux et humbles dans leurs manières, tolérans, charitables et laborieux, ils n'ont point de mendians parmi eux; mais ils sont tous artisans, ouvriers et grands agriculteurs. Il semble même qu'un des dogmes de leur ancienne religion ait été que l'homme est sur la terre pour la cultiver et pour l'embellir, ainsi que pour la peupler; car ils estiment que l'agriculture est non-seulement une profession belle et innocente, mais noble dans la société, et méritoire devant Dieu. C'est le prier, disent-ils, que de labourer; et leur créance met au nombre des actions vertueuses de planter un arbre, de défricher un champ et d'engendrer des enfans. Par une suite de ces principes si antiques qu'ils sont presque oubliés partout ailleurs, ils ne mangent point le bœuf, parce qu'il sert au labourage, ni la vache, qui leur donne du lait: ils épargnent de même le coq, animal domestique, qui les avertit du lever du soleil, et ils estiment particulièrement le chien, qui veille aux troupeaux, et qui garde la maison. Ils se font aussi un religieux devoir de tuer

les insectes et tous les animaux mal-faisans, et c'est par l'exercice de ce dernier précepte qu'ils croient expier leurs péchés; pénitence singulière, mais utile. Avec une morale pratique de cette rare espèce, les *Guèbres* ne sont nulle part des hôtes incommodes; on reconnoît partout leurs habitations au coup-d'œil, tandis que leur ancienne patrie, dont l'histoire nous a vanté la fertilité, n'est plus qu'un désert et qu'une terre inculte sous la loi de Mahomet, qui joint la contemplation au despotisme.

Ils sont prévenans envers les étrangers, de quelque nation qu'ils soient; ils ne parlent point devant eux de leur religion; mais ils ne condamnent personne, leur maxime étant de bien vivre avec tout le monde, et de n'offenser qui que ce soit. Ils haïssent, en général, tous les conquérans; ils méprisent et détestent singulièrement Alexandre, comme un des plus grands ennemis qu'ait eus le genre humain. Quoiqu'ils aient lieu de haïr particulièrement les mahométans, ils se sont toujours reposés sur la providence du soin de punir ces cruels usurpateurs, et ils se consolent, par une très-ancienne tradition dont ils entretiennent leurs enfans, que leur religion reprendra un jour le dessus, et qu'elle sera professée de tous les peuples du monde: à cet article de leur croyance ils joignent aussi cette attente vague et indéterminée, qu'on retrouve chez tant d'autres peuples, de personnages illustres et fameux qui doivent venir à la fin des temps pour rendre les hommes heureux, et les préparer au grand renouvellement.

Une discipline sévère et des mœurs sages règnent dans l'intérieur de leurs maisons; ils n'épousent que des femmes de leur religion et de leur nation; ils ne souffrent point la bigamie ni le divorce; mais, en cas de stérilité, il leur est permis de prendre une seconde femme au bout de neuf années, en gardant cependant la première. Partout où ils sont tolérés, ils reçoivent le joug du prince, et vivent entre eux sous la conduite de leurs anciens, qui leur servent de magistrats.

Ils ont aussi des prêtres, qui se disent issus des anciens mages, et qui dépendent d'un souverain pontife, que les *Guebres* appellent *destour*, *destouran*, *la règle des règles*,

ou *la loi des lois*. Ces prêtres n'ont aucun habit particulier ; et leur ignorance les distingue à peine du peuple. Ce sont eux qui ont le soin du feu sacré, qui imposent la pénitence, qui donnent des absolutions, et qui, pour de l'argent, distribuent chaque mois dans les maisons le feu sacré, et l'urine de vache, qui sert aux purifications.

Ils prétendent posséder encore les livres que Zoroastre a reçus du ciel ; mais ils ne peuvent plus les lire ; ils n'en ont que des commentaires qui sont eux-mêmes très-anciens. Ces livres contiennent des révélations sur ce qui doit arriver jusqu'à la fin des temps, des traités d'astrologie et de divination. Du reste, leurs traditions sur leurs prophètes, et sur tout ce qui concerne l'origine de leur culte, ne forment qu'un tissu mal assorti de fables merveilleuses et de graves puérilités. Il en est, à cet égard, de la religion des *Guèbres* comme de toutes autres religions de l'Asie : la morale en est toujours bonne ; mais l'historique, ou, pour mieux dire, le roman, n'en vaut jamais rien. Ces histoires, il est vrai, devroient être fort indifférentes pour le culte en général ; mais le mal est que les hommes n'ont fait que trop consister l'essentiel de la religion dans un nom. Si les nations asiatiques vouloient cependant s'entendre entre elles, et oublier ces noms divers de Confucius, de Brahma, de Zoroastre et de Mahomet, il arriveroit qu'elles n'auroient presque toutes qu'une même créance, et qu'elles scroient par là d'autant plus proches de la véritable.

Plusieurs savans ont cru reconnoître, dans les fables que les *Guèbres* débitent de Zoroastre, quelques traits de ressemblance avec Cham, Abraham et Moïse ; on pourroit ajouter aussi avec Osiris, Minos et Romulus ; mais il y a bien plus d'apparence que leurs fables sont tirées d'une formule générale que les anciens s'étoient faite pour écrire l'histoire de leurs grands hommes, en abusant des sombres vestiges de l'histoire ancienne de la nature.

Plus on remonte dans l'antiquité, et plus on remarque que l'historique et l'appareil des premières religions ont été puisés dans de pareilles sources. Toutes les fêtes des mages étoient appelées *des mémoriaux;* et, à en juger aujourd'hui par les usages de leurs descendans, on ne

peut guère douter que leur culte n'ait effectivement été un reste des anciennes commémorations de la ruine et du renouvellement du monde, qui a dû être un des principaux objets de la morale et de la religion sous la loi de la nature. Nous savons que, sous la loi écrite et sous la loi de grace, les fêtes ont successivement eu pour motifs la célébration des événemens qui ont donné et produit ces lois : nous pouvons donc penser que, sous la loi de nature qui les a précédées, les fêtes ont dû avoir et ont eu pour objet les grands événemens de l'histoire de la nature, entre lesquels il n'y en a pas eu, sans doute, de plus grands et de plus mémorables que les révolutions qui ont détruit le genre humain et changé la face de la terre.

C'est après avoir profondément étudié les différens âges du monde sous ces trois points de vue, que nous osons hasarder que telle a été l'origine de la religion des *Guèbres* et des anciens mages. Si nous les considérons dans leurs dogmes sur l'agriculture, sur la population, et dans leur discipline domestique, tout nous y retracera les premiers besoins et les vrais devoirs de l'homme, qui n'ont jamais été si bien connus qu'après la ruine du genre humain, devenu sage par ses malheurs. Si nous les envisageons dans les terreurs qu'ils ont des éclipses, des comètes et de tous les écarts de la nature, et dans leurs traditions apocalyptiques, nous y reconnoîtrons les tristes restes de l'espèce humaine, long-temps épouvantée et effrayée par le seul souvenir des phénomènes de leurs anciens désastres. Si nous analysons leur dogme des deux principes, et leurs fables sur les anciens combats de la lumière contre les ténèbres, et que nous en rapprochions tant d'autres traditions analogues, répandues chez divers peuples, nous y reverrons aussi ce même fait, que quelques-uns ont appelé *chaos*, *débrouillement;* et d'autres, *création et renouvellement.* En étudiant leur culte du feu, et leurs pressentimens sur les incendies futurs, nous n'y retrouverons que le ressentiment des incendies passés et que des usages qui en devoient perpétuer le souvenir : enfin, si nous les suivons dans les fêtes qu'ils célèbrent pour le soleil et pour tous les élémens, tout nous y retra-

cera de même des institutions relatives à cet ancien objet, qui a éte perdu, oublié et corrompu par les *Guèbres*, par les Perses eux-mêmes, et par tous les autres peuples du monde, qui n'ont présentement que des traces plus ou moins sombres de ces religieuses commémorations, qui, dans un certain âge, ont été générales par toute la terre.

C'est une grande question de savoir si les *Guèbres* d'aujourd'hui sont idolâtres, et si le feu sacré est l'objet réel de leur adoration présente. Les Turcs, les Persans et les Indiens, les regardent comme tels; mais, selon les voyageurs européens, les *Guèbres* prétendent n'honorer le feu qu'en mémoire de leur législateur, qui se sauva miraculeusement des flammes; et, pour se distinguer des idolâtres de l'Inde, ils se ceignent tous d'un cordon de laine ou de poil de chameau. Ils assurent reconnoître un Dieu suprême, créateur et conservateur de la lumière; ils lui donnent sept ministres, et ces ministres eux-mêmes en ont d'autres qu'ils invoquent aussi comme génies intercesseurs : l'Être-Suprême est supérieur aux principes et aux causes; mais il est vrai que leur théologie ou leur superstition attribue tant de pouvoir à ces principes subalternes, qu'ils n'en laissent guère au souverain, ou qu'il en fait peu d'usage : ils admettent aussi des intelligences qui résident dans les autres et gouvernent les hommes, et des anges ou créatures inférieures qui gouvernent les corps inanimés; et chaque arbre, comme chaque homme, a son patron et son gardien.

Ils ont persisté dans le dogme du bon et du mauvais principe : cette antique hérésie, et peut-être la première de toutes, n'a été vraisemblablement qu'une suite de l'impression que fit sur les hommes le spectacle affreux des anciens malheurs du monde, et la conséquence des premiers raisonnemens qu'on a cru religieusement devoir faire, pour ne point en accuser un Dieu créateur et conservateur. Les anciens théologiens s'embrouilloient autrefois fort aisément dans les choses qu'ils ne pouvoient comprendre; et l'on peut juger combien cette question doit être épineuse pour des pauvres gens tels que les

Guèbres, puisque tant et de si grands génies ont essayé en vain de la résoudre avec toutes les lumières de leur raison.

Au reste, les *Guèbres* n'ont aucune idole et aucune image, et ils sont vraisemblablement les seuls peuples de la terre qui n'en ont jamais eu; tout l'appareil de leur religion consiste à entretenir le feu sacré, à respecter en général cet élément, à n'y mettre jamais rien de sale ni qui puisse faire de la fumée, et à ne point l'infecter même avec leur haleine, en voulant le souffler: c'est devant le feu qu'ils prient dans leurs maisons, qu'ils font les actes et les sermens; et nul d'entre eux n'oseroit se parjurer quand il a pris à témoin cet élément terrible et vengeur: par une suite de ce respect ils entretiennent en tout temps le feu de leur foyer; ils n'éteignent pas même leurs lampes, et ne se servent jamais d'eau dans les incendies, qu'ils s'efforcent d'étouffer avec la terre. Ils ont aussi diverses cérémonies légales pour les hommes et pour les femmes, une espèce de baptême à leur naissance, et une sorte de confession à la mort: ils prient cinq fois le jour en se tournant vers le soleil, lorsqu'ils sont hors de chez eux; ils ont des jeûnes réglés, quatre fêtes par mois, et sur-tout beaucoup de vénération pour le vendredi, et pour le premier et le vingt de chaque lune: dans leurs jours de dévotion ils ont entre eux des repas communs, où l'on partage également ce que chacun y apporte suivant ses facultés.

Ils ont horreur de l'attouchement des cadavres, n'enterrent point leurs morts ni ne les brûlent; ils se contentent de les déposer à l'air, dans des enceintes murées, en mettant auprès d'eux divers ustensiles du ménage. L'air et la sécheresse du pays permettent sans doute cet usage, qui seroit dangereux et désagréable pour les vivans dans tout autre climat; mais il en est sorti chez les *Guèbres* cette superstition singulière d'aller observer de quelle façon les oiseaux du ciel viennent attaquer ces corps. Si le corbeau prend l'œil droit, c'est un signe de salut, et l'on se réjouit; s'il prend l'œil gauche, c'est une marque de réprobation, et l'on pleure sur le sort du défunt: cette espèce de cruauté envers les morts se

trouve réparée par un autre dogme qui étend l'humanité des *Guèbres* jusque dans l'autre vie; ils prétendent que le mauvais principe et l'enfer seront détruits avec le monde; que les démons seront anéantis avec leur empire, et que les réprouvés, après leurs souffrances, retrouveront à la fin un Dieu clément et miséricordieux, dont la contemplation fera leurs délices. Malgré l'ignorance des *Guèbres*, il semble qu'ils aient voulu prendre un milieu entre le paradis extravagant de Mahomet et le redoutable enfer du christianisme.

Des peuples qui ont un culte si simple et des dogmes si pacifiques, n'auroient point dû, sans doute, être l'objet de la haine et du mépris des mahométans; mais non-seulement ceux-ci les détestent, ils les ont encore accusés, dans tous les temps, d'idolatrie, d'impiété, d'athéisme et des crimes les plus infâmes. Toutes les religions présentées et obligées de tenir leurs assemblées secrètes, ont essuyé, de la part des autres sexes, des calomnies et des injures de ce genre. Les païens ont accusé les premiers chrétiens de manger des enfans, et de se mêler sans distinction d'âge et de sexe : quelques-uns de nos hérétiques, à leur tour, ont essuyé un pareil traitement; et c'est de même le venin calomnieux que répandent les disputes de religion, qui a donné aux restes des anciens Perses le nom de *Guèbre*, qui, dans la bouche des Persans modernes, désigne en général un païen, un infidèle, un homme adonné au crime contre nature.

(M. BOULANGER.)

GUERRE.

La *guerre* est un différend entre des souverains, qu'on vuide par la voie des armes.

> Nous l'avons hérité de nos premiers aïeux,
> Dès l'enfance du monde ils se faisoient la *guerre*.

Elle a régné dans tous les siècles sur les plus légers fondemens: on l'a toujours vu désoler l'univers, épuiser les familles d'héritiers, remplir les états de veuves et d'orphelins; malheurs déplorables, mais ordinaires! De tout temps, les hommes, par ambition, par avarice, par jalousie, par méchanceté, sont venus à se dépouiller, se brûler, s'égorger les uns les autres. Pour le faire plus ingénieusement, ils ont inventé des règles et des principes qu'on appelle l'*art militaire*, et ont attaché à la pratique de ces règles l'honneur, la noblesse et la gloire.

Cependant cet honneur, cette noblesse et cette gloire, consistent seulement à la défense de sa religion, de sa patrie, de ses biens et de sa personne, contre des tyrans ou d'injustes agresseurs. Il faut donc reconnoître que la *guerre* sera légitime ou illégitime, selon la cause qui la produira; la *guerre* est légitime, si elle se fait pour des raisons évidemment justes; elle est illégitime, si on la fait sans une cause nécessaire, juste et suffisante.

Les souverains, sentant la force de cette vérité, ont grand soin de répandre des manifestes pour justifier les *guerres* qu'ils entreprennent, tandis qu'ils cachent soigneusement au public ou qu'ils se cachent souvent à eux-mêmes les vrais motifs qui les déterminent. Ainsi, dans la *guerre* d'Alexandre contre Darius, les raisons justificatives qu'employoit ce conquérant rouloient sur les injures que les Grecs avoient reçues des Perses; les vrais motifs de son entreprise étoient l'ambition de se signaler, soutenue de l'espoir du succès. Il ne seroit que trop aisé d'apporter des exemples de *guerres* modernes, entreprises de la même manière, et par des vues également odieuses; mais nous n'approcherons point de si près des temps où

l'ambition de quelques souverains les rend encore moins équitables, et peut-être moins clairvoyans sur les intérêts de leurs états et sur ceux des peuples qu'ils gouvernent.

Dans une *guerre* parfaitement juste, il faut non-seulement que la raison justificative soit très-légitime, mais encore qu'elle se confonde avec le motif, c'est-à-dire, que le souverain n'entreprenne la *guerre* que par la nécessité où il est de pourvoir à sa conservation. La vie des états est comme celle des hommes, dit très-bien l'auteur de l'Esprit des Lois; ceux-ci ont droit de tuer dans le cas de leur défense naturelle; ceux-là ont droit de faire la *guerre* pour leur propre conservation : dans le cas de la défense naturelle, j'ai droit de tuer, parce que ma vie est à moi, comme la vie de celui qui m'attaque est à lui; de même un état fait la *guerre* justement, parce que sa conservation est juste, comme toute autre conservation.

Le droit de la *guerre* dérive donc de la nécessité et du juste rigide. Si ceux qui dirigent les consciences ou les conseils des princes ne se bornent pas là, tout est perdu; car les principes arbitraires de gloire, de bienséance, d'agrandissement, d'utilité, ne sont pas des droits, ce sont de fausses raisons qui ne produisent que des injustices et des horreurs. Si la réputation de la puissance d'un monarque peut augmenter les forces de son royaume, la réputation de sa justice les augmenteroit peut-être davantage.

Mais toute *guerre* est injuste dans ses causes, 1° lorsqu'on l'entreprend sans aucune raison justificative ni motif d'utilité apparente, si tant est qu'il y ait des exemples de cette barbarie: 2° lorsqu'on attaque les autres pour son propre intérêt, sans qu'ils nous aient fait de tort réel, et ce sont là de vrais brigandages: 3° lorsqu'on se fonde sur des motifs tirés de causes justificatives spécieuses, mais qui, bien examinées, sont réellement illégitimes: 4° lorsqu'avec de bonnes raisons justificatives, on entreprend la *guerre* par des motifs qui n'ont aucun rapport avec le tort qu'on a reçu; comme pour acquérir une vaine gloire, se rendre redoutable, exercer ses troupes, étendre sa domination, etc. Ces deux dernières sortes de *guerres* sont très-communes et très-iniques. Il faut dire la

même chose de l'envie qu'auroit un peuple de changer de demeure et de quitter une terre ingrate, pour s'établir à force ouverte dans un pays fertile ; il n'est pas moins injuste d'attenter, par la voie des armes, sur la liberté, la vie et les domaines d'un autre peuple ; par exemple, des Américains, sous prétexte de leur idolatrie. Quiconque a l'usage de la raison, doit jouir de la liberté de choisir lui-même ce qu'il croit lui être le plus avantageux.

Concluons de ces principes que toute *guerre* juste doit se faire pour nous défendre contre les attaques de ceux qui en veulent à nos vies ou à nos possessions, ou pour contraindre les autres à nous rendre ce qu'ils nous doivent, en vertu d'un droit parfait et incontestable qu'on a de l'exiger, ou pour obtenir la réparation du dommage qu'ils nous ont injustement causé : mais si la *guerre* est légitime pour les raisons qu'on vient d'alléguer, c'est encore à cette seule condition que celui qui l'entreprend se propose de venir, par ce moyen violent, à une paix solide et durable.

Puisque la *guerre* entraîne inévitablement après elle une infinité de maux, d'injustices et de désastres, on ne doit se porter à cette extrémité terrible qu'après les plus mûres considérations. Plutarque dit là dessus que, parmi les anciens Romains, lorsque les prêtres, nommés *féciaux*, avoient conclu que l'on pouvoit justement entreprendre la *guerre*, le sénat examinoit encore s'il seroit avantageux de s'y engager.

En effet, ce n'est pas assez que le sujet de la *guerre* soit juste en lui-même, il faut, avant que d'en venir à la voie des armes, qu'il s'agisse d'une chose de la plus grande importance, comme de sa propre conservation.

Il faut que l'on ait au moins quelque apparence probable de réussir dans ses justes projets ; car ce seroit une témérité, une pure folie, que de s'exposer à une destruction totale, et de se jeter dans les plus grands maux pour ne pas en sacrifier de moindres.

Il faut enfin qu'il y ait une nécessité absolue de prendre les armes, c'est-à-dire, qu'on ne puisse employer aucun autre moyen légitime pour obtenir ce qu'on a droit de

demander, ou pour se mettre à couvert des maux dont on est menacé.

Je n'ai rien à ajouter sur la justice des *guerres ;* on la déguise avec tant d'art, que l'on a quelquefois bien de la peine à découvrir la vérité : de plus, chaque souverain porte ses prétentions si loin, que la raison parvient rarement à les modérer; mais, quelles que soient leurs vues et leurs démarches, toute *guerre*, dit Cicéron, qui ne se fait pas pour la défense, pour le salut de l'état, ou pour la foi donnée, n'est qu'une *guerre* illégitime.

Quant aux suites de la *guerre*, il est vrai qu'elles dépendent du temps, des lieux, des personnes, de mille événemens imprévus, qui, variant sans cesse, ne peuvent être déterminés. Mais il n'en est pas moins vrai qu'aucun souverain ne devroit entreprendre de *guerres* qu'après avoir reconnu dans sa conscience qu'elles sont justes, nécessaires au bien public, indispensables, et qu'en même temps il y a plus à espérer qu'à craindre dans l'événement auquel il s'expose.

Non-seulement ce sont là des principes de prudence et de religion, mais les lois de la sociabilité et l'amour de la paix ne permettent pas aux hommes de suivre d'autres maximes. C'est un devoir indispensable aux souverains de s'y conformer; la justice du gouvernement les y oblige par une suite de la nature même, et du but de l'autorité qui leur est confiée; ils sont obligés d'avoir un soin particulier des biens et de la vie de leurs sujets; le sang du peuple ne veut être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes; malheureusement les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'avidité qui se couvre de vains prétextes, le faux honneur de prouver sa puissance, les alliances, les engagemens insensibles que l'on a contractés par les suggestions des courtisans et des ministres, entraînent presque toujours les rois dans des *guerres* où ils hasardent tout sans nécessité, épuisent leurs provinces, et font autant de mal à leur pays et à leurs sujets qu'à leurs propres ennemis.

Supposé cependant qu'une *guerre* ne soit entreprise qu'à l'extrémité pour un juste sujet, pour celui de sa conser-

vation, il faut encore qu'en la faisant on reste dans les termes de la justice, et qu'on ne pousse pas les actes d'hostilité au-delà de leurs bornes et de leurs besoins absolus. Grotius, en traitant cette matière, établit trois règles qui peuvent servir à faire comprendre en peu de mots qu'elle est l'étendue des droits de la *guerre*, et jusqu'où ils peuvent être portés légitimement.

La première règle, c'est que tout ce qui a une liaison moralement nécessaire avec le but d'une *guerre* juste doit être permis, et rien davantage. En effet, il seroit inutile d'avoir droit de faire une chose, si l'on ne pouvoit se servir des moyens nécessaires pour en venir à bout; mais il seroit fou de penser que, pour défendre ses droits, on se crût tout permis légitimement.

La seconde règle, c'est que le droit qu'on a contre un ennemi, et que l'on soutient par les armes, ne doit pas être considéré uniquement par rapport au sujet qui fait commencer la *guerre*, mais encore par rapport aux nouveaux incidens qui surviennent pendant le cours de la *guerre;* tout de même qu'en justice une partie acquiert souvent un nouveau droit pendant le cours du procès; c'est là le fondement du droit que l'on a d'agir contre ceux qui se joignent à notre ennemi, soit qu'ils dépendent de lui ou non.

Enfin, pour la troisième règle, c'est qu'il y a bien des choses qui, quoique illicites d'ailleurs, deviennent permises et nécessaires dans la *guerre*, parce qu'elles en sont des suites inévitables, et qu'elles arrivent contre notre intention, et sans un dessein formel; ainsi, par exemple, pour avoir ce qui nous appartient, on a droit de prendre une chose qui vaut davantage, si l'on ne peut pas prendre précisément autant qu'il nous est dû, sous l'obligation néanmoins de rendre la valeur de l'excédant de la dette. On peut canonner un vaisseau plein de corsaires, quoique dans ce vaisseau il se trouve quelques hommes, quelques femmes, quelques enfans, ou autres personnes innocentes, qui courent risque d'être enveloppés dans la ruine de ceux que l'on veut, et que l'on peut faire périr avec justice.

Telle est l'étendue du droit que l'on a contre un ennemi,

en vertu de l'état de *guerre :* cet état anéantissant par lui-même l'état de société, quiconque se déclare notre ennemi, les armes à la main, nous autorise à agir contre lui par des actes d'hostilité, de dégât, de destruction et de mort.

Il est certain qu'on peut tuer innocemment un ennemi qui a les armes à la main ; je dis *innocemment*, non-seulement aux termes de la justice extérieure, et qui passe pour telle chez toutes les nations, mais encore selon la justice intérieure et les lois de la conscience. En effet, le but de la *guerre* demande nécessairement que l'on ait ce pouvoir ; autrement ce seroit en vain que l'on prendroit les armes pour sa conservation, et que les lois de nature le permettroient. Par la même raison, les lois de la *guerre* permettent d'endommager les biens de l'ennemi, et de les détruire, parce qu'il n'est point contraire à la nature de dépouiller de son bien un ennemi à qui l'on peut ôter la vie. Enfin, tous ces actes d'hostilité subsistent sans injustice, jusqu'à ce qu'on se soit mis à l'abri des dangers dont l'ennemi nous menaçoit, ou qu'on ait recouvré ce qu'il nous avoit injustement enlevé.

Mais, quoique ces maximes soient vraies en vertu du droit rigoureux de la *guerre*, la loi de nature met néanmoins des bornes à ce droit ; elle veut que l'on considère si tels ou tels actes d'hostilité contre un ennemi sont dignes de l'humanité ou même de la générosité ; ainsi, tant qu'il est possible, et que notre sûreté pour l'avenir le permet, il faut toujours tempérer, par ces sentimens si naturels et si justes, les maux que l'on fait à un ennemi.

Pour ce qui est des voies même que l'on emploie légitimement contre un ennemi, il est sûr que la terreur et la force ouverte dont on se sert sont le caractère propre de la *guerre :* on peut encore mettre en œuvre l'adresse, la ruse et l'artifice, pourvu qu'on le fasse sans perfidie ; mais on ne doit pas violer les engagemens qu'on a contractés, soit de bouche ou autrement.

Les lois militaires de l'Europe n'autorisent point à ôter la vie, de propos délibéré, aux prisonniers de *guerre*, ni à ceux qui demandent quartier, ni à ceux qui se rendent, moins

moins encore aux vieillards, aux femmes, aux enfans, et, en général, à aucun de ceux qui ne sont ni d'un âge ni d'une profession à porter les armes, et qui n'ont d'autre part à la *guerre* que de se trouver dans le pays ou dans le parti ennemi.

A plus forte raison les droits de la *guerre* ne s'étendent pas jusqu'à autoriser les outrages à l'honneur des femmes; car une telle conduite ne contribue point à notre défense, à notre sûreté, ni au maintien de nos droits; elle ne peut servir qu'à satisfaire la brutalité du soldat effréné.

Il y a néanmoins mille autres licences infâmes et mille sortes de rapines et d'horreurs que l'on souffre, et qu'il est honteux de souffrir dans la *guerre*. Les lois, dit-on, doivent se taire parmi le bruit des armes; je réponds que s'il faut que les lois civiles, les lois des tribunaux particuliers de chaque état, qui n'ont lieu qu'en temps de paix, viennent à se taire, il n'en est pas de même des lois éternelles, qui sont faites pour tous les temps, pour tous les peuples, et qui sont écrites dans la nature : mais la *guerre* étouffe la voix de la nature, de la justice, de la religion et de l'humanité. Elle n'enfante que des brigandages et des crimes; avec elle marchent l'effroi, la famine et la désolation; elle déchire l'ame des mères, des épouses et des enfans; elle ravage les campagnes, dépeuple les provinces, et réduit les villes en poudre. Elle épuise les états florissans au milieu des plus grands succès; elle expose les vainqueurs aux tragiques revers de la fortune; elle déprave les mœurs de toutes les nations, et fait encore plus de misérables qu'elle n'en emporte. Voilà les fruits de la *guerre*.

Parlons à présent de l'homme de *guerre*. L'homme de *guerre* est celui qui se rend propre à exécuter, avec force, adresse, exactitude et célérité, tous les actes propres à le faire combattre avec avantage.

Cette partie de l'éducation militaire fut toujours en grand honneur chez les anciens, et le fut parmi nous jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Elle a été depuis trop négligée. On commence à s'occuper plus sérieusement à la mettre en vigueur; mais on éprouve ce qui doit arriver

toujours de la langueur où l'on a laissé tomber les arts utiles. Il faut vaincre aujourd'hui la mollesse, et détruire l'habitude et le préjugé.

Les exercices du corps, si nécessaires à l'homme de *guerre*, étoient ordonnés chez les Grecs par des lois que les éphores et les archontes soutinrent avec sévérité. Ces exercices étoient publics. Chaque ville avoit son gymnase, où la jeunesse étoit obligée de se rendre aux heures prescrites. Le gymnastique, chef de ces exercices, étoit revêtu d'une grande autorité, et toujours choisi, par élection, parmi les citoyens les plus expérimentés et les plus vertueux. Les jeux olympiques, néméens, isthmiens et pythiens, ne furent institués que pour juger des progrès que la jeunesse faisoit dans les exercices. On y décernoit des prix à ceux qui avoient remporté la victoire à la course, et dans les combats de la lutte, du ceste et du pugilat. C'est ainsi que la Grèce, trop foible contre la multitude d'ennemis qu'elle avoit souvent à combattre, multiplioit ses forces, et préparoit ses enfans à devenir également intrépides et redoutables dans les combats.

On en voit un exemple bien frappant dans l'action vraiment héroïque des trois cents Lacédémoniens qui défendirent le pas des Thermopiles; le courage seul n'eût pu suffire à leur petit nombre pour soutenir si long-temps les efforts redoublés d'une armée presque innombrable, s'ils n'eussent joint la plus grande force et l'adresse à leur dévouement entier à la défense de la patrie.

Le même art fut cultivé chez les Romains; et leurs plus grands capitaines en donnèrent l'exemple. Marcellus, César et Antoine, traversoient, couverts de leurs armes, des fleuves à la nage; ils marchoient, à pied et tête nue, à la tête des légions, depuis Rome jusqu'aux extrémités des Alpes, des Pyrénées et du Caucase. Les dépouilles *opimes*, offertes à Jupiter férétrien, furent toujours regardées comme l'action la plus héroïque; mais bientôt le luxe et la mollesse s'introduisirent, lorsque la voix de Caton et son souvenir eurent perdu leurs droits dans la capitale du monde. Si le siècle d'Auguste vit les arts se perfectionner, les belles lettres l'éclairer, les mœurs se polir, il vit aussi dégénérer toutes les qualités qui avoient

rendu les Romains les maîtres de toutes les autres nations.

Les exercices du corps se soutinrent long-temps parmi les Scythes, les Gaulois et les Germains ; mais il n'est point de nation où ils aient été plus long-temps pratiqués que chez les Français.

Avant l'invention des armes à feu, la chevalerie française décidoit seule du gain d'une bataille ; et, lorsque nous voyons dans les arsenaux les anciennes armes offensives et défensives dont elle se servoit, nous avons peine à concevoir comment il étoit possible d'en faire usage.

La nature cependant n'a point dégénéré. Les hommes sont les mêmes qu'ils étoient ; mais l'éducation est bien différente. On accoutumoit alors les enfans à porter de certains poids qu'on augmentoit peu à peu ; on les exerçoit dès que leur force commençoit à se déployer ; leurs muscles s'endurcissoient en conservant la souplesse. C'est ainsi qu'on les formoit aux plus durs travaux. L'éducation et l'habitude font presque tout dans les hommes, et les enfans des plus grands seigneurs n'étoient point exempts de ces exercices violens ; souvent même un père envoyoit son fils unique, pour être élevé à l'exercice des armes et à la vertu, chez un autre chevalier, de peur que son éducation ne fût pas suivie avec assez de rigidité dans la maison paternelle. On nommoit cette espèce d'éducation *nourriture ;* et l'on disoit d'un brave chevalier qu'il avoit reçu chez tel autre une bonne et louable nourriture. Rien ne pouvoit dispenser de cette éducation militaire tous ceux qui prétendoient à l'honneur d'être armés chevaliers. Quelles actions héroïques de nos rois et de nos princes ne lisons-nous pas dans notre histoire !

Quoique l'usage des armes à feu ait changé le système de combattre dans presque toute l'Europe, les exercices propres à former l'homme de guerre se sont soutenus jusqu'à la minorité de Louis XIV ; mais alors les tournois et les combats de la barrière avec des armes pesantes dégénérèrent en courses de bague, de têtes, et en carousels. Les armes défensives furent changées en ornemens somptueux et en livrées galantes ; bientôt l'art de combattre

de sa personne fut négligé ; la mollesse s'introduisit, au point de craindre même de se servir de la seule arme défensive qui nous reste de l'ancienne chevalerie ; et la cuirasse devenant un poids trop incommode, on attacha l'idée d'une fine valeur à ne s'en plus servir.

Les ordonnances du roi ont remédié à cet abus ; et la raison éclairée démontre à l'homme de *guerre* que, lorsqu'il ne se tient pas en état de bien combattre de sa personne, il s'expose à devenir inutile à lui-même et à sa patrie en beaucoup d'occasions, et à donner l'exemple de la mollesse à ceux qui sont sous ses ordres.

La valeur est sans doute la vertu la plus essentielle à l'homme de *guerre ;* mais heureusement c'est la plus commune. Eh! que seroit-il s'il ne la possédoit pas ?

Il n'est personne qui, dans le fond de son cœur, ne se rende justice à soi-même. L'homme de *guerre* doit se connoître, s'apprécier avec sévérité ; et, lorsqu'il ne se sent pas les qualités qui lui sont nécessaires, il manque à la probité, il manque à sa patrie, à son roi, à lui-même, s'il s'expose à donner un mauvais exemple, et s'il occupe une place qui pourroit être plus dignement remplie.

Le mérite de l'homme de *guerre* est presque toujours jugé sainement par ses pareils ; il l'est encore avec plus de justice et de sévérité par le simple soldat.

On ne fait jamais plus qu'on ne doit à la *guerre*. C'est s'exposer à un déshonneur certain que de négliger d'acquérir les connoissances nécessaires au nouveau grade qu'on est sûr d'obtenir ; mais malheureusement rien n'est si commun.

Au reste, on se feroit une idée très-fausse de l'homme de *guerre* si l'on croyoit que tous ses véritables devoirs sont renfermés dans un art militaire qu'il ne lui est pas permis d'ignorer. Exposé sans cesse à la vue des hommes ; destiné par état à les commander, le véritable honneur doit lui faire sentir qu'une réputation intacte est la première de toutes les récompenses.

Nous nous renfermons ici dans les seuls devoirs respectifs des hommes. L'homme de *guerre* n'est dispensé

d'en remplir aucun. Si, par des circonstances toujours douloureuses pour une belle ame, il se trouve dans le cas de pouvoir se dire comme Abner :

Ministre rigoureux des vengeances des rois ;

qu'il reçoive, qu'il excite sans cesse dans son ame les sentimens de ce même Abner ; qu'il distingue le mal nécessaire que les circonstances l'obligent à faire d'avec le mal inutile et les brigandages qu'il ne doit point tolérer ; qu'au milieu des spectacles cruels et des désordres qu'enfante la *guerre*, la pitié trouve toujours un accès facile dans son cœur, et que rien ne puisse jamais en bannir la justice, le désintéressement et l'amour de l'humanité. (Voyez *Paix.*)

(*M. de* JAUCOURT.)

H

HABEAS CORPUS. *

C'est ainsi qu'on appelle une loi commune à tous les sujets anglais, qui donne à un prisonnier la facilité d'être élargi sous caution.

Pour bien entendre cette loi, il faut savoir que, lorsqu'un anglais est arrêté, à moins que ce ne soit pour crime digne de mort, il envoie une copie du *mittimus* au chancelier, ou à quelque juge de l'échiquier que ce soit, lequel est obligé, sans déplacer, de lui accorder l'acte nommé *habeas corpus*. Sur la lecture de cet acte, le geolier ou concierge doit amener le prisonnier, et rendre compte des raisons de sa détention au tribunal auquel l'acte est renvoyé. Alors le juge prononce si le prisonnier est dans le cas de pouvoir donner caution ou non; s'il n'est pas dans le cas de la donner, il est renvoyé dans la prison; s'il en a le droit, il est renvoyé sous caution.

C'est un des plus beaux priviléges dont une nation libre puisse jouir; car, en conséquence de cet acte, les prisonniers d'état ont le droit de choisir le tribunal où ils veulent être jugés, et d'être élargis sous caution, si on n'allègue point la cause de leur détention, ou qu'on diffère de les juger.

Cette loi, nécessaire pour prévenir les emprisonnemens arbitraires, dont un roi se serviroit pour se rendre absolu, pourroit avoir de fâcheuses suites dans les cas extraordinaires : par exemple, dans une conspiration où l'observation exacte des formalités favoriseroit les malintentionnés, et assureroit aux personnes suspectes la facilité d'exécuter leurs mauvais desseins. Il semble donc que, dans des cas de cette nature, le bien public demande qu'on suspende la loi pour un certain temps; et, en effet, depuis son établissement, elle l'a été quelquefois en Angleterre.

Elle le fut pour un an en 1732, parce qu'il y avoit des bruits d'une conspiration formée contre le roi Georges I et contre l'état. Les seigneurs qui opinèrent alors dans la

chambre haute pour cette suspension, dirent que, quand un acte devenoit contraire au bien public par des circonstances rares et imprévues, il falloit nécessairement le mettre à l'écart pour un certain temps; que, dans la république romaine, composée du pouvoir royal, de celui des nobles, et de celui du peuple représenté par le sénat et par les tribuns, les consuls n'avoient qu'un pouvoir assez limité; mais qu'au premier bruit d'une conspiration, ces magistrats étoient dès-lors revêtus d'une autorité suprême, pour veiller à la conservation de la république. Cependant d'autres seigneurs attaquèrent la suspension en général, et plus encore la durée, à laquelle ils s'opposèrent par de fortes raisons. Ils soutinrent qu'un tel bill accordoit au roi d'Angleterre un pouvoir aussi grand que l'étoit celui d'un dictateur romain; qu'il faudroit que personne ne fût arrêté qu'on ne lui nommât le délateur qui l'auroit rendu suspect, afin qu'il parût que la conspiration ne servoit pas de couverture à d'autres sujets de mécontentement; que l'acte *habeas corpus* n'avoit pas encore été suspendu pour plus de six mois; qu'en le suspendant pour un an, on autoriseroit, par ce funeste exemple, le souverain à en demander la prorogation pour une seconde année ou davantage; au moyen de quoi l'on anéantiroit insensiblement l'acte qui assuroit mieux que tout autre la liberté de la nation.

Il est vrai, dit à ce sujet l'auteur de l'Esprit des Lois, que si la puissance législative laisse à l'exécutrice le droit d'emprisonner les citoyens qui pourroient donner caution de leur conduite, il n'y a plus de liberté; mais s'ils ne sont arrêtés que pour répondre sans délai à une accusation que la loi a rendue capitale, alors ils sont réellement libres, puisqu'ils ne sont soumis qu'à la puissance de la loi. Enfin, si la puissance législative se croit en danger par quelque conspiration secrète contre l'état ou quelque intelligence avec les ennemis du dehors, elle peut, pour un temps court et limité, permettre à la puissance exécutrice de faire arrêter les citoyens suspects, qui ne perdront leur liberté pour un temps, que pour la conserver toujours.

(ANONYME.)

HABILE.

Terme adjectif qui, comme presque tous les autres, a des acceptions diverses. En général il signifie plus que *capable*, plus qu'*instruit*, soit qu'on parle d'un général, ou d'un savant, ou d'un juge. Un homme peut avoir lu tout ce qu'on a écrit sur la guerre, et même l'avoir vue, sans être *habile* à la faire: il peut être capable de commander; mais, pour acquérir le nom d'*habile* général, il faut qu'il ait commandé plus d'une fois avec succès.

Un juge peut savoir toutes les lois, sans être *habile* à les appliquer. Le savant peut n'être *habile* ni à écrire ni à enseigner. L'*habile* homme est donc celui qui fait un grand usage de ce qu'il sait. Le capable peut, et l'*habile* exécute.

Ce mot ne convient point aux arts de pur génie: on ne dit pas un *habile* poète, un *habile* orateur; et si on le dit quelquefois d'un orateur, c'est lorsqu'il s'est tiré avec habileté, avec dextérité, d'un sujet épineux.

Par exemple, Bossuet ayant à traiter, dans l'oraison funèbre du grand Condé, l'article de ses guerres civiles, dit qu'il y a une pénitence aussi glorieuse que l'innocence même. Il manie ce morceau habilement, et dans le reste il parle avec grandeur.

On dit *habile* historien, c'est-à-dire, historien qui a puisé dans de bonnes sources, qui a comparé les relations, qui en juge sainement; en un mot, qui s'est donné beaucoup de peine. S'il a encore le don de narrer avec l'éloquence convenable, il est plus qu'*habile*, il est grand historien, comme Tite-Live, de Thou.

Le nom d'*habile* convient aux arts qui tiennent à la fois de l'esprit et de la main, comme la peinture, la sculpture. On dit un *habile* peintre, un *habile* sculpteur, parce que ces arts supposent un long apprentissage; au lieu qu'on est poète presque tout d'un coup, comme Virgile, Ovide, et, parmi nous, Voltaire; et qu'on est même orateur sans avoir beaucoup étudié, ainsi que plus d'un prédicateur.

Pourquoi dit-on pourtant *habile* prédicateur? C'est qu'alors on fait plus d'attention à l'art qu'à l'éloquence; et ce n'est pas un grand éloge. On ne dit pas du sublime Bossuet, *c'est un habile faiseur d'oraisons funèbres.* Un simple joueur d'instrumens est *habile;* un compositeur doit être plus qu'*habile*, il lui faut du génie. Le metteur en œuvre travaille adroitement ce que l'homme de goût a dessiné habilement.

Dans le style comique, *habile* peut signifier diligent, empressé. Molière fait dire à M. Loyal:

> . . . . . Que chacun soit *habile*
> A vuider de céans jusqu'au moindre ustensile.

Un *habile* homme dans les affaires est instruit, prudent et actif: si l'un de ces trois mérites lui manque, il n'est point *habile.*

L'*habile* courtisan emporte un peu plus de blâme que de louange; il veut dire trop souvent *habile* flatteur; il peut aussi ne signifier qu'un homme adroit, qui n'est ni bas ni méchant. Le renard, qui, interrogé par le lion sur l'odeur qui exhale de son palais, lui répond qu'il est enrhumé, est un courtisan *habile.* Le renard, qui, pour se venger de la calomnie du loup, conseille au vieux lion la peau d'un loup fraîchement écorché pour réchauffer sa majesté, est plus qu'*habile* courtisan. C'est en conséquence qu'on dit un *habile* fripon, un *habile* scélérat.

Habile, en jurisprudence, signifie reconnu capable par la loi, et alors capable veut dire ayant droit, ou pouvant avoir droit. On est *habile* à succéder; les filles sont quelquefois *habiles* à posséder une pairie; en France, elles ne sont point *habiles* à succéder à la couronne.

Les particules *a*, *dans* et *en*, s'emploient avec ce mot. On dit, *habile* dans un art, *habile* à manier le ciseau, *habile* en mathématiques.

On ne s'étendra point ici sur le moral, sur le danger de vouloir être trop *habile*, ou de faire l'*habile*

homme; sur les risques que court ce qu'on appelle une *habile* femme, quand elle veut gouverner les affaires de sa maison sans conseil. Il ne faut point faire d'inutiles déclamations, et d'ailleurs les petits articles de littérature doivent avoir le mérite d'être courts.

(ANONYME.)

HABIT.

On entend ici par le mot *habit* tout ce qui sert à couvrir le corps.

Il n'est pas possible de donner au lecteur la connoissance de tant d'*habits* différens dont les hommes ont fait usage, pour couvrir leur nudité et pour se mettre à l'abri de la rigueur des hivers : notre curiosité seroit même peu satisfaite, si nous pouvions pénétrer dans les temps reculés des premiers siècles; nous y verrions sans doute les hommes tout nus, ou couverts les uns de feuillages, d'écorces d'arbres, et les autres de la peau de quelques bêtes féroces.

Je voudrois seulement connoître la forme des *habits* des Grecs, lorsqu'ils étoient les peuples les plus polis de la terre, mais à peine savons-nous les noms de quelques-uns. Nous sommes beaucoup plus instruits des *habits* des Romains; et comme tout ce qui concerne ce peuple nous intéresse, nous entrerons dans quelque détail sur son habillement.

Pour ce qui concerne les vêtemens de ce grand nombre de peuples qui changèrent la face du monde, en chassant les Romains des pays dont ils s'étoient rendus maîtres, nous n'en avons aucune idée, et nous ne devons pas le regretter.

Quant à ce qui nous regarde en particulier, l'inconstance naturelle à notre nation a produit tant de variétés dans la forme de ses *habits*, qu'il seroit impossible d'en suivre le fil. Nous remarquerons seulement en général que l'*habit* long étoit autrefois celui des nobles, et qu'ils ne portoient l'*habit* court qu'à l'armée et à la campagne : l'ornement principal de l'un et de l'autre consistoit à être bordé de marte zibeline, d'hermine ou de vair. On s'avisa, sous Charles V, d'armoirier les *habits*, je veux dire de les chamarrer, depuis le haut jusqu'en bas, de toutes les pièces de son écu; cette mascarade dura cent ans. Louis XI bannit l'*habit* long; Louis XII le reprit : on le quitta sous François I. Un des goûts de ce prince fut de taillader son pourpoint, et tous les gentilshommes

suivirent son exemple. Henri II portoit un jupon pour haut de chausse, et un petit manteau qui n'alloit qu'à la ceinture. Les fils s'habillèrent comme le père. Enfin, depuis Henri IV, nos *habits* ont si souvent changé de face, qu'il seroit ridicule d'entrer dans ce détail ennuyeux. Mais on ne pensera pas de même des réflexions qu'a faites sur cette matière l'illustre écrivain de l'Histoire naturelle de l'homme, et je me flatte qu'on sera bien aise de les retrouver ici.

« La variété dans la manière de se vêtir, dit M. de » Buffon, est aussi grande que la diversité des nations; et, » ce qu'il y a de singulier, c'est que de toutes les espèces » de vêtemens, nous avons choisi l'une des plus incom- » modes, et que notre manière, quoique généralement » imitée par tous les peuples de l'Europe, est en même » temps, de toutes les manières de se vêtir, celle qui de- » mande le plus de temps, et celle qui paroît être la moins » assortie à la nature.

» Quoique les modes semblent n'avoir d'autre origine » que le caprice et la fantaisie, les caprices adoptés et les » fantaisies générales méritent d'être examinés. Les hom- » mes ont toujours fait et feront toujours cas de ce qui » peut fixer les yeux des autres hommes, et leur donner » en même temps des idées avantageuses de richesses, de » puissance, de grandeur, etc.

» La valeur de ces pierres brillantes qui ont toujours » été regardées comme des ornemens précieux, n'est fon- » dée que sur leur rareté et sur leur éclat éblouissant; il » en est de même de ces métaux éclatans, dont le poids » nous paroît si léger, lorsqu'il est réparti sur tous les » plis de nos vêtemens pour en faire la parure. Ces pierres, » ces métaux, sont moins des ornemens pour nous, que » des signes pour les autres, auxquels ils doivent nous » remarquer et reconnoître nos richesses. Nous tâchons » de leur en donner une plus grande idée, en agrandis- » sant la surface de ces métaux; nous voulons fixer leurs » yeux, ou plutôt les éblouir. Combien peu y en a-t-il, » en effet, qui soient capables de séparer la personne de » son vêtement, et de juger sans mélange l'homme et le » métal!

» Tout ce qui est rare et brillant sera donc toujours de » mode, tant que les hommes tireront plus d'avantage de » l'opulence que de la vertu, tant que les moyens de pa- » roître considérables seront différens de ce qui mérite » d'être seul considéré. L'éclat extérieur dépend beau- » coup de la manière de se vêtir. Cette manière prend » des formes différentes, selon les différens points de vue » sous lesquels nous voulons être regardés. L'homme » glorieux ne néglige rien de ce qui peut étayer son or- » gueil ou flatter sa vanité; on le reconnoît à la richesse » ou à la recherche de ses ajustemens.

» Un autre point de vue que les hommes ont assez gé- » néralement, est de rendre leur corps plus grand, plus » étendu; peu contens du petit espace dans lequel est » circonscrit notre être, nous voulons tenir plus de place » en ce monde que la nature ne peut nous en donner; » nous cherchons à agrandir notre figure par des coiffures » et des chaussures élevées, par des vêtemens renflés; » quelqu'amples qu'ils puissent être, la vanité qu'ils cou- » vrent n'est-elle pas encore plus grande?»

Mais laissons l'homme vain faire parade de son mérite emprunté, et considérons l'industrie de l'étoffe qu'il porte, dont il est redevable au génie du fabricant.

C'est un beau coup-d'œil, si j'ose parler ainsi, que la contemplation de tout ce que l'art a déployé successivement de beautés et de magnificence, à l'aide de moyens simples dont le hasard a presque toujours présenté l'usage. La laine, le lin, le coton, la soie, ou le mélange de ces choses les unes avec les autres, ont constitué la matière et le fond de toutes les étoffes et toiles fines; le travail et les couleurs en font la différence et le prix. Ainsi, d'un côté, la dépouille des animaux, les productions de la terre, l'ouvrage des vers; et, de l'autre, des coquillages, des insectes, la graine des arbres, le suc des plantes, et quelques drogues, servent à la composition de tous les vêtemens.

Les Phrygiens trouvèrent l'art de broder avec l'aiguille; leur ouvrage étoit relevé en bosse; les Babyloniens, au contraire, ne formoient qu'un tissu qui n'étoit chargé que de la différence des couleurs, et après cela ils

employoient l'aiguille sur ce tissu : ces deux peuples rendoient également les figures. De nouveaux ouvriers s'élevèrent à Alexandrie, qui, avec la seule navette et des fils de couleurs différentes, étendirent plus loin l'industrie. Voilà ce que nous savons des anciens.

Je ne parlerai pas de la perfection où l'on a porté, dans nos temps modernes, la variété, le goût, la richesse, la solidité, la durée, en un mot les fabriques admirables des principales étoffes qui servent aux vêtemens, à la parure et aux ameublemens. C'est assez de dire que les anciens n'ont rien connu de pareil.

Les habits des Romains, dans les anciens temps, n'étoient formés que de diverses peaux de bêtes, auxquelles ils firent succéder de grosses étoffes de laine, qu'on perfectionna et qu'on rendit plus fines dans la suite; mais le genre de vie des premiers Romains étoit si grossier, qu'il approchoit de celui des sauvages. Pendant plusieurs siècles, ils eurent si peu d'attention à l'extérieur de leur personne pour la propreté et la parure, qu'ils laissoient croître leurs cheveux et leur barbe, sans en prendre aucun soin.

Les *habits* affectés aux charges éminentes de la république, se ressentoient de ce goût si peu recherché, et ne différoient des autres que par quelques ornemens de pourpre; ils pensoient que les dignités, par elles-mêmes et par la manière de les remplir, devoient suffire pour imprimer tout le respect qui leur étoit dû, sans emprunter l'éclat d'une magnificence qui ne frappe que les yeux du vulgaire, et qui d'ailleurs ne convenoit point à l'esprit républicain dont ils étoient épris.

Nous n'entrerons point dans le détail des différentes pièces de l'habillement des Romains, ni de toutes les variations qui y arrivèrent. On comprend sans peine que les guerres, le luxe et le commerce avec les nations étrangères, introduisirent dans l'empire plusieurs vêtemens dont il n'est pas possible de marquer les caractères et les différentes modes. Mais nous considérerons la gradation du luxe des Romains dans leur parure.

Sous la république, il n'y avoit que les courtisanes qui se montrassent dans la ville en *habits* de couleur. Sous les empereurs, les dames assortirent les couleurs de leurs

habits à leur teint, ou au goût de mode qui régnoit alors. « La même couleur, dit Ovide, ne va pas à tout le monde : » choisissez celle qui vous pare davantage ; le noir sied » bien aux blanches, et le blanc aux brunes. Vous aimiez » le blanc, filles de Céphée, et vous en étiez vêtues quand » l'isle de Sériphe fut pressée de vos pas. . . . . »

Le même poète ne réduit point à la seule couleur pourpre tout l'honneur de la teinture. Il nous parle d'un bleu qui ressemble au ciel, quand il n'est point couvert de nuages ; d'une autre couleur semblable à celle du bélier qui porta Phryxus et sa sœur Hellé, et les déroba aux supercheries d'Ino. Il y a, selon lui, un beau vert de mer, dont il croit que les nymphes sont habillées : il parle de la couleur qui teint les *habits* de l'aurore, de celle qui imite les myrtes de Paphos, et d'une infinité d'autres, dont il compare le nombre à celui des fleurs du printemps.

Sous la république, les femmes portoient des *habits* pour les couvrir ; sous les empereurs, c'étoit dans un autre dessein. « Voyez-vous, dit Sénèque, ces *habits* transpa- » rens, si toutefois on peut les appeler *habits?* Qu'y dé- » couvrez-vous qui puisse défendre le corps ou la pudeur? » Celle qui les met osera-t-elle jurer qu'elle ne soit pas » nue? On fait venir de pareilles étoffes d'un pays où » le commerce n'a jamais été ouvert, pour avoir le droit » de montrer en public ce que les femmes, dans le par- » ticulier, n'osent montrer à leurs amans qu'avec quel- » que réserve. »

Sous la république, les dames ne sortoient point sans avoir la tête couverte d'un voile ; sous les empereurs, cet usage disparut ; on se tourna du côté de la galanterie. Cette célèbre Romaine qui possédoit tous les avantages de son sexe, hors la chasteté, Poppée, dis-je, portoit en public un voile artistement rangé, qui lui couvroit à demi le visage, ou parce qu'il seyoit mieux de la sorte, dit Tacite, ou pour donner plus d'envie de voir le reste.

Sous la république, les dames sortoient toujours décemment habillées et accompagnées de leurs femmes ; sous les empereurs, elles leur substituèrent des eunuques, et ne gardèrent plus de modestie dans leurs ajustemens.

Sous la république, les femmes et les hommes avoient

des *habits* qui les distinguoient ; sous Tibère, les deux sexes avoient déjà revêtu les *habits* l'un de l'autre. Les femmes commencèrent, au sortir de leur lit et de leur bain, à prendre un habillement qu'elles avoient en commun avec les hommes ; la galanterie recherchée, le goût et le dessein de plaire, se montroient jusque dans une robe négligée pour paroître devant ses amis particuliers et les personnes les plus chères.

Sous la république, les dames n'avoient des pierreries que pour ressource dans les malheurs, et elles ne les portoient sur elles que dans les fêtes sacrées ; sous les empereurs, elles les prodiguoient sur leurs habits. Dans ces temps-là, les femmes les plus modestes n'osoient non plus aller sans diamans, dit Pline, qu'un consul sans les marques de sa dignité. J'ai vu, ajoute le même auteur, Lollia Paulina, se charger tellement de pierreries, même après sa répudiation, pour faire de simples visites, qu'elle n'avoit aucune partie de son corps, depuis la racine des cheveux jusque sur sa chaussure, qui ne fût éblouissante. L'état qu'elle affectoit d'en étaler elle-même se montoit à un million d'or, sans qu'on pût dire que ce fussent des présens du prince, ou les pierreries de l'empire ; ce n'étoient que celles de sa maison, et l'un des effets de la succession de Marcus Lollius son oncle.

Ainsi la toge, le voile, le capuchon de grosse laine, se changèrent en chemises de fin lin, en robes transparentes, en *habits* de soie d'un prix immense, et en pierreries sans nombre. C'est là l'histoire de Rome à cet égard, et c'est celle de tous les peuples corrompus ; car ils suivent tous la même marche dans l'origine de leur luxe, et dans ses progrès.

(*M. de Jaucourt.*)

HABITUDE.

HABITUDE.

L'HABITUDE est un penchant acquis par l'exercice des mêmes sentimens, ou par la répétition fréquente des mêmes actions. L'*habitude* instruit la nature, elle la change; elle donne de l'énergie aux sens, de la facilité et de la force aux mouvemens du corps et aux facultés de l'esprit. Par elle, l'absynthe la plus amère ne paroît plus qu'insipide; elle émousse le tranchant de la douleur; elle ravit une partie de leurs charmes aux objets que l'imagination avoit embellis; elle donne leur juste prix aux biens dont nos desirs avoient exagéré le mérite; elle ne dégoûte que parce qu'elle détrompe. L'*habitude* rend la jouissance insipide, et la privation cruelle.

Quand nos cœurs sont attachés à des êtres dignes de notre estime, quand nous nous sommes livrés à des occupations qui nous sauvent de l'ennui et nous honorent, l'*habitude* fortifie en nous le besoin des mêmes objets, des mêmes travaux; ils deviennent un mode essentiel de notre être. Alors nous ne les séparons plus de notre chimère de bonheur. Il est sur-tout un plaisir que n'usent ni le temps ni l'*habitude*, parce que la réflexion l'augmente; celui de faire le bien.

On distingue les *habitudes* en *habitudes* du corps et en *habitudes* de l'ame, quoiqu'elles paroissent avoir toutes leur origine dans la disposition naturelle ou contractée des organes du corps; les unes dans la disposition des organes extérieurs, comme les yeux, la tête, les bras, les jambes; les autres dans la disposition des organes intérieurs, comme le cœur, l'estomac, les intestins, les fibres du cerveau: c'est à celles-ci qu'il est sur-tout difficile de remédier; c'est un mouvement qui s'excite involontairement; c'est une idée qui se réveille, qui nous agite, nous tourmente et nous entraîne avec impétuosité vers des objets dont la raison, l'âge, la santé, les bienséances, et une infinité d'autres considérations, nous interdisent l'usage. C'est ainsi que nous recherchons dans la vieillesse, avec des mains desséchées, tremblantes, goutteuses, et des doigts recourbés, des objets qui de-

mandent la chaleur et la vivacité des sens de la jeunesse. Le goût reste, la chose nous échappe, et la tristesse nous saisit.

Si l'on considère jusqu'où les enfans ressemblent quelquefois à leurs parens, on ne doutera guère qu'il n'y ait des penchans héréditaires. Ces penchans nous portent-ils à des choses honnêtes et louables, on est heureusement né ; à des choses déshonnêtes et honteuses, on est malheureusement né.

Les *habitudes* prennent le nom de vertus ou de vices, selon la nature des actions. Faites contracter à vos enfans l'*habitude* du bien : accoutumez de petites machines à dire la vérité, à étendre la main pour soulager le malheureux, et bientôt elles feront, par goût, avec facilité et plaisir, ce qu'elles auront fait en automates. Leurs cœurs innocens et tendres ne peuvent s'émouvoir de trop bonne heure aux accens de la voix qui loue la vertu.

La force des *habitudes* est si grande, et leur influence s'étend si loin, que, si nous pouvions avoir une histoire assez fidelle de toute notre vie, et une connoissance assez exacte de notre organisation, nous y découvririons l'origine d'une infinité de bons et de faux goûts, d'inclinations raisonnables et de folies qui durent souvent autant que notre vie. Qui est-ce qui connoît bien toute la force d'une idée, d'une terreur jetée de bonne heure dans une ame toute nouvelle ?

On prend *l'habitude* de respirer un certain air, et de vivre de certains alimens ; on se fait à une sorte de boisson, à des mouvemens, des remèdes, des venins, etc.

Un changement subit de ce qui nous est devenu familier à des choses nouvelles est toujours pénible, et quelquefois dangereux, même en passant de ce qui est regardé comme contraire à la santé, à ce que l'expérience nous a fait regarder comme salutaire.

Une sœur de l'hôtel-dieu alloit chaque année voir sa famille à Saint-Germain-en-Laye ; elle y tomboit toujours malade, et elle ne guérissoit qu'en revenant respirer l'air de cet hôpital.

En seroit-il ainsi des *habitudes* morales ? et un homme parviendroit-il à contracter une telle *habitude* du vice,

qu'il ne pourroit plus être que malheureux par l'exercice de la vertu ?

Si les organes ont pris l'*habitude* de s'émouvoir à la présence de certains objets, ils s'émouvront malgré tous les efforts de la raison. Pourquoi Hobbes ne pouvoit-il passer dans les ténèbres sans trembler et sans voir des revenans ? c'est que ses organes prenoient alors involontairement les oscillations de la crainte auxquelles les contes de sa nourrice les avoient accoutumés.

Le mot *habitude* a plusieurs acceptions différentes ; il se prend, en médecine, pour l'état général de la machine : *l'habitude du corps est mauvaise.* Il est synonyme à *connoissances*, et l'on dit : *Il ne faut pas s'absenter long-temps de la cour pour perdre les* habitudes *qu'on y avoit.* Il se dit aussi d'une sorte de timidité naturelle qui donne de l'aversion pour les objets nouveaux : *C'est un homme d'*habitude ; *je suis femme d'*habitude ; *je n'aime point les nouveaux visages :* il y en a peu de celles-là. On l'emploie quelquefois pour désigner une passion qui dure depuis long-temps, et que l'usage fait, sinon respecter, du moins excuser : *c'est une* habitude *de vingt ans*, etc.

(ANONYME.)

HAINE.

La *haine* est un sentiment de tristesse et de peine qu'un objet absent ou présent excite au fond de notre cœur. La *haine* des choses inanimées est fondée sur le mal que nous éprouvons; et elle dure, quoique la chose soit détruite par l'usage même. La *haine* qui se porte vers les êtres capables de bonheur ou de malheur, est un déplaisir qui naît en nous plus ou moins fortement, qui nous agite et nous tourmente avec plus ou moins de violence, et dont la durée est plus ou moins longue, selon le tort que nous croyons en avoir reçu : en ce sens, la *haine* de l'homme injuste est quelquefois un grand éloge. Un homme mortel ne doit point nourrir de *haines* immortelles. Le sentiment des bienfaits pénètre mon cœur, l'empreint et le teint, s'il m'est permis de parler ainsi, d'une couleur qui ne s'efface jamais; celui des injures le trouve fermé; c'est de l'eau qui glisse sur un marbre sans s'y attacher. Hommes malheureusement nés, en qui les *haines* sont vivantes, que je vous plains, même dans votre sommeil; vous portez en vous une furie qui ne dort jamais. Si toutes les passions étoient aussi cruelles que la *haine*, le méchant seroit assez puni dans ce monde. Si on consulte les faits, on trouvera l'homme plus violent encore et plus terrible dans ses *haines* que dans aucune de ses passions. La *haine* n'est pas plus ingénieuse à nuire que l'amitié ne l'est à servir : on l'a dit; et c'est peut-être une prudence de la nature. O amour, ô *haine*, elle a voulu que vous fussiez redoutables, parce que son but le plus grand et le plus universel est la production des êtres et leur conservation.

Si on examine les passions de l'homme, on trouvera leur énergie proportionnée à l'intérêt de la nature.

(ANONYME.)

HARANGUE.

DISCOURS qu'un orateur prononce en public, ou qu'un écrivain, tel qu'un historien ou un poète, met dans la bouche de ses personnages.

Ce mot se prend quelquefois dans un mauvais sens pour un discours diffus ou trop pompeux; et, en ce sens, un harangueur est un orateur ennuyeux.

Les héros d'Homère haranguent ordinairement avant que de combattre; et les criminels, en Angleterre, haranguent sur l'échafaud avant que de mourir: bien des gens trouvent l'un aussi déplacé que l'autre.

L'usage des *harangues*, dans les historiens, a de tout temps eu des partisans et des censeurs; selon ceux-ci, elles sont peu vraisemblables, elles rompent le fil de la narration; comment a-t-on pu en avoir des copies fidelles? C'est une imagination des historiens, qui, sans égard à la différence des temps, ont prêté à tous leurs personnages le même langage et le même style; comme si Romulus, par exemple, avoit pu et dû parler aussi poliment que Scipion. Voilà les objections qu'on fait contre les *harangues*, et sur-tout contre les *harangues* directes.

Leurs défenseurs prétendent au contraire qu'elles répandent de la variété dans l'histoire, et que quelquefois on ne peut les en retrancher sans lui dérober une partie considérable des faits: « car, dit à ce sujet M. l'abbé de Vertot, il » faut qu'un historien remonte, autant qu'il se peut, jus- » ques aux causes les plus cachées des événemens; qu'il » découvre les desseins des ennemis; qu'il rapporte les dé- » libérations, et qu'il fasse voir les différentes actions des » hommes, leurs vues les plus secrètes et leurs intérêts » les plus cachés. Or, c'est à quoi servent les *harangues*, » sur-tout dans l'histoire d'un état républicain. On sait » que, dans la république romaine, par exemple, les réso- » lutions publiques dépendoient de la pluralité des voix, » et qu'elles étoient communément précédées des discours » de ceux qui avoient droit de suffrage, et que ceux-ci » apportoient presque toujours dans l'assemblée des

» *harangues* préparées. » De même les généraux rendoient compte au sénat assemblé du détail de leurs exploits et des *harangues* qu'ils avoient faites ; les historiens ne pouvoient-ils pas avoir communication des unes et des autres?

Quoi qu'il en soit, l'usage des *harangues* militaires sur-tout paroît attesté par toute l'antiquité : « Mais, pour » juger sainement, dit M. Rollin, de cette coutume de » haranguer les troupes, généralement employée chez » les anciens, il faut se transporter dans les siècles où » ils vivoient, et faire une attention particulière à leurs » mœurs et à leurs usages.

» Les armées, continue-t-il, chez les Grecs et chez » Romains, étoient composées des mêmes citoyens à qui, » dans la ville et en temps de paix, on avoit coutume » de communiquer toutes les affaires : le général ne fai- » soit, dans le camp ou sur le champ de bataille, que ce » qu'il auroit été obligé de faire dans la tribune aux » *harangues ;* il honoroit ses troupes, attiroit leur con- » fiance, intéressoit le soldat, réveilloit ou augmentoit » son courage, le rassuroit dans toutes les entreprises » périlleuses, le consoloit ou ranimoit sa valeur après » un échec, le flattoit même en lui faisant confidence de » ses desseins, de ses craintes, de ses espérances. On » a des exemples des effets merveilleux que produisoit » cette éloquence militaire ». Mais la difficulté est de comprendre comment un général pouvoit se faire entendre des troupes. Outre que chez les anciens les armées n'étoient pas toujours fort nombreuses, toute l'armée étoit instruite du discours du général, à peu près comme dans la place publique, à Rome et à Athènes, le peuple étoit instruit des discours des orateurs. Il suffisoit que les plus anciens, les principaux des manipules et des chambrées, se trouvassent à la *harangue*, dont ensuite ils rendoient compte aux autres : les soldats sans armes, debout et pressés, occupoient peu de place ; et d'ailleurs les anciens s'exerçoient, dès la jeunesse, à parler d'une voix forte et distincte pour se faire entendre de la multitude dans les délibérations publiques.

Quand les armées étoient plus nombreuses, et que, rangées en ordre de bataille et prêtes à en venir aux

mains, elles occupoient plus de terrain, le général, monté à cheval ou sur un char, parcouroit les rangs, et disoit quelques mots aux différens corps pour les animer, et son discours passoit de main en main. Quand les armées étoient composées de troupes de différentes nations, le prince ou le général se contentoit de parler sa langue naturelle aux corps qui l'entendoient, et faisoit annoncer aux autres ses vues et ses desseins par des truchemens; ou le général assembloit les officiers, et, après leur avoir exposé ce qu'il souhaitoit qu'on dît aux troupes de sa part, il les renvoyoit chacun dans leur corps ou dans leurs compagnies, pour leur faire le rapport de ce qu'ils avoient entendu, et pour les animer au combat.

Au reste, cette coutume de haranguer les troupes a duré long-temps chez les Romains. On en trouve aussi quelques exemples parmi les modernes; et l'on n'oubliera jamais celle que Henri IV fit à ses troupes avant la bataille d'Ivri : « Vous êtes Français; voilà l'ennemi; je » suis votre roi : ralliez-vous à mon panache blanc, vous le » verrez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire. »

Mais il est bon d'observer que, dans les *harangues* directes que les historiens ont supposé prononcées en de pareilles occasions, la plupart semblent plutôt avoir cherché à montrer leur esprit et leur éloquence, qu'à nous transmettre ce qui y avoit été dit réellement.

Après avoir exposé avec soin les raisons pour et contre l'usage des *harangues*, dans la narration historique, l'homme de lettres qui a donné cet article laisse la question indécise : sans être plus tranchant que lui, M. de Marmontel se permettra d'indiquer le point de la difficulté, et les moyens de la résoudre.

Est-il permis à l'historien de céder la parole à ses personnages, ou ne doit-il rapporter qu'indirectement ce qu'ils ont dit, sans les faire parler eux-mêmes?

Cela dépend de l'idée qu'on attache à la sincérité de l'histoire, et de savoir si on exige d'elle la lettre ou l'esprit de la vérité. Si on exige la lettre, il est certain que presque toutes les *harangues* directes sont interdites à l'histoire; et, à l'exception de celles qui ont été réelle-

ment prononcées dans les assemblées, dans les cérémonies publiques, et dont on a tenu registre, et de quelques mots que les rois ou que les capitaines ont réellement adressés à leur peuple ou à leur armée, et que la tradition a conservés, il est rare que l'historien ait des *harangues* à transcrire.

Celles dont l'histoire ancienne est remplie sont elles-mêmes supposées ; ce n'est pas que l'esprit et le caractère de ceux qui parlent n'y soient fidèlement gardés : dans celles de Thucydide, par exemple, on distingue très-bien le génie des Athéniens et celui des Spartiates ; on y reconnoît Périclès, Nicias, Alcibiade, au langage que l'historien leur fait tenir : quant au fond même, il est vraisemblable qu'il en étoit instruit ; mais quant au style, les bons critiques s'aperçoivent qu'il est factice, parce qu'il est toujours le même.

On peut prendre à la lettre les *harangues* de Xénophon quand c'est lui-même qui parle à ses compagnons et les encourage dans leur retraite ; mais lorsqu'il fait prendre la parole à Cambyse, à Cyrus, à Ciaxare, croira-t-on de même qu'il rend fidèlement ce qu'ils ont dit ?

Polybe, en faisant parler Scipion et Annibal dans leur entrevue, a-t-il répété leurs discours ? Tite-Live les a-t-il transcrits ? Et les belles *harangues* qu'il met dans la bouche d'Horace le père, de Valérius Publicola, de Camille, de Manlius, de Fabius, d'Hannon, de Scipion, etc., ne sont-elles pas aussi visiblement artificielles que celles de Marius et de Catilina dans Salluste ?

Est-il plus vraisemblable que Tacite ait recueilli les propres discours de Germanicus, de Tibère, de Néron, de Sénèque, de Thraséas, d'Othon, sur-tout d'Agricola ? Mais si on y reconnoît leur esprit, on n'y reconnoît pas moins la plume de Tacite. Ainsi, dans toute l'histoire ancienne, à l'exception de quelques mots conservés par tradition, tout paroît composé.

Ceux donc qui veulent que l'histoire soit un exposé littéral de la vérité, et qui lui interdisent tout ornement qui ressemble à de l'artifice, doivent rejeter ces *harangues*.

Mais il y a pour l'historien une autre façon d'être vrai, c'est de garder fidèlement le fonds des choses et des faits, et de préférer, pour la forme, le tour le plus propre à donner au récit plus de chaleur et d'énergie. S'il est donc vrai, par exemple, que, dans les assemblées de la Grèce, tel fut l'objet des délibérations, des négociations, des *harangues*, tels furent les motifs des résolutions; Thucydide n'a pas été un historien moins fidèle en faisant parler les députés des villes, que s'il avoit indirectement résumé ce qu'ils avoient dit.

Il n'est pas vrai que Gracchus et que Marius aient tenu précisément le langage que leur font tenir Tite-Live et Salluste; mais il est vrai que tout cela étoit dans leur ame : et il est plus que vraisemblable qu'ayant de pareils moyens d'émouvoir les esprits et de les soulever, ils étoient l'un et l'autre trop éloquens et trop habiles pour ne pas les faire valoir. S'ils n'ont pas dit les mêmes choses dans les mêmes termes et dans une seule *harangue*, ce sont des propos détachés qu'ils ont tenus et fait répandre, et que l'histoire n'a fait que rassembler, pour leur donner en même temps plus de chaleur, de force et de lumière.

De quoi s'agit-il après tout? Il s'agit de paroître, en écrivant l'histoire, un peu plus ou un peu moins artificiellement arrangé; car si l'historien prend ce tour usité : « Gracchus » représenta au peuple que sa situation étoit pire que celle » des esclaves; qu'on le frustroit du prix de ses travaux; » que le sénat avoit tout envahi : Marius dit à ses conci- » toyens que, si les nobles le méprisoient, ils n'avoient » qu'à mépriser aussi leurs propres aïeux, dont la vertu » avoit fait la noblesse; que, s'ils lui envioient son élé- » vation, ils n'avoient qu'à lui envier aussi ses travaux, » son innocence, les dangers qu'il avoit courus, dont » sa grandeur étoit le prix ». Ce récit aura, je l'avoue, l'air plus simple, plus naturel, plus sincère qu'une *harangue;* mais cela même encore n'est pas la vérité littérale, et chaque article du discours même indirect ne sera qu'une conjoncture fondée sur les caractères, ou autorisée par les circonstances des choses, des lieux et des temps : il n'y a donc presque jamais, dans l'une et l'autre

manière de faire parler ses personnages, qu'une vraisemblance plus ou moins approchante de la réalité.

Ainsi la difficulté se réduit à savoir si l'apparence de la vérité est assez détruite par le discours direct, pour que l'on s'interdise, en écrivant l'histoire, ce moyen d'être, dans son récit, plus vif, plus véhément, plus clair et plus rapide. Or voici, ce me semble, un milieu à prendre pour éviter les deux excès : Que le discours, qui n'est qu'un exposé de faits, une accumulation de motifs raisonnés, sensibles par eux-mêmes, et qui n'avoient pas besoin, pour frapper les esprits, d'aucuns des mouvemens de l'éloquence pathétique, soit rappelé indirectement et en simple récit, sa précision fera sa force. Mais s'agit-il de développer les sentimens d'une ame passionnée, et de faire passer dans d'autres ames la chaleur de ses mouvemens, on peut, je crois, sans balancer, employer la manière directe ; la vérité même seroit trop affoiblie, et perdroit trop de son effet si elle étoit froidement réduite à la simple narration. Le lecteur s'apercevra bien qu'on aura mis de l'art à la lui présenter ; mais il sentira que cet art n'est pas celui qui la déguise, et qu'en la rendant plus sensible on n'a pas voulu l'altérer.

M. l'abbé MALLET.

Parmi nous le nom de *harangue* est devenu propre au genre d'éloquence le plus frivole et le plus oiseux. La *harangue* n'est plus qu'une formule de compliment, de félicitation ou de condoléance; qu'un hommage rendu à la majesté ou à la dignité des grandes places.

On fait des *harangues* aux rois, aux princes, aux personnes principales dans les provinces ou dans les villes. Mais une singularité de cet usage, c'est que les *harangues* n'ont presque jamais lieu que dans des circonstances où le mérite personnel n'a aucune part à l'événement. Si un gouverneur de province va prendre possession de son gouvernement, on lui fait des *harangues:* s'il vient de commander les armées et de gagner des batailles, on ne le harangue point. L'usage semble vouloir que la *harangue* soit une cérémonie gratuite et commandée, et non pas un

hommage libre. Il seroit pourtant bien à desirer que, lorsqu'un roi vient de signaler son règne par quelque grande institution, ou par quelque trait de vertu mémorable, les corps les plus distingués de l'état fussent admis à l'en féliciter. Ce privilége seroit alors aussi précieux qu'il est honorable. Un recueil de *harangues* faites ainsi, marqueroit mieux que des médailles les belles époques d'un règne, et ce seroient les matériaux de l'oraison funèbre du souverain qu'elles auroient loué; au lieu que des *harangues* de pure cérémonie, il ne résulte presque rien. La seule induction raisonnable qu'on en puisse tirer, c'est que le roi qu'on a loué modérément et délicatement étoit modeste et ennemi de la flatterie, et que celui auquel on a prodigué l'encens avoit beaucoup d'orgueil. Mais il faudroit en avoir à l'excès pour soutenir en face l'embarras et l'ennui d'entendre un long éloge de soi-même. Après le mérite essentiel et rare d'être juste et mesurée dans les louanges qu'elle donne, la qualité la plus indispensable d'une *harangue* est d'être courte.

Un seigneur, le duc de Villars, dont le père s'etoit signalé à la tête des armées, et qui n'avoit pas suivi ses traces, venoit d'essuyer dans son gouvernement la fastidieuse longueur d'un tas de louanges non méritées. Il ne lui restoit plus à entendre que la *harangue* des capucins. « Mon père, dit-il au gardien, soyez court: je suis fati» gué. Monseigneur, lui répondit le capucin, nous ne » serons pas longs: nous venons seulement souhaiter à » votre grandeur autant de gloire dans l'autre vie, que » feu monsieur le maréchal votre père en a obtenu dans » celle-ci. »

Les meilleures *harangues* sont celles que le cœur a dictées: c'est à lui seul qu'il est réservé d'être éloquent en peu de mots.

La reine de Hongrie, Marie-Thérèse d'Autriche, attaquée par presque toute l'Europe, sortit de Vienne, et se jeta entre les bras des Hongrois, sévèrement traités par son père et ses aïeux. Elle paroît devant les quatre ordres de l'état assemblés à Presbourg, tenant entre ses bras son fils aîné, presque encore au berceau. « Abandonnée, dit-

» elle, de mes amis, persécutée par mes ennemis, atta-
» quée par mes plus proches parens, je n'ai de ressource
» que dans votre fidélité, dans votre courage et dans ma
» constance. Je mets en vos mains la fille et le fils de vos
» rois, qui attendent de vous leur salut. »

Tous les palatins, attendris et animés, tirent leurs sabres en s'écriant : *Mourons pour notre roi, Marie-Thérèse.* Ils versent des larmes en faisant serment de la défendre ; et ils la défendent en effet si bien, qu'ils lui conservent la plupart de ses possessions.

On sait qu'il est des *harangues* d'usage, et qui sont prescrites par le cérémonial. Un premier président du parlement, haranguant monseigneur le duc de Bourgogne dans son berceau, se contenta de lui dire : « Nous venons,
» monseigneur, vous offrir nos respects ; nos enfans vous
» offriront leurs services. »

Le maire d'une petite ville ne pouvant sortir d'une *harangue* qu'il avoit commencée, un de nos rois qu'il haranguoit, las de le voir penser, lui dit : Finissez en trois mots. Le maire s'arrêta tout court, puis il s'écria : *Vive le roi.*

Louis XIV, passant par Reims, en 1666, fut harangué par le maire, qui, lui présentant des bouteilles de vin avec des poires de rousselet sèches, lui dit : « Sire, nous
» apportons à votre majesté notre vin, nos poires et nos
» cœurs ; c'est ce que nous avons de meilleur. » Le roi lui frappa sur l'épaule, en lui disant : Voilà comme j'aime les *harangues.*

Les députés de Marseille, voulant haranguer Henri IV, et mettre leur érudition à profit, commencèrent leur discours par ces paroles : *Annibal partant de Carthage.* A ces mots le prince les interrompant, leur dit : *Annibal partant de Carthage avoit dîné, et je vais en faire autant.*

Parmi les anciens il y a peu de *harangues* de simple félicitation. Mais l'oraison de Cicéron pour Marcellus en est un modèle inimitable : car en même temps qu'elle est pour César l'éloge le plus magnifique et le plus juste, elle est aussi pour lui la plus adroite, la plus courageuse, la plus importante leçon.

L'académie française a pris un parti sage en proposant

pour le prix d'éloquence des éloges d'hommes illustres ; et, après avoir commencé par ceux que la France a produits, il y a lieu de croire qu'elle continuera par ceux qui ont honoré les autres pays de l'Europe. Les deux Gustave, le prince Eugène, Bacon, Locke, Léibnitz, les deux Nassau libérateurs de la Hollande, le fameux duc de Lorraine, Léopold, le czar Pierre, sont de tous les pays.

(*M.* MARMONTEL.)

HARDI, HARDIESSE.

HARDI est une épithète qui marque une confiance de l'ame, qui nous présente comme faciles des entreprises qui étonnent les hommes ordinaires, et les arrêtent. La différence de la témérité et de la *hardiesse* consiste dans le rapport qu'il y a entre la difficulté de la chose et les ressources de celui qui la tente. D'où il s'ensuit que tel homme ne se montre que *hardi* dans une conjoncture où un autre mériteroit le nom de téméraire. Mais on ne juge malheureusement et de la tentative et de l'homme que par l'événement; et souvent l'on blâme où il faudroit louer, et on loue où il faudroit blâmer. Combien d'entreprises dont le bon ou le mauvais succès n'a dépendu que d'une circonstance qu'il étoit impossible de prévoir!

Le mot *hardi* a un grand nombre d'acceptions différentes, tant au simple qu'au figuré: on dit un discours *hardi*, une action *hardie*. Un bâtiment est *hardi*, lorsque la délicatesse et la solidité de sa construction ne nous paroissent pas proportionnées à sa hauteur et à son étendue: un dessinateur, un peintre, un artiste, est *hardi*, lorsqu'il n'a pas redouté les difficultés de son art, et qu'il paroît les avoir surmontées sans effort.

La *hardiesse*, suivant Locke, est une puissance de faire ce qu'on veut devant les autres, sans craindre ou se décontenancer.

Le mot *hardiesse*, dans notre langue, désigne communément une résolution courageuse, par laquelle l'homme méprise les dangers, et entreprend des choses extraordinaires. Si nous envisageons simplement la *hardiesse* comme une passion irascible, elle n'est, en cette qualité, ni vice ni vertu, et ne mérite ni blâme ni louange. Si nous n'avons égard qu'à l'éclat qui paroît briller dans certaines actions, sans considérer que toute affection violente peut également les produire, nous regarderons souvent pour vertu ce qui n'en est qu'une fausse image, et les fruits de la bile passeront dans notre esprit pour les fruits d'une *hardiesse* admirable.

En effet, je trouve cinq sortes de *hardiesses* qui ont une fausse ressemblance avec la vraie et la légitime. La *hardiesse* militaire n'a souvent d'autre appui que l'exemple et la coutume : celle des ivrognes est fondée sur les fumées du vin ; celle des enfans, sur l'ignorance ; celle des amans et de tous ceux qui se laissent aller à des passions tumultueuses, sur le désordre qu'elles causent dans leur ame : enfin la *hardiesse* que les philosophes moraux nomment *civile* reconnoît pour mobile la crainte de la honte ; telle étoit celle d'Hector quand il n'osa rentrer avec les autres Troyens dans Ilium, de peur que Polydamas ne lui reprochât le mépris du conseil qu'il lui avoit donné.

Il est rare de voir dans le monde une *hardiesse* assez pure, pour ne pouvoir pas être rapportée à l'une des cinq sortes dont nous venons de parler, qui n'ont toutefois que l'apparence trompeuse des qualités qu'elles représentent. De plus, elles ne produisent rien qu'un peu d'opium ne fasse exécuter à un Turc, un verre d'eau-de-vie à un Moscovite, une rasade d'arak à un Anglais, une bouteille de Champagne à un Français.

Mais, quand la *hardiesse* est le fruit du jugement, qu'elle émane d'un grand motif, qu'elle mesure ses forces, ne tente point l'impossible, et poursuit ensuite, avec une fermeté héroïque, l'entreprise de belles actions qu'elle a conçues, quelque péril qui s'y rencontre, c'est alors que, devenant l'effet d'un courage raisonné, nous lui devons tous les éloges que mérite une vertu qui ne voit rien au dessus d'elle.

« Cette sorte de *hardiesse*, dit Montagne, se présente » aussi magnifiquement en pourpoint qu'en armes, en un » cabinet qu'en un camp, le bras pendant que le bras levé ». Scipion nous en fournit un exemple remarquable, lorsqu'il forma le projet d'attirer Syphax dans les intérêts des Romains. Pénétré de l'avantage qu'en recevroit la république, il quitte son armée, passe en Afrique sur un petit vaisseau, vient se commettre à la puissance d'un roi barbare, à une foi inconnue, sous la seule sûreté de la grandeur de son courage, de son bonheur, de

sa haute espérance, sur-tout du service qu'il rendoit à sa patrie. Cette noble et généreuse *hardiesse* ne peut se trouver naïve et bien entière que dans ceux qui sont animés par des vues semblables, et à qui la crainte de la mort et du pis qui en peut arriver ne sauroit donner aucun effroi.

(*M. de* JAUCOURT.)

HAUTAIN,

HAUTAIN, HAUTEUR.

HAUTAIN est le superlatif de haut et d'altier; ce mot ne se dit qu'en parlant des hommes. On peut dire en vers:

Un coursier plein de feu levant sa tête altière.
J'aime mieux ces forêts altières
Que ces jardins plantés par l'art.

Mais on ne peut pas dire forêt *hautaine;* tête *hautaine* d'un coursier. On a blâmé, dans Malherbe, et il paroît que c'est à tort, ces vers à jamais célèbres:

Et dans ces grands tombeaux où leurs ames *hautaines*
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

On a prétendu que l'auteur a supposé mal-à-propos les ames dans ces sépulcres: mais on pouvoit se souvenir qu'il y avoit deux sortes d'ames chez les poètes anciens; l'une étoit l'entendement, et l'autre l'ombre légère, le simulacre du corps. Cette dernière restoit quelquefois dans les tombeaux, ou erroit autour d'eux. La théologie ancienne est toujours celle des poètes, parce que c'est celle de l'imagination. On a cru cette petite observation nécessaire.

Hautain est toujours pris en mauvaise part; c'est l'orgueil qui s'annonce par un extérieur arrogant; c'est le plus sûr moyen de se faire haïr, et le défaut dont on doit le plus soigneusement corriger les enfans. On peut être haut dans l'occasion avec bienséance. Un prince peut et doit rejeter avec une *hauteur* héroïque des propositions humiliantes, mais non pas avec des airs *hautains*, un ton *hautain*, des paroles *hautaines*. Les hommes pardonnent quelquefois aux femmes d'être *hautaines*, parce qu'ils leur passent tout; mais les autres femmes ne le leur pardonne pas.

L'ame haute est l'ame grande; la *hautaine* est superbe. On peut avoir le cœur haut avec beaucoup de modestie; on n'a point l'humeur *hautaine* sans un peu d'insolence. L'insolent est, à l'égard du *hautain*, ce qu'est le *hautain* à

l'impérieux; ce sont des nuances qui se suivent; et ces nuances sont ce qui détruit les synonymes.

Si *hautain* est toujours pris en mal, *hauteur* est tantôt une bonne, tantôt une mauvaise qualité, selon la place que l'on occupe, l'occasion où l'on se trouve, et ceux avec qui l'on traite. Le plus bel exemple d'une *hauteur* noble et bien placée, est celui de Popilius qui trace un cercle autour d'un puissant roi de Syrie, et lui dit: Vous ne sortirez pas de ce cercle sans donner satisfaction à la république, ou sans attirer sur vous sa vengeance. Un particulier qui en useroit ainsi seroit un impudent. Popilius, qui représentoit Rome, mettoit toute la grandeur des Romains dans son procédé, et pouvoit être un homme modeste.

Il y a des *hauteurs* généreuses, et ce sont les plus estimables. Le duc d'Orléans, régent du royaume, pressé par M. Sum, envoyé de Pologne, de ne point recevoir le roi Stanislas, lui répondit: Dites à votre maître que la France a toujours été l'asyle des rois.

La *hauteur* avec laquelle Louis XIV traita quelquefois ses ennemis, est d'un autre genre, et moins sublime. On ne peut s'empêcher de remarquer ici ce que le P. Bouhours dit du ministre d'état Pompone; il avoit une *hauteur*, une fermeté d'ame que rien ne faisoit ployer. Louis XIV, dans un mémoire de sa main, dit de ce même ministre qu'il n'avoit ni fermeté ni dignité. On a souvent employé au pluriel le mot *hauteur* dans le style relevé: les *hauteurs* de l'esprit humain; et on dit, dans le style simple, il a eu des *hauteurs*, il s'est fait des ennemis par ses *hauteurs*.

Ceux qui ont fréquenté le monde et approfondi le cœur humain suppléeront, par la réflexion, à tout ce que l'on pourroit dire de plus sur cet article.

(ANONYME.)

HASARD.

Terme qui se dit des événemens, pour marquer qu'ils arrivent sans une cause nécessaire ou prévue.

Nous sommes portés à attribuer au hasard les choses qui ne sont point produites nécessairement comme un effet naturel d'une cause particulière : mais c'est notre ignorance et notre précipitation qui nous font attribuer de la sorte au *hasard* des effets qui ont, aussi bien que les autres, des causes nécessaires et déterminées.

Quand nous disons qu'une chose arrive par *hasard*, nous n'entendons autre chose, sinon que la cause nous en est inconnue, et non pas, comme quelques personnes l'imaginent mal-à-propos, que le *hasard* lui-même puisse être la cause de quelque chose. M. Bentley prend occasion de cette observation pour faire sentir la folie de l'opinion ancienne, que le monde ait été fait par *hasard*. Ce qui arriva à un peintre, qui, ne pouvant représenter l'écume à la bouche d'un cheval qu'il avoit peint, jeta de dépit son éponge sur le tableau, et fit par *hasard* ce dont il n'avoit pu venir à bout lorsqu'il en avoit le dessein, nous fournit un exemple remarquable du pouvoir du *hasard* : cependant il est évident que tout ce qu'on entend ici par le mot de *hasard*, c'est que le peintre n'avoit point prévu cet effet, ou qu'il n'avoit point jeté l'éponge dans ce dessein, et non pas qu'il ne fit point alors tout ce qui étoit nécessaire pour produire l'effet ; de façon qu'en faisant attention à la direction dans laquelle il jeta l'éponge, à la force avec laquelle il la lança, ainsi qu'à la forme de l'éponge, à sa gravité spécifique, aux couleurs dont elle étoit imbibée, à la distance de la main au tableau, l'on trouveroit, en calculant bien, qu'il étoit absolument impossible, sans changer les lois de la nature, que l'effet n'arrivât point. Nous en dirions autant de l'univers, si toutes les propriétés de la matière nous étoient bien connues.

On personnifie souvent le *hasard*, et on le prend pour une espèce d'être chimérique, qu'on conçoit comme agissant arbitrairement, et produisant tous les effets dont les

causes réelles ne se montrent point à nous; dans ce sens, ce mot est équivalent à celui de fortune.

Hasard marque aussi la manière de décider des choses dont la conduite ou la direction ne peuvent se réduire à des règles ou mesures déterminées, ou dans lesquelles on ne peut point trouver de raison de préférence, comme dans les cartes, les dez, les loteries, etc.

M. Placette observe que l'ancien sort ou *hasard* avoit été institué par Dieu même, et que dans l'ancien testament nous trouvons plusieurs lois formelles ou commandemens exprès qui le prescrivent en certaines occasions; c'est ce qui fait dire, dans l'écriture, que le sort ou *hasard* tomba sur S. Mathias, lorsqu'il fut question de remplir la place de Judas dans l'apostolat.

De là sont venus encore les *sortes sanctorum*, ou la manière dont les anciens chrétiens se servoient pour conjecturer sur les événemens; savoir, d'ouvrir un des livres de l'écriture sainte, et de regarder le premier verset sur lequel ils jetoient les yeux.

S. Augustin semble approuver cette méthode de déterminer les événemens futurs, et il avoue qu'il l'a pratiquée lui-même, se fondant sur cette supposition que Dieu préside au *hasard*, et sur le verset 33, chapitre 16, des proverbes.

Plusieurs théologiens modernes soutiennent que le *hasard* est dirigé d'une manière particulière par la providence, et le regardent comme un moyen extraordinaire dont Dieu se sert pour déclarer sa volonté.

(ANONYME.)

HENNINS. (*mode*)

Nom d'une coiffure colossale des dames françaises sur la fin du quinzième siècle.

Ce nom bizarre a passé jusqu'à nous, parce que l'attirail de tête étoit si singulier, qu'il n'a échappé à aucun historien de ce temps-là, ni à Juvénal des Ursins, ni à Monstrelet, ni à Paradin : nous emprunterons le vieux gaulois de ce dernier pour peindre au lecteur cette folie de mode dont il n'a peut-être point de connoissance.

« Tout le monde, dit cet écrivain, étoit alors fort » déréglé et débourdé en accoutremens, et sur-tout les » accoutremens de tête des dames étoient fort étranges, » car elles portoient de hauts atours sur leurs têtes, et » de la longueur d'une aulne ou environ, aigus comme » clochers, desquels dépendoient par derrière de longs » crêpes à riches franges, comme étendards. »

Un carme de la province de Bretagne, appelé Thomas Conecte, célèbre par l'austérité de sa vie, par ses prédictions, et par son exécution à Rome, où il fut brûlé comme hérétique, en 1434, déclamoit de toute sa force contre ces coiffures monstrueuses. « Ce prêcheur avoit » cette façon de coiffure en telle horreur, que la plupart » de ses sermons s'adressoient à ces atours des dames » avec les plus véhémentes invectives qu'il pouvoit » songer, sans épargner toutes espèces d'injures dont il » pouvoit se souvenir, dont il se débaquoit à toute bride » contre les dames usant de tels atours, lesquels il nom- » moit les *hennins*.

» Par-tout où frère Thomas alloit, ajoute Paradin, » les *hennins* ne s'osoient plus trouver pour la haine » qu'il leur avoit vouée; chose qui profita pour quelque » temps, et jusqu'à ce que ce prêcheur fût parti; mais » après son partement, les dames relevèrent leurs cornes, » et firent comme les limaçons, lesquels, quand ils en- » tendent quelque bruit, retirent et resserrent tout bel- » lement leurs cornes; ensuite, le bruit passé, soudain

» ils les relèvent plus grandes que devant : ainsi firent » les dames, car les *hennins* ne furent jamais plus grands, » plus pompeux et superbes, qu'après le partement de » frère Thomas ; voilà ce que l'on gagne de s'opiniâtrer » contre l'opiniâtrerie d'aucunes cervelles. »

D'Argentré rapporte pareillement « qu'après le parte- » ment du moine Conecte, les femmes reprinrent sou- » dainement les cornes avec arrérages, c'est-à-dire » bien de la récompense du passé, etc. »

Je laisse les autres historiens dont le récit ne nous apprend rien de plus particulier, pour passer aux réflexions qui naissent du sujet. Les hommes ont toujours eu du penchant à vouloir paroître plus grands qu'ils ne sont, soit en imaginant des talons fort hauts, soit en se servant de cheveux empruntés, soit en réunissant ces deux choses ensemble. D'un autre côté, les femmes, avec plus de raison, ont cherché de tout temps à agrandir leur petite taille par des chaussures très-élevées et par des coiffures colossales. Dans le siècle de Juvénal, les dames romaines bâtissoient sur leurs têtes plusieurs étages d'ornemens et de cheveux en pyramide ; en sorte, dit le poète, qu'en les regardant par devant, on les prenoit pour des andromaques, pendant qu'elles paroissoient des naines par derrière.

Voilà donc les modes de l'ancienne Rome ; celle des *hennins* du quinzième siècle, qui a été finalement renouvelée par une coiffure semblable qui parut, sous le nom de *fontange*, sur la fin du dix-septième siècle.

Cette dernière étoit un édifice à plusieurs étages, fait de fil de fer, sur lequel on plaçoit quantité de morceaux de mousseline, séparés par plusieurs rubans ornés de boucles de cheveux ; le tout étoit distingué par des noms si fous, qu'on auroit besoin d'un dictionnaire pour entendre ce que c'étoit que la duchesse, le solitaire, le chou, le mousquetaire, le croissant, le firmament, le dixième ciel, la souris, etc., qui étoient tout autant de différentes pièces de l'échafaudage. Il falloit, si l'on peut parler ainsi, employer l'adresse d'un habile serrurier pour dresser la base de ce comique édifice, et cette

palissade de fer sur laquelle les coiffeuses attachoient tant de pièces différentes.

L'abus en auroit été poussé plus loin en France si nous n'avions trouvé dans l'inconstance de nos modes l'extinction de celle-ci, et le remède à tant de déréglemens, quoiqu'il nous en reste encore beaucoup. M. Henrion, célèbre médailliste, a trouvé, en confrontant les médailles, qu'on a fait revivre, en moins de quarante années, toutes les différentes coiffures qui avoient été inventées par l'antiquité durant plusieurs siècles.

Ce n'est pas que les anciens fussent moins inventifs que nous, c'est que nous sommes plus extravagans que les anciens.

Enfin la ridicule pyramide s'affaissa tout-à-coup à la cour et à la ville, au commencement de 1701. On sait à ce sujet les jolis vers de madame de Lassay, ou plutôt de l'abbé de Chaulieu sous son nom, à madame la duchesse qui demandoit des nouvelles.

Paris cède à la mode, et change ses parures;
Ce peuple imitateur, ce singe de la cour,
A commencé depuis un jour
D'humilier enfin l'orgueil de ses coiffures:
Maiute courte beauté s'en plaint, gronde et tempête;
Et, pour se ralonger, consultant les destins,
Apprend d'eux qu'on retrouve, en haussant ses patins,
La taille que l'on perd en abaissant sa tête.
Voilà le changement extrême
Qui met en mouvement nos femmes de Paris;
Pour la coiffure des maris,
Elle est toujours ici la même.

(Voyez *mode*.)

(*M. de Jaucourt.*)

HENNIR.

C'est le cri du cheval. Nous avons aussi le substantif *hennissement*. Il y a peu d'animaux dont la voix soit plus bornée; ainsi il faut une grande habitude pour discerner les inflexions qui caractérisent la joie, la douleur, le dépit, la colère, en général toutes les passions du cheval. Si l'on s'appliquoit à étudier la langue animale, peut-être trouveroit-on que les mouvemens extérieurs et muets ont d'autant plus d'énergie que le cri a moins de variété; car il est vraisemblable que l'animal, qui veut être entendu, cherche à réparer d'un côté ce qui lui manque de l'autre. L'habile écuyer et le maréchal instruit joignent l'étude des mouvemens à celle du cri du cheval sain ou malade. Ils ont des moyens de l'interroger, soit en le touchant de la main en différens endroits du corps, soit en le faisant mouvoir; mais la réponse de l'animal est toujours si obscure, qu'on ne peut disconvenir que l'art de le dresser et celui de le guérir n'en deviennent d'autant plus difficiles.

(*M. Diderot.*)

HENRI IV. (Voyez *Pau.*)

HÉRAUTS D'ARMES.

Les *hérauts d'armes* étoient anciennement des officiers de guerre et de cérémonie qui avoient plusieurs belles fonctions, droits et priviléges.

On divisoit ces officiers en roi d'armes, *hérauts*, et poursuivans. Le premier et le plus ancien s'appeloit roi d'armes; les autres étoient simplement *hérauts*, et l'on donnoit le nom de poursuivans aux surnuméraires.

Les *hérauts*, y compris le roi d'armes, étoient au nombre de trente, qui avoient tous des noms particuliers qui les distinguoient. Montjoie Saint-Denis étoit le titre affecté au roi d'armes; les autres portoient le nom des provinces de France, comme de Guienne, Bourgogne, Normandie, Dauphiné, Bretagne, etc.

Ils étoient revêtus, aux cérémonies, de leur cotte d'armes de velours violet cramoisi, chargée devant et derrière de trois fleurs de lys d'or, de brodequins pour les cérémonies de paix, et de bottes pour celles de la guerre. Aux pompes funèbres, ils portoient une longue robe de deuil traînante, et tenoient à la main un bâton, qu'on appeloit *caducée*, couvert de velours violet, et semé de fleurs de lys d'or en broderie.

Le respect qu'on avoit pour les rois d'armes, suivis de leurs *hérauts*, étoit si grand, qu'ils ont quelquefois, étant revêtus de leur cotte d'armes, arrêté, par leur présence, en criant *hola!* la fureur de deux armées dans le fort du combat. Froissard a observé que, dans un furieux assaut donné à la ville de Villepode en Galice, à la parole des *hérauts*, cessèrent les assaillans et se reposèrent.

M. Ducange a inséré dans son glossaire la réception du roi d'armes du titre de Montjoie. Les valets de chambre du roi devoient le revêtir d'habits royaux, comme le roi même. Le connétable et les maréchaux de France devoient l'aller prendre pour le mener à la messe du roi, accompagné de plusieurs chevaliers et écuyers; les *hérauts* ordinaires et les poursuivans marchoient devant lui deux à deux : un chevalier devoit porter l'épée avec laquelle

on le faisoit alors chevalier, tandis qu'un autre portoit sur une lance sa cotte d'armes.

Plusieurs auteurs ont décrit fort au long les fonctions, droits et priviléges de nos anciens *hérauts d'armes*, en paix et en guerre; mais nous ne rapporterons ici que quelques-unes des particularités sur lesquelles ils s'accordent.

Le principal emploi des *hérauts* étoit de dresser des armoiries, des généalogies, des preuves de noblesse; de corriger les abus et usurpations des couronnes, casques, timbres et supports; de faire dans leurs provinces les enquêtes nécessaires sur la noblesse, et de prendre communication de tous les vieux titres qui pouvoient leur servir à cet égard.

Il étoit de leur charge de publier les joûtes et tournois, de convier à y venir, de signifier les cartels, de marquer le champ, les lices, ou le lieu du duel, d'appeler tant l'assaillant que le tenant, et de partager également le soleil aux combattans à outrance. Ils publioient aussi la fête de la célébration des ordres de chevalerie, et s'y trouvoient en habit de leur corps.

Ils assistoient aux mariages des rois, et aux festins royaux qui se faisoient aux grandes fêtes de l'année, quand le roi tenoit la cour plénière, où ils appeloient le grand maître, le grand panetier, le grand bouteillier, pour venir remplir leurs charges. Aux cérémonies des obsèques des rois, ils enfermoient dans le tombeau les marques d'honneur, comme sceptre, couronne, main de justice, etc.

Ils étoient chargés d'annoncer dans les cours des princes étrangers la guerre ou la paix, en faisant connoître leurs qualités et leurs pouvoirs : leurs personnes alors étoient sacrées, comme celles des ambassadeurs.

Le jour d'une bataille, ils assistoient devant l'étendard, faisoient le dénombrement des morts, redemandoient les prisonniers, sommoient les places de se rendre, et marchoient, dans les capitulations, devant le gouverneur de la ville. Ils publioient les victoires, et en portoient la nouvelle dans les cours étrangères alliées.

Les premiers commencemens des *hérauts d'armes* ne

furent pas brillans. Nous voyons par les anciens livres de romancerie, et par l'histoire des rois qui ont précédé S. Louis, qu'on ne regardoit les *hérauts* que comme de vils messagers dont on se servoit en toutes sortes d'occasions. Ils eurent un démêlé avec les trouverres et les chanterres sur la préséance. Pour établir contre eux leur dignité, ils produisirent un titre, par lequel Charlemagne leur accordoit des droits excessifs, et c'étoit un faux titre; cependant ils parvinrent insensiblement à s'accréditer, à obtenir des priviléges, et à composer leur corps de gens nobles : mais, dit Fauchet, « ce corps s'est « abatardi par aucuns qui y sont entrés, indignes de cette » charge, et par le peu de compte que les rois et les » princes en ont fait, principalement depuis la mort » d'Henri II. Quant à l'occasion des troubles, les céré- » monies anciennes furent méprisées, faute d'en entendre » les origines ». Depuis il n'a plus été question du corps des *hérauts*.

Il arriva seulement que, lorsque Louis XIII vint, en 1621, dans les provinces méridionales de son royaume, pour contenir les chefs de parti, il fit renouveler l'ancienne formalité suivante, qui est aujourd'hui entièrement abolie.

Lorsqu'on s'approchoit d'une ville où commandoit un homme suspect, un *héraut d'armes* se présentoit aux portes; le commandant de la ville l'écoutoit, chapeau bas, et le *héraut* crioit : « A toi Isaac ou Jacob tel, le » roi, ton souverain seigneur et le mien, t'ordonne de » lui ouvrir, et de le recevoir, comme tu le dois, lui et » son armée; à faute de quoi, je te déclare criminel de » lèze-majesté au premier chef, et roturier toi et ta » postérité; tes biens seront confisqués, tes maisons ra- » sées et celles de tes assistans. »

Le même Louis XIII, en 1634, envoya déclarer la guerre à Bruxelles par un *héraut d'armes;* ce *héraut* devoit présenter un cartel au cardinal infant, fils de Philippe III, gouverneur des Pays-Bas. C'est la dernière déclaration de guerre qui se soit faite par un *héraut d'armes;* depuis ce temps, on s'est contenté de publier la guerre chez soi, sans l'aller signifier à ses ennemis.

Et pour ce qui regarde les fonctions des *hérauts* à l'armée, c'est en partie les trompettes et les tambours qui les remplissent aujourd'hui. Les *hérauts d'armes* ne paroissent plus qu'aux funérailles de nos rois et aux cérémonies des catafalques.

Il y avoit aussi chez les anciens des officiers publics dont la fonction étoit de déclarer la guerre. Les Grecs, les Romains, et la plupart des autres peuples policés, ont eu de tels officiers sous des noms différens, et qui jouissoient de droits et de priviléges plus ou moins étendus. Leurs personnes, dans l'exercice de leur charge, étoient réputées sacrées par le droit des gens; car alors les nations civilisées avoient coutume de déclarer la guerre à leurs ennemis par un *héraut* public. On lit dans le Deutéronome que la loi défendoit aux Hébreux d'attaquer une ville sans lui avoir premièrement offert la paix; et cette offre ne pouvoit être faite que par des personnes qui eussent un caractère de représentation. Les Grecs les nommoient, par cette raison, *conservateurs de la paix;* et c'étoit un crime de lèze-majesté que de les insulter dans leur ministère. L'enlèvement du *héraut* de Philippe fut une des raisons qu'il allégua pour rompre la paix qu'il avoit jurée. Homère nous parle souvent, dans l'Iliade et l'Odyssée, des *hérauts* grecs et de leurs fonctions. Achille, ce guerrier jeune, bouillant, emporté, traita avec le plus grand respect les *hérauts* que le despote, l'injuste Agamemnon, envoya dans sa tente pour lui enlever Briséis qu'il aimoit, et que les Grecs lui avoient accordée comme la récompense de ses travaux guerriers. Les *hérauts* trembloient à mesure qu'ils approchoient du moment de la commission dangereuse qu'on leur avoit donnée. Achille s'en aperçut, et leur dit : « Venez sans crainte, » envoyez des dieux; ce n'est pas vous qui m'offensez, » mais l'homme injuste à qui vous obéissez ». Les *hérauts* portoient le nom de *féciaux* chez les Romains; ils étoient tirés des meilleures familles, et formoient un collége également illustre et considérable.

(*M. de* JAUCOURT.)

HERCULANUM. *

HERCULANUM est une ancienne ville d'Italie, dans la Campanie, sur la côte de la mer.

L'affreuse éruption du Vésuve qui l'engloutit avec d'autres, est une époque bien célèbre dans l'histoire; on la date de la première année de l'empire de Titus, et de la soixante-dix-neuvième de l'ère chrétienne.

La description de cet événement a été donnée par Pline le jeune, témoin oculaire. On sait que son oncle le naturaliste y perdit la vie; il se trouvoit pour lors au cap de Misène, en qualité de commandant de la flotte des Romains. Spectateur d'un phénomène inoui et terrible, il voulut s'approcher du rivage d'*Herculanum*, pour porter, dit M. Vénuti, quelques secours à tant de victimes de ces efforts insensés de la nature; la cendre, les flammes et les pierres calcinées, remplissoient l'air, obscurcissoient le soleil, détruisoient pêle-mêle les hommes, les troupeaux, les poissons et les oiseaux. La pluie de cendres et l'épouvante s'étendirent non seulement jusqu'à Rome, mais dans l'Afrique, l'Egypte et la Syrie. Enfin les deux villes d'*Herculanum* et de Pompéii périrent avec leurs habitans, ainsi qu'avec l'historien naturaliste de l'univers; sur quoi Pline le jeune remarque noblement que la mort de son oncle a été causée par un accident mémorable, qui, ayant enveloppé des villes et des peuples entiers, doit contribuer à éterniser sa mémoire.

Ce désastre avoit été précédé d'un furieux tremblement de terre; et même alors, selon plusieurs auteurs, la plus grande partie d'*Herculanum* fut abîmée.

Quoi qu'il en soit, cette ville, voisine de la mer, située à quatre milles environ de Naples, fut ensévelie dans les entrailles de la terre, vers l'espace qui est entre la maison royale de Portici et le village de Rétine; son port n'étoit pas loin du mont Vésuve. A quatre milles pareillement de Naples, mais du côté du levant, on trouve sous la même montagne le hameau nommé *Torre del Greco*, la Tour du Grec, où l'on croit aussi qu'est enterrée la ville de Pompéii.

Il y a près de quatre-vingts ans que l'on parle avec admiration de la découverte d'*Herculanum :* tous ceux qui cultivent les lettres, les sciences et les arts, y sont intéressés: une ville célèbre, engloutie depuis plus de 1600 ans, et rendue en quelque façon à la lumière, a sans doute de quoi réveiller la plus grande indifférence; tâchons même de contenter la curiosité.

Le prince d'Elbeuf bâtit, vers l'an 1720, un logement à Portici, sur le bord de la mer, et, desirant de l'orner de marbres anciens, un paysan du lieu lui en apporta de très-beaux, qu'il avoit trouvés en creusant son puits. Le prince acheta le terrain du paysan, et y fit travailler. Ses fouilles lui procurèrent d'abord de nouveaux marbres en abondance, et, ce qui valoit beaucoup mieux, sept statues de sculpture grecque. Les travailleurs, poursuivant leur besogne, trouvèrent plusieurs colonnes d'albâtre fleuri, et de nouvelles statues, dont M. d'Elbeuf fit présent au prince Eugène de Savoye. A cette découverte de statues succéda celle d'une grande quantité de marbres d'Afrique, qui servirent à faire une foule de petites tables; ces richesses, enflées encore par la bouche de la renommée, ouvrirent les yeux au gouvernement, qui, devenu jaloux, fit suspendre et cesser les excavations.

Le souvenir de ce genre de découvertes se conservoit précieusement, dans le temps où le roi des deux Siciles choisit l'agréable situation de Portici, pour s'y ménager un séjour délicieux. Alors ce monarque ne songea qu'à poursuivre avec vigueur les fouilles entamées par le prince d'Elbeuf; et le succès surpassa de bien loin son attente. La terre ayant été creusée par ses ordres jusqu'à quatre-vingts pieds de profondeur, l'on découvrit le sol d'une ville abîmée sous Portici et Rétine, villages distans de six milles de Naples, entre le mont Vésuve et le bord de la mer. Enfin les excavations ayant été poussées plus avant, on a tiré de ce terrain tant d'antiquités de toute espèce, que, dans l'espace de six ou sept ans, elles ont formé au roi des deux Siciles un musée tel qu'un prince de la terre, quel qu'il soit, ne sauroit, dans le cours de plusieurs siècles, s'en procurer un pareil.

Voilà l'avantage des potentats. Un particulier, comme

le prince d'Elbeuf, auroit encore trouvé quelques fragmens d'antiquités; mais le roi de Naples, faisant creuser dans le grand, et en ayant les moyens, a déterré une ville entière, pleine d'embellissemens, de théâtres, de temples, de peintures, de statues colossales et équestres, de bronze et de marbre, enfouis dans le sein de la terre. Détaillons toutes ces merveilles.

Parmi les débris d'*Herculanum* on y reconnut du premier coup-d'œil des édifices d'une grande étendue. De ce nombre sont un temple où étoit une statue de Jupiter et un théâtre bien conservé; comme c'est ici le premier et le plus beau des monumens que l'on a découverts, commençons par le décrire.

Ce théâtre ayant été mesuré autant que le travail et les terres amoncelées purent le permettre, l'on a jugé que sa circonférence extérieure étoit de 290 pieds, et l'intérieure de 230 pieds jusqu'à la scène; sa largeur étoit, en dehors, de 160 pieds, et, en dedans, de 150; le lieu de la scène avoit environ 72 pieds de large, et 30 de profondeur.

La forme de ce théâtre est celle d'un demi-cercle, contenant dix-huit gradins dans la partie de devant, chacun desquels part du même centre: ce demi-cercle se termine ensuite, par les deux extrémités, en un carré divisé en trois parties.

Trois loges, élevées l'une sur l'autre, non perpendiculairement, mais de manière que les murs du dedans étoient successivement soutenus par les gradins, servoient de portiques pour entrer au théâtre et pour s'y placer à son aise. Le corridor d'en haut répondoit aux gradins de cette partie, lesquels étoient couverts, et par conséquent déstinés pour les dames.

Si l'on considère la structure de ce théâtre, celle de ses voûtes, l'intérieur de ses corridors construits de brique, interrompus par des corniches de marbre, ses vomitoires, ses escaliers distingués, par lesquels les sénateurs passoient pour aller d'un rang à l'autre; si l'on observe en même temps les fragmens de colonnes, les statues de toute matière et de toute grandeur, les marbres de toute espèce, africains, grecs, égyptiens, les agathes fleuries qui tapissoient la scène et l'orchestre, on pensera

sans doute que ce monument étoit d'une grande magnificence.

Mais être surpris d'entendre parler dans une ville peu distante de Rome d'un édifice de cette beauté, c'est oublier combien l'exemple d'une capitale a d'influence sur les provinces voisines. Les citoyens d'*Herculànum* ne demandoient, comme les Romains, que du pain et des spectacles, *panem et circenses*. Leur ville, anciennement habitée par les Osques, *Osci*, auteurs des comédies obscènes, et occupée depuis par les Etrusques, inventeurs des représentations histrioniques, devoit se distinguer plus qu'une autre par la splendeur de son théâtre et l'amour des pièces qu'on y jouoit. Aussi quelques auteurs ont écrit que ces peuples, quoique menacés par le Vésuve d'une ruine prochaine, préférèrent le spectacle à leur propre salut, et se laissèrent accueillir par la flamme et la grêle des cailloux calcinés.

Il ne faut pas croire toutefois de pareilles anecdotes; l'embrâsement du Vésuve, au rapport de Dion, fut précédé d'un tremblement de terre qui dura plusieurs jours, mais qui ne parut pas redoutable à des Campaniens, accoutumés à ces agitations de la nature : bientôt il s'accrut tellement, que tout sembloit prêt à être renversé. On vit sortir du volcan un nuage d'une grandeur immense, blanc, noir, ou tacheté, selon qu'il étoit plus ou moins épais, qui élevoit avec lui la terre, la cendre, ou l'une et l'autre. A cette vue il n'est pas possible d'imaginer que ceux d'*Herculanum* aient poussé l'amour des spectacles jusqu'à attendre leur perte inévitable dans l'enceinte de leur théâtre.

De plus, on n'a rencontré aucuns vestiges d'os dans la découverte de ce théâtre; le seul sujet de curiosité en ce genre est un squélète d'homme, presque tout entier, que l'on a trouvé sur l'escalier d'une maison, tenant à la main une bourse pleine de petite monnoie. En vain l'on tenta de porter cet ancien squélète; à peine l'eut-on touché légèrement, qu'il se convertit en poussière.

Après avoir décrit le théâtre, c'est le lieu d'observer qu'on trouva dans son enceinte quantité de statues qui, selon les apparences, servoient à son embellissement. Il y avoit

y avoit deux de ces statues de bronze, représentant Auguste et Livie; celle-là ayant la tête nue, le corps revêtu de la toge; celle-ci la tête voilée, et la coiffure à petits triangles, semblable à une couronne rayonnante. On découvrit, à quelque distance, deux autres statues de femme, et bientôt après cinq autres statues de marbre, plus grandes que le naturel, dont quatre étoient couvertes de la toge. Il faut observer que toutes ces statues ont les bras et les mains d'un marbre différent de celui du reste du corps, mais d'un marbre plus beau.

Entre les statues de toute espèce et de toute grandeur qu'on a déterrées dans cet endroit, on met au nombre des principales les suivantes; celle de Néron, sous la figure de Jupiter tonnant, et celle de Germanicus, l'une et l'autre plus grandes que nature; celles de Claude et de deux femmes inconnues; une statue de marbre, représentant Vespasien; une atlante, dans laquelle on remarque la manière grecque; enfin, deux statues de la première beauté, assises sur la chaise curule.

On découvrit aussi douze autres statues de suite, six représentant des hommes, et six des femmes: ce sont peut-être celles des dieux *consentes*, qui, selon l'opinion de Panvinio, se plaçoient dans les lieux des spectacles.

Parmi les bustes de marbre déterrés dans le même endroit, on distingue un Jupiter Ammon, une Junon, une Pallas, une Cérès, un Neptune, un Janus à deux faces, une petite fille, et un jeune garçon avec la bulle d'or au col, qui lui descend sur la poitrine, marque distinctive des enfans de qualité. Cette bulle n'est pas cependant ici en forme de cœur, selon la coutume usitée chez les Romains; elle est de figure ovale.

La découverte du théâtre d'*Herculanum* et de ses superbes instrumens fut suivie de celle des temples, ainsi qu'on l'espéroit; car tous les savans conviennent que les Romains avoient coutume d'en bâtir au voisinage de leurs théâtres. Comme les sacrifices précédoient les jeux, et que les jeux avoient rapport aux représentations de la scène, on devoit rencontrer quelques temples voisins du théâtre dans l'ancien pays des Osques, où les jeux de ce nom et les pièces atellanes avoient été inventés.

En effet, il est arrivé qu'à quelque distance du théâtre d'*Herculanum* on a découvert deux temples de différente grandeur; l'un a 150 pieds de longueur, sur 60 de large; l'autre a seulement 60 pieds de long, sur 42 de large; et ce dernier temple n'étoit peut-être qu'une espèce de chapelle, nommée par les Latins *Ædicula*. Cependant l'intérieur avoit des colonnes, entre lesquelles étoient alternativement des peintures à fresque, et de grandes tables de marbre, enchâssées, d'espace en espace, dans toute la longueur des murs. Sur ces tables on lisoit les noms des magistrats qui ont présidé à la dédicace de chaque temple, ainsi que les noms de ceux qui ont contribué à les bâtir ou à les réparer.

Vis-à-vis de ces deux temples on a trouvé un troisième édifice, que plusieurs savans conjecturent être le *forum* civil d'*Herculanum*, ou bien un de ces temples que les anciens nommoient *peripteres*.

Le terre-plein de cet édifice forme un parallélogramme long d'environ 228 pieds, et large de 132. Il est environné de colonnes qui soutiennent les voûtes du portique, lequel fait le tour de la partie intérieure; les colonnes qui forment les portiques du dedans sont au nombre de 42; les statues de bronze et de marbre, placées entre les pilastres, ont été presque toutes trouvées fondues, détruites, brisées, mutilées. Le dedans de l'édifice étoit pavé de marbre, et ses murs peints à fresque: une partie de cette peinture a été taillée avec la muraille, et transportée dans le cabinet du roi des deux Siciles.

Il ne faut pas oublier de dire qu'outre les statues des dieux, des empereurs et des héros, dont nous avons parlé jusqu'ici, on a déterré, dans les édifices publics, quantité de statues d'idoles, et autres de divers personnages, principalement des familles Annia et Nonnia. La plus belle de toutes est la statue équestre érigée à la mémoire de Nonnius Balbus, avec une inscription en son honneur. Dom Carlos a placé cette statue dans le vestibule de son palais. Elle est entourée d'une colonnade de marbre et d'un grillage de fer: devant l'escalier du même palais, on voit la statue de Vitellius toute entière, et de grandeur naturelle; ajoutons que, dans la classe des petites statues de bronze, il

y en a plusieurs qu'on croit être des dieux lares ou pénates d'*Herculanum*.

C'en est assez sur les édifices publics de cette ville : les édifices particuliers que l'on a découverts dans un espace d'environ 300 perches de longueur, et 150 de largeur, ont paru d'une architecture uniforme.

Toutes les rues d'*Herculanum* sont tirées au cordeau, et ont, de chaque côté, des parapets pour la commodité des gens de pied, elles sont pavées de pierres semblables à celles dont la ville de Naples est aussi pavée ; ce qui donne lieu de croire qu'elles ont été tirées de la même carrière, c'est-à-dire d'un amas de laves du Vésuve.

L'intérieur de quelques maisons d'*Herculanum* étoit peint à fresque de charmans tableaux, représentant des sujets tirés de la fable ou de l'histoire. Le roi des deux Siciles en a fait transporter tant qu'il a pu dans son palais. Ces peintures sont d'ordinaire accompagnées d'ornemens de fleurs, d'oiseaux posés sur des cordelettes, suspendus par le bec ou par les pieds, de poissons ou d'autres animaux. En un mot, les peintures transportées chez le roi des deux Siciles forment près de 700 tableaux de toute grandeur. Il est vrai que la plupart n'ont que dix ou douze pouces de hauteur, sur une largeur proportionnée. Ils représentent de petits amours, des bêtes sauvages, des poissons, des oiseaux, etc.

Parmi les grands tableaux, il y en a deux qui méritent d'être décrits ici, et qui furent trouvés dans deux niches au fond d'un temple d'Hercule. Dans la première de ces niches étoit peint un Thésée, semblable à un athlète tenant la massue levée et appuyée sur le bras gauche, et ayant sur l'épaule un manteau de couleur rouge, avec l'anneau au doigt : le minautore est étendu à ses pieds, avec la tête d'un taureau et le corps d'un homme. La tête du monstre paroît toute entière ; le corps est représenté en ligne presque droite, et très-bien raccourci. Trois jeunes Grecs sont autour du héros ; l'un lui embrasse le genou, le second lui baise la main droite, le troisième lui serre le bras gauche avec une attitude gracieuse ; une fille, qu'on croit être Ariadne, touche modestement sa massue. On voit dans l'air une septième

figure qui peut dénoter une victoire ; et on aperçoit enfin les détours du labyrinthe.

Le tableau de l'autre niche est aussi composé de plusieurs figures de grandeur naturelle. On y voit une femme assise, couronnée d'herbes et de fleurs, tenant dans sa main un bâton de couleur de fer ; à sa gauche, est une corbeille pleine d'œufs et de fruits, sur-tout de grenades ; derrière elle, est un faune qui joue de la flûte à sept tuyaux : en face de cette femme assise, on voit debout un homme à barbe courte et noire, ayant l'arc, le carquois plein de flèches, et la massue. Derrière cet homme, est une autre femme couronnée d'épis, qui semble parler à la première ; à ses pieds, est une biche qui alaite un petit enfant. Au milieu du tableau, et dans le vuide, on voit une aigle à ailes déployées, et, sur la même ligne, un lion dans une attitude tranquille. Il faut avouer que les tableaux de ces deux niches ne sont pas dessinés avec correction, et que l'expression manque dans la plupart des têtes.

Au sortir du temple d'Hercule, l'on découvrit çà et là plusieurs autres tableaux, en particulier un Hercule de grandeur naturelle ; Virginie, accompagnée de son père et d'Icilius son époux, en présence d'Appius, decemvir, siégeant sur son tribunal ; l'éducation d'Achille par Chiron, qui montre au jeune héros à jouer de la lyre ; enfin divers autres morceaux d'histoire, outre des paysages, des représentations de sacrifices, de victimes, et de prêtres en habits blancs et sacerdotaux.

Les connoisseurs assurent que plusieurs des tableaux tirés des fouilles d'*Herculanum*, quoique précieux d'ailleurs, pèchent dans le coloris et les carnations, soit que ces défauts procèdent des peintures même, ou que le temps les ait altérées. Le coloris y est presque toujours trop rouge, et les gradations rarement conformes aux préceptes de l'art. Une seule couleur forme souvent le champ de ces tableaux ; quelques-uns cependant sont composés de deux, de trois et de quatre couleurs. Il y en a même un à fresque, représentant des fleurs, où toutes les couleurs sont mises en usage.

Avant que de quitter ce qui regarde la peinture, il faut

lever un doute, qui sera vraisemblablement resté dans l'esprit des lecteurs, au sujet des tableaux à fresque transportés d'*Herculanum* à Portici. Ils demanderont comment on a pu procéder dans cette opération. Je leur répondrai, avec ceux qui en ont été témoins, qu'on a suivi la même méthode qui fut jadis heureusement employée pour les ouvrages de Damophile et Gorgase, sculpteurs et peintres illustres, qui avoient décoré le temple de Cérès, situé près du grand cirque à Rome. « Lors, dit Varron, que » l'on voulut réparer et crépir de nouveau les murs de » cet édifice, on coupa tous les tableaux qui étoient peints dessus, et on les déposa dans des caisses. » La même chose s'est pratiquée pour les tableaux d'*Herculanum*. On a d'abord commencé à les fortifier par derrière avec de la pierre propre à cet effet, sur laquelle attachant, par le moyen du plâtre, l'enduit et ses peintures; coupant ensuite le tout, et le serrant avec beaucoup de précaution dans des caisses de bois, on l'a tiré du fond de la ville souterraine avec autant de dextérité que de bonheur. Enfin on a appliqué sur ces peintures un vernis transparent, pour les ranimer et les pouvoir conserver pendant des siècles.

Qu'on se représente à cette heure la surprise des gens de l'art, à la vue de tant de peintures renaissantes, pour ainsi dire, avec leur fraîcheur; ni celles du tombeau des Nasons, lavées et presque effacées par le temps, ni celles que Gregorio Capponi a si fort vantées, ne sauroient être comparées aux peintures d'*Herculanum*. Le roi des deux Siciles peut seul se vanter d'avoir, et la plus vaste collection qu'on connoisse en ce genre, et même des espèces de chef-d'œuvres parfaitement conservés.

A peine les tableaux des murs d'*Herculanum* avoient passé des ténèbres au grand jour, qu'on porta la curiosité dans l'intérieur d'une maison qu'on venoit de découvrir à souhait. On y entra, et, dans une chambre de plain-pied, on trouva quelques caraffes de crystal, un petit étui de bronze renfermant des poinçons pour écrire sur des tablettes de cire, et une lame d'airain, sur laquelle on lisoit des immunités accordées par Titus aux affranchis qui voudroient s'appliquer à la navigation.

En parcourant la maison dont nous parlons, on trouva dans une chambre du haut (qui étoit peut-être la cuisine) plusieurs vases de terre et de bronze, entre autres, des œufs entiers, des noix, des noisettes, belles en dehors, mais pleines de cendres en dedans.

Près de cette maison étoit un temple de Neptune, avec la statue du dieu. Dans un autre endroit de ce temple sont représentées des galères avec leurs combattans, et ces galères n'ont qu'un rang de rames.

Ailleurs on découvrit une cave, contenant de grands vases de terre cuite, posés dans les gravois, et ensévelis tout-à-fait sous terre, à l'exception des goulеaux, enchâssés dans un banc de marbre qui régnoit tout autour de la cave. La capacité de ces vases pouvoit être, à ce qu'on conjecture, d'environ dix barils, mesure de Toscane; je dis à ce qu'on conjecture, car malheureusement tout fut brisé, au grand regret des antiquaires. Au sortir de cette cave on découvrit une statue de bronze, représentant le fils de Jupiter et d'Alcmène, une lanterne à deux mèches et un bracelet d'or ciselé.

Dès qu'on eut commencé de rompre le pavé de mosaïque du temple d'Hercule, l'on trouva sous ce pavé des piédestaux de marbre, plusieurs lacrymatoires, et divers fragmens de métal blanc qui servoient de miroir.

En avançant d'autres fouilles, on aperçut quelques édifices qui avoient une suite uniforme de petites galeries pavées en mosaïque, des fenêtres de médiocre grandeur, et, dans quelques-unes, des restes de pierres diaphanes, faites de talc ou d'albâtre très-fin.

Après de nouveaux travaux, l'étonnement redoubla à la vue de huit statues colossales assises, qui ont été restaurées, et qui servent d'embellissement au théâtre de la maison royale de Portici.

L'œil fut ensuite récréé par le spectacle de quantité de vases, trépieds et statues d'idoles de plusieurs pièces, qui sembloient sortir de ces fouilles comme d'une source. Dans quelques-uns de ces vases l'on a trouvé des provisions de toute espèce, comme grains, fruits, olives, réduits en charbons, ainsi qu'un pâté d'environ un pied de diamètre, serré dans sa tourtière, clos dans le four.

On n'a gardé cependant, de toutes les curiosités de ce genre, qu'un seul pain, semblable de figure à deux pains posés l'un sur l'autre, dont celui de dessous est plus plat, et celui de dessus plus rond. Autour de ce pain on lit: *Seligo C. granii E. cicere.* Il a environ huit pouces de diamètre sur quatre de hauteur. Seroit-il de la qualité de ceux dont Juvénal dit?

Et tener, et niveus, molli seligine factus,
Servatur domino.

Mais que ce soit un pain mollet ou non, il est entier; et le roi des deux Siciles l'a mis dans des crystaux comme une chose très-singulière. Rien n'est en effet plus rare que de posséder du pain de seize siècles, conservant encore sa forme et son étiquette.

A ces découvertes succéda celle de quantité de nouvelles peintures, dont voici les principales. Une chasse de cerfs et de sangliers, une victoire, un vase de fleurs avec un chevreuil de chaque côté; deux muses, dont l'une joue de la lyre, et l'autre a un masque qui couvre son visage; trois têtes de Méduse, deux têtes d'animaux imaginaires; un oiseau qui voltige autour d'un cerf; un prêtre de Bacchus qui joue des tymbales; un autre assis sur un tigre; Ariadne abandonnée sur le rivage de la mer, et Thésée qui s'enfuit sur son vaisseau; Jupiter sous diverses formes; Hercule qui extermine les oiseaux du lac Stymphale; six ou sept tableaux représentant chacun une bacchante qui se prépare à danser, et qui est vêtue d'une étoffe de gaze, avec toute la recherche imaginable, pour former la nudité variée des épaules et du sein: enfin, d'autres peintures offrent des marines, des coupes d'architectures, et des édifices élégans, représentés en perspective et dans toutes les règles de ce genre si difficile.

Laissons aux antiquaires le soin de parler des médailles que les ruines d'*Herculanum* ont procurées à sa majesté des deux Siciles, et en particulier des médailles de Vitellius, en bronze, grandes et moyennes, qui sont rares; la légende de celles-ci, principal côté, est: *A Vitellius*

Germanicus imp. Aug. P. M. Fr. P.; les revers sont différens. Dans quelques-uns, on voit Mars avec la lance et l'enseigne romaine : dans d'autres, la paix tient de la main droite le rameau d'olivier, et de la gauche la corne d'abondance.

Mais nous ne devons pas taire les lampes en grand nombre, qui ont été trouvées à *Herculanum*, et qui sont presque toutes consacrées à Vénus. Les anciens poètes nous peignent cette ville et ses environs comme un des siéges de l'empire de cette déesse. Pour juger à quel point on y portoit son culte, il ne faut que jeter un coup d'œil sur les lampes dont nous parlons. Si celles de terre cuite sont modestes en général, les lampes de cuivre sont autant de monumens, par leurs différentes figures, de la dépravation de l'esprit et des mœurs des habitans qui les possédoient.

Il seroit long de décrire les ustensiles des sacrifices, et ce n'en est pas ici le lieu; peut-être aussi sera-t-il impossible de connoître précisément la destination de chacun. Il suffira donc de remarquer qu'on en a découvert de toutes espèces, en marbre, en verre, en cuivre, en terre cuite; les uns pour les sacrifices proprement dits, les autres pour les libations; ceux-ci pour l'eau lustrale, ceux-là pour recevoir le vin dont on arrosoit les victimes, etc.

Outre ces ustensiles sacrés, *Herculanum* a fourni quelques meubles de ménage ou de luxe, comme tables et trépieds. Parmi les tables entières on en vante une d'un marbre couleur de fer, avec son pied de la même matière, représentant Io. On ne loue pas moins le trépied que le roi des deux Siciles a placé dans son appartement. Les ornemens de ce trépied sont d'un goût délicat, et la cuvette est soutenue par trois sphynx ailés, d'une très-belle ciselure.

Les autres curiosités consistent en casques, armes de différentes espèces, cuillers, bouteilles, vases, chandeliers, patères, urnes, anneaux, agraffes, boucles d'oreilles, colliers et bracelets, indépendamment d'une cassette qui contenoit les instrumens propres aux occupations des femmes, comme ciseaux, aiguilles, dés à coudre, etc.

Ma joie seroit grande si je pouvois terminer cet article par la nouvelle d'un beau manuscrit tiré des ruines d'*Herculanum ;* mais, dans le petit nombre de ceux qu'on a déterrés de cette ville souterraine, ou l'écriture étoit effacée, ou les feuilles, si fort collées les unes aux autres, qu'elles ont parti par lambeaux : nous serions trop heureux si les excavations fussent tombées sur le temple d'un homme de lettres, je veux dire sur une maison écartée, consacrée aux muses, dans laquelle on eût trouvé en bon état quelqu'un de ces précieux ouvrages complets qui nous manquent toujours, comme un Diodore de Sicile, un Polybe, un Salluste, un Tite-Live, un Tacite, la seconde partie des fastes d'Ovide, les vingt-quatre livres de la guerre des Germains, que Pline commença lorsqu'il servoit dans ce pays ; ou bien enfin, puisque ce peuple aimoit tant le théâtre, un Eschyle, un Euripide, un Aristophane, un Ménandre ; certes on pourroit se flatter de ce dernier genre de découvertes.

La Campanie, où étoit *Herculanum*, n'offroit pas seulement une contrée délicieuse par la fécondité de ses champs, la beauté de ses fruits, l'aménité de ses bords, la salubrité de son air, mais encore par le séjour que les muses faisoient dans son voisinage. La plupart des beaux esprits de Rome sembloient s'être accordés pour venir habiter toutes les campagnes d'alentour. Enfin *Herculanum* étoit, pour ainsi dire, ceinte et munie de domiciles des sciences, et d'ateliers des beaux arts. Cicéron, Pompée, celui qui le vainquit à Pharsale, et tant d'autres Romains aussi célèbres par leur savoir que par leur habileté dans la conduite de l'état, avoient des maisons de plaisance aux environs de cette ville ; et quels secours ses habitans ne devoient-ils pas tirer de ces grands génies pour cultiver leur esprit et former des bibliothèques à leur exemple ?

Les ruines mêmes de cette place, où l'on n'a rien aperçu qui sentît la barbarie, mais au contraire des édifices sacrés et profanes, publics et particuliers, très-bien étendus, très-bien décorés, un théâtre, des temples, des portiques, tant de peintures, de statues de bronze, de bas-reliefs et de colonnes ; tous ces monumens, dis-je,

sont une preuve incontestable qu'*Herculanum* étoit habitée par des hommes curieux de belles choses.

Consolons-nous donc de la perte des manuscrits engloutis quelque part dans les abîmes de cette ville, puisqu'enfin ces fouilles, pratiquées depuis 1750 jusqu'à 1755, ont produit d'autres raretés si nombreuses, que sa majesté sicilienne a jugé nécessaire de destiner dans son palais une vaste salle voûtée, remplie d'armoires différentes, pour les pouvoir placer et montrer à tous les curieux de l'univers.

Ce prince a fait plus, il a nommé, en 1755, une société de très-habiles gens pour mettre en ordre tous ces précieux monumens d'antiquité, en donner l'histoire, la représentation en taille-douce et l'explication. On ne sauroit employer de trop bons artistes pour le dessin et la gravure; car, quant à l'explication, c'est aux savans de l'Europe entière à y concourir. Il faut espérer que l'ouvrage complet sortira de la presse avec le soin qu'il mérite.

(*M. de Jaucourt.*)

HÉRÉSIE, HÉRÉTIQUE.

Le mot *hérésie*, qui se prend à présent en très-mauvaise part, et qui signifie une erreur opiniâtre, fondamentale contre la religion, ne désignoit, dans son origine, qu'un simple choix, une secte bonne ou mauvaise.

On disoit *hérésie* péripatéticienne, *hérésie* stoïcienne, et l'*hérésie* chrétienne étoit la secte de J. C. Saint Paul déclare que, pendant qu'il vivoit dans le judaïsme, il s'étoit attaché à l'*hérésie* pharisienne, la plus estimable qu'il y eut dans cette nation; et c'est ce qu'il allègue pour preuve de la droiture d'ame avec laquelle il avoit vécu. Il ne prend point, par cette déclaration, le nom d'*hérétique* pharisien, comme étant un titre flétrissant, il le renferme au contraire dans sa défense; si ce terme eût eu le sens qu'on lui donne aujourd'hui, c'est plutôt aux saducéens qu'aux pharisiens qu'il auroit convenu.

Les *hérésies*, c'est-à-dire les différentes sectes qu'on suivoit, n'avoient rien de choquant quant au nom, et elles ne devenoient blâmables que par la nature des erreurs qu'elles admettoient; mais, vraies ou fausses, innocentes ou dangereuses, importantes ou indifférentes, elles portoient également le nom d'*hérésies*. Ce n'est que dans la suite des temps qu'on a attaché à cette qualification une idée si grande d'horreur, que peu s'en faut qu'on ne frémisse au simple son de ce terrible mot.

On définit l'*hérésie* une opiniâtreté erronée contre quelque dogme de la foi; mais comment juger sûrement de cette opiniâtreté; car ceux-là même qui sont dans l'erreur peuvent regarder comme opiniâtres les partisans de la vérité? Rien n'est plus difficile, disoit S. Chrysostôme, que d'abandonner les opinions auxquelles on s'est attaché. Ajoutons, pour preuve de cette réflexion, que le degré de la faute de ceux qui errent est proportionné au degré de leurs lumières et à d'autres dispositions intérieures que les hommes ne sauroient ni pénétrer ni changer.

A dieu ne plaise qu'on prétende faire ici l'apologie des *hérésies*! on desireroit, au contraire, que les chrétiens

n'eussent qu'une même foi ; mais, puisque la chose n'est pas possible, on voudroit du moins qu'à l'exemple de notre divin sauveur, ils fussent remplis les uns pour les autres de bienveillance et de charité.

Le malheur de ce royaume en particulier a voulu qu'on fût divisé, depuis plus de deux cents ans, sur les dogmes de créance ; et l'un des articles du serment de nos rois est de détruire les *hérésies :* mais, comme ce mot n'est point défini, et que d'ailleurs on ne sauroit trop en restreindre le sens, ce n'est pas à dire que, pour parvenir à cette extirpation, le prince y doive procéder avec violence, contre la foi publique, et rompre l'amour, la sûreté, la protection qu'il doit à ses sujets pour le bien de l'état. Il n'y a point de serment qui puisse être contraire aux commandemens de Dieu, et nos rois ne jurent l'article de la destruction de l'*hérésie* qu'après avoir juré un autre article qui le précède, par lequel ils promettent de conserver inviolablement la paix dans leur royaume. Ce serment-là règle tous les autres, et par conséquent emporte avec lui la douceur et la tolérance. Je crois qu'il est à propos de répéter souvent ces vérités, et de les inculquer respectueusement aux fils et aux petits-fils des rois qui doivent un jour monter sur le trône, afin de jeter dans leur ame, dès la tendre enfance, les semences d'une piété véritable et lumineuse.

Les sujets orthodoxes ne sont point dispensés de la fidélité et obéissance qu'ils doivent à leur légitime souverain, quand même il seroit *hérétique*, suivant la doctrine de S. Paul.

Un *hérétique*, dans le sens propre du mot, est un homme qui fait choix d'une opinion, d'une secte, bonne ou mauvaise. Dans le sens ordinaire, ce terme désigne toute personne qui croit ou soutient opiniâtrement un sentiment erroné sur un ou plusieurs dogmes de la religion chrétienne.

Nous n'avons pas dessein de démontrer ici combien est détestable le principe qui permet de manquer de foi aux *hérétiques ;* ceux qui adopteroient cette maxime odieuse, s'il s'en trouve encore dans le monde, seroient incapables de toute lumière et de toute instruction.

Nous ne nous arrêterons pas non plus à prouver l'injustice de la haine que certaines personnes portent aux *hérétiques* ; nous aimons mieux tâcher de rectifier leur façon de penser par celle des gens éclairés et respectables dans l'église ; et nous ne leur proposerons, pour les diriger, que Salvien et S. Augustin. Voici comme s'exprime, sur les sectateurs d'une des premières *hérésies*, je veux dire sur les ariens mêmes, le digne et célèbre prêtre de Marseille, qu'on surnomma le maître des évêques, et qui déploroit avec tant de douleur les déréglemens de son temps, qu'on l'appela le Jérémie du cinquième siècle.

« Les ariens, dit-il, sont *hérétiques*, mais ils ne le » savent pas ; ils sont *hérétiques* chez nous, mais ils ne le » sont pas chez eux ; car ils se croient si bien catholi- » ques, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'*hérétiques*. » Nous sommes persuadés qu'ils ont une pensée injurieuse à la génération divine, en ce qu'ils disent que » le fils est moindre que le père. Ils croient eux que » nous avons une opinion injurieuse pour le père, » parce que nous faisons le père et le fils égaux : la vé- » rité est de notre côté, mais ils croient l'avoir en leur » faveur. Nous rendons à Dieu l'honneur qui lui est dû, » mais ils prétendent aussi le lui rendre dans leur ma- » nière de penser. Ils ne s'acquittent pas de leur devoir ; » mais, dans le point même où ils manquent, ils font » consister le plus grand devoir de la religion. Ils sont » impies ; mais, dans cela même, ils croient suivre la » véritable piété. Ils se trompent donc, mais par un » principe d'amour envers Dieu ; et, quoiqu'ils n'aient » pas la vraie foi, ils regardent celle qu'ils ont embrassée » comme le parfait amour de Dieu. Il n'y a que le sou- » verain juge de l'univers qui sache comment ils seront » punis de leurs erreurs au jour du jugement. Cependant » il les supporte patiemment, parce qu'il voit que, s'ils » sont dans l'erreur, ils errent par un mouvement de » piété. »

Écoutons maintenant S. Augustin sur les *hérétiques* manichéens ; son discours n'est pas moins beau : « Nous » n'avons garde, leur dit-il, de vous traiter avec ri- » gueur ; nous laissons cette conduite à ceux qui ne

» savent pas quelle peine il faut pour trouver la vérité, et » combien il est difficile de se garantir des erreurs : nous » laissons même cette conduite à ceux qui ne savent pas » combien il est rare et pénible de s'élever au dessus des » fantômes d une imagination grossière par le calme d'une » pieuse intelligence. Nous laissons cette conduite à ceux » qui ne savent pas quelle difficulté il y a de guérir l'œil » de l'homme intérieur pour le mettre en état de voir son » soleil... Nous laissons cette conduite à ceux qui ne savent » pas quels soupirs et quels gémissemens il faut pour acqué- » rir quelque petite connoissance de la nature divine.... » Pour moi, je dois vous supporter comme on m'a sup- » porté autrefois, et user envers vous de la même tolé- » rance dont on usoit envers moi lorsque j'étois dans » l'égarement ». Si S. Augustin s'est quelquefois écarté de sa morale, ce n'est pas ce que j'examine ; il suffit que j'expose ses sentimens d'après lui-même.

Enfin, je renvoie tous ceux qui seroient portés à haïr les *hérétiques*, ou à approuver les violences contre eux, à l'école du philosophe de la Grèce, qui remercioit les dieux de ce qu'il étoit né du temps de Socrate. Platon disoit que la seule peine due à un homme qui erre, c'est d'être instruit.

En effet, ce qui prouve invinciblement combien l'on doit supporter les errans en matière de religion, c'est que leur erreur peut avoir pour principe une louable inclination de s'éclairer, qui malheureusement ne se trouve pas soutenue de toute la capacité, de toute l'attention et de toute l'étendue d'esprit nécessaire.

Il est donc honteux de décrier jusqu'au style et aux vertus mêmes des *hérétiques*. On a employé cette ruse odieuse, de peur que, de l'estime de leur personne, on ne passât à celle de leurs ouvrages, et du goût de leur manière d'écrire à celui de leurs opinions. Mais n'y a-t-il pas de meilleures voies pour apprendre aux hommes à séparer le bon du mauvais? Arius, a-t-on dit autrefois, avoit un fonds d'orgueil incroyable qui le rongeoit, sous l'apparence de la plus grande modestie. Eh ! d'où savoit-on qu'il avoit tant d'orgueil, s'il en montroit si peu ?

La défense de la vérité ne tire aucune gloire de toutes

ces sortes de moyens. Elle n'est pas plus heureuse en mettant en usage les noms injurieux d'*héretiques* et d'hétérodoxes, qu'on se rend réciproquement ; outre que souvent l'homme du monde, qui est le plus dans l'erreur, en charge avec zèle celui qui pense le plus juste, et qui a le plus travaillé à s'éclairer.

Je ne déciderai point la question s'il faut permettre la lecture des livres *hérétiques* : je demande seulement, au cas qu'on défende cette lecture, si on renfermera dans la défense les livres des orthodoxes qui les réfutent. Si les orthodoxes, dans leurs réfutations, rapportent, comme ils le doivent, les argumens des *hérétiques* dans toute leur force, il paroît qu'il vaudroit tout autant laisser lire les ouvrages des *hérétiques*. Si les orthodoxes manquent à cette justice et à ce devoir, en fait de critique, ils se déshonorent par leur peu de sincérité, et ils trahissent la bonne cause par leur défiance.

(*M. de* JAUCOURT.)

HERMAPHRODITE. *

L'HERMAPHRODITE est une personne qui a les deux sexes, ou les parties naturelles de l'homme et de la femme.

Ce terme nous vient des Grecs ; ils l'ont composé du nom d'un dieu et d'une déesse, afin d'exprimer en un seul mot, suivant leur coutume, le mélange ou la conjonction de Mercure et de Vénus, qu'ils ont cru présider à la naissance de ce sujet extraordinaire. Mais, soit que les Grecs aient puisé cette prévention dans les principes de l'astrologie, ou qu'ils l'aient tirée de la philosophie hermétique, ils ont ingénieusement imaginé qu'*Hermaphrodite* étoit fils de Mercure et de Vénus. Il falloit bien ensuite donner au fils d'un dieu et d'une déesse une place honorable ; et c'est à quoi la fable a continué de prêter ses illusions. La nymphe Salmacis étant devenue éperdument amoureuse du jeune *Hermaphrodite*, et n'ayant pu le rendre sensible, pria les dieux de ne faire de leurs deux corps qu'un seul assemblage. Salmacis obtint cette grace ; mais les dieux y laissèrent le type imprimé des deux sexes.

Cependant ce prodige de la nature, qui réunit les deux sexes dans un même être, n'a pas été favorablement accueilli de plusieurs peuples, s'il est vrai, ce que raconte Alexander-ab-Alexandro, que les personnes qui portoient en elles le sexe d'homme et de femme, ou, pour m'expliquer en un seul mot, les *hermaphrodites*, furent regardés, par les Athéniens et les Romains, comme des monstres, qu'on précipitoit dans la mer à Athènes, et à Rome dans le Tibre.

Mais y a-t-il de véritables *hermaphrodites ?* On pouvoit agiter cette question dans les temps d'ignorance ; on ne devroit plus la proposer dans des siècles éclairés. Si la nature s'égare quelquefois dans la production de l'homme, elle ne va jamais jusqu'à faire des métamorphoses, des confusions de substances, et des assemblages parfaits des deux sexes. Celui qu'elle a donné à la naissance, et même peut-être à la conception, ne se change point dans un autre ; il n'y a personne en qui les deux sexes soient parfaits, c'est-à-dire qui puisse engendrer en soi comme femme, et hors

hors de soi comme homme, *tanquam mas generare ex alio, et tanquam fœmina generare in seipso*, disoit un canoniste. La nature ne confond jamais pour toujours ni ses véritables marques, ni ses véritables sceaux; elle montre à la fin le caractère qui distingue le sexe; et si de temps à autre elle le voile à quelques égards dans l'enfance, elle le décèle indubitablement dans l'âge de puberté.

Tout cela se trouve également vrai pour l'un et pour l'autre sexe : que la nature puisse cacher quelquefois la femme sous le dehors d'un homme, ce dehors, cette écorce extérieure, cette apparence, n'en impose point aux gens éclairés, et ne constitue point dans cette femme le sexe masculin. Qu'il y ait des hommes qui ont passé pour femmes, c'est certainement par des caractères équivoques; mais la surabondance de vie, source de la force et de la santé, ne pouvant plus être contenue au dedans, dans l'âge qui est la saison des plaisirs, cherche dans cet âge heureux à se manifester au dehors, s'annonce, et y parvient effectivement. C'est ce qu'on vit arriver à la prétendue fille italienne, qui devint homme du temps de Constantin, au rapport d'un père de l'église. Dans cet état vivifiant de l'humanité, le moindre effort peut produire des parties qu'on n'avoit point encore aperçues; témoin Marie Germain, dont parle Paré, qui, après avoir sauté un fossé, parut homme à la même heure, et ne se trouva plus du sexe sous lequel on l'avoit connue.

Les prétendus hommes *hermaphrodites* qui ont l'écoulement menstruel, ne sont que de véritables filles, dont Colombus dit avoir examiné les parties naturelles internes, sans y avoir trouvé rien d'essentiel qui fût différent des parties naturelles des autres femmes. Ce petit corps rond, caverneux, si sensible, qui est situé à la partie antérieure de la vulve, a presque toujours fait qualifier d'*hermaphrodites* des filles qui, par un jeu de la nature, avoient ce corps assez long pour en abuser. Le même Colombus, dont nous venons de parler, à vu une Bohémienne, qui lui demanda de retrancher ce corps, et d'élargir le conduit de sa pudeur, pour pouvoir, disoit-elle, recevoir les embrassemens d'un homme qu'elle aimoit.

L'*hermaphrodite* nègre d'Angola, qui a fait tant de bruit

à Londres, au milieu de ce siècle, étoit une femme qui se trouva dans le même cas de la Bohémienne de Colombus; et ce cas est moins rare dans les pays brûlans d'Afrique et d'Asie que parmi nous.

La fameuse Marguerite Malaure eût passé pour une *hermaphrodite* indubitable sans Saviard. Elle vint à Paris, en 1693, en habit de garçon, l'épée au côté, le chapeau retroussé, et ayant tout le reste de l'habillement de l'homme; elle croyoit elle-même être *hermaphrodite;* elle disoit qu'elle avoit les parties naturelles des deux sexes, et qu'elle étoit en état de se servir des unes et des autres. Elle se produisoit dans les assemblées publiques et particulières des médecins et des chirurgiens; et elle se laissoit examiner, pour une légère gratification, par ceux qui en avoient la curiosité.

Parmi ces curieux qui l'examinoient, il y en avoit sans doute plusieurs qui, manquant de lumières suffisantes pour bien juger de son état, se laissèrent entraîner à l'opinion la plus commune qu'elle leur inspiroit, de la regarder comme un *hermaphrodite.* Il y eut même des médecins et des chirurgiens d'un grand nom qui assurèrent hautement qu'elle étoit réellement telle qu'elle se disoit être, et justifièrent, par leurs certificats, que l'on peut avoir acquis beaucoup de réputation en médecine et en chirurgie, sans avoir un grand fonds de connoissances solides et de véritable capacité.

Enfin M. Saviard se trouvant presque le seul homme de l'art qui fût incrédule, se rendit aux pressantes sollicitations que lui firent ses confrères de jeter les yeux et d'examiner ce prodige en leur présence. Il ne l'eut pas plutôt vu, qu'il leur déclara que ce garçon avoit une descente de matrice; en conséquence il réduisit cette descente, et la guérit parfaitement. Ainsi l'énigme inexplicable d'hermaphrodisme dans ce sujet se trouva développée plus clair que le jour. Marguerite Malaure, rétablie de sa maladie, présenta au roi sa requête très-bien écrite, pour obtenir la permission de reprendre l'habit de femme, malgré la sentence des capitouls de Toulouse qui lui enjoignoit de porter l'habit d'homme.

Concluons donc que l'hermaphrodisme n'est qu'une

chimère, et que les exemples qu'on rapporte d'*hermaphrodites* mariés, qui ont eu des enfans l'un de l'autre, chacun comme homme et comme femme, sont des fables puériles, puisées dans le sein de l'ignorance et dans l'amour du merveilleux, dont on a tant de peine à se défaire.

Il faut pourtant demeurer d'accord que la nature exerce des jeux fort étranges sur les parties naturelles, et qu'il a paru quelquefois des sujets d'une conformation extérieure si bizarre, que ceux qui n'ont pu en développer le véritable genre sont en quelque façon excusables.

(ANONYME.)

HÉROISME, HÉROS.

La grandeur d'ame est comprise dans l'*héroïsme ;* on n'est point un *héros* avec un cœur bas et rampant : mais l'*héroïsme* diffère de la simple grandeur d'ame, en ce qu'il suppose des vertus d'éclat qui excitent l'étonnement et l'admiration. Quoique pour vaincre ses penchans vicieux il faille faire de généreux efforts qui coûtent à la nature, les faire avec succès est, si l'on veut, grandeur d'ame, mais ce n'est pas toujours ce qu'on appelle *héroïsme*. Le *héros*, dans le sens auquel ce terme est déterminé par l'usage, est un homme ferme contre les difficultés, intrépide dans les périls, et vaillant dans les combats.

Jamais la Grèce ne compta tant de *héros* que dans le temps de son enfance, où elle n'étoit encore peuplée que de brigands et d'assassins. Dans un siècle plus éclairé, ils ne sont pas en si grand nombre ; les connoisseurs y regardent à deux fois avant que d'accorder ce titre : on en dépouille Alexandre ; on le refuse au conquérant du Nord, et nul prince n'y peut prétendre s'il n'offre, pour l'obtenir, que des victoires et des trophées. Henri-le-Grand en eût été lui-même indigne si, content d'avoir conquis ses états, il n'en eût pas été le défenseur et le père.

La plupart des *héros*, dit la Rochefoucault, sont comme de certains tableaux ; pour les estimer, il ne faut pas les regarder de trop près.

Mais le peuple est toujours peuple ; et, comme il n'a point d'idée de la véritable grandeur, souvent tel lui paroît un *héros*, qui, réduit à sa juste valeur, est la honte et le fléau du genre humain.

Le titre de *héros*, dans son origine, étoit consacré à celui qui réunissoit les vertus guerrières aux vertus morales et politiques, qui soutenoit les revers avec constance, et qui affrontoit les périls avec fermeté. L'*héroïsme* supposoit le grand homme, digne de partager avec les dieux le culte des mortels. Tels furent Hercule, Thésée, Jason et quelques autres. Dans la signification qu'on donne à ce mot aujourd'hui, il semble n'être uniquement consacré qu'aux guerriers qui portent au plus haut degré les

talens et les vertus militaires ; vertus qui, souvent, aux yeux de la sagesse, ne sont que des crimes heureux, qui ont usurpé le nom de *vertus*, au lieu de celui de *qualités* qu'elles doivent avoir.

On définit un *héros* un homme ferme contre les difficultés, intrépide dans le péril, et très-vaillant dans les combats ; qualités qui tiennent plus du tempérament et d'une certaine conformation des organes que de la noblesse de l'ame. Le grand homme est bien autre chose ; il joint aux talens et au génie la plupart des vertus morales ; il n'a dans sa conduite que de beaux et de nobles motifs ; il n'envisage que le bien public, la gloire de son prince, la prospérité de l'état, et le bonheur des peuples. Le nom de César donne l'idée d'un *héros ;* celui de Trajan, de Marc-Aurèle ou d'Alfred, nous présente un grand homme. Titus réunissoit les qualités du *héros* et celles du grand homme ; cependant pourquoi Titus est-il plus loué par ses bienfaits que par ses victoires ? c'est que les qualités du cœur l'emportèrent toujours sur les présens de la fortune et de la nature ; c'est que la gloire qu'on acquiert par les armes est, si j'ose m'exprimer ainsi, une gloire attachée au hasard ; au lieu que celle qui est fondée sur la vertu, est une gloire qui nous appartient.

Le titre de *héros* dépend du succès ; celui de grand homme n'en dépend pas toujours. Son principe est la vertu qui est inébranlable dans la prospérité comme dans les malheurs. Le titre de *héros* ne peut convenir qu'aux guerriers ; mais il n'est point d'état qui ne puisse prétendre au titre sublime de grand homme ; le *héros* y a même plus de droit qu'un autre.

Enfin, l'humanité, la douceur, le patriotisme, réunis aux talens, sont les vertus d'un grand homme ; la bravoure, le courage, souvent la témérité, la connoissance de l'art de la guerre, et le génie militaire, caractérisent davantage le *héros* ; mais le parfait *héros* est celui qui joint à toute la capacité et à toute la valeur d'un grand capitaine un amour et un desir sincère de la félicité publique.

Le *héros* et le grand homme ont des qualités brillantes qui excitent l'admiration des autres hommes, et qui peuvent

avoir une grande influence sur le bien public : mais l'un est bien différent de l'autre.

Il semble qu'un *héros* est d'un seul métier, qui est celui de la guerre ; et que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour ; l'un et l'autre, mis ensemble, ne pèsent pas un homme de bien.

Dans la guerre, dit la Bruyère, la distinction entre le *héros* et le grand homme est délicate : toutes les vertus militaires font l'un et l'autre. Il semble néanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrépide ; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité, et par une longue expérience. Peut-être qu'Alexandre n'étoit qu'un héros, et que César étoit un grand homme.

(*M. de* JAUCOURT.)

HEUREUX. *

Ce mot vient évidemment d'*heur*, dont *heure* est l'origine; de là ces anciennes expressions: *à la bonne heure*, *à la mal-heure*; car nos pères, qui n'avoient pour toute philosophie que quelques préjugés des nations plus anciennes, admettoient des heures favorables et funestes.

On pourroit, en voyant que le bonheur n'étoit autrefois qu'une heure fortunée, faire plus d'honneur aux anciens qu'ils ne méritent, et conclure de là qu'ils regardoient le bonheur comme une chose passagère, telle qu'elle est en effet.

Ce qu'on appelle *bonheur*, est une idée abstraite, composée de quelques idées de plaisir; car qui n'a qu'un moment de plaisir n'est point un homme *heureux*; de même qu'un moment de douleur ne fait point un homme malheureux. Le plaisir est plus rapide que le bonheur, et le bonheur plus passager que la félicité. Quand on dit: je suis *heureux* dans ce moment, on abuse du mot; et cela ne veut dire que, j'ai du plaisir: quand on a des plaisirs un peu répétés, on peut, dans cet espace de temps, se dire *heureux*; quand ce bonheur dure un peu plus, c'est un état de félicité; on est quelquefois bien loin d'être *heureux* dans la prospérité, comme un malade dégoûté ne mange rien d'un grand festin préparé pour lui.

L'ancien adage: *on ne doit appeler personne* heureux *avant sa mort*, semble rouler sur le bien; faux principes: on diroit par cette maxime qu'on ne devroit le nom d'*heureux* qu'à un homme qui le seroit constamment depuis sa naissance jusqu'à sa dernière heure. Cette série continuelle de momens agréables est impossible, par la constitution de nos organes, par celle des élémens de qui nous dépendons, par celle des hommes dont nous dépendons davantage. Prétendre être toujours *heureux*, est la pierre philosophale de l'ame; c'est beaucoup pour nous de n'être pas long-temps dans un état triste; mais celui qu'on supposeroit avoir toujours joui d'une vie *heureuse*, et qui périroit misérablement, auroit certainement mérité le nom d'*heureux* jusqu'à la mort; et on pourroit prononcer hardiment

qu'il a été le plus *heureux* des hommes. Il se peut très-bien que Socrate ait été le plus *heureux* des Grecs, quoique des juges, ou superstitieux et absurdes, ou iniques, ou tout cela ensemble, l'aient empoisonné juridiquement à l'âge de soixante-dix ans, sur le soupçon qu'il croyoit un seul Dieu.

Cette maxime philosophique tant rebattue, *nemo ante obitum felix*, paroît donc absolument fausse en tout sens; et si elle signifie qu'un homme *heureux* peut mourir d'une mort malheureuse, elle ne signifie rien que de trivial. Le proverbe du peuple, *heureux comme un roi*, est encore plus faux; quiconque a lu, quiconque a vécu, doit savoir combien le vulgaire se trompe.

On demande s'il y a une condition plus *heureuse* qu'une autre, si l'homme, en général, est plus *heureux* que la femme? Il faudroit avoir été homme et femme, comme Tiresias et Iphis, pour décider cette question; encore faudroit-il avoir vécu dans toutes les conditions avec un esprit également propre à chacune, et il faudroit avoir passé par tous les états possibles de l'homme et de la femme pour en juger.

On demande encore si de deux hommes l'un est plus *heureux* que l'autre? Il est bien clair que celui qui a la pierre et la goutte, qui perd son bien, son honneur, sa femme et ses enfans, et qui est condamné à être pendu immédiatement après avoir été taillé, est moins *heureux* dans ce monde, à tout prendre, qu'un jeune sultan vigoureux, ou que le savetier de la Fontaine.

Mais on veut savoir quel est le plus *heureux* de deux hommes également sains, également riches, et d'une condition égale; il est clair que c'est leur humeur qui en décide. Le plus modéré, le moins inquiet, et en même temps le plus sensible, est le plus *heureux;* mais malheureusement le plus sensible est toujours le moins modéré: ce n'est pas notre condition, c'est la trempe de notre ame qui nous rend *heureux*. Cette disposition de notre ame dépend de nos organes, et nos organes ont été arrangés sans que nous y ayons aucune part: c'est au lecteur à faire là dessus ses réflexions: il y a bien des articles sur lesquels il peut s'en dire plus qu'on ne lui en doit dire: en fait

d'arts, il faut l'instruire; en fait de morale, il faut le laisser penser.

Il y a des chiens qu'on caresse, qu'on peigne, qu'on nourrit de biscuits, à qui on donne de jolies chiennes; il y en a d'autres qui sont couverts de gale, qui meurent de faim, qu'on chasse et qu'on bat, et qu'ensuite un jeune chirurgien dissèque lentement, après leur avoir enfoncé quatre gros clous dans les pattes : a-t-il dépendu de ces pauvres chiens d'être *heureux* ou malheureux?

On dit *pensée heureuse*, *trait heureux*, *repartie heureuse*, *physionomie heureuse*, *climat heureux*; ces pensées, ces traits *heureux*, qui nous viennent comme des inspirations soudaines, et qu'on appelle *des bonnes fortunes d'homme d'esprit*, nous sont donnés comme la lumière entre dans nos yeux, sans effort, sans que nous la cherchions; ils ne sont pas plus en notre pouvoir que la physionomie *heureuse*, c'est-à-dire douce, noble, si indépendante de nous, et si souvent trompeuse.

Le climat *heureux* est celui que la nature favorise; ainsi sont les imaginations *heureuses*, ainsi est l'*heureux* génie, c'est-à-dire le grand talent. Eh! qui peut se donner le génie? qui peut, quand il a reçu quelques rayons de cette flamme, le conserver toujours brillant? Puisque le mot *heureux* vient de la *bonne heure*, et malheureux de la *mal-heure*, on pourroit dire que ceux qui pensent, qui écrivent avec génie, qui réussissent dans les ouvrages de goût, écrivent *à la bonne heure*; le grand nombre est de ceux qui écrivent *à la mal-heure*.

On dit, en fait d'arts, *heureux génie*, et jamais *malheureux génie*; la raison en est palpable, c'est que celui qui ne réussit pas manque de génie absolument.

Le génie est seulement plus ou moins *heureux*; celui de Virgile fut plus *heureux* dans l'épisode de Didon que dans la fable de Lavinie, dans la description de la prise de Troye que dans la guerre de Tunus; Homère est plus *heureux* dans l'invention de la ceinture de Vénus que dans celle des vents enfermés dans une outre.

On dit *invention heureuse*, ou *malheureuse*; mais c'est au moral, c'est en considérant les maux qu'une invention produit : la malheureuse invention de la poudre; l'*heureuse*

invention de la boussole, de l'astrolâbe, du compas de proportion, etc.

Le cardinal Mazarin demandoit un général *houroux*, *heureux ;* il entendoit, ou devoit entendre, un général habile ; car lorsqu'on a eu des succès réitérés, habileté et bonheur sont d'ordinaire synonymes.

Quand on dit *heureux scélérat*, on n'entend par ce mot que ses succès, *felix Sylla*, heureux Sylla ; un Alexandre VI, un duc de Borgia, ont heureusement pillé, trahi, empoisonné, ravagé, égorgé ; il y a grande apparence qu'ils étoient très-malheureux, quand même ils n'auroient pas craint leurs semblables.

Il se pourroit qu'un scélérat mal élevé, un grand Turc, par exemple, à qui on auroit dit qu'il lui est permis de manquer de foi aux chrétiens, de faire serrer d'un cordon de soie le cou de ses visirs quand ils sont riches, de jeter dans le canal de la mer Noire ses frères, étranglés ou massacrés, et de ravager cent lieues de pays pour sa gloire ; il se pourroit, dis-je, à toute force, que cet homme n'eût pas plus de remords que son mufti, et fût très-heureux. C'est sur quoi le lecteur peut encore penser beaucoup : tout ce qu'on peut dire ici, c'est qu'il est à desirer que ce sultan soit le plus malheureux des hommes.

Ce qu'on a peut-être écrit de mieux sur le moyen d'être *heureux*, est le livre de Sénèque *de Vitâ beatâ ;* mais ce livre n'a rendu *heureux* ni son auteur ni ses lecteurs.

Il y avoit autrefois des planètes *heureuses*, d'autres malheureuses ; heureusement il n'y en a plus.

Des ames de boue, des fanatiques absurdes, préviennent tous les jours les puissans, les ignorans, contre les philosophes : si malheureusement on les écoutoit, nous retomberions dans la barbarie dont les seuls philosophes nous ont tirés.

(*M. de* VOLTAIRE.)

HIDEUX.

Il se dit de tout objet dont la vue inspire de l'effroi. On dit des spectres qu'ils sont *hideux*, lorsque notre imagination nous les montre maigres, secs, pâles, le regard menaçant, les cheveux hérissés. Le P. Daniel disoit de l'auteur des Provinciales, qu'il avoit couvert la doctrine de la société d'un masque *hideux*, sous lequel il ne la reconnoissoit pas : ce masque est plus ridicule encore que *hideux*. La vieillesse, la maladie, le chagrin, les changemens qu'une passion violente, telle que la terreur, la colère, apporte dans les traits d'un beau visage, peuvent le rendre *hideux*.

(ANONYME.)

» tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec » tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité; » qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes » leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs dé- » fauts, et qui, par les sages réflexions qu'elle nous » fournit, ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous » procure, en peu de temps, une prudence anticipée, » fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

» On peut dire que l'*histoire* est l'école commune du » genre humain, également ouverte et utile aux grands » et aux petits, aux princes et aux sujets, et encore » plus nécessaire aux grands et aux princes qu'à tous les » autres. Car comment, à travers cette foule de flatteurs » qui les assiègent de toutes parts, qui ne cessent de » les louer et de les admirer, c'est-à-dire, de les cor- » rompre et de leur empoisonner l'esprit et le cœur; » comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle appro- » cher d'eux, et faire entendre sa foible voix au milieu de » ce tumulte et de ce bruit confus? comment osera-t-elle » leur montrer les devoirs et la servitude de la royauté; » leur faire entendre en quoi consiste leur véritable » gloire; leur représenter que s'ils veulent bien re- » monter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront » clairement qu'ils sont pour les peuples, et non les » peuples pour eux; les avertir de leurs défauts; leur » faire craindre le juste jugement de la postérité, et » dissiper le nuage épais que forment autour d'eux le » vain fantôme de leur grandeur et l'enivrement de leur » fortune.

» Elle ne peut leur rendre ces services si importans » et si nécessaires que par le secours de l'*histoire*, qui, » seule, est en possession de leur parler avec liberté, et » qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des » actions des rois mêmes, aussi-bien que la renommée. » On a beau faire valoir leurs talens, admirer leur esprit » ou leur courage, vanter leurs exploits et leurs con- » quêtes; si tout cela n'est point fondé sur la vérité et » sur la justice, l'*histoire* leur fait secrètement leur pro- » cès sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder » la plupart des plus fameux conquérans que comme des

» fléaux publics, des ennemis du genre humain, des
» brigands des nations, qui, poussés par une ambition
» inquiète et aveugle, portent la désolation de contrées
» en contrées, et qui, semblables à une inondation ou
» à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent.
» Elle leur met sous les yeux un Caligula, un Néron,
» un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie,
» devenus après leur mort l'horreur et l'exécration du
» genre humain : au lieu que Tite, Trajan, Antonin,
» Marc-Aurèle, en sont encore regardés comme les dé-
» lices, parce qu'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour
» faire du bien aux hommes. Ainsi l'on peut dire que
» l'*histoire*, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce
» tribunal établi autrefois chez les Egyptiens, où les
» princes, comme les particuliers, étoient cités et jugés
» après leur mort, et que, par avance, elle leur montre
» la sentence qui décidera pour toujours de leur répu-
» tation. Enfin, c'est elle qui imprime aux actions véri-
» tablement belles le sceau de l'immortalité, et qui
» flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les
» siècles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mé-
» rite, méconnu pour un temps, et la vertu opprimée,
» appellent au tribunal incorruptible de la postérité,
» qui leur rend avec dédommagement la justice que
» leur siècle leur a quelquefois refusée, et qui, sans
» respect pour les personnes, et sans crainte d'un pou-
» voir qui n'est plus, condamne avec une sévérité inexo-
» rable l'abus injuste de l'autorité.

» Il n'est point d'âge, point de condition, qui ne puisse
» tirer de l'*histoire* les mêmes avantages; et ce que j'ai
» dit des princes et des conquérans comprend aussi, en
» gardant de justes proportions, toutes les personnes
» constituées en dignité; ministres d'état, généraux
» d'armées, officiers, magistrats, intendans, prélats,
» supérieurs ecclésiastiques, tant séculiers que régu-
» liers, les pères et mères dans leur famille, les maîtres
» et maîtresses dans leurs domestiques; en un mot, tous
» ceux qui ont quelque autorité sur les autres : car il
» arrive quelquefois à ces personnes d'avoir, dans une
» élévation très-bornée, plus de hauteur, de faste et de

» caprice que les rois, et de pousser plus loin l'esprit
» despotique et le pouvoir arbitraire. Il est donc très-
» avantageux que l'*histoire* leur fasse à tous d'utiles le-
» çons; que, d'une main non suspecte, elle leur présente
» un miroir fidèle de leurs devoirs et de leurs obliga-
» tions, et qu'elle leur fasse entendre qu'ils sont tous
» pour leurs inférieurs, et non leurs inférieurs pour
» eux.

» Ainsi l'*histoire*, quand elle est bien enseignée, de-
» vient une école de morale pour tous les hommes. Elle
» décrie les vices, elle démasque les fausses vertus, elle
» détrompe des erreurs et des préjugés populaires, elle
» dissipe le prestige enchanteur des richesses et de tout
» ce vain éclat qui éblouit les hommes, et démontre, par
» mille exemples plus persuasifs que tous les raisonne-
» mens, qu'il n'y a de grand et de louable que l'honneur
» et la probité. De l'estime et de l'admiration que les
» plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes et
» belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure
» que la vertu est donc le véritable bien de l'homme,
» et qu'elle seule le rend véritablement grand et esti-
» mable. Elle apprend à respecter cette vertu, et à en
» démêler la beauté et l'éclat à travers les voiles de la
» pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, et même
» quelquefois du décri et de l'infamie; comme, au
» contraire, elle n'inspire que du mépris et de l'horreur
» pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant
» de lumière, et placé sur le trône.

» Je regarde donc l'*histoire* comme le premier maître
» qu'il faut donner aux enfans, également propre à les
» amuser et à les instruire, à leur former l'esprit et le
» cœur, et à leur enrichir la mémoire d'une infinité de
» faits aussi agréables qu'utiles. Elle peut même beaucoup
» servir, par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à pi-
» quer la curiosité de cet âge avide d'apprendre, et à lui
» donner du goût pour l'étude. Aussi, en matière d'édu-
» cation, c'est un principe fondamental, et observé dans
» tous les temps, que l'étude de l'*histoire* doit précéder
» toutes les autres, et leur préparer la voie. Plutarque
» nous apprend que le vieux Caton, ce célèbre censeur,

» dont le nom et la vertu ont tant fait d'honneur à la ré-
» publique romaine, et qui prit un soin particulier d'éle-
» ver par lui-même son fils, sans vouloir s'en reposer sur
» le travail des maîtres, composa exprès pour lui, et écri-
» vit de sa propre main, en gros caractères, de belles
» *histoires;* afin, disoit-il, que cet enfant, dès le plus bas
» âge, fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de
» faire connoissance avec les grands hommes de son pays,
» et de se former sur ces anciens modèles de probité et de
» vertu. »

L'*histoire* est le livre des rois : c'est leur conseiller le plus fidèle; mais il faut qu'elle soit écrite par des hommes libres et amis de la vérité. Il a toujours existé, et il existe encore en Chine, un tribunal historique, chargé, par une loi fondamentale, de consigner dans les fastes de l'empire les vertus et les vices du monarque régnant. L'empereur Tai-t-Song ordonna un jour à ce tribunal de lui montrer l'*histoire* de son règne; « Tu sais, lui dit le président, que
» nous donnons un récit exact des vertus et des vices de
» nos souverains, et nous ne serions plus libres de dire la
» vérité si tu jetois les yeux sur nos dépôts. » Quoi! reprit l'empereur, tu veux transmettre à la postérité l'*histoire* de ma vie! et tu prétends aussi l'informer de mes défauts, l'instruire de mes fautes! « Il n'est, répond le président,
» ni de mon caractère, ni de la dignité de ma place, d'al-
» térer la vérité : je dirai tout. Si tu fais quelqu'injustice,
» tu me feras de la peine; si tu te rends coupable seule-
» ment d'une légère indiscrétion, j'en serai pénétré de
» douleur; mais je ne tairai rien : telle est l'exactitude et
» la sévérité que m'impose ma qualité d'historien, que
» même il ne m'est pas permis de passer sous silence la
» conversation que nous avons ensemble. » Tai-t-Song avoit de l'élévation dans l'ame : Continue, dit-il au président; écris, et dis sans contrainte la vérité. Puissent mes vertus ou mes vices contribuer à l'utilité publique et à l'instruction de mes successeurs! Ton tribunal est libre; je le protége, et lui permets d'écrire mon *histoire* avec la plus grande impartialité.

Cependant l'*histoire* n'est pas toujours, comme on le pense communément, à la portée des enfans. Voici une anecdote

anecdote qui le prouve. C'est J. J. Rousseau qui la rapporte dans son *Traité de l'éducation*. « J'étois, dit-il, allé » passer quelques jours à la campagne, chez une bonne mère » de famille, qui prenoit grand soin de ses enfans et de leur » éducation. Un matin que j'étois présent aux leçons de » l'aîné, son gouverneur, qui l'avoit très-bien instruit de » l'*histoire* ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba » sur le trait connu du médecin de Philippe, qu'on a mis » en tableau, et qui sûrement en valoit bien la peine. Le » gouverneur, homme de mérite, fit, sur l'intrépidité » d'Alexandre, plusieurs réflexions qui ne me plurent » point; mais j'évitai de les combattre pour ne pas le dé- » créditer dans l'esprit de son élève. A table, on ne man- » qua pas, selon la méthode française, de faire beaucoup » babiller le petit bonhomme. La vivacité naturelle à » son âge et l'attente d'un applaudissement sûr lui firent » débiter mille sotises, tout à travers lesquelles partoient » de temps en temps quelques mots heureux qui faisoient » oublier le reste. Enfin vint l'*histoire* du médecin de Phi- » lippe: il la raconta fort nettement, et avec beaucoup de » grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la » mère, et qu'attendoit le fils, on raisonna sur ce qu'il » avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'A- » lexandre; quelques-uns, à l'exemple du gouverneur, » admiroient sa fermeté, son courage: ce qui me fit com- » prendre qu'aucun de ceux qui étoient présens ne voyoit » en quoi consistoit la véritable beauté de ce trait. Pour » moi, leur dis-je, il me paroît que s'il y a le moindre » courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, » elle n'est qu'une extravagance. Alors tout le monde se » réunit, et convint que c'étoit une extravagance. J'allois » répondre et m'échauffer, quand une femme, qui étoit à » côté de moi, et qui n'avoit pas ouvert la bouche, se pen- » cha vers mon oreille, et me dit tout bas: Tais-toi, Jean- » Jacques, ils ne t'entendront pas. Je la regardai; je fus » frappé, et je me tus. Après le dîner, soupçonnant, sur » plusieurs indices, que mon jeune docteur n'avoit rien » compris du tout à l'*histoire* qu'il avoit si bien racontée, je » le pris par la main, je fis avec lui un tour du parc, et, » l'ayant questionné tout à mon aise, je trouvai qu'il

» admiroit plus que personne le courage si vanté d'A-
» lexandre : mais savez-vous où il voyoit ce courage ? Uni-
» quement dans celui d'avaler d'un seul trait un breuvage
» d'un mauvais goût, sans hésiter, sans marquer la moindre
» répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait
» prendre médecine il n'y avoit pas quinze jours, et qui
» ne l'avoit prise qu'avec une peine infinie, en avoit en-
» core le déboire à la bouche. La mort, l'empoisonne-
» ment, ne passoient dans son esprit que pour des sensa-
» tions désagréables, et il ne concevoit pas pour lui d'autre
» poison que du séné. Cependant il faut avouer que la
» fermeté du héros avoit fait une grande impression sur
» son jeune cœur, et qu'à la première médecine qu'il fau-
» droit avaler, il avoit bien résolu d'être un Alexandre.
» Sans entrer dans des éclaircissemens qui passoient évi-
» demment sa portée, je le confirmai dans ces dispositions
» louables, et je m'en retournai, riant en moi-même de
» la haute sagesse des pères et des maîtres, qui pensent
» apprendre l'*histoire* aux enfans. Quelques lecteurs, mé-
» contens du Tais-toi, Jean-Jacques, demanderont, je le
» prévois, ce que je trouve enfin de si beau dans l'action
» d'Alexandre. Infortunés ! s'il faut vous le dire, comment
» le comprendrez-vous ? C'est qu'Alexandre croyoit à la
» vertu ; c'est qu'il y croyoit sur sa tête, sur sa propre
» vie ; c'est que sa grande ame étoit faite pour y croire.
» Oh ! que cette médecine avalée étoit une belle profession
» de foi ! jamais mortel n'en fit une si sublime : s'il est
» quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de
» pareils traits. »

Les premiers fondemens de toute *histoire* sont les récits des pères aux enfans, transmis ensuite d'une génération à une autre ; ils ne sont que probables dans leur origine, et perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le temps la fable se grossit, et la vérité se perd ; de là vient que toutes les origines des peuples sont absurdes. Ainsi les Egyptiens avoient été gouvernés par les dieux pendant beaucoup de siècles ; ils l'avoient été ensuite par des demi-dieux ; enfin ils avoient eu des rois pendant onze mille trois cent quarante ans ; et le soleil, dans cet espace de temps, avoit changé quatre fois d'orient et de couchant.

Les Phéniciens prétendoient être établis dans leur pays depuis trente mille ans, et ces trente mille ans étoient remplis d'autant de prodiges que la chronologie égyptienne. On sait quel merveilleux ridicule règne dans l'ancienne histoire des Grecs. Les Romains, tout sérieux qu'ils étoient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'*histoire* de leurs premiers siècles. Ce peuple si récent, en comparaison des nations asiatiques, a été cinq cents années sans historiens. Ainsi il n'est pas surprenant que Romulus ait été le fils de Mars; qu'une louve ait été sa nourrice; qu'il ait marché avec vingt mille hommes de son village de Rome contre vingt-cinq mille combattans du village des Sabins; qu'ensuite il soit devenu dieu; que Tarquin l'ancien ait coupé une pierre avec un rasoir, et qu'une vestale ait tiré à terre un vaisseau avec sa ceinture, etc.

Les premières annales de toutes nos nations modernes ne sont pas moins fabuleuses : les choses prodigieuses et improbables doivent être rapportées, mais comme des preuves de la crédulité humaine; elles entrent dans l'*histoire* des opinions.

Pour connoître avec certitude quelque chose de l'*histoire* ancienne, il n'y a qu'un seul moyen, c'est de voir s'il reste quelques monumens incontestables, nous n'en avons que trois par écrit : le premier est le Recueil des observations astronomiques faites pendant dix-neuf cents ans de suite a Babylone, envoyées par Alexandre en Grèce, et employées dans l'Almageste de Ptolomée. Cette suite d'observations, qui remonte à deux mille deux cent trente-quatre ans avant notre ère vulgaire, prouve invinciblement que les Babyloniens existoient en corps de peuple plusieurs siècles auparavant, car les arts ne sont que l'ouvrage du temps; et la paresse, naturelle aux hommes, les laisse des milliers d'années sans autres connoissances et sans autres talens que ceux de se nourrir, de se défendre des injures de l'air, et de s'égorger. Qu'on en juge par les Germains et par les Anglais du temps de César, par les Tartares d'aujourd'hui, par la moitié de l'Afrique, et par tous les peuples que nous avons trouvés dans l'Amérique, en exceptant, à quelques

égards, les royaumes du Pérou, du Mexique, et la république de Tlascala.

Le second monument est l'éclipse centrale du soleil, calculée à la Chine deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, et reconnue véritable par tous nos astronomes. Il faut dire la même chose des Chinois que des peuples de Babylone; ils composoient déjà sans doute un vaste empire policé. Mais ce qui met les Chinois au dessus de tous les peuples de la terre, c'est que ni leurs lois, ni leurs mœurs, ni la langue que parlent chez eux les lettrés, n'ont pas changé depuis environ quatre mille ans. Cependant cette nation, la plus ancienne de tous les peuples qui subsistent aujourd'hui, celle qui a possédé le plus vaste et le plus beau pays, celle qui a inventé presque tous les arts avant que nous en eussions appris quelques-uns, a toujours été omise jusqu'à nos jours dans nos prétendues *histoires* universelles; et quand un Espagol et un Français faisoient le dénombrement des nations, ni l'un ni l'autre ne manquoient d'appeler son pays *la première monarchie du monde*.

Le troisième monument, fort inférieur aux deux autres, subsiste dans les marbres d'Arondel : la chronique d'Athènes y est gravée deux cent soixante-trois ans avant notre ère; mais elle ne remonte que jusqu'à Cécrops, treize cent dix-neuf ans au-delà du temps où elle fut gravée. Voilà, dans l'*histoire* de toute l'antiquité, les seules connoissances incontestables que nous ayons.

Il n'est pas étonnant qu'on n'ait point d'*histoire* ancienne profane au-delà d'environ trois mille années. Les révolutions de ce globe, la longue et universelle ignorance de cet art qui transmet les faits par l'écriture, en sont cause : il y a encore plusieurs peuples qui n'en ont aucun usage. Cet art ne fut commun que chez un très-petit nombre de nations policées, et encore étoit-il en très-peu de mains. Rien de plus rare chez les Français et chez les Germains que de savoir écrire jusqu'aux treizième et quatorzième siècles : presque tous les actes n'étoient attestés que par témoins. Ce ne fut, en France, que sous Charles VII, en 1454, qu'on rédigea par écrit les cou-

tumes de France. L'art d'écrire étoit encore plus rare chez les Espagnols, et de là vient que leur *histoire* est si sèche et si incertaine jusqu'au temps de Ferdinand et d'Isabelle. On voit par là combien le très-petit nombre d'hommes qui savoit écrire pouvoit en imposer.

Il y a des nations qui ont subjugué une partie de la terre sans avoir l'usage des caractères. Nous savons que Genghis-Kan conquit une partie de l'Asie au commencement du treizième siècle ; mais ce n'est ni par lui ni par les Tartares que nous le savons. Leur *histoire*, écrite par les Chinois, et traduite par le P. Gaubil, dit que ces Tartares n'avoient point l'art d'écrire.

Il ne dut pas être moins inconnu au Scythe Oguskan, nommé *Madiès* par les Persans et par les Grecs, qui conquit une partie de l'Europe et de l'Asie, si long-temps avant le règne de Cyrus.

Il est presque sûr qu'alors sur cent nations, il y en avoit à peine deux qui usassent de caractères.

Il reste des monumens d'une autre espèce qui servent à constater l'antiquité reculée de certains peuples qui précèdent toutes les époques connues et tous les livres ; ce sont les prodiges d'architecture, comme les pyramides et les palais d'Egypte, qui ont résisté au temps. Hérodote, qui vivoit il y a deux mille deux cents ans, et qui les avoit vus, n'avoit pu apprendre des prêtres égyptiens dans quel temps on les avoit élevés.

Il est difficile de donner à la plus ancienne des pyramides moins de quatre mille ans d'antiquité ; mais il faut considérer que ces efforts de l'ostentation des rois n'ont pu être commencés que long-temps après l'établissement des villes. Mais, pour bâtir des villes dans un pays inondé tous les ans, il avoit fallu d'abord relever le terrain, fonder les villes sur des pilotis dans ce terrain de vase, et les rendre inaccessibles à l'inondation ; il avoit fallu, avant de prendre ce parti nécessaire, et avant d'être en état de tenter ces grands travaux, que les peuples se fussent pratiqué des retraites pendant la crue du Nil, au milieu des rochers qui forment deux chaînes à droite et à gauche de ce fleuve ; il avoit fallu que ces peuples rassemblés eussent les instrumens du labourage,

ceux de l'architecture, une grande connoissance de l'arpentage, avec des lois et une police : tout cela demande nécessairement un espace de temps prodigieux. Nous voyons, par les longs détails qui retardent tous les jours nos entreprises les plus nécessaires et les plus petites, combien il est difficile de faire de grandes choses, et qu'il faut non-seulement une opiniâtreté infatigable, mais plusieurs générations animées de cette opiniâtreté.

Cependant, que ce soit Ménès, ou Thot, ou Chéops, ou Ramessès, qui aient élevé une ou deux de ces prodigieuses masses, nous n'en serons pas plus instruits de *l'histoire* de l'ancienne Egypte : la langue de ce peuple est perdue : nous ne savons donc autre chose, sinon qu'avant les plus anciens historiens il y avoit de quoi faire une *histoire* ancienne.

Celle que nous nommons *ancienne*, et qui est en effet récente, ne remonte guère qu'à trois mille ans : nous n'avons, avant ce temps, que quelques probabilités : deux seuls livres profanes ont conservé ces probabilités ; la chronique chinoise et l'*histoire* d'Hérodote. Les anciennes chroniques chinoises ne regardent que cet empire séparé du reste du monde. Hérodote, plus intéressant pour nous, parle de la terre alors connue ; il enchanta les Grecs en leur récitant les neuf livres de son *histoire*, par la nouveauté de cette entreprise, par le charme de sa diction, et sur-tout par les fables. Presque tout ce qu'il raconte sur la foi des étrangers est fabuleux ; mais tout ce qu'il a vu est vrai. On apprend de lui, par exemple, quelle extrême opulence et quelle splendeur régnoient dans l'Asie mineure, aujourd'hui pauvre et dépeuplée. Il a vu à Delphes les présens d'or prodigieux que les rois de Lydie y avoient envoyés ; et il parle à des auditeurs qui connoissoient Delphes comme lui : or quel espace de temps a dû s'écouler avant que des rois de Lydie eussent pu amasser assez de trésors superflus pour faire des présens si considérables à un temple étranger.

Mais quand Hérodote rapporte les contes qu'il a entendus, son livre n'est plus qu'un roman qui ressemble aux fables milésiennes. C'est un Candaule qui montre sa femme toute nue à son ami Gigès ; c'est cette femme qui, par

modestie, ne laisse à Gigès que le choix de tuer son mari, d'épouser la veuve, ou de périr. C'est un oracle de Delphes qui devine que, dans le même temps qu'il parle, Crésus, à cent lieues de là, fait cuire une tortue dans un plat d'airain. Rollin, qui répète tous les contes de cette espèce, admire la science de l'oracle et la véracité d'Apollon, ainsi que la pudeur de la femme du roi Candaule; et à ce sujet il propose à la police d'empêcher les jeunes gens de se baigner dans la rivière. Le temps est si cher, et l'*histoire* si immense, qu'il faut épargner aux lecteurs de telles fables et de telles moralités.

L'histoire de Cyrus est toute défigurée par des traditions fabuleuses. Il y a grande apparence que ce Kiro, qu'on nomme *Cyrus*, à la tête des peuples guerriers d'Elan, conquit en effet Babylone amollie par les délices. Mais on ne sait pas seulement quel roi régnoit alors à Babylone; les uns disent Balthazar, les autres Anabot. Hérodote fait tuer Cyrus dans une expédition contre les Massagètes. Xénophon, dans son roman moral et politique, le fait mourir dans son lit.

On ne sait autre chose, dans ces ténèbres de l'*histoire*, sinon qu'il y avoit depuis très long-temps de vastes empires, et des tyrans dont la puissance étoit fondée sur la misère publique; que la tyrannie étoit parvenue jusqu'à dépouiller les hommes de leur virilité, pour s'en servir à d'infâmes plaisirs au sortir de l'enfance, et pour les employer, dans leur vieillesse, à la garde des femmes; que la superstition gouvernoit les hommes; qu'un songe étoit regardé comme un avis du ciel, et qu'il décidoit de la paix et de la guerre, etc.

A mesure qu'Hérodote, dans son *histoire*, se rapproche de son temps, il est mieux instruit et plus vrai. Il faut avouer que l'*histoire* ne commence pour nous qu'aux entreprises des Perses contre les Grecs. On ne trouve, avant ces grands événemens, que quelques récits vagues, enveloppés de contes puérils. Hérodote devient le modèle des historiens, quand il décrit ces prodigieux préparatifs de Xercès pour aller subjuguer la Grèce, et ensuite l'Europe. Il le mène, suivi de près de deux millions de soldats, depuis Suze jusqu'à Athènes. Il nous

apprend comment étoient armés tant de peuples différens que ce monarque traînoit après lui : aucun n'est oublié, du fond de l'Arabie et de l'Egypte jusqu'au-delà de la Bactriane et de l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne, pays alors habités par des peuples puissans, et aujourd'hui par des Tartares vagabonds. Toutes les nations, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'au Gange, sont sous ses étendards. On voit avec étonnement que ce prince possédoit autant de terrain qu'en eut l'empire romain : il avoit tout ce qui appartient aujourd'hui au grand mogol en-deçà du Gange; toute la Perse, tout le pays des Usbecs, tout l'empire des Turcs, si vous en exceptez la Romanie; mais en récompense il possédoit l'Arabie. On voit, par l'étendue de ses états, quel est le tort des déclamateurs en vers et en prose de traiter de fou Alexandre, vengeur de la Grèce, pour avoir subjugué l'empire de l'ennemi des Grecs. Il n'alla en Egypte, à Tyr et dans l'Inde, que parce qu'il le devoit, et que Tyr, l'Egypte et l'Inde, appartenoient à la domination qui avoit dévasté la Grèce.

Hérodote eut le même mérite qu'Homère, il fut le premier historien, comme Homère le premier poète épique; et tous deux saisirent les beautés propres d'un art inconnu avant eux. C'est un spectacle admirable dans Hérodote que cet empereur de l'Asie et de l'Afrique, qui fait passer son armée immense sur un pont de bateaux d'Asie en Europe, qui prend la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, l'Achaïe supérieure, et qui entre dans Athènes abandonnée et déserte. On ne s'attend point que les Athéniens, sans ville, sans territoire, refugiés sur leurs vaisseaux avec quelques autres Grecs, mettront en fuite la fameuse flotte du grand roi; qu'ils rentreront chez eux en vainqueurs; qu'ils forceront Xercès à ramener ignominieusement les débris de son armée, et qu'ensuite ils lui défendront, par un traité, de naviguer sur leurs mers. Cette supériorité d'un petit peuple généreux et libre, sur toute l'Asie esclave, est peut-être ce qu'il y a de plus glorieux chez les hommes : on apprend aussi par cet événement que les peuples de l'occident ont toujours été meilleurs marins que les peuples asiatiques. Quand on lit l'*histoire* moderne, la victoire de

Lépante fait souvenir de celle de Salamine; et on compare dom Juan d'Autriche et Colonne à Thémistocle et à Euribiades. Voilà peut-être le seul fruit qu'on peut tirer de la connoissance de ces temps reculés.

Thucydide, successeur d'Hérodote, se borne à nous détailler l'*histoire* de la guerre du Péloponèse, pays qui n'est pas plus grand qu'une province de France ou d'Allemagne, mais qui a produit des hommes en tout genre dignes d'une réputation immortelle; et comme si la guerre civile, le plus horrible des fléaux, ajoutoit un nouveau feu et de nouveaux ressorts à l'esprit humain, c'est dans ce temps que tous les arts florissoient en Grèce. C'est ainsi qu'ils commencent à se perfectionner ensuite à Rome dans d'autres guerres civiles du temps de César, et qu'ils renaissent encore dans nos quinzième et seizième siècles de l'ère vulgaire parmi les troubles de l'Italie.

Après cette guerre du Péloponèse, décrite par Thucydide, vient le temps célèbre d'Alexandre, prince digne d'être élevé par Aristote, qui fonde beaucoup plus de villes que les autres n'en ont détruit, et qui change le commerce de l'univers. De son temps et de celui de ses successeurs florissoit Carthage, et la république romaine commençoit à fixer sur elle les regards des nations. Tout le reste est enséveli dans la Barbarie: les Celtes, les Germains, tous les peuples du Nord, sont inconnus.

L'*histoire* de l'empire romain est ce qui mérite le plus notre attention, parce que les Romains ont été nos maîtres et nos législateurs. Leurs lois sont encore en vigueur dans la plupart de nos provinces : leur langue se parle encore; et, long-temps après leur chûte, elle a été la seule langue dans laquelle on rédigeât les actes publics en Italie, en Allemagne, en Espagne, en France, en Angleterre, en Pologne.

Au démembrement de l'empire romain, en occident, commence un nouvel ordre de choses; et c'est ce qu'on appelle l'*histoire du moyen âge; histoire* barbare de peuples barbares, qui, devenus chrétiens, n'en deviennent pas meilleurs.

Pendant que l'Europe est ainsi bouleversée, on voit paroître au septième siècle les Arabes jusque là renfermés

dans leurs déserts. Ils étendent leur puissance et leur domination dans la haute Asie, dans l'Afrique, et envahissent l'Espagne; les Turcs leur succèdent, et établissent le siége de leur empire à Constantinople, au milieu du quinzième siècle.

C'est sur la fin de ce siècle qu'un nouveau monde est découvert; et bientôt après la politique de l'Europe et les arts prennent une forme nouvelle. L'art de l'imprimerie et la restauration des sciences font qu'enfin on a des *histoires* assez fidelles, au lieu des chroniques ridicules, renfermées dans les cloîtres depuis Grégoire de Tours. Chaque nation dans l'Europe a bientôt ses historiens. L'ancienne indigence se tourne en superflu: il n'est point de ville qui ne veuille avoir son *histoire* particulière. On est accablé sous le poids des minuties. Un homme qui veut s'instruire est obligé de s'en tenir au fil des grands événemens, et d'écarter tous les petits faits particuliers qui viennent à la traverse; il saisit dans la multitude des révolutions l'esprit des temps et les mœurs des peuples. Il faut sur-tout s'attacher à l'*histoire* de sa patrie, l'étudier, la posséder, réserver pour elle les détails, et jeter une vue plus générale sur les autres nations. Leur *histoire* n'est intéressante que par les rapports qu'elles ont avec nous, ou par les grandes choses qu'elles ont faites; les premiers âges, depuis la chûte de l'empire romain, ne sont, comme on l'a remarqué ailleurs, que des aventures barbares, sous des noms barbares, excepté le temps de Charlemagne. L'Angleterre reste presque isolée jusqu'au règne d'Edouard III. Le nord est sauvage jusqu'au seizième siècle; l'Allemagne est long-temps une anarchie. Les querelles des empereurs et des papes désolent six cents ans l'Italie; et il est difficile d'apercevoir la vérité à travers les passions des écrivains peu instruits, qui ont donné les chroniques informes de ces temps malheureux. La monarchie d'Espagne n'a qu'un événement sous les rois Visigoths; et cet événement est celui de sa destruction. Tout est confusion jusqu'au règne d'Isabelle et de Ferdinand. La France, jusqu'à Louis XI, est en proie à des malheurs obscurs, sous un gouvernement sans règle. Daniel a beau prétendre que les premiers temps de la France sont plus intéressans que ceux de

Rome, il ne s'aperçoit pas que les commencemens d'un si vaste empire sont d'autant plus intéressans qu'ils sont plus foibles, et qu'on aime à voir la petite source d'un torrent qui a inondé la moitié de la terre.

Pour pénétrer dans le labyrinthe ténébreux du moyen âge, il faut le secours des archives, et on n'en a presque point. Quelques anciens couvens ont conservé des chartes, des diplômes, qui contiennent des donations, dont l'autorité est quelquefois contestée; ce n'est pas là un recueil où l'on puisse s'éclairer sur l'*histoire* politique et sur le droit public de l'Europe. L'Angleterre est, de tous les pays, celui qui a, sans contredit, les archives les plus anciennes et les plus suivies. Ces actes, recueillis par Rimer, sous les auspices de la reine Anne, commencent avec le douzième siècle, et sont continués sans interruption jusqu'à nos jours. Ils répandent une grande lumière sur l'*histoire* de France. Ils font voir, par exemple, que la Guienne appartenoit aux Anglais en souveraineté absolue, quand le roi de France, Charles V, la confisqua par un arrêt, et s'en empara par les armes. On y apprend quelles sommes considérables et quelle espèce de tribut paya Louis XI au roi Edouard IV qu'il pouvoit combattre, et combien d'argent la reine Elisabeth prêta à Henri-le-Grand pour l'aider à monter sur son trône, etc.

De l'utilité de l'histoire. Cet avantage consiste dans la comparaison qu'un homme d'état, un citoyen, peut faire des lois et des mœurs étrangères avec celles de son pays; c'est ce qui excite les nations modernes à enchérir les unes sur les autres dans les arts, dans le commerce, dans l'agriculture. Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne sauroit trop remettre devant les yeux les crimes et les malheurs causés par des querelles absurdes. Il est certain qu'à force de renouveler la mémoire de ces querelles, on les empêche de renaître.

C'est pour avoir lu les détails des batailles de Créci, de Poitiers, d'Azincourt, de Saint-Quentin, de Gravelines, etc., que le célèbre maréchal de Saxe se déterminoit à chercher, autant qu'il pouvoit, ce qu'il appeloit des affaires de poste.

Les exemples font un grand effet surl'esprit d'un prince

qui lit avec attention. Il verra que Henri IV n'entreprenoit sa grande guerre, qui devoit changer le système de l'Europe, qu'après s'être assez assuré du nerf de la guerre, pour la pouvoir soutenir plusieurs années sans aucun secours de finances.

Il verra que la reine Elisabeth, par les seules ressources du commerce et d'une sage économie, résista au puissant Philippe II, et que de cent vaisseaux qu'elle mit en mer contre la flotte invincible, les trois quarts étoient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

La France, non entamée sous Louis XIV, après neuf ans de la guerre la plus malheureuse, montrera évidemment l'utilité des places frontières qu'il construisit. En vain l'auteur des Causes de la chûte de l'empire romain blâme-t-il Justinien d'avoir eu la même politique que Louis XIV; il ne devoit blâmer que les empereurs qui négligèrent ces places frontières, et qui ouvrirent les portes de l'Empire aux Barbares.

Enfin la grande utilité de l'*histoire* moderne, et l'avantage qu'elle a sur l'ancienne, est d'apprendre à tous les potentats que, depuis le quinzième siècle, on s'est toujours réuni contre une puissance trop prépondérante. Ce système d'équilibre a toujours été inconnu des anciens; et c'est la raison des succès du peuple romain, qui, ayant formé une milice supérieure à celle des autres peuples, les subjugua l'un après l'autre, du Tibre jusqu'à l'Euphrate.

De la certitude de l'histoire. Toute certitude qui n'est pas démonstration mathématique, n'est qu'une extrême probabilité. Il n'y a pas d'autre certitude historique.

Quand Marc-Paul parla le premier, mais le seul, de la grandeur et de la population de la Chine, il ne fut pas cru, et il ne put exiger de croyance. Les Portugais, qui entrèrent dans ce vaste empire plusieurs siècles après, commencèrent à rendre la chose probable. Elle est aujourd'hui certaine, de cette certitude qui naît de la disposition unanime de mille témoins oculaires de différentes nations, sans que personne ait réclamé contre leur témoignage.

Si deux ou trois historiens seulement avoient écrit

l'aventure du roi Charles XII, qui, s'obstinant à rester dans les états du sultan, son bienfaiteur, malgré lui, se battit, avec ses domestiques, contre une armée de Janissaires et de Tartares, j'aurois suspendu mon jugement; mais ayant parlé à plusieurs témoins oculaires, et n'ayant jamais entendu révoquer cette action en doute, il a bien fallu la croire, parce qu'après tout, si elle n'est ni sage ni ordinaire, elle n'est contraire ni aux lois de la nature ni au caractère du héros.

L'*histoire* de l'homme au masque de fer auroit passé dans mon esprit pour un roman, si je ne la tenois que du gendre du chirurgien qui eut soin de cet homme dans sa dernière maladie. Mais l'officier qui le gardoit alors, m'ayant aussi attesté le fait, et tous ceux qui devoient en être instruits me l'ayant confirmé, et les enfans des ministres d'état, dépositaires de ce secret, qui vivent encore, en étant instruits comme moi, j'ai donné à cette *histoire* un grand degré de probabilité; degré pourtant au dessous de celui qui fait croire l'affaire de Bender, parce que l'aventure de Bender a eu plus de témoins que celle de l'homme au masque de fer.

Ce qui répugne au cours ordinaire de la nature ne doit point être cru, à moins qu'il ne soit attesté par des hommes animés de l'esprit divin. Voilà pourquoi à l'article *Certitude* de l'Encyclopédie c'est un grand paradoxe de dire qu'on devroit croire aussi-bien tout Paris qui affirmeroit avoir vu ressusciter un mort, qu'on croit tout Paris quand il dit qu'on a gagné la bataille de Fontenoy. Il paroît évident que le témoignage de tout Paris sur une chose improbable ne sauroit être égal au témoignage de tout Paris sur une chose probable. Ce sont là les premières notions de la saine métaphysique. Ce dictionnaire est consacré à la vérité, un article doit corriger l'autre; et s'il se trouve ici quelque erreur, elle doit être relevée par un homme plus éclairé.

Incertitude de l'histoire. On a distingué les temps en fabuleux et historiques; mais les temps historiques auroient dû être distingués eux-mêmes en vérités et en fables. Je ne parle pas ici des fables reconnues aujourd'hui pour telles : il n'est pas question, par exemple, des prodiges

dont Tite-Live a embelli ou gâté son *histoire*. Mais dans les faits les plus reçus, que de raisons de douter! Qu'on fasse attention que la république romaine a été cinq cents ans sans historiens, et que Tite-Live lui-même déplore la perte des annales des pontifes et des autres monumens qui périrent presque tous dans l'incendie de Rome, *pleraque interiêre;* qu'on songe que, dans les trois cents premières années, l'art d'écrire étoit très-rare, *raræ per eadem tempora litteræ;* il sera permis alors de douter de tous les événemens qui ne sont pas dans l'ordre ordinaire des choses humaines. Sera-t-il bien probable que Romulus, le petit-fils du roi des Sabins, aura été forcé d'enlever des Sabines pour avoir des femmes? L'*histoire* de Lucrèce sera-t-elle bien vraisemblable? Croira-t-on aisément, sur la foi de Tite-Live, que le roi Porsenna s'enfuit plein d'admiration pour les Romains, parce qu'un fanatique avoit voulu l'assassiner? Ne sera-t-on pas porté, au contraire, à croire Polybe, antérieur à Tite-Live de deux cents années, qui dit que Porsenna subjugua les Romains. L'aventure de Regulus, enfermé par les Carthaginois dans un tonneau garni de pointes de fer, mérite-t-elle qu'on la croie? Polybe, contemporain, n'en auroit-il pas parlé si elle avoit été vraie? Il n'en dit pas un mot. N'est-ce pas une grande présomption que ce conte ne fut inventé que long-temps après pour rendre les Carthaginois odieux? Ouvrez le dictionnaire de Moreri, à l'article *Regulus*, il vous assure que le supplice de ce Romain est rapporté dans Tite-Live. Cependant la décade où Tite-Live auroit pu en parler est perdue; on n'a que le supplément de Freinshemius, et il se trouve que ce dictionnaire n'a cité qu'un Allemand du dix-septième siècle, croyant citer un Romain du temps d'Auguste. On feroit des volumes immenses de tous les faits célèbres et reçus dont il faut douter.

Les monumens, les cérémonies annuelles, les médailles mêmes, sont-elles des preuves historiques? On est naturellement porté à croire qu'un monument, érigé par une nation pour célébrer un événement, en atteste la certitude. Cependant, si ces monumens n'ont pas été élevés par des contemporains; s'ils célèbrent quelques faits peu

vraisemblables, prouvent-ils autre chose, sinon qu'on a voulu consacrer une opinion populaire ?

La colonne rostrale, érigée dans Rome par les contemporains de Duillius, est sans doute une preuve de la victoire navale de Duillius. Mais la statue de l'augure Navius, qui coupoit un caillou avec un rasoir, prouve-t elle que Navius avoit opéré ce prodige ? Les statues de Cérès et de Triptolème, dans Athènes, étoient-elles des témoignages incontestables que Cérès eût enseigné l'agriculture aux Athéniens ? Le fameux Laocoon, qui subsiste aujourd'hui si entier, atteste-t-il bien la vérité de l'*histoire* du cheval de Troye ?

Les cérémonies, les fêtes annuelles, établies par toute une nation, ne constatent pas mieux l'origine à laquelle on les attribue. La fête d'Arion, porté sur un dauphin, se célébroit chez les Romains comme chez les Grecs. Celle de Faune rappeloit son aventure avec Hercule et Omphale, quand ce dieu, amoureux d'Omphale, prit le lit d'Hercule pour celui de sa maîtresse.

La fameuse fête des Lupercales étoit établie en l'honneur de la louve qui alaita Romulus et Remus.

Sur quoi étoit fondée la fête d'Orion, célébrée le 5 des ides de mai ? Le voici. Hirée reçut chez lui Jupiter, Neptune et Mercure; et, quand ces hôtes prirent congé, ce bon homme, qui n'avoit point de femme, et qui vouloit avoir un enfant, témoigna sa douleur aux trois dieux. On n'ose exprimer ce qu'ils firent sur la peau du bœuf qu'Hirée leur avoit servi à manger; ils couvrirent ensuite cette peau d'un peu de terre, et de là naquit Orion au bout de neuf mois.

Presque toutes les fêtes romaines, syriennes, grecques, égyptiennes, étoient fondées sur de pareils contes, ainsi que les temples et les statues des anciens héros. C'étoient des monumens que la crédulité consacroit à l'erreur.

Une médaille, même contemporaine, n'est pas quelquefois une preuve. Combien la flatterie n'a-t-elle pas frappé de médailles sur des batailles très-indécises, qualifiées de victoires, et sur des entreprises manquées, qui n'ont été achevées que dans la légende ? N'a-t-on pas, en dernier lieu, pendant la guerre de 1740, des Anglais contre le

roi d'Espagne, frappé une médaille qui attestoit la prise de Carthagène par l'amiral Vernon, tandis que cet amiral levoit le siége?

Les médailles ne sont des témoignages irréprochables que lorsque l'événement est attesté par des auteurs contemporains; alors ces preuves se soutenant l'une par l'autre, constatent la vérité.

Doit-on insérer des harangues dans l'*histoire*, et faire des portraits? Si, dans une occasion importante, un général d'armée, un homme d'état, a parlé d'une manière singulière et forte qui caractérise son génie et celui de son siècle, il faut sans doute rapporter son discours mot pour mot; de telles harangues sont peut-être la partie de l'*histoire* la plus utile; mais pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit? Il faudroit presque autant lui attribuer ce qu'il n'a pas fait; c'est une fiction imitée d'Homère. Mais ce qui est fiction dans un poème devient à la rigueur mensonge dans un historien. Plusieurs anciens ont eu cette méthode; cela ne prouve autre chose, sinon que plusieurs anciens ont voulu faire parade de leur éloquence aux dépens de la vérité.

Les portraits montrent encore bien souvent plus d'envie de briller que d'instruire: des contemporains sont en droit de faire le portrait des hommes d'état avec lesquels ils ont négocié, des généraux sous qui ils ont fait la guerre. Mais qu'il est à craindre que le pinceau ne soit guidé par la passion! Il paroît que les portraits qu'on trouve dans Clarendon sont faits avec plus de partialité, de gravité et de sagesse, que ceux qu'on lit avec plaisir dans le cardinal de Retz.

Mais vouloir peindre les anciens, s'efforcer de développer leurs ames, regarder les événemens comme des caractères avec lesquels on peut lire sûrement dans le fond des cœurs, c'est une entreprise bien délicate, c'est dans plusieurs une puérilité.

De la maxime de Cicéron concernant l'histoire: « Que » l'historien n'ose dire une fausseté, ni cacher une vérité. » La première partie de ce précepte est incontestable; il faut examiner l'autre. Si une vérité peut être utile à l'état, votre silence est condamnable. Mais je suppose que vous écriviez l'*histoire* d'un prince qui vous aura confié un secret,

secret, devez-vous le révéler, devez-vous dire à la postérité ce que vous seriez coupable de dire en secret à un seul homme? Le devoir d'un historien l'emportera-t-il sur un devoir plus grand?

Je suppose que vous ayez été témoin d'une foiblesse qui n'a point influé sur les affaires publiques, devez-vous révéler cette foiblesse? En ce cas, l'*histoire* seroit une satyre.

Il faut avouer que la plupart des écrivains d'anecdotes sont plus indiscrets qu'utiles. Mais que dire de ces compilateurs insolens, qui, se faisant un mérite de médire, impriment et vendent des scandales, comme Locuste vendoit des poisons?

De l'histoire satyrique. Si Plutarque a repris Hérodote de n'avoir pas relevé la gloire de quelques villes grecques, et d'avoir omis plusieurs faits connus, dignes de mémoire, combien sont plus repréhensibles aujourd'hui ceux qui, sans avoir aucun des mérites d'Hérodote, imputent aux princes, aux nations, des actions plus odieuses, sans la plus légère apparence de preuve! La guerre de 1741 a été écrite en Angleterre. On trouve, dans cette *histoire*, qu'à la bataille de Fontenoy les Français tirèrent sur les Anglais avec des balles empoisonnées et des morceaux de verre venimeux, et que le duc de Cumberland envoya au roi de France une boîte pleine de ces prétendus poisons, trouvés dans le corps des Anglais blessés. Le même auteur ajoute que les Français ayant perdu quarante mille hommes à cette bataille, le parlement de Paris rendit un arrêt par lequel il étoit défendu d'en parler, sous des peines corporelles.

Des mémoires frauduleux, imprimés depuis peu, sont remplis de pareilles absurdités insolentes. On y trouve qu'au siége de Lille les alliés jetoient des billets dans la ville, conçus en ces termes: *Français, consolez-vous; la Maintenon ne sera pas votre reine.*

Presque chaque page est remplie d'impostures et de termes offensans contre la famille royale et contre les familles principales du royaume, sans alléguer la plus légère vraisemblance qui puisse donner la moindre couleur à ces mensonges. Ce n'est point écrire l'*histoire;* c'est écrire au hasard des calomnies.

On a imprimé en Hollande, sous le nom d'*histoire*, une foule de libelles dont le style est aussi grossier que les injures, et les faits aussi faux qu'ils sont mal écrits. C'est, dit-on, un mauvais fruit de l'excellent arbre de la liberté. Mais si les malheureux auteurs de ces inepties ont eu la liberté de tromper les lecteurs, il faut user ici de la liberté de les détromper.

De la méthode, de la manière d'écrire l'histoire, et du style. On en a tant dit sur cette matière, qu'il faut ici en dire très-peu. On sait assez que la méthode et le style de Tite-Live, sa gravité, son éloquence sage, conviennent à la majesté de la république romaine; que Tacite est plus pour peindre des tyrans, Polybe pour donner des leçons de la guerre, Denys d'Halycarnasse pour développer les antiquités.

Mais, en se modelant en général sur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus pesant que le leur à soutenir. On exige des historiens modernes plus de détails, des faits plus constatés, des dates précises, des autorités, plus d'attention aux usages, aux lois, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population. Il en est de l'*histoire* comme des mathématiques et de la physique. La carrière s'est prodigieusement accrue. Autant il est aisé de faire un recueil de gazettes, autant il est difficile aujourd'hui d'écrire l'*histoire*.

On exige que l'*histoire* d'un pays étranger ne soit point jetée dans le même moule que celle de votre patrie.

Si vous faites l'*histoire* de France, vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine et de la Loire; mais si vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Asie, on exige une topographie des pays découverts. On veut que vous meniez votre lecteur par la main le long de l'Afrique et des côtes de la Perse et de l'Inde; on attend de vous des instructions sur les mœurs, les lois, les usages de ces nations nouvelles pour l'Europe.

Nous avons vingt *histoires* de l'établissement des Portugais dans les Indes; mais aucune ne nous a fait connoître les divers gouvernemens de ce pays, ses religions, ses antiquités, les brames, les disciples de Jean, les Guèbres, les banians. Cette réflexion peut s'appliquer à presque toutes les *histoires* des pays étrangers.

Si vous n'avez autre chose à nous dire, sinon qu'un barbare a succédé à un autre barbare sur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte, en quoi êtes-vous utiles au public?

La méthode convenable à l'*histoire* de votre pays n'est pas propre à écrire les découvertes du nouveau monde. Vous n'écrivez point sur une ville comme sur un grand empire; vous ne ferez point la vie d'un particulier comme vous écrirez l'*histoire* d'Espagne ou d'Angleterre.

Ces règles sont assez connues; mais l'art de bien écrire l'*histoire* sera toujours très-rare. On sait assez qu'il faut un style grave, pur, varié, agréable. Il en est des lois pour écrire l'*histoire* comme de celles de tous les arts de l'esprit; beaucoup de préceptes, et peu de grands artistes.

Supputer les époques et concilier les faits avec le temps; dévoiler le caractère et les mouvemens des passions; rapporter les succès et les obstacles des grandes entreprises; suivre le fil des actions et leurs secrets ressorts; développer ce chaos nettement d'un style simple mais énergique, sans aucun soupçon de crainte ou de partialité, tel est le rôle d'un historien; et ce rôle est peut-être encore à remplir, tant il y a d'obscurité sur les temps reculés, et de danger à traiter les affaires de son siècle. Aussi voit-on presqu'autant de naufrages que d'écueils. L'un s'amuse à recueillir des bruits populaires, l'autre à commenter des fables surannées; ici trop de précision, et là des détails sans fin: tantôt on suit les écarts de son imagination, et tantôt on se livre à ses préventions; ce sont ou des portraits, ou des réflexions, ou des harangues éternelles. Enfin, la sévérité des règles de l'*histoire* monte à ce point, qu'il est comme impossible de les observer toutes dans un sujet d'une vaste étendue: la majesté succombe sous le nombre des faits; l'attention qu'on porte toute entière sur le corps de l'ouvrage s'affoiblit nécessairement par les détails; l'esprit de conjecture brille aux dépens de l'exactitude; on perpétue les erreurs, en les transmettant avec la même confiance qu'on les a reçues. Séparez de la plupart des *histoires* les mensonges avec les noms célèbres qui les appuient, les dissertations épisodiques, les réflexions pénibles, en un mot l'esprit des écrivains; que vous restera-t-il?

On pardonne les réflexions qui échappent, pour ainsi dire, comme des fautes ; mais quand elles sentent l'apprêt, et que l'historien semble faire des efforts pour en accoucher, c'est une démangeaison de l'esprit qui cause des tourmens insupportables au lecteur. L'*histoire* énonce simplement et sans faste les faits authentiques, avec restriction des faits équivoques ; mais, pour détruire des faussetés accréditées, il faut démasquer leur origine.

L'entreprise d'une *histoire* universelle paroît bien hasardeuse. Quel est l'homme d'une telle capacité de mémoire, d'un esprit assez judicieux, et sur-tout d'une intrépidité d'ame à toute épreuve, pour oser l'entreprendre? On risque de sacrifier des faits importans à des observations ingénieuses, et de nous donner l'*histoire* d'un siècle ou celle des pensées d'un homme pour le tableau général de la nature humaine. L'*histoire* du monde, sans celle des arts et des lettres, est comme la statue de Polyphème sans œil.

L'*histoire* ecclésiastique est pauvre par ses richesses mêmes. On l'a si fort chargée de traits qui se ressemblent, que la vérité n'est pas toujours aisée à distinguer dans un mélange de faits mal digérés. Ceux qui nous ont appris que les voies de Dieu sont impénétrables, devroient se rappeler aussi qu'elles se dérobent quelquefois même aux yeux qui veillent dans le sanctuaire. C'est au christianisme que l'on doit l'idée des vertus les plus belles qui aient paru sur la terre ; la charité qui embrasse toutes les ressources du bonheur public, et l'humilité qui fonda l'amour et l'estime des autres hommes sur le mépris et le détachement de soi-même. Où a-t-on vu, si ce n'est chez les chrétiens, pousser l'héroïsme jusqu'à desirer l'anéantissement et la privation même de son propre bonheur, si l'on pouvoit à ce prix racheter celui du genre humain? pieuse exagération, mais bien conforme à l'esprit d'un législateur, dont la morale ne respire que l'humanité. Enfin, c'est dans le christianisme que l'on trouve des exemples de tant de belles et sublimes actions propres à illustrer particulièrement l'*histoire* ecclésiastique.

Les mémoires ne sont que les matériaux de l'*histoire*. Les meilleures sources en ce genre, où un historien doive

puiser, sont les lettres des gens employés ou intéressés dans les négociations. La vérité s'y trouve plus sûrement que dans les nouvelles publiques, toujours dictées par la politique; le secret des affaires y est mieux développé que dans les conférences; sur-tout si on avoit un recueil suivi des lettres d'un ministre à un prince, d'un ambassadeur à la cour qui l'envoie, ou d'un député à son corps. Mais ne consultez jamais les orateurs pour l'*histoire;* ils se font un mérite de défigurer la vérité, sous prétexte de l'embellir.

Les commentaires contiennent la naïve exposition des faits et la suite des événemens. César a su réunir dans les siens tous les mérites de l'*histoire*, sans s'écarter du style modeste des commentaires.

Les fastes comprennent les titres et les inscriptions, le nom et la dignité des personnages illustres, la solemnité des actes publics, et l'origine des monumens célèbres.

Les annales marquent les dates et l'ordre des temps. Elles semblent écrites d'ordinaire pour l'ostentation, et prêter aux actions humaines un prix qu'elles n'ont pas; ensorte qu'une satyre donneroit une idée aussi fidelle des hommes que ces sortes de chroniques.

Les journaux sont les archives des bagatelles, aussi ne sont-ils pas faits pour la postérité, mais pour entretenir la curiosité d'un public oisif, avide de connoître les fêtes, les spectacles et les événemens périodiques. Il y auroit des journaux d'une espèce utile, qui éclaireroient l'art militaire et la navigation par un détail suivi des campagnes et des voyages. Alexandre ne rougissoit-il pas qu'on publiât celles de ses actions qui ne devoient pas entrer dans l'*histoire* de sa vie? Il étoit beau de dire: Alexandre a dîné, Alexandre a dormi; mais s'il n'avoit fait que cela, sa mémoire auroit péri avec la gazette de son temps.

Les vies font connoître les hommes en petit, pour ainsi dire, et doivent plus à l'exemple qu'à l'admirstion.

Les relations instruisent des événemens remarquables, tels que les conjurations, les traités de paix, les révolutions, et semblables intérêts particuliers à tout un peuple.

C'est là sur-tout qu'un historien ne peut, sans se manquer à lui-même, trahir la vérité, parce que le sujet est de son choix ; au lieu que dans une *histoire* générale, où il faut que les faits suivent l'ordre et le sort des temps, où la chaîne se trouve souvent interrompue par de vastes lacunes (car il y a des vuides dans l'*histoire*, comme des déserts sur la mappemonde), on ne peut souvent présenter que des conjectures à la place des certitudes : mais, comme la plupart des révolutions ont constamment été traitées par des contemporains que l'esprit de parti met toujours en contradiction après que la chaleur des factions est tombée, il est possible de rencontrer la vérité au milieu des mensonges opposés qui l'enveloppent, et de faire des relations très-exactes avec des mémoires infidèles.

Un genre d'*histoire* singulier, ce sont les anecdotes ; lorsqu'un auteur recueille un certain nombre de faits curieux et intéressans, pour les discuter en philosophe et en politique. C'est ce que les Anglais appellent *histoire digérée ;* ils la goûtent d'autant plus, qu'elle se prête aux profondeurs de la réflexion qui caractérise leur génie : mais il n'appartient pas à tout historien de s'ériger en homme d'état, de cabinet et de tous les conseils.

Les événemens considérables ne sont pas tellement resserrés dans les bornes d'un siècle ou d'un empire, qu'ils ne tiennent au temps ou aux pays voisins. La méthode seroit donc excellente, de tracer à la tête d'une *histoire* un tableau raccourci des *histoires* des états limitrophes, qui serviroit comme de cartes ou de boussole pour s'orienter.

La curiosité inquiète des hommes cherche des détails dans les *histoires*, et ne trouve que trop de plumes disposées à la servir et à la tromper. On représentoit à un historien du dix-septième siècle, Varillas, connu par ses mensonges, qu'il avoit altéré la vérité dans la narration d'un fait : Cela se peut, dit-il, mais qu'importe ? le fait n'est-il pas mieux tel que je l'ai raconté ?

Un autre, l'abbé de Vertot, avoit un siége fameux à décrire ; les mémoires qu'il attendoit ayant tardé trop long-temps, il écrivit l'*histoire* du siége, moitié d'après

le peu qu'il en savoit, moitié d'après son imagination; et, par malheur, les détails qu'il en donne sont pour le moins aussi intéressans que s'ils étoient vrais. Les mémoires arrivent enfin: J'en suis fâché, dit-il, mais mon siége est fait.

(*M. de* VOLTAIRE.)

HISTORIEN.

C'est une chose bien étrange qu'un écrivain qui veut suivre religieusement les règles de l'histoire soit exposé à passer pour un faiseur de satyres. La corruption des mœurs a été si grande, tant parmi les personnes qui ont vécu dans le monde que parmi celles qui ont passé leur vie dans les cloîtres et dans d'autres asyles sacrés, que plus on s'attache à donner des relations fidelles et véritablea, plus on court risque de ne composer que des libelles diffamatoires. Il y a sans doute une grande opposition entre l'histoire et la satyre; mais il faudroit peu de chose pour métamorphoser l'une en l'autre. Si, d'un côté, vous ôtiez à la satyre cet esprit d'aigreur, cet air de colère, qui fait juger que la passion a plus de part aux médisances que l'on raconte que l'amour de la vertu; et si vous joigniez de l'autre l'obligation de narrer indifféremment le bien et le mal, ce ne seroit plus une satyre, ce seroit une histoire. Engagez d'autre part les *historiens* à raconter fidélement tous les crimes, toutes les foiblesses, tous les désordres de l'homme, leur ouvrage sera plutôt une satyre qu'une histoire, pour peu qu'ils témoignent d'émotion à la vue de tant de faits condamnables dont ils feront rapport au public. Je ne crois pas qu'on doive exiger d'un *historien* tout le sang froid avec lequel les juges prononcent une sentence de condamnation contre les voleurs et les homicides. Quelques réflexions un peu animées ne lui messeient pas.

Un des plus célèbres orateurs d'Athènes, Isocrate, observe que les écrivains de son pays s'attachoient extrêmement à célébrer les combats et le courage d'Hercule, et ne faisoient aucune mention de ses autres qualités, comme de sa prudence, de sa justice, de son savoir; vertus infiniment plus estimables que la force de ses bras. Cette remarque peut faire songer au mauvais goût de l'esprit de l'homme. Les orateurs en usoient de la sorte, tant parce qu'ils étoient plus frappés eux-mêmes du brillant que du solide, que parce qu'ils croyoient que leurs auditeurs et leurs lecteurs applaudiroient plus volontiers à des récits

de combats qu'à la description des vertus que l'on exerce dans un temps de paix. Horace a fort bien marqué cela en supposant que les ombres écoutoient avec admiration les chants de Sapho et les vers d'Alcée ; mais qu'elles admiroient davantage ce dernier, parce qu'il ne parloit que de guerres, que de révolutions d'états, que d'exils.

On doit remarquer, outre cela, que des tyrans renversés, que des monstres domptés, qu'en un mot un temps de désordre et de carnage, sont des matières plus propres à faire paroître l'esprit et l'éloquence d'un écrivain que ne l'est un train de vie uniforme et compassé. Un *historien* qui n'a pas de grands événemens à écrire s'endort sur son ouvrage, et fait bâiller ses lecteurs. Mais une guerre civile, deux ou trois conspirations, autant de batailles, les mêmes chefs tantôt abattus, tantôt relevés, aiguisent sa plume, échauffent son imagination, et tiennent ses lecteurs en haleine. Je crois franchement que, si on lui commandoit de faire l'histoire d'un règne pacifique et tout d'une pièce, il se plaindroit de son sort, à peu près comme Caligula se plaignit de ce que, sous son empire, il n'arrivoit pas de grands malheurs. Les désolations, les calamités publiques, sont un avantage pour l'*historien*, et donnent du lustre à ses écrits. Il plaint, s'il est honnête homme, la grande vestale qui fut enterrée toute vive, sous Domitien ; il abhorre le tyran, qui, pour donner quelque relief à son règne, opprima cette malheureuse : mais néanmoins c'est un endroit favorable et très-commode à sa plume ; c'est un ornement à son livre. Son ouvrage est un vaisseau qui ne vogue jamais mieux qu'en temps de tourmente : la tempête est son bon vent ; le calme lui est funeste.

Quoi qu'il en soit, c'est une preuve de dépravation de goût que de préférer le récit des actions guerrières au récit des actions équitables, et d'admirer plus dans un homme la force des bras qui lui fait vaincre un sanglier ou un taureau, que la vertu qui le rend maître de ses passions, et qui le porte à servir utilement sa patrie. Cette vertu, moins éclatante que l'autre, participe beaucoup plus à la véritable grandeur. Il y a plus de réalité dans les qualités d'Hercule, que les beaux esprits d'Athènes

passèrent sous silence, que dans celles qu'ils prônèrent si pompeusement. Mais, que voulez-vous ? ils suivirent le goût public.

Notez que les jeunes gens prennent beaucoup plus de plaisir aux histoires romanesques qu'aux histoires véritables ; mais, lorsque l'âge nous a mûri et rectifié le jugement, nous aimons mieux lire un de Thou et un Mézerai, qu'un la Calprenède et un Scudéri. Mais il arrive à très-peu de gens de perdre le goût de l'enfance par rapport à la description d'un règne tranquille, et à l'histoire d'un règne rempli de troubles et de grands événemens.

Tous ceux qui savent les lois de l'histoire tombent d'accord qu'un écrivain qui veut remplir fidèlement ses devoirs doit se dépouiller de l'esprit de flatterie et de l'esprit de médisance, et se mettre, autant qu'il est possible, dans l'état d'un stoïcien qui n'est agité d'aucune passion. Insensible à tout le reste, il ne doit être attentif qu'aux intérêts de la vérité, et sacrifier à cela le ressentiment d'une injure, le souvenir d'un bienfait, l'amour même de la patrie. Il doit oublier qu'il est d'un certain pays; qu'il a été élevé dans une certaine communion; qu'il est redevable de sa fortune à tels et tels. Il doit méconnoître jusqu'à ses parens, ses amis. Un *historien*, en tant que tel, est, comme Melchisédech, sans père, sans mère, sans généalogie. Si on lui demande : *d'où êtes-vous ?* il faut qu'il réponde : *Je ne suis ni Français, ni Allemand, ni Anglais, ni Espagnol*, etc.; *je suis citoyen du monde, je ne sers ni l'empereur ni le roi de France ; mais je suis au service de la vérité : c'est ma seule reine ; je n'ai prêté qu'à elle le serment d'obéissance : je suis son chevalier ; j'ai fait vœu de la défendre envers tous et contre tous, et je porte pour collier de l'ordre le même ornement que le chef de la justice.* Tout ce qu'il donne à l'amour de la patrie est autant de pris sur les attributs de l'histoire, et il devient un mauvais *historien* à proportion qu'il se montre bon sujet.

Le maréchal de Bassompière, dans un écrit intitulé, *Observations contre Dupleix*, fait à cet *historien* de cruels reproches, pour s'être expliqué très-librement sur les galanteries de Marguerite de Valois, première femme

de Henri IV. Il le blâme sur-tout d'avoir dit que Marguerite avoit eu deux bâtards. Dupleix avoit été officier et pensionnaire de cette reine; et c'est là dessus que M. de Bassompière fonde principalement ses déclamations et ses invectives. *Infâme vipère*, dit-il, *qui déchire les entrailles de celle qui t'a donné la vie! ver qui mange la même chair qui t'a procréé! chien enragé qui mords ton propre maître!* etc. Au fond, cette querelle est très-injuste; car ce n'étoit pas à Dupleix l'historiographe à s'acquitter des obligations de Dupleix le domestique de la reine Marguerite. Il n'a dû, en tant qu'historiographe, ni reconnoître un bon office, ni se venger d'une injure. Son obligation unique a été de représenter les choses comme elles étoient, sans les déguiser, ou en faveur de ses amis, ou au préjudice de ses ennemis. Il avoit, à l'égard de la vérité, les mêmes engagemens que les magistrats ont à l'égard de la justice. Puis donc qu'on seroit déraisonnable de reprocher comme une noire ingratitude à un juge d'avoir fait perdre un méchant procès à son bienfaiteur, on n'est pas en droit de se plaindre de Dupleix, sous prétexte qu'il a débité des vérités diffamantes au sujet d'une princesse chez qui il avoit eu de l'emploi. C'est ignorer les bornes des choses, que de soutenir que la gratitude doit s'étendre jusque sur les biens qui ne nous appartiennent pas, et que, pour s'acquitter des obligations que l'on a aux gens, on peut se servir du bien d'autrui. Si vous voulez reconnoître les bons offices qu'on vous a rendus, faites-le à vos dépens : ne le faites pas aux dépens de votre prochain. Un tel est cause que vous êtes riche, que vous possédez la charge ou de maître des requêtes, ou de président, etc., assistez-le de votre bourse, s'il en a besoin; mais ne lui faites pas gagner un procès injuste; car si vous lui donniez gain de cause, votre gratitude seroit un larcin et une infraction de vos devoirs les plus essentiels. Vous êtes le ministre de la justice; rien ne vous permet de la violer : ce n'est point à vous, en tant que juge, à reconnoître les bienfaits que vous reçûtes autrefois, en tant que maître d'hôtel ou que précepteur. L'application de tout ceci à un *historien*, ministre public de la vérité, n'est pas mal-aisée.

Si, pendant le cours d'une procédure criminelle, Dupleix eût refusé d'être témoin contre Marguerite de Valois, et s'il eût souffert la question plutôt que de révéler les adultères de cette dame dont il étoit le domestique, il eût mérité des éloges : son silence en ce cas-là eût été cent fois plus louable qu'une confession ingénue. Mais en composant l'histoire de France il a été dégagé de tous les devoirs de domestique, et il a pu déclarer publiquement ce qu'il n'auroit pu dire à des commissaires qui auroient instruit un procès. J'avoue qu'il a diffamé une princesse de sang royal; mais si, pour ménager l'honneur de l'illustre famille dont elle sortoit, il eût été obligé de se taire, il faudroit conclure qu'un *historien* doit garder le silence sur toutes les conspirations des princes du sang : que, par exemple, les *historiens* espagnols n'auroient jamais dû parler ni des complots de dom Carlos, ni de la peine qui les suivit. Or, comme cela est absurde, il s'ensuit que M. de Bassompière n'a point critiqué justement la conduite de Dupleix.

Si l'on me répond que les rebellions des princes sont des faits publics, et par conséquent qu'un *historien* ne les peut passer sous silence, je répliquerai que les amourettes de la reine Marguerite étoient en leur espèce aussi connues que les fréquentes rechutes du duc d'Orléans, frère de Louis XIII. Toute la cour étoit bien instruite de la réprimande que cette reine reçut du roi son frère, qui lui reprocha, entre autres choses, d'avoir accouché d'un bâtard. Tous les ambassadeurs furent informés de cela, et sans doute ils l'écrivirent à leurs maîtres, aussi-bien que le ministre de l'empereur. Toute la France sut l'affront que le même roi, Henri III, fit faire à Marguerite dans un chemin public. Les suites de cette injure éclatèrent par les plaintes du roi de Navarre. En un mot, ce n'étoit point révéler des anecdotes que de dire, dans une histoire, ce que Dupleix a publié touchant les galanteries de la reine de Navarre. Et vous noterez, s'il vous plaît, que certaines raisons d'état, qu'il a marquées, l'obligèrent à parler. *Je n'écris pas ici*, dit Dupleix, *des panégyriques pour les princes et les princesses, mais une vraie histoire qui doit exprimer leurs vertus, et ne supprimer*

pas leurs vices; afin que leurs successeurs, craignant une pareille flétrissure en leur mémoire, imitent leurs louables actions, et s'éloignent des mauvaises. D'ailleurs, par considération d'état, il importoit de marquer que ces bâtards étoient nés d'elle, durant son divorce et éloignement du roi : car autrement ils pouvoient passer pour légitimes, vu même qu'on n'a jamais voulu punir comme imposteur ce religieux qui s'est si longuement produit (ainsi qu'il fait encore) *pour fils de la reine Marguerite.* Voilà une excellente justification. Notez aussi qu'il y a eu bien des gens qui ont censuré Dupleix d'avoir mis ces choses dans son ouvrage, mais qu'il ne s'en est point trouvé qui aient soutenu que c'étoient des calomnies. Les censeurs se sont bornés à dire qu'il falloit cacher cela sous le voile de la discrétion. Or, puisque notre *historien* n'a eu besoin que de se justifier de la liberté qu'il s'étoit donnée de publier de semblables vérités, et puisqu'après cette justification il a laissé dans son ouvrage tous ces endroits-là, en sorte qu'ils ont été imprimés et réimprimés avec privilége, nous pouvons conclure que ce sont des faits qui doivent passer pour constans; et, sous ce point de vue, Dupleix mérite des éloges : car on peut dire qu'il a contribué plus que tout autre à fixer la certitude de ces faits. Les satyres du sieur d'Aubigné ne seroient pas d'un témoignage assez authentique; mais quand on les voit confirmées par l'aveu public d'un *historien,* qui a été commensal de la maison de cette reine, on ne peut plus en douter. Que leur manque-t-il? L'*historien* a vécu dans ce temps-là : il a été domestique de cette princesse; il lui a donné toute la gloire qu'elle méritoit par d'autres endroits. Il a été blâmé, non pas de l'avoir calomniée sur celui-là, mais de ne l'avoir point épargnée : il ne s'est point rétracté; il n'a point supprimé dans une nouvelle édition ce qu'il avoit dit dans la première. Qu'on allègue tant qu'on voudra le silence de mille et mille écrivains et les éloges qu'ils ont répandus sur la mémoire de Marguerite, on n'affoiblira jamais cette vérité de fait. Car il faut bien prendre garde que les flatteurs n'ont pas osé soutenir qu'elle a été un exemple de pudicité : ils se contentent de ne rien dire sur ce chapitre. S'ils avoient

soutenu qu'elle fut toujours très-chaste, ils formeroient une faction, une espèce de schisme dans le monde de l'histoire, et fomenteroient le pyrrhonisme, qui n'y est déja que trop étendu à d'autres égards.

C'est un défaut dans un *historien* que de s'écarter trop souvent de son sujet pour se jeter dans des digressions étrangères : mais il ne s'ensuit pas que ce soit une vertu que de se plaire à ne jamais quitter sa matière principale; c'est outrer une bonne chose, c'est la gâter. Il y a un milieu entre ces deux extrémités, comme un ancien critique l'a judicieusement observé. Il blâme les *historiens* qui ne font point de digressions, et dit qu'il en faut faire quelquefois, et qu'elles servent de reposoir. Il a raison : un peu de variété est nécessaire dans tous les ouvrages d'esprit; et l'on remarque que les écrivains les plus réguliers ne sont pas ceux qui se font lire le plus agréablement. Je pourrois indiquer des histoires qui font bâiller les lecteurs, quoiqu'elles soient écrites avec une observation exacte des règles : un style grave, serré, correct, sententieux; une narration déchargée d'incidens et de minuties; aucun détail, aucun écart, toujours sur la ligne droite, parce qu'elle est la plus courte. D'autres écrivains, sortant quelquefois de la gravité, soit à l'égard du langage, soit à l'égard des matières, et ne faisant point scrupule de s'écarter de leur chemin pour donner place à un épisode, font une histoire qui tient perpétuellement en haleine le lecteur. Il se trouve à la fin, avant qu'il ait eu le temps de s'ennuyer..

Je n'examine point si c'est une preuve de l'une de ces deux choses, ou que les règles sont fausses, ou que l'esprit des lecteurs est faux. Je m'arrête au fait, et je m'en rapporte à la remarque d'un homme de très-bon goût, la Bruyère. « Quelle prodigieuse distance, dit-il, entre » un bel ouvrage et un ouvrage parfait ou régulier; je » ne sais s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. » Il est peut-être moins difficile aux rares génies de ren- » contrer le grand et le sublime, que d'éviter toutes » sortes de fautes. Le Cid n'a eu qu'une voix pour lui » à sa naissance, qui a été celle de l'admiration : il s'est » vu plus fort que l'autorité et la politique, qui ont tenté

» vainement de le détruire; il a réuni en sa faveur des
» esprits toujours partagés d'opinions et de sentimens,
» les grands et le peuple; ils s'accordent tous à le savoir
» de mémoire, et à prévenir au théâtre les acteurs qui
» le récitent. Le Cid enfin est un des plus beaux poèmes
» que l'on puisse faire; et l'une des meilleures critiques
» qui ait été faite sur aucun sujet, est celle du Cid. »

Voilà le plus bel exemple que l'on puisse citer de l'insuffisance des règles. L'auteur du Cid n'en observa presque aucune. L'académie française l'en déclara infracteur, et cependant il charma et charme encore le public. Il perdit sa cause devant les maîtres, et il gagna par-tout ailleurs. Il en appela au peuple, comme l'Horace qui avoit tué sa sœur, et qui fit casser à ce tribunal la sentence des juges d'office. Les *Essais de Montaigne* sont un autre exemple de l'irrégularité heureuse. Si l'on mettoit dans ce livre-là beaucoup de méthode, l'on en ôteroit les principaux agrémens.

(*Analyse de* BAYLE.)

HISTORIETTE.

PETITE histoire où l'on rapporte quelque événement particulier, quelquefois galant, mais ordinairement plaisant, et qui s'éloigne par conséquent de la gravité de l'histoire.

L'*historiette* diffère du conte, en ce que celui-ci est ordinairement fabriqué à plaisir, au lieu que l'*historiette* est un de ces petits faits qu'un historien sème quelquefois dans le cours d'une histoire, soit pour reposer son lecteur, soit pour faire connoître plus particulièrement les mœurs et le caractère d'une nation ou de différens personnages.

Voici comme M. de Fontenelle, dans ses dialogues des morts, fait raconter à Icasie sa propre histoire :

« L'empereur sous lequel je vivois voulut se marier; » et, pour mieux choisir une impératrice, il fit publier que » toutes celles qui se croyoient d'une beauté et d'un agrément à pouvoir prétendre au trône se trouvassent à » Constantinople : Dieu sait l'affluence qu'il y eut ! J'y » allai, et je ne doutai point qu'avec beaucoup de jeunesse, avec des yeux très-vifs, et un air assez agréable » et assez fin, je ne pusse disputer l'empire ; le jour que » se tint l'assemblée de tant de jolies prétendantes, nous » parcourions toutes d'une manière inquiète les visages » les unes des autres ; je remarquai avec plaisir que mes » rivales me regardoient d'assez mauvais œil. L'empereur » parut : il passa d'abord plusieurs rangées de belles sans » rien dire ; mais quand il vint à moi, mes yeux me servirent bien, et ils l'arrêtèrent. En vérité, me dit-il, me » regardant de l'air que je pouvois souhaiter, les femmes » sont bien dangereuses ; elles peuvent faire beaucoup de » mal. Je crus qu'il n'étoit question que d'avoir un peu » d'esprit, et que je serois impératrice ; et, dans le trouble » de joie et d'espérance où je me trouvois, je fis un effort. » En récompense, seigneur, lui dis-je, les femmes peuvent faire et ont fait quelquefois beaucoup de bien ; cette » réponse gâta tout. L'empereur la trouva si spirituelle, » qu'il n'osa m'épouser ; il jeta les yeux sur la belle Théodore, qu'il ne crut pas avoir tant d'esprit. »

On

On s'amusoit à la cour de Louis XIV à faire des loteries : la duchesse de Bourgogne en fit une ; elle étoit elle-même au bureau où l'on portoit l'argent, et chacun y mettoit pour faire sa cour. Un jour que M. le duc de Bourgogne passoit par-là, il entendit une grande dispute entre celui qui recevoit l'argent et un officier qui demandoit un billet. Le prince voulut savoir de quoi il s'agissoit, et on lui dit que cet officier vouloit qu'on écrivit, pour devise, sur son billet : *Anx cinq cents diables*. Le receveur refusoit de mettre une pareille devise, et M. le duc de Bourgogne en étoit lui-même scandalisé ; mais celui qui la demandoit en expliqua le sens au prince, et lui dit qu'ils étoient cinq associés au billet, tous cinq garçons, et par conséquent *cinq cents diables*, puisqu'ils étoient sans femmes. Cette plaisante imagination fit rire la cour ; mais il arriva une autre aventure, à peu près de la même espèce, qui l'intrigua un peu. Un homme voulut faire mettre sur son billet : *Si je gagne, le roi aura du revers*. On dit cela au roi, qui commanda qu'on arrêtât cet homme ; et, après l'avoir fait amener devant lui, sa majesté lui demanda quel étoit le revers dont il le menaçoit. C'est, sire, répondit cet homme, que, si je gagne, j'ai destiné cet argent à acheter une charge auprès de votre majesté ; et comme je m'appelle *Durevers*, si je gagne, votre majesté aura *Durevers* à son service. Cette équivoque ne fut point du goût du roi : on remercia M. *Durevers*, et on le pria de se retirer, et d'aller porter ailleurs sa pistole et ses mauvaises plaisanteries.

Un officier, logé en chambre garnie, sur le point de rejoindre son régiment, étant seul un matin dans son lit, livré à ses réflexions, faute de pouvoir dormir, se ressouvint qu'il avoit laissé sa clé à la porte de sa chambre, et pensa qu'il seroit facile d'entrer pour le voler. Tandis que cette idée lui rouloit dans la tête, un menuisier montoit lentement, chargé d'un cercueil pour un homme qui venoit de mourir dans la chambre voisine. A peine faisoit-il jour. Le menuisier, croyant entrer chez le mort, ouvre la porte de l'officier, et dit en entrant : *Voilà une bonne redingotte pour l'hiver*. Le militaire, que ses craintes rendent attentif au moindre bruit, ne doute point qu'on ne vienne le voler,

et qu'on n'ait dessein de commencer par prendre sa redingotte qu'il avoit laissée sur une chaise; il saute promptement hors du lit, et se met à courir tout en chemise après le prétendu voleur. Le menuisier, voyant paroître quelque chose de blanc, laisse tomber son cercueil par l'escalier, et se sauve à toutes jambes, ne doutant point qu'il n'ait le mort à ses trousses.

Une veuve vouloit se marier avec son valet Jean, et demandoit conseil au curé du lieu. Je suis encore d'âge à pouvoir me marier, lui dit-elle. Mariez-vous, répondit l'ecclésiastique. — Mais on dira peut-être que mon futur est de beaucoup trop jeune pour moi. — Ne vous mariez pas. — Il m'aideroit à faire aller notre ferme. — Mariez-vous. — Mais j'ai peur qu'il ne vienne à me mépriser. — Ne vous mariez pas. — Mais, d'un autre côté, on méprise aussi et on trompe de toutes parts une pauvre veuve qui est sans appui. — Mariez-vous donc. — Je crains seulement qu'il ne s'amuse avec nos servantes. — Ne vous mariez donc pas. La consultante, plus incertaine après ces réponses qu'elle ne l'étoit auparavant, laissa voir au curé qu'elle n'étoit pas satisfaite; celui-ci, qui ne vouloit rien hasarder dans un cas si délicat, la renvoya à ce que lui conseilleroient les cloches de la paroisse qui alloient sonner. Elle crut entendre qu'elles disoient : *Prends ton valet Jean.* Quand elle fut mariée, elle se trouva mécontente de la conduite de Jean, et alla se plaindre vivement au curé de ce qu'il l'avoit adressée à l'oracle imposteur des cloches. Oh! vous les avez mal entendues, lui dit le bon prêtre; écoutez-les encore une fois. Eh bien! que chantent-elles de bon? Elles ont grande raison, répondit-elle; que n'ai-je eu l'oreille aussi bonne la première fois! Elles disent : *Ne prends jamais Jean.*

Cette *historiette* est celle de bien des personnes, qui, après avoir demandé des conseils, n'écoutent cependant que ce qui flatte leur penchant ou leur aversion.

La première représentation de *Tom-Jones*, du petit Poinsinet, fut on ne peut pas plus tumultueuse; malgré l'excellence de la musique de Philidor. Au milieu du bruit, deux hommes répétoient sans cesse : *Couperai-je? ne couperai-je pas?* Leurs voisins crurent qu'il s'agissoit de

couper la bourse de quelqu'un. Ils avertirent la sentinelle qui mena ces deux messieurs au corps-de-garde, d'où ils alloient être conduits en prison comme filoux : mais l'un d'eux demanda à s'expliquer. « Nous sommes, dit-il, tail-» leurs de notre métier; c'est moi qui ai l'honneur d'ha-» biller M. Poinsinet, auteur de la pièce nouvelle. Je dois » lui fournir un habit pour se présenter devant le public » qui ne manquera de le demander à la seconde repré-» sentation. Comme je ne suis pas assez instruit pour » connoître le mérite d'une comédie mêlée d'ariettes, j'ai » amené avec moi mon premier garçon qui a de l'esprit » et de l'imagination; car c'est lui qui compose tous mes » mémoires : je lui demandois de temps en temps s'il me » conseilloit d'aller couper l'habit en question, qui doit » m'être payé sur le produit des représentations de cette » pièce. » A ce propos on rit aux éclats, et les deux tailleurs furent renvoyés absous.

Un procureur s'en fut à confesse avec sa femme, la nuit de Noël. Le confesseur commença par la femme : mais étant fatigué, il s'endormit. La procureuse, après avoir dit tout ce qu'elle avoit à dire, garda le silence, et s'imagina que le bruit des orgues l'avoit empêchée d'entendre l'absolution qui lui avoit été donnée; elle se lève, et s'en va dire sa pénitence ordinaire qui étoit les sept pseaumes. Le procureur se met à la place de sa femme et entend le confesseur qui ronfloit : Mon père, vous dormez, lui dit-il. « Non, madame, répondit le prêtre en se réveillant en » sursaut, je ne dors pas; le dernier péché dont vous vous » êtes accusée, c'est d'avoir couché trois fois avec le clerc » qui est en pension chez vous. »

Alphonse, roi d'Arragon, étoit venu voir les bijoux d'un joaillier, avec plusieurs de ses courtisans; il fut à peine sorti de la boutique, que le joaillier courut après lui pour se plaindre du vol qu'on lui avoit fait d'un diamant de grand prix. Le roi rentra chez le marchand et fit apporter un grand vase plein de son. Il ordonna que chacun des courtisans y mît la main fermée, et l'en retirât toute ouverte : il commença le premier; et, après que tout le monde y eut passé, il ordonna au joaillier de vuider le

vase sur la table; par ce moyen le diamant fut trouvé, et il n'y eut personne de déshonoré.

Dans la ville de Prato, dit Bocace, on fit un édit aussi blâmable que cruel, qui, sans nulle exception, condamnoit au feu toutes les femmes surprises en adultère. Une femme, des principales de la ville, nommée madame Philippe, belle et d'un cœur fort tendre, fut surprise, par son mari, avec un gentilhomme qu'elle aimoit passionnément: le mari, jaloux et vindicatif comme un Italien, fut fort tenté de les tuer sur-le-champ; et il l'auroit fait sans doute s'il n'eût réfléchi que le jeune homme n'étoit pas d'humeur à le souffrir sans lui faire au moins partager le péril: ainsi, modérant son premier mouvement, il se contenta de se servir de la loi pour assurer sa vengeance sans s'exposer; il alla accuser sa femme et la fit appeler en justice; la dame, qui avoit beaucoup de courage, résolut de s'y présenter, et de mourir plutôt en avouant la vérité que de traîner une vie malheureuse dans un exil: ne pouvant d'ailleurs se résoudre à désavouer la grande passion qu'elle avoit pour son amant, elle se rendit devant le podestat, accompagnée de plusieurs de ses parens et de ses amis, qui lui conseilloient de nier le fait; mais elle, sans s'étonner, se présenta avec un visage assuré, et répondit d'une voix ferme aux demandes que lui fit le podestat. « Il est » vrai, lui dit-elle, que mon mari m'a trouvée avec un » jeune gentilhomme que j'aime; je sais la rigueur de » l'édit contre les femmes; mais vous ne pouvez ignorer » que les lois, pour être justes, doivent être communes, » et faites avec le consentement des personnes à qui elles » touchent : cependant celle dont il s'agit n'a aucune de » ces conditions; elle condamne à un supplice cruel les » femmes qui manquent de fidélité à leurs maris, et elle » ne condamne à aucunes peines les maris qui en manquent » à leurs femmes. Le mariage est un traité dont les condi- » tions doivent être réciproques; vos femmes sont vos » compagnes, et vous les traitez en esclaves, en leur impo- » sant des lois sans leur consentement, et même sans les » avoir appelées pour défendre leurs droits : si elles avoient » été écoutées avant que de faire cette loi barbare, elles

» auroient représenté la tyrannie qu'il y a de vouloir les » contraindre seules à s'abstenir des mêmes plaisirs que » les hommes prennent sans scrupule et sans crainte dans » toutes les occasions qu'ils en rencontrent, quoiqu'ils en » aient d'ordinaire moins besoin. Quel tort ai-je fait dans » le fond à mon mari que voilà? Je demande qu'il soit » interrogé pour dire si je lui ai jamais refusé de satisfaire » à ses desirs, et s'il a réciproquement satisfait à tous les » miens? Et nouobstant des traitemens si opposés, il a » l'injustice de trouver à redire que je dispose de son » superflu. »

Ce discours fit rire toute l'assemblée, qui s'écria que madame Philippe avoit raison, et qu'il falloit la renvoyer libre; et la force de ses raisons, jointe à sa beauté et à son courage, mit le podestat dans ses intérêts; de sorte qu'après avoir si bien plaidé sa cause et celle de son sexe, elle fut non seulement exemptée de la rigueur de la loi, mais elle la fit encore réformer pour l'avenir; et c'est de là sans doute que vient l'impunité qui est présentement si bien établie pour les criminelles de cette espèce.

Un noir, Cafre de nation, voyant que sa femme, noire comme lui, venoit d'accoucher d'un enfant blanc, voulut sauter sur elle pour l'étrangler; il en fut empêché par des femmes qui se trouvoient alors dans la chambre de l'accouchée; et, pendant ce temps, une d'elles courut à la maison des jésuites qui étoient fort respectés des noirs. Un jésuite arriva: voyant que le nègre ne vouloit point entendre raison, il s'avisa de lui demander s'il ne nourrissoit point de poules, et s'il n'y en avoit point qui fussent noires: le nègre lui répondit qu'il avoit des poules, et que parmi celles-là il y en avoit de noires. Aussitôt le père en fit apporter une de cette couleur; et, la prenant en présence de tout le monde: Cette poule, dit-il, te fait-elle des œufs, et de quelle couleur sont-ils? Le Cafre avoua qu'ils étoient blancs: Bête brute, poursuivit le père, si cette poule, qui est noire, te fait des œufs blancs, pourquoi ne veux-tu pas que ta femme, qui est noire aussi, te fasse des enfans blancs? Un si beau raisonnement appaisa la fureur du Cafre; il embrassa la mère et l'enfant, et la paix revint dans le ménage.

(ANONYME.)

HOBBES. (*phisolosophe anglais.*)

THOMAS HOBBES naquit à Malmesbury, en Angleterre, le 5 avril 1588, d'un père ministre, qui le fit élever avec soin. On l'appliqua de bonne heure à l'étude : malgré la foiblesse de sa santé, il surmonta, avec une facilité surprenante, les difficultés des langues savantes. On l'envoya, à quatorze ans, à l'université d'Oxford, où il fit sa philosophie ; de là il passa dans la maison de Guillaume Cavendish, comte de Devonshire, qui lui confia l'éducation de son fils aîné. La douceur de son caractère et les progrès de son élève le rendirent cher à toute la famille, qui le choisit pour accompagner le jeune comte dans ses voyages. Il parcourut la France et l'Italie, recherchant le commerce des hommes célèbres, et étudiant les lois, les usages, les coutumes, les mœurs, le génie, la constitution, les intérêts et les goûts de ces deux nations.

Le feu de la guerre civile couvoit déjà en Angleterre lorsqu'il y retourna. Le gouvernement commençoit à pencher vers la démocratie ; et notre philosophe, effrayé des maux qui accompagnent toujours les grandes révolutions, jeta les fondemens de son système politique : il croyoit de bonne foi que la voix d'un philosophe pouvoit se faire entendre au milieu des clameurs d'un peuple rebelle. Il se repaissoit de cette idée aussi séduisante que vaine ; et ce fut alors qu'il publia son livre du *Citoyen* : l'accueil que cet ouvrage reçut du public, et les conseils de ses amis, l'attachèrent à l'étude de l'homme et des mœurs.

Les troubles qui devoient bientôt arroser de sang l'Angleterre, étoient sur le point d'éclater. Ce fut dans ces circonstances qu'il publia son *Léviathan*. Cet ouvrage fit grand bruit, et fit beaucoup d'ennemis à son auteur. *Hobbes* y disoit : « Point de sûreté sans la paix ; point » de paix sans un pouvoir absolu ; point de pouvoir ab» solu sans les armes ; point d'armes sans impôts ; et la » crainte des armes n'établira point la paix, si une crainte » plus terrible que celle de la mort n'excite les esprits.

» Or telle est la crainte de la damnation éternelle. Un » peuple sage commencera donc par convenir des choses » nécessaires au salut. »

Tandis que des hommes de sang faisoient retentir les temples de la doctrine meurtrière des rois, distribuoient des poignards aux citoyens pour s'entr'égorger, et prêchoient la rebellion et la rupture du pacte civil, un philosophe leur disoit : « Mes amis, mes concitoyens, » écoutez-moi : ce n'est point votre admiration ni vos » éloges que je recherche; c'est de votre bien, c'est de » vous-mêmes que je m'occupe. Je voudrois vous éclairer » sur des vérités qui vous épargneroient des crimes : je » voudrois que vous conçussiez que tout a ses inconvé- » niens, et que ceux de votre gouvernement sont bien » moindres que les maux que vous vous préparez. Je » souffre avec impatience que des hommes ambitieux » vous abusent et cherchent à cimenter leur élévation de » votre sang. Vous avez une ville et des lois; est-ce » d'après les suggestions de quelques particuliers, ou d'a- » près votre bonheur commun, que vous devez estimer » la justice de vos démarches? Mes amis, mes conci- » toyens, arrêtez, considérez les choses, et vous verrez » que ceux qui prétendent se soustraire à l'autorité ci- » vile, écarter d'eux la portion du fardeau public, et » cependant jouir de la ville, en être défendus, pro- » tégés, et vivre tranquilles à l'ombre de ses remparts, » ne sont point vos concitoyens, mais vos ennemis; et » vous ne croirez point stupidement ce qu'ils ont l'impu- » dence et la témérité de vous annoncer publiquement, » ou en secret, comme la volonté du ciel et la parole » de Dieu ». Il ajoute les choses les plus fortes contre les parricides, qui rompent le lien qui attache le peuple à son roi et le roi à son peuple, et qui osent avancer qu'un souverain soumis aux lois comme un simple sujet, plus coupable encore par leur infraction, peut être jugé et condamné.

Le *Citoyen* et le *Léviathan* tombèrent entre les mains de Descartes, qui y reconnut du premier coup d'œil le zèle d'un citoyen fortement attaché à son roi et à sa patrie, et la haine de la sédition et des séditieux. Quoi de

plus naturel à l'homme de lettres, au philosophe, que les dispositions pacifiques! Qui est celui d'entre nous qui ignore que point de philosophie sans repos, point de repos sans paix, point de paix sans soumission au dedans et sans crédit au dehors?

Cependant le parlement étoit divisé d'avec la cour, et le feu de la guerre civile s'allumoit de toute part. *Hobbes*, défenseur de la majesté souveraine, encourut la haine des démocrates. Alors, voyant les lois foulées aux pieds, le trône chancelant, les hommes entraînés, comme par un vertige général, aux actions les plus atroces, il pensa que la nature humaine étoit mauvaise; et de là toute sa Fable ou son Histoire de l'état de nature. Les circonstances firent sa philosophie; il prit quelques accidens momentanés pour les règles invariables de la nature, et il devint l'agresseur de l'humanité et l'apologiste de la tyrannie.

Hobbes avoit reçu de la nature cette hardiesse de penser, et ces dons avec lesquels on en impose aux autres hommes. Il eut un esprit juste et vaste, pénétrant et profond. Ses sentimens lui sont propres, et sa philosophie est peu commune. Quoiqu'il eût beaucoup étudié et qu'il sût, il ne fit pas assez de cas des connoissances acquises. Ce fut la suite de son penchant à la méditation. Elle le conduisoit ordinairement à la découverte des grands ressorts qui font mouvoir les hommes. Ses erreurs mêmes ont plus servi au progrès de l'esprit humain, qu'une foule d'ouvrages tissus de vérités communes. Il avoit le défaut des systématiques; c'est de généraliser les faits particuliers, et de les plier adroitement à ses hypothèses: la lecture de ses ouvrages demande un homme mûr et circonspect. Personne ne marche plus fermement et n'est plus conséquent. Gardez-vous de lui passer ses premiers principes, si vous ne voulez pas le suivre par-tout où il lui plaira de vous conduire. La philosophie de M. Rousseau de Genève est presque l'inverse de celle de *Hobbes*. L'un croit l'homme de la nature bon, et l'autre le croit méchant. Selon le philosophe de Genève, l'état de nature est un état de paix; selon le philosophe de Malmesbury, c'est un état de guerre. Ce

sont les lois et la formation de la société qui ont rendu l'homme meilleur, si l'on en croit *Hobbes;* et qui l'ont dépravé, si l'on en croit M. Rousseau. L'un étoit né au milieu du tumulte et des factions; l'autre vivoit dans le monde et parmi les savans. Autres temps, autres circonstances, autre philosophie. M. Rousseau est éloquent et pathétique; *Hobbes*, sec, austère et vigoureux. Celui-ci voyoit le trône ébranlé, ses concitoyens armés les uns contre les autres, et sa patrie inondée de sang par les fureurs du fanatisme presbytérien; et il avoit pris en aversion le dieu, les ministres et les autels. Celui-là voyoit des hommes versés dans toutes les connoissances se déchirer, se haïr, se livrer à leurs passions, ambitionner la considération, la richesse, les dignités, et se conduire d'une manière peu conforme aux lumières qu'ils avoient acquises, et il méprisa la science et les savans. Ils furent outrés tous les deux. Entre le système de l'un et de l'autre, il y en a un qui peut-être est le vrai : c'est que, quoique l'état de l'espèce humaine soit dans une vicissitude perpétuelle, sa bonté et sa méchanceté sont les mêmes; son bonheur et son malheur se trouvent circonscrits par des limites qu'elle ne peut franchir. Tous les avantages artificiels se compensent par des maux; tous les maux naturels par des biens. *Hobbes*, plein de confiance dans son jugement, philosopha d'après lui-même. Il fut honnête homme, sujet attaché à son roi, citoyen zélé, homme simple, droit, ouvert et bienfaisant. Il eut des amis et des ennemis : il fut loué et blâmé sans mesure. La plupart de ceux qui ne peuvent entendre son nom sans frémir, n'ont pas lu et ne sont pas en état de lire une page de ses ouvrages. Quoi qu'il en soit du bien ou du mal qu'on en pense, il a laissé la face du monde telle qu'elle étoit. Il fit peu de cas de la philosophie expérimentale : s'il faut donner le nom de philosophe à un faiseur d'expériences, disoit-il, le cuisinier, le parfumeur, le distillateur, sont donc des philosophes? Il méprisa Bayle, et il en fut méprisé. Il acheva de renverser l'idole de l'école que Bacon avoit ébranlée. On lui reproche d'avoir introduit dans sa philosophie des termes nouveaux; mais ayant une façon particulière de consi-

dérer les choses, il étoit impossible qu'il s'en tînt aux mots reçus. S'il ne fut pas athée, il faut avouer que son dieu diffère peu de celui de Spinosa. Sa définition du méchant me paroît sublime. Le méchant de *Hobbes* est un enfant robuste. En effet, la méchanceté est d'autant plus grande que la raison est foible, et que les passions sont fortes. Supposez qu'un enfant eût à six semaines l'imbécillité de jugement de son âge, et les passions et la force d'un homme de quarante ans, il est certain qu'il frappera son père, qu'il violera sa mère, qu'il étranglera sa nourrice, et qu'il n'y aura nulle sécurité pour tout ce qui l'approchera. Donc la définition de *Hobbes* est fausse, ou l'homme devient bon à mesure qu'il s'instruit.

Hobbes fut attaqué, en 1649, d'une fièvre dangereuse. Le père Mersenne, que l'amitié avoit attaché à côté de son lit, crut devoir lui parler alors de l'église catholique et de son autorité. « Mon père, lui répondit *Hobbes*, je » n'ai pas attendu ce moment pour penser à cela, et je » ne suis guère en état d'en disputer ; vous avez des » choses plus agréables à me dire. Y a-t-il long-temps » que vous n'avez vu Gassendy ? » Le bon religieux connut que le philosophe étoit résolu de mourir dans la religion de son pays, ne le pressa pas davantage, et *Hobbes* fut administré selon le rite de l'église anglicane. Il guérit de cette maladie, et ne mourut que trente ans après, au mois d'octobre 1679, âgé de 91 ans. Il étoit né avec un tempérament foible, qu'il avoit fortifié par l'exercice et la sobriété. Il vécut dans le célibat, sans être toutefois ennemi du commerce des femmes.

(*M. Diderot.*)

HOMME.

Ce mot n'a de signification précise qu'autant qu'il nous rappelle tout ce que nous sommes ; mais ce que nous sommes ne peut pas être compris dans une définition : pour en montrer seulement une partie, il faut encore des divisions et des détails. Nous ne parlerons point ici de notre forme extérieure ni de l'organisation qui nous range dans la classe des animaux. L'homme que nous considérons est cet être qui pense, qui veut, qui agit. Nous chercherons donc seulement quels sont les ressorts qui le font mouvoir, et les motifs qui le déterminent. Ce qui peut rendre cet examen épineux, c'est qu'on ne voit point dans l'espèce un caractère distinctif auquel on puisse reconnoître tous les individus. Il y a tant de différence entre leurs actions, qu'on seroit tenté d'en supposer dans leurs motifs. Depuis l'esclave qui flatte indignement son maître, jusqu'à Thamas qui égorge des milliers de ses semblables pour ne voir personne au dessus de lui, on voit des variétés sans nombre. Nous croyons apercevoir dans les bêtes des traits de caractère plus marqués. Il est vrai que nous ne connoissons que les apparences grossières de leur instinct. L'habitude de voir, qui seule apprend à distinguer, nous manque par rapport à leurs opérations. En observant les bêtes de près, on les juge plus capables de progrès qu'on ne le croit ordinairement. Mais toutes leurs actions rassemblées laissent encore, entre elles et l'homme, une distance infinie. Que l'empire qu'il a sur elles soit usurpé si l'on veut, il n'en est pas moins une preuve de la supériorité de ses moyens, et par conséquent de sa nature. On ne peut qu'être frappé de cet avantage lorsqu'on regarde les travaux immenses de l'homme ; qu'on examine le détail de ses arts et le progrès de ses sciences ; qu'on le voit franchir les mers, mesurer les cieux, et disputer au tonnerre son bruit et ses effets. Mais comment ne pas frémir de la bassesse, de l'atrocité des actions par lesquelles s'avilit souvent ce roi de la nature. Effrayés de ce mélange monstrueux, quelques moralistes ont eu recours, pour expliquer

l'*homme*, à un mélange de bons et de mauvais principes, qui lui-même a grand besoin d'être expliqué. L'orgueil, la superstition et la crainte, ont produit des systèmes, et ont embarrassé la connoissance de l'*homme* de mille préjugés que l'observation doit détruire. La religion est chargée de nous conduire dans la route du bonheur qu'elle nous prépare au-delà des temps. La philosophie doit étudier les motifs naturels des actions de l'*homme*, pour trouver des moyens du même genre de le rendre meilleur et plus heureux pendant cette vie passagère.

Nous ne sommes assurés de notre existence que par des sensations. C'est la faculté de sentir qui nous rend présens à nous-mêmes, et qui bientôt établit des rapports entre nous et les objets qui nous sont extérieurs. Mais cette faculté a deux effets qui doivent être considérés séparément, quoique nous les éprouvions toujours ensemble. Le premier effet est le principe de nos idées et de nos connoissances; le second est celui de nos mouvemens et de nos inclinations. Les philosophes qui ont examiné l'entendement humain ont marqué l'ordre dans lequel naissent en nous la perception, l'attention, la réminiscence, l'imagination, et tous ces produits d'une faculté générale qui forment et étendent la chaîne de nos idées. Notre objet doit être ici de reconnoître les principaux effets du desir. C'est l'agent impérieux qui nous remue, et le créateur de toutes nos actions. La faculté de sentir appartient sans doute à l'ame; mais elle n'a d'exercice que par l'entremise des organes matériels dont l'assemblage forme notre corps. De là naît une différence naturelle entre les hommes. Le tissu des fibres n'étant pas le même dans tous, quelques uns doivent avoir certains organes plus sensibles, et en conséquence recevoir des objets qui les ébranlent une impression dont la force est inconnue à d'autres. Nos jugemens et nos choix ne sont que le résultat d'une comparaison entre les différentes impressions que nous recevons. Ils sont donc aussi peu semblables d'un homme à un autre que ces impressions mêmes. Ces variétés doivent donner à chaque *homme* une sorte d'aptitude particulière qui le distingue des autres par les inclinations, comme il est distingué

à l'extérieur par les traits de son visage. De là on peut conclure que le jugement qu'on porte de la conduite d'autrui est souvent injuste, et que les conseils qu'on lui donne sont plus souvent encore inutiles. Ma raison est étrangère à celle d'un homme qui ne sent pas comme moi; et, si je le prends pour un fou, il a droit de me regarder comme un imbécille. Mais toutes nos sensations particulières, tous les jugemens qui en résultent, aboutissent à une disposition commune à tous les êtres sensibles; le desir du bien-être. Ce desir, sans cesse agissant, est déterminé par nos besoins vers certains objets. S'il rencontre des obstacles, il devient plus ardent, il s'irrite; et le desir irrité est ce qu'on appelle *passion*, c'est-à-dire un état de souffrance, dans lequel l'ame toute entière se porte vers un objet comme vers le point de son bonheur. Pour connoître ce dont l'homme est capable, il faut le voir lorsqu'il est passionné. Si vous regardez un loup rassasié, vous ne soupçonnerez pas sa voracité. Les mouvemens de la passion sont toujours vrais, et trop marqués pour qu'on puisse s'y méprendre. Or, en suivant un *homme* agité par quelque passion, je le vois fixé sur un objet dont il poursuit la jouissance; il écarte avec fureur tout ce qui l'en sépare. Le péril disparoît à ses yeux, et il semble s'oublier soi-même. Le besoin qui le tourmente ne lui laisse voir que ce qui peut le soulager. Cette disposition frappante dans un état extrême, agit constamment, quoique d'une manière moins sensible, dans tout autre état. L'*homme*, sans avoir un caractère particulier qui le distingue, est donc toujours ce que ses besoins le font être. S'il n'est pas naturellement cruel, il ne lui faut qu'une passion et des obstacles pour l'exciter à faire couler le sang. Le méchant, dit Hobbes, n'est qu'un enfant robuste. En effet, supposez l'*homme* sans expérience comme est un enfant, quel motif pourroit l'arrêter dans la poursuite de ce qu'il desire? C'est l'expérience qui nous fait trouver dans notre union avec les autres des facilités pour la satisfaction de nos besoins. Alors l'intérêt de chacun établit dans son esprit une idée de proportion entre le plaisir qu'il cherche et le dommage qu'il souffriroit s'il aliénoit les autres. De là naissent les égards, qui ne

peuvent avoir lieu qu'autant que les intérêts sont superficiels. Les passions nous ramènent à l'enfance, en nous présentant vivement un objet unique avec ce degré d'intérêt qui éclipse tout. Ce n'est point ici le lieu d'examiner quels peuvent être l'origine et les fondemens de la société.

Quels que puissent être les motifs qui forment et resserrent nos liens réciproques, il est certain que le seul ressort qui puisse nous mettre en mouvement, le desir du bien-être tend sans cesse à nous isoler. Vous retrouverez partout les effets de ce principe dominant. Jetez un coup d'œil sur l'univers, vous verrez les nations séparées entre elles, les sociétés particulières former des cercles plus étroits, les familles encore plus resserrées, et nos vœux toujours circonscrits par nos intérêts, finir par n'avoir d'objet que nous-mêmes. Ce mot, que Pascal ne haïssoit dans les autres que parce qu'un grand philosophe s'aime comme un homme du peuple, n'est donc pas haïssable, puisqu'il est universel et nécessaire. C'est une disposition réciproque que chacun de nous éprouve de la part des autres, et lui rend. Cette connoissance doit nous rendre fort indulgens sur ce que nous regardons comme torts à notre égard. On ne peut raisonnablement attendre de l'attachement de la part des hommes qu'autant qu'on leur est utile. Il ne faut pas se plaindre que le degré d'utilité en soit toujours la mesure, puisqu'il est impossible qu'il y en ait une autre. L'attachement d'un chien pour le maître qui le nourrit est une image fidelle de l'union des *hommes* entre eux. Si les caresses durent encore lorsqu'il est rassasié, c'est que l'expérience de ses besoins passés lui en fait prévoir de nouveaux. Ce qu'on appelle *ingratitude* doit donc être très-ordinaire parmi les *hommes;* les bienfaits ne peuvent exciter un sentiment durable et désintéressé que dans le petit nombre de ceux en qui l'habitude fait attacher aux actions rares une dignité qui les élève à leurs propres yeux. La reconnoissance est un tribut qu'un orgueil estimable se paie à lui-même ; et cet orgueil n'est pas donné à tout le monde. Dans la société, telle que nous la voyons, les liens n'étant pas toujours formés par des besoins apparens, ou de nécessité

étroite, ils ont quelquefois un air de liberté qui nous en impose à nous-mêmes. On n'envisage pas comme effets du besoin les plaisirs enchanteurs de l'amitié ni les soins désintéressés qu'elle nous fait prendre ; mais nous ne pensons ainsi que faute de connoître tout ce qui est besoin pour nous. Cet *homme* dont la conversation vive fait passer dans mon ame une foule d'idées, d'images, de sentimens, m'est aussi nécessaire que la nourriture l'est à celui qui a faim. Il est en possession de me délivrer de l'ennui, qui est une sensation aussi importune que la faim même. Plus nos attachemens sont vifs, plus nous sommes aisément trompés sur leur véritable motif. L'activité des passions excite et rassemble une foule d'idées dont l'union produit des chimères, comme la fièvre forge des rêves à un malade; cette erreur sur le but de nos passions ne nous séduit jamais d'une manière plus marquée que dans l'amour. Lorsque le printemps de notre âge a développé en nous ce besoin qui rapproche les sexes, l'espérance, jointe à quelques rapports souvent mal examinés, fixe sur un objet particulier nos vœux d'abord errans; bientôt cet objet, toujours présent à nos desirs, anéantit pour nous tous les autres: l'imagination active va chercher des fleurs de toute espèce pour embellir notre idole. Adorateur de son propre ouvrage, nn jeune *homme* ardent voit dans sa maîtresse le chef-d'œuvre des graces, le modèle de la perfection, l'assemblage complet des merveilles de la nature; son attention concentrée ne s'échappe sur d'autres objets que pour les subordonner à celui-là. Si son ame vient à s'épuiser par des mouvemens aussi rapides, une langueur tendre l'appesantit encore sur la même idée. L'image chérie ne l'abandonne dans le sommeil qu'avec le sentiment de l'existence ; les songes la lui représentent ; et, plus intéressante que la lumière, c'est elle qui lui rend la vie au moment du réveil. Alors, si l'art ou la pudeur d'une femme, sans désespérer ses vœux, vient à les irriter par le respect et par la crainte, l'idée des vertus, jointe à celle des charmes, lui laisse à peine lever des yeux tremblans sur cet objet majestueux : ses desirs sont éclipsés par l'admiration ; il croit ne respirer que pour ce qu'il adore ; sa

vie seroit mille fois prodiguée si l'on desiroit de lui cet hommage Enfin arrive ce moment qu'il n'osoit prévoir, et qui le rend égal aux dieux : le charme cesse avec le besoin de jouir; les guirlandes se fanent, et les fleurs desséchées lui laissent voir une femme souvent aussi flétrie qu'elles : il en est ainsi de tous nos sacrifices. Les idées factices que nous devons à la société nous présentent le bien-être sous tant de formes différentes, que nos motifs originels se dérobent. Ce sont ces idées qui, en multipliant nos besoins, multiplient nos plaisirs et nos passions, et produisent nos vertus, nos progrès et nos crimes. La nature ne nous a donné que des besoins aisés à satisfaire : il semble, d'après cela, qu'une paix profonde dût régner parmi les *hommes;* et la paresse, qui leur est naturelle, paroîtroit devoir encore la cimenter. Le repos, ce partage réservé aux dieux, est l'objet éloigné que se proposent tous les *hommes*, et chacun envisage la facilité d'être heureux sans peine comme le privilége de ceux qui se distinguent; de là naît dans chaque *homme* un desir inquiet qui l'éveille et le tourmente. Ce besoin nouveau produit des efforts que la concurrence entretient, et par-là la paresse devient le principe de la plus grande partie du mouvement dont les *hommes* sont agités. Ces efforts devroient au moins s'arrêter au point où doit cesser la crainte de manquer du nécessaire; mais l'idée de distinction étant une fois formée, elle devient dominante, et cette passion secondaire détruit celle qui lui a donné naissance. Dès qu'un *homme* s'est comparé avec ceux qui l'environnent, et qu'il a attaché de l'importance à s'en faire regarder, ses véritables besoins ne sont plus l'objet de son attention ni de ses démarches. Le repos en perspective, qui faisoit courir Pyrrhus, fatigue encore tout ambitieux qui veut s'élever, tout avare qui amasse au-delà de ses besoins, tout *homme* passionné pour la gloire, qui craint des rivaux. La modération, qui n'est que l'effet d'une paresse plus profonde, est devenue assez rare pour être admirée; et dès-lors elle a pu être encore un objet de jalousie, puisqu'elle étoit un moyen de considération. La plupart des *hommes* modérés ont même été de tout temps soupçonnés de masquer des desseins, parce qu'on

ne

ne voit dans les autres que la disposition qu'on éprouve, et que les desirs de chaque *homme* ne sont ordinairement arrêtés que par le sentiment de son impuissance. Si on ne peut pas attirer sur soi les regards d'une république entière, on se contente d'être remarqué de ses voisins; et on est heureux par l'attention concentrée de son petit cercle. Des prétentions particularisées naissent ces différentes choses qui divisent les connoissances, et qui n'ont rien à démêler entre elles. Beaucoup d'individus s'agitent dans chaque tourbillon pour arriver aux premiers rangs: le foible, ne pouvant s'élever, est envieux, et tâche d'abaisser ceux qui s'élèvent : l'envie exaltée produit des crimes; et voilà ce qu'est la société. Ce desir, par lequel chacun tend sans cesse à s'élever, paroît contredire une pente à l'esclavage, qu'on peut remarquer dans la plupart des hommes, et qui en est une suite. Autrefois la crainte, et une sorte de saisissement d'admiration, ont dû soumettre les *hommes* ordinaires à ceux que des passions fortes portoient à des actions rares et hardies; mais, depuis que la reconnoissance a des degrés, c'est l'ambition qui mène à l'esclavage. On rampe aux pieds du trône, où l'on est encore au-dessus d'une foule de têtes qu'on fait courber. Les *hommes* qui ont des prétentions communes sont donc, les uns à l'égard des autres, dans un état d'effort réciproque. Si les hostilités ne sont pas continuelles entre eux, c'est un repos semblable à celui des gardes avancées de deux camps ennemis; l'inutilité reconnue de l'attaque maintient entre elles les apparences de la paix.

Cette disposition inquiète, qui agite intérieurement les hommes, est encore aidée par une autre dont l'effet, assez semblable à celui de la fermentation sur les corps, est d'aigrir nos affections, soit naturelles, soit acquises. Nous ne sommes présens à nous-mêmes que par des sensations immédiates, ou des idées; et le bonheur que nous poursuivons nécessairement n'est point sans un vif sentiment de l'existence : malheureusement la continuité affoiblit toutes nos sensations. Ce que nous avons regardé long-temps devient pour nous comme les objets qui s'éloignent, dont nous n'apercevons plus qu'une image

confuse et mal terminée. Le besoin d'exister vivement est augmenté sans cesse par cet affoiblissement de nos sensations, qui ne nous laisse que le souvenir importun d'un état précédent. Nous sommes donc forcés, pour être heureux, ou de changer continuellement d'objets, ou d'outrer les sensations du même genre. De là vient une inconstance naturelle qui ne permet pas à nos vœux de s'arrêter, ou une progression de desirs qui, toujours anéantis par la jouissance, s'élancent jusque dans l'infini. Cette disposition malheureuse altère en nous les impressions les plus sacrées de la nature, et nous rend aujourd'hui nécessaire ce dont hier nous aurions frémi. Les jeux du cirque, où les gladiateurs ne recevoient que des blessures, parurent bientôt insipides aux dames romaines. On vit ce sexe, fait pour la pitié, poursuivre à grands cris la mort des combattans. On exigea dans la suite qu'ils expirassent avec grace, dit l'abbé Dubos; et ce spectacle affreux devint nécessaire pour achever l'émotion, et compléter le plaisir. Par là notre attention se porte sur les choses nouvelles et extraordinaires; nous recherchons avec intérêt tout ce qui réveille en nous beaucoup d'idées; par là sont déterminés même nos goûts purement physiques. Les liqueurs fortes nous plaisent principalement, parce que la chaleur qu'elles communiquent au sang produit des idées vives, et semble doubler l'existence : on pourroit en conclure que le plaisir ne consiste que dans le sentiment de l'existence, porté à un certain degré. En effet, en suivant ceux du chatouillement, depuis cette sensation vague, qui est une importunité, jusqu'à ce dernier terme au-delà duquel est la douleur; en descendant du chagrin le plus profond jusqu'à cette douleur tendre et intéressante, qui en est une teinte affoiblie, on seroit tenté de croire que la douleur et le plaisir ne diffèrent que par des nuances.

Quoi qu'il en soit, il est certain que nous devons au besoin d'être émus une curiosité qui devient la passion de ceux qui n'en ont point d'autres; un goût pour le merveilleux, qui nous entraîne à tous les spectacles extraordinaires; une inquiétude qui nous promène dans la région des chimères. Ce qui est renfermé dans ce qu'on

appelle *les termes de la raison* ne peut donc pas être long-temps pour nous le point fixe du bonheur. Les choses difficiles et outrées, les idées hors de la nature, doivent nous séduire presque sûrement. La vigilance religieuse et l'occupation de la prière ne suffisent pas à l'imagination mélancolique d'un bonze; il lui faut des chaînes dont il se charge, des charbons ardens qu'il mette sur sa tête, des clous qu'il s'enfonce dans les chairs; il est averti de son existence d'une manière plus intime et plus forte que celui qui remplit simplement les devoirs de la vie civile et de la charité. Suivez le cours de toutes les affections humaines, vous les verrez tendre à s'exalter, au point de paroître entièrement défigurées. L'homme délicat et sensible devient foible et pusillanime : la dureté succède au courage; le contemplatif devient quiétiste, et le zélé est bientôt un *homme* atroce. Il en est ainsi des autres caractères, et même de celui qui se montre de la manière la plus constante dans quelques individus, la gaieté. Il est rare qu'elle dure plus long-temps que la jeunesse, parce qu'elle est absorbée par les passions qui occupent l'ame plus profondément, ou détruite par son exercice même. Mais, dans ceux en qui ce caractere subsiste plus long-temps, parce qu'ils ne sont capables que d'intérêts superficiels, il s'altère par degrés, et perd beaucoup de son honnêteté première. Les hommes légers, qui n'ont que la gaieté pour attribut, ressemblent assez à ces jeunes animaux qui, après avoir épuisé toutes les situations plaisantes, finissent par égratigner et mordre. Cette pente qui entraîne presque tous les individus, peut s'observer en grand dans la masse des événemens qui ont agité la terre. Suivez l'histoire de toutes les nations, vous verrez les meilleurs gouvernemens se dénaturer; une fermentation lente a fait croître la tyrannie dans les républiques : la monarchie est changée par le temps en pouvoir arbitraire.

Lorsque dans un état la sécurité commence à polir les mœurs, et que les idées se tournent du côté des plaisirs, la vertu règne au milieu d'eux : une urbanité modeste couvre la volupté d'un voile; mais il devient bientôt importun. Alors le libertinage se produit sans pudeur;

et des goûts honteux insultent la nature. Dans les arts, vous verrez l'architecture quitter une simplicité noble pour prodiguer les ornemens; la peinture chargera son coloris : la même altération se fera sentir dans les ouvrages d'esprit. Le besoin de nouveauté mettra la finesse à la place de l'élégance ; l'obscurité prendra celle de la force ; on sophistiquera fort ; une métaphysique puérile analysera les sentimens; tout sera perdu si quelques génies heureux ne rompent pas cette marche naturelle des penchans humains. Mais la physique expérimentale cultivée, et le tableau de la nature présenté par des hommes d'une trempe forte et rare, pourront donner à l'esprit humain un spectacle qui étendra ses vues, et fera naître un nouvel ordre de choses.

Nous voyons que l'homme paresseux par nature, mais agité par l'impatience de ses desirs, est le jouet continuel d'un esprit qui ne se renouvelle que pour le trahir. Fatigué dans la recherche du bonheur par mille intérêts étrangers qui le croisent ; rebuté par les obstacles, ou dégoûté par la jouissance, il semble que la méchanceté lui dût être pardonnable, et que le malheur soit son état naturel. L'intérêt de tous, réclamant contre l'intérêt de chacun, a donné naissance aux lois qui arrêtent l'extérieur des grands crimes. Mais, malgré les lois, il reste toujours à la méchanceté un empire, qui n'en est pas moins vaste pour être ténébreux. Dans une société nombreuse, une foule d'intérêts honnêtes et obscurs, que la scélératesse peut troubler, lui donne, sans danger, un exercice continuel. La société humaine seroit donc une confédération de méchans, que l'intérêt seul tiendroit unis, et auxquels il ne faudroit que la suppression de cet intérêt, pour les armer les uns contre les autres. Mais, en observant l'homme de près, il n'est pas possible de méconnoître en lui un sentiment doux qui l'intéresse au sort de ses semblables toutes les fois qu'il est tranquille sur le sien. Peut-être rencontrerez-vous quelques monstres atrabilaires, qu'une organisation vicieuse et rare porte à la cruauté. Une habitude affreuse aura rendu peut-être à quelques autres cette émotion nécessaire. La plupart des *hommes*, lorsque des passions particulières ne les enlè-

veront pas aux mouvemens de la nature, céderont à une sensibilité précieuse, qui est la source de toutes les vertus, et qui peut être celle d'un bonheur constant.

Ce sentiment tempère, dans l'*homme*, l'activité de l'amour-propre; et, peu semblable aux autres genres d'émotion, il acquiert des forces en s'exerçant. On ne sauroit donc l'inspirer de trop bonne heure aux enfans. On devroit chercher à l'exciter en eux par des images pathétiques, et leur présenter des situations attendrissantes qui pussent le développer. Des leçons de bienséance seroient peut-être plus de leur goût, et leur serviroient sûrement plus que ne peuvent faire les mots barbares dont on les fatigue. Si ces idées ne sont pas fort actives pendant l'effervescence de la jeunesse, elles s'emparent du terrain que les passions abandonnent; et leur douceur remplace l'ivresse de celles-ci. Elles élèvent et remplissent l'ame. Malheureux qui n'a point éprouvé la sensation complète qu'elles procurent! Nous disons qu'on pourroit développer dans les enfans le sentiment vertueux de la pitié.

L'expérience apprend qu'on pourroit aussi leur inspirer tous les préjugés favorables, soit au bien des *hommes* en général, soit à l'avantage de la société particulière dans laquelle ils vivent. Ces heureux préjugés faisoient à Sparte autant de héros que de citoyens; et ils pourroient produire dans tous les *hommes* toutes les vertus relatives aux situations dans lesquelles ils sont placés : l'amour-propre étant une fois dirigé vers un objet, une première action généreuse est un engagement pour la seconde; et des sacrifices qu'on a faits naît l'estime de soi-même, qui soutient et assure le caractère qu'on s'est donné. On devient pour soi le juge le plus sévère. Cet orgueil estimable maîtrise l'ame, et produit ces mouvemens de vertu que leur rareté fait regarder comme hors de la nature. Cette estime de soi-même est le principe le plus sûr de toute action forte et généreuse; on ne doit point en attendre d'esclaves avilis par la crainte. L'asservissement ne peut conduire qu'à la bassesse et au crime. Mais l'éducation ne peut pas être regardée comme une affaire de préceptes; c'est l'exemple, l'exemple seul, qui modifie

les *hommes*, exeepté quelques ames privilégiées, qui jugent de l'essence des choses, parce qu'elles sentent elles-mêmes que les autres sont entraînés par l'imitation. C'est elle qui fait prosterner l'enfant aux pieds des autels, qui donne l'air grave au fils d'un magistrat, et la contenance fière à celui d'un guerrier. Cette pente à imiter, cette facilité que nous avons d'être émus par les passions des autres, semblent annoncer que les *hommes* ont entre eux des rapports secrets qui les unissent. La société se trouve composée d'*hommes* modifiés les uns par les autres, et l'opinion publique donne à tous ceux de chaque société particulière un air de ressemblance qui perce à travers la différence des caractères. La continuité des exemples domestiques fait sans doute une impression forte sur les enfans; mais elle n'est rien en comparaison de celle qu'ils recoivent de la masse générale des mœurs de leur temps. Chaque siècle a donc les traits marqués qui le distinguent d'un autre. On dit le siècle de la chevalerie : on pourroit dire le siècle des beaux arts, celui de la philosophie; et plût à Dieu qu'il en vînt un qu'on pût appeler *le siécle de la bienfaisance et de l'humanité;* Puisque ce sont l'exemple et l'opinion qui désignent les différens points vers lesquels doit se tourner l'amour-propre des particuliers, et qui déterminent en eux l'amour du bien-être, il s'ensuit que les *hommes* se font, et qu'il est à peu près possible de leur donner la forme qu'on voudra. Cela peut arriver, sur-tout dans une monarchie : le trône est un piédestal sur lequel l'imitation va chercher son modèle. Dans les républiques, l'égalité ne souffre point qu'un *homme* s'élève assez pour être sans cesse en spectacle. La vertu de Caton ne fut qu'une satyre inutile des vices de son temps : mais, dans tout gouvernement, les opinions et les mœurs dépendent infiniment de sa situation actuelle. S'il est tranquille au dehors, et qu'au dedans le bon ordre et l'aisance rendent les citoyens heureux, vous verrez éclôre les arts de plaisir, et la mollesse, marchant à leur suite, énerver les corps, engourdir le courage, et conduire à l'affaissement par la volupté. Si des troubles étrangers, ou des divisions intestines, menacent la sûreté de l'état des citoyens, la vigilance naîtra de l'inquiétude; l'esprit, la

crainte et la haine, formeront des projets; et ces passions tumultueuses produiront des efforts, des talens et des crimes hardis. Il faudroit des révolutions bien extraordinaires dans les situations pour en produire d'aussi subites dans les sentimens publics. Le caractère des nations est ordinairement l'effet des préjugés de l'enfance, qui tiennent à la forme de leur gouvernement. A l'empire de l'habitude on ajouteroit, pour les *hommes*, la force beaucoup plus puissante du plaisir, si l'on prenoit soin de l'éducation des femmes. On ne peut que gémir en voyant ce sexe aimable privé des secours qui feroient également son bonheur et sa gloire. Les femmes doivent à des organes délicats et sensibles des passions plus vives que ne sont celles des *hommes*. Mais si l'amour-propre et le goût du plaisir excitent en elles des mouvemens plus rapides, elles éprouvent aussi d'une manière plus forte le sentiment de la pitié, qui en est la balance. Elles ont donc le germe des qualités les plus brillantes; et si l'on joint à cet avantage les charmes de la beauté, tout annonce en elles les reines de l'univers. Il semble que la jalousie des *hommes* ait pris à tâche de défigurer ces traits. Dès l'enfance, on concentre leurs idées dans un petit cercle d'objets; on leur rend la fausseté nécessaire. L'esclavage auquel on les prépare, en altérant l'élévation de leur caractère, ne leur laisse qu'un orgueil sourd qui n'emploie que de petits moyens : dès lors elles ne règnent plus que dans l'empire de la bagatelle. Les colifichets, devenus entre leurs mains des baguettes magiques, transforment leurs adorateurs, comme le furent autrefois ceux de Circé. Si les femmes puisoient, dans les principes qui forment leur enfance, l'estime des qualités nobles et généreuses; si la parure ne les embellissoit qu'en faveur du courage, ou des talens supérieurs, on verroit l'amour concourir avec les autres passions à faire éclôre le mérite en tout genre; les femmes recueilleroient le fruit des vertus qu'elles auroient fait naître. Combien aujourd'hui, victimes d'une frivolité qui est leur ouvrage, sont punies de leurs soins par leurs succès!

(*M.* LE ROY.)

HOMME *politique.*

Il n'y a de véritables richesses que l'*homme* et la terre. L'*homme* ne vaut rien sans la terre, et la terre ne vaut rien sans l'*homme*. L'*homme* vaut par le nombre ; plus une société est nombreuse, plus elle est puissante pendant la paix, plus elle est redoutable dans les temps de guerre. Un souverain s'occupera donc sérieusement de la multiplication de ses sujets. Plus il aura de sujets, plus il aura de commerçans, d'ouvriers, de soldats.

Ses états seront dans une situation déplorable, s'il arrive jamais que, parmi les hommes qu'il gouverne, il y en ait un qui craigne de faire des enfans, et qui quitte la vie sans regret.

Mais ce n'est pas assez que d'avoir des *hommes*, il faut les avoir industrieux et robustes. On aura des *hommes* robustes s'ils ont de bonnes mœurs, et si l'aisance leur est facile à acquérir et à conserver. On aura des *hommes* industrieux s'ils sont libres.

L'administration est la plus mauvaise qu'il soit possible d'imaginer, si, faute de liberté de commerce, l'abondance devient quelquefois pour une province un fléau aussi redoutable que la disette.

Ce sont les enfans qui font des *hommes*. Il faut donc veiller à la conservation des enfans par une attention spéciale sur les pères, sur les mères et sur les nourrices. Cinq mille enfans, exposés tous les ans à Paris, peuvent devenir une pépinière de soldats, de matelots et d'agriculteurs.

Il faut diminuer les ouvriers du luxe et les domestiques. Il y a des circonstances où le luxe n'emploie pas les *hommes* avec assez de profit ; il n'y en a aucune où la domesticité ne les emploie avec perte. Il faudroit asseoir sur les domestiques un impôt à la décharge des agriculteurs.

Si les agriculteurs, qui sont les *hommes* de l'état qui fatiguent le plus, sont les moins bien nourris, il faut qu'ils se dégoûtent de leur état, ou qu'ils y périssent. Dire que l'aisance les en feroit sortir, c'est être un ignorant et un *homme* atroce. On ne se presse d'entrer dans une condition

que par l'espoir d'une vie douce: c'est la jouissance de cette vie douce qui y appelle et qui y retient.

L'emploi des *hommes* n'est bon que quand le profit va au-delà du salaire. La richesse d'une nation est le produit de la somme de ses travaux au-delà des frais du salaire.

Plus le produit net est grand et également partagé, plus l'administration est bonne. Un produit net également partagé peut être préférable à un plus grand produit net, dont le partage seroit très-inégal, et qui diviseroit le peuple en deux classes, dont l'une regorgeroit de richesses, et l'autre languiroit dans la misère.

Tant qu'il y a des friches dans un état, un *homme* ne peut être employé aux manufactures sans perte.

A ces principes clairs et simples nous en pourrions ajouter un grand nombre d'autres, que le souverain trouvera de lui-même, s'il a le courage et la bonne volonté nécessaires pour les mettre en pratique.

L'*homme* d'état est celui à qui le souverain confie sous ses yeux les rênes du gouvernement en tout ou en partie.

Un citoyen d'Athènes ou de Rome nous diroit que le devoir d'un *homme* d'état est de n'être rempli que du seul bien de la patrie, de lui tout sacrifier, de la servir inébranlablement sans aucune vue de gloire, de réputation, ni d'intérêt; de ne point s'élever pour quelqu'honneur qu'on lui rende, et de ne point s'abaisser pour quelque refus qu'il éprouve; de soumettre toujours ses propres affaires aux affaires publiques; de tirer sa consolation dans ses malheurs particuliers, de la prospérité générale de son pays; de ne s'occuper qu'à le rendre heureux; en un mot, de vivre et de mourir pour lui seul.

Mais je ne tiendrai point ici des propos si sublimes, qui ne vont ni à nos mœurs, ni à nos idées, ni à la nature des gouvernemens sous lesquels nous vivons: c'est bien assez de demander à un *homme* d'état du travail, de l'honneur, de la probité, de servir son prince fidélement, d'avoir l'oreille plus ouverte à la vérité qu'au mensonge, d'aimer l'ordre et la paix, de respecter les lois, de ne pas opprimer la nation, et de ne se pas jouer du gouvernement.

Le vulgaire suppose toujours une étendue d'esprit

prodigieuse, et un génie presque divin aux *hommes* d'état qui ont heureusement gouverné; mais il ne faut souvent, pour y réussir, qu'un esprit sain, de bonnes vues, de l'application, de la suite, de la prudence, des conjonctures favorables. Cependant je suis persuadé que, pour être un bon ministre, il faut sur toutes choses avoir pour passion l'amour du bien public: le grand *homme* d'état est celui dont les actions parlent à la postérité, et dont il reste d'illustres monumens utiles à sa patrie. Le cardinal de Mazarin n'étoit qu'un ministre puissant; Sully, Richelieu et Colbert, ont été de grands *hommes* d'état. Alexandre se fit voir un grand *homme* d'état, après avoir prouvé qu'il étoit un grand capitaine. Alfred a été tout ensemble, le plus grand *homme* d'état et le plus grand roi qui soit monté sur le trône depuis l'époque du christianisme.

(*M. de* Jaucourt.)

HONNÊTE. *

On donne ce nom aux actions, aux sentimens, aux discours, qui prouvent le respect de l'ordre général, et aux hommes qui ne se permettent rien de contraire aux lois de la vertu et du véritable honneur.

L'*honnête* homme est attaché à ses devoirs; et il fait, par goût pour l'ordre et par sentiment, des actions *honnêtes* que les devoirs ne lui imposent pas.

L'*honnête* est un mérite que le peuple adore dans l'homme en place, et le principal mérite de la morale des citoyens; il nourrit l'habitude des vertus tranquilles, des vertus sociales; il fait les bonnes mœurs, les qualités aimables; et s'il n'est pas le caractère des grands hommes qu'on admire, il est le caractère des hommes qu'on estime, qu'on aime, que l'on recherche, et qui, par le respect que leur conduite s'attire, et l'envie qu'elle inspire de l'imiter, entretiennent dans la nation l'esprit de justice, la bienséance, la délicatesse, la décence, enfin le goût et le tact des bonnes mœurs.

Cicéron et les moralistes anciens ont prouvé la préférence qu'on devoit en tout temps donner à l'*honnête* sur l'utile, parce que l'*honnête* est toujours utile, et que l'utile qui n'est pas *honnête* n'est utile qu'un moment.

Quelques moralistes modernes se livrant avec plus de chaleur que de précision et de sens à l'éloge des passions extrêmes, et relevant avec emphase les grandes choses qu'elles ont fait faire, ont parlé avec peu d'estime, et même avec mépris, des caractères modérés et *honnêtes*.

Nous savions sans doute que, sans les passions fortes et vives, sans un fanatisme, ou moral, ou religieux, les hommes n'étoient capables ni de grandes actions ni de grands talens, et qu'il ne falloit pas éteindre les passions; mais le feu est un élément répandu dans tous les corps, qui ne doit pas être par-tout dans la même quantité ni dans la même action; il faut l'entretenir, mais il ne faut pas allumer des incendies.

Les moralistes les plus indépendans de l'opinion se dépouillent moins de préjugés qu'ils n'en changent; la

plupart ne peuvent sortir de Sparte et de Rome, où la plus grande force et la plus grande activité des passions étoient nécessaires; s'ils sortent de ces deux républiques, c'est pour se renfermer dans les limites d'un autre ordre, également étranger au nôtre, à notre situation, à nos mœurs; du fond de leur cabinet paisible, des philosophes voudroient enflammer l'univers, et inspirer un enthousiasme funeste au genre humain; ils sont comme des dames romaines, qui, de l'amphithéâtre, exhortoient les gladiateurs à combattre jusqu'à l'extrémité. Les disciples de Mahomet et d'Odin, avec du fanatisme et des passions, ont sans doute fait de grandes choses; mais l'Europe et l'Asie souffrent encore aujourd'hui de l'esprit et des préjugés qui leur furent inspirés par ces deux imposteurs. Les sociétés ne sont-elles donc établies que pour envahir? Ne faut-il jouir jamais? Mango-Capac et Confucius ont été aussi des législateurs, et ils ont rendu les hommes plus modérés et plus humains; ils ont formé des citoyens *honnêtes*. L'amour de l'ordre et de la patrie a été chez leurs disciples un mode de leur être, une habitude confondue avec la nature, et, selon les circonstances, une passion active. Dans l'espace de 500 ans il y a eu, à la Chine et au Pérou, plus d'hommes *honnêtes* et heureux que depuis la naissance du monde il n'y en eut sur le reste de la terre.

Jetez les yeux sur cette grande république de l'Europe, partagée en grands états, plus rivaux qu'ennemis; voyez leur étendue, leur force, leur situation respective, leur police, leurs lois, et jugez s'il faut exalter les passions dans tous les individus qui habitent cette belle partie de la terre; les passions éclairent sur leur objet, aveuglent sur le reste; elles vont à leur but, mais c'est en renversant les obstacles: quel théâtre d'horreur, de crimes, de carnage seroit l'univers! quelles secousses dans toutes les sociétés! quels chocs! quelle opposition entre les citoyens, si les passions fortes et vives devenoient communes à tous les individus!

Si ces moralistes avoient examiné l'espèce de passions qu'il falloit exciter dans certains états, selon leur étendue, leur force, le temps, les circonstances, ils auroient vu que généralement les législateurs ont cette attention.

S'il y a quelques contrées où le gouvernement anéantisse le ressort des passions, les peuples de ces contrées sont de malheureuses victimes du despotisme, qui rongent le frein en attendant qu'elles le brisent, et que des circonstances qu'amène tôt ou tard la nature les fassent sortir de la léthargie de l'esclavage.

Dans les monarchies et dans les républiques (il n'y a que ces deux gouvernemens que la nature humaine éclairée puisse supporter), on entretient les passions dont l'état a besoin : le talent, le mérite, le plus nécessaires à la patrie, ont des distinctions ; et ces distinctions donnent des avantages physiques et moraux qui font fermenter dans les hommes les passions utiles au degré qui convient. Là, on trouve la frugalité et l'industrie ; là, on excite la cupidité ; ici, l'esprit militaire ; ici, les arts ; ici, l'amour des lois. L'éloquence, la connoissance des hommes, l'art de les conduire par-tout, l'amour de la patrie, sont excités ; toutes les conditions, tous les citoyens, ont leur honneur, leur objet, leur récompense.

Il faut que dans toutes les sociétés le plus grand nombre travaille à la terre, s'occupe des métiers, fasse le commerce. Le desir du bien-être et le fonds de cupidité répandus dans tous les hommes, avec la crainte du mal, de l'ennui et de la honte, suffiront toujours pour animer le peuple autant qu'il le faut pour le besoin de l'état. La partie qui doit obéir ne doit pas avoir, dans le même degré de force et d'activité, les passions de la partie qui doit commander. Elles renverseroient toute hiérarchie, toute concorde ; et si elles n'étoient pas dangereuses dans le grand nombre des citoyens, elles y seroient au moins inutiles ; elles font le génie ; mais doit-il être dans tous les hommes ? Si vous métamorphosez vos taureaux en aigles, comment traceront-ils vos sillons ? Que feroit le marguillier de S. Roch de l'ame de Caton ; et nos capitaines du guet, de celle de Marius et de César ?

Il n'y a presque point de moraliste et de politique qui ne généralise trop ses idées ; ils veulent toujours voir un principe de tout. Plusieurs d'entre eux ont encore un autre défaut ; ils voudroient donner au monde la loi qu'ils reçoivent de leur caractère, établir par-tout et pour jamais

l'ordre qui leur convient dans le moment où ils écrivent; et je vois l'orgueil qui leur dit : Tu ne sortiras pas du cercle que je t'ai tracé. Un homme dont les passions sont actives et turbulentes, qui ne les maîtrise pas, veut rendre méprisables tous les états et tous les hommes où il y a de la modération. Il ne se souviendra jamais que l'amour de la liberté, porté à l'excès dans Athènes; celui des richesses dans Carthage; celui de la guerre chez les peuples du Nord, ont perdu ces deux anciennes républiques, et fait des Goths, des Normands, etc. les fléaux des nations.

Les passions modérées, dans le grand nombre des citoyens, se prêtent aux lois, et ne troublent point la paix. Elles sont pourtant gênées par l'ordre général; l'instinct de la nature est souvent contrarié par les conventions; et l'intérêt général presse et repousse l'intérêt personnel. Les ames *honnêtes*, et qui respectent l'ordre et la vertu, ont donc à vaincre à tout moment leurs penchans, leurs goûts, leurs intérêts. Un *honnête* homme a souvent à se dire : Je renonce à un plaisir extrême, mais qui feroit une peine sensible à mon ami. La calomnie me poursuit, et je ne me justifierai pas en révélant des secrets qui assurent la tranquillité d'une famille; mais je me justifierai par la conduite de toute ma vie. Cet homme a voulu me nuire; je lui ferai du bien, et on ne le saura pas. Je sais m'arracher à des plaisirs innocens, quand ils peuvent être soupçonnés de ne l'être pas. Ma conduite mal interprétée feroit peut-être perdre à quelques hommes le respect qu'ils ont pour la vertu. J'aime ma famille et mes amis; je leur sacrifierai souvent mes goûts, et jamais la justice. Voilà les sentimens, les discours, les procédés de l'ame *honnête;* et ils suffisent, à ce qu'il me semble, pour qu'on ne soit jamais tenté de l'avilir.

On fait deux profanations du mot d'*honnête*. On dit d'une femme qui n'a point d'amans, et qui peut être ne pourroit en avoir, qu'elle est *honnête* femme, quoiqu'elle se permette mille petits crimes obscurs qui empoisonnent le bonheur de ceux qui l'entourent.

On donne le nom d'*honnête* aux manières, aux attentions d'un homme poli; l'estime que méritent ces petites vertus est si peu de chose en comparaison de celle que

mérite un *honnête* homme, qu'il semble que ces abus d'un mot qui exprime une si respectable idée prouvent les progrès de la corruption.

Heureux qui sait distinguer le véritable *honnête* de cet *honnête* factice et frivole ! heureux qui porte au fond de son cœur l'amour de l'*honnête*, et qui, dans les transports de cette aimable et douce passion, s'écrie quelquefois avec le Guarini: *O santissima honestade, tu sola sei d'un alma ben nata l'inviolabil nume.* Heureux le philosophe, l'homme de lettres, l'homme qui se rappelle avec plaisir ces paroles de l'*honnête* et sage Fontenelle: Je suis né Français, j'ai vécu cent ans, et je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu !

L'honnêteté est la pureté des mœurs, du maintien et des paroles. Cicéron la définissoit une sage conduite, où les actions, les manières et les discours, répondent à ce que l'on est et à ce qu'on doit être. Il ne la mettoit pas au rang des modes, mais des vertus et des devoirs, parce que c'en est un de fournir des exemples de la pratique de tout ce qui est bien. De simples omissions aux usages reçus, des bienséances attachées seulement aux temps, aux lieux et aux personnes, ne sont que l'écorce de l'honnêteté. Je conviens qu'elle demande la régularité des actions extérieures; mais elle est sur-tout fondée sur les sentimens intérieurs de l'ame. Ainsi l'honnêteté consiste, 1° à ne rien faire qui ne porte avec soi un caractère de bonté, de droiture et de sincérité; c'est là le point principal; 2° à ne faire même ce que la loi naturelle permet ou ordonne que de la manière et avec les réserves prescrites par la décence.

(*M. de Jaucourt.*)

HONNEUR. *

L'HONNEUR est l'estime de nous-mêmes, et le sentiment du droit que nous avons à l'estime des autres, parce que nous ne nous sommes point écartés des principes de la vertu, et que nous nous sentons la force de les suivre. Voilà l'*honneur* de l'homme qui pense, et c'est pour le conserver qu'il remplit avec soin les devoirs de l'homme et du citoyen.

Le sentiment de l'estime de soi-même est le plus délicieux de tous; mais l'homme le plus vertueux est souvent accablé du poids de ses imperfections, et cherche, dans les regards, dans le maintien des hommes, l'expression d'une estime qui le réconcilie avec lui-même.

De là deux sortes d'*honneurs;* celui qui est en nous, fondé sur ce que nous sommes; celui qui est dans les autres, fondé sur ce qu'ils pensent de nous.

Dans l'homme du peuple et par *peuple*, j'entends tous les états, je n'en sépare que l'homme qui examine l'étendue de ses devoirs pour les remplir, et leur nature, pour ne s'imposer que des devoirs véritables : dans l'homme du peuple, l'*honneur* est l'estime qu'il a pour lui-même, et son droit à celle du public, en conséquence de son exactitude à observer certaines lois établies par les préjugés et par la coutume.

De ces lois, les unes sont conformes à la raison et à la nature; d'autres leur sont opposées, et les plus justes ne sont souvent respectées que comme établies.

Chez les peuples les plus éclairés, la masse des lumières n'est jamais répandue; le peuple n'a que des opinions reçues et conservées sans examen, étrangères à sa raison; elles chargent sa mémoire, dirigent ses mœurs, gênent, répriment, secondent, corrompent et perfectionnent l'instinct de la nature.

L'*honneur*, chez les nations les plus polies, peut donc être attaché, tantôt à des qualités et à des actions estimables, souvent à des usages funestes, quelquefois à des coutumes extravagantes, quelquefois à des vices.

On honore encore aujourd'hui, dans certains pays de l'Europe,

l'Europe, la plus lâche et la plus odieuse des vengeances; et, presque par-tout, malgré la religion, la raison et la vertu, on honore la vengeance.

Chez une nation polie, pleine d'esprit et de force, la paresse et la gravité sont en *honneur*.

Dans la plus grande partie de l'Europe, une mauvaise application de la honte, attachée à ce qu'on appelle *se démentir*, force quiconque a été injuste un moment à être injuste toute sa vie.

S'il y a des gouvernemens où le caprice décide indépendamment de la loi, où la volonté arbitraire du prince ou des ministres distribue, sans consulter l'ordre et la justice, les châtimens et les récompenses, l'ame du peuple, engourdie par la crainte, abattue par l'autorité, reste sans élévation : l'homme, dans cet état, n'estime ni lui ni son semblable; il craint plus le supplice que la honte; car quelle honte ont à craindre des esclaves qui consentent à l'être? Mais ces gouvernemens durs, injustes, cruels, injurieux à l'humanité, ou n'existent pas, ou n'existent que comme des abus passagers, et ce n'est jamais dans cet état d'humiliation qu'il faut considérer les hommes.

Un génie du premier ordre a prétendu que l'*honneur* étoit le ressort des monarchies, et la vertu celui des républiques. Est-il permis de voir quelques erreurs dans les ouvrages de ce grand homme, qui avoit de l'*honneur* et de la vertu?

Il ne définit point l'*honneur*, et on ne peut, en le lisant, attacher à ce mot une idée précise. Il définit la vertu l'amour des lois et de la patrie.

Tous les hommes, du plus au moins, aiment leur patrie; c'est-à-dire, qu'ils l'aiment dans leur famille, dans leurs possessions, dans leurs concitoyens, dont ils attendent et reçoivent des secours et des consolations. Quand les hommes sont contens du gouvernement sous lequel ils vivent, quel que soit son genre, ils aiment les lois; ils aiment les princes, les magistrats, qui les protègent et les défendent. La manière dont les lois sont établies, exécutées ou vengées, la forme du gouvernement, sont ce qu'on appelle l'*ordre politique*. Je crois que le président

de Montesquieu se seroit exprimé avec plus de précision s'il avoit défini la vertu l'amour de l'ordre politique et de la patrie.

L'amour de l'ordre est dans tous les hommes. Ils aiment l'ordre dans les ouvrages de la nature; ils aiment les proportions et la symmétrie dans cet arbre dont les feuilles se répandent en cercle sur la tige ; dans les différens émaux distribués symmétriquement sur l'insecte, la fleur et le coquillage; dans l'assemblage des différentes parties qui composent la figure des animaux. Ils aiment l'ordre dans les ouvrages de l'art : les proportions et la symmétrie dans un poème, dans une pièce de musique, dans un bâtiment, dans un jardin, donnent à l'esprit la facilité de rassembler, dans un moment et sans peine, une multitude d'objets; de voir d'un coup d'œil un tout; de passer alternativement d'une partie à l'autre sans s'égarer; de revenir sur ses pas quand il le veut; de porter son attention où il lui plaît, et d'être sûr que l'objet qui l'occupe ne lui fera pas perdre l'objet qui vient de l'occuper.

L'ordre politique, outre le plaisir secret de rassembler et de conserver dans l'esprit beaucoup de connoissances et d'idées, nous donne encore le plaisir de les admirer ; il nous étonne, et nous donne une grande idée de notre nature. Nous le trouvons difficile, utile et beau ; nous voyons avec surprise naître d'un petit nombre de causes une multitude d'effets. Nous admirons l'harmonie des différentes parties du gouvernement; et, dans une monarchie comme dans une république, nous pouvons aimer, jusqu'au fanatisme, cet ordre utile, simple, grand, qui fixe nos idées, élève notre ame, nous éclaire, nous protège, et décide de notre destinée. L'agriculteur, français ou romain, le patricien ou le gentilhomme, contens de leur gouvernement, aiment l'ordre et la patrie. Dans la monarchie des Perses, on n'approchoit point des autels des dieux sans les invoquer pour la patrie ; il n'étoit pas permis au citoyen de ne prier que pour lui seul. La monarchie des Incas n'étoit qu'une famille immense dont le monarque étoit le père. Les jours où le citoyen cultivoit son champ étoient des jours de travail; les jours

où il cultivoit le champ de l'état et du pauvre étoient des jours de fête. Mais, dans la monarchie comme dans la république, cet amour de la patrie, cette vertu, n'est le ressort principal que dans quelques situations, dans quelques circonstances : l'*honneur* est par-tout un mobile plus constamment actif. Les couronnes civiques et murales, les noms des pays de conquêtes donnés aux vainqueurs, les triomphes, excitoient aux grandes actions les ames romaines, plus que l'amour de la patrie. Qu'on ne dise point que je confonds ici l'*honneur* et la gloire; je sais les distinguer : mais je crois que par-tout où l'on aime la gloire il y a de l'*honneur*. Il soutient, avec la vertu, les faisceaux du consul et le sceptre des rois; l'*honneur* ou la vertu, dans la république, dans la monarchie, sont le principal ressort, selon la nature des lois, la puissance, l'étendue, les dangers, la prospérité de l'état.

Dans les grands empires, on est plus conduit par l'*honneur*, par le desir et l'espérance de l'estime. Dans les petits états, il y a plus, l'amour de l'ordre politique et de la patrie; il règne dans ces derniers un ordre plus parfait. Dans les petits états, on aime la patrie, parce que les liens qui attachent à elle ne sont presque que ceux de la nature; les citoyens sont unis entre eux par le sang et par de bons offices mutuels; l'état n'est qu'une famille à laquelle se rapportent tous les sentimens du cœur, toujours plus forts à proportion qu'ils s'étendent moins. Les grandes fortunes y sont impossibles; et la cupidité, moins irritée, ne peut s'y couvrir de ténèbres : les mœurs y sont pures, et les vertus sociales y sont des vertus politiques.

Remarquez que Rome naissante et les petites républiques de la Grèce, où a régné l'enthousiasme de la patrie, étoient souvent en danger; la moindre guerre menaçoit leur constitution et leur liberté. Les citoyens, dans de grands périls, faisoient naturellement de grands efforts; ils avoient à espérer du succès de la guerre la conservation de tout ce qu'ils avoient de plus cher. Rome a moins montré l'amour extrême de la patrie dans la guerre contre Pyrrhus que dans la guerre contre Porsenna, et moins

dans la guerre contre Mithridate que dans la guerre contre Pyrrhus.

Dans un grand état, soit république, soit monarchie, les guerres sont rarement dangereuses pour la constitution de l'état et pour les fortunes des citoyens. Le peuple n'a souvent à craindre que la perte de quelques places frontières ; le citoyen n'a rien à espérer du succès de la nation ; il est rarement dans des circonstances où il puisse sentir et manifester l'enthousiasme de la patrie. Il faut que ces grands états soient menacés d'un malheur qui entraîneroit celui de chaque citoyen ; alors le patriotisme se réveille. Quand le roi Guillaume eut repris Namur, on établit en France la capitation ; et les citoyens, charmés de voir une nouvelle ressource pour l'état, reçurent l'édit de cet impôt avec des cris de joie. Annibal, aux portes de Rome, n'y causa ni plus de douleur, ni plus d'alarmes, que, de nos jours, en ressentit la France pendant la maladie de son roi. Si la perte de la fameuse bataille d'Hochsted a fait faire des chansons aux Français mécontens du ministre, le peuple de Rome, après la défaite des armées romaines, a joui plus d'une fois de l'humiliation de ses magistrats.

Mais pourquoi cet *honneur* mobile, presque toujours principal dans tous les gouvernemens, est-il quelquefois si bizarre ? pourquoi le place-t-on dans des usages ou puérils ou funestes ? pourquoi impose-t-il quelquefois des devoirs que condamnent la nature, la raison épurée et la vertu ? et pourquoi, dans certain temps, est-il particulièrement attribué à certaines qualités, certaines actions, et, dans d'autres temps, à des actions, à des qualités d'un genre opposé ?

Il faut se rappeler le grand principe de l'utilité de David Hume : c'est l'utilité qui décide toujours de notre estime. L'homme qui peut nous être utile est l'homme que nous honorons ; et, chez tous les peuples, l'homme sans *honneur* est celui qui, par son caractère, est censé ne pouvoir servir la société. Mais certaines qualités, certains talens, sont, en divers temps, plus ou moins utiles ; honorés d'abord, ils le sont moins dans la suite. Pour

trouver les causes de cette différence, il faut prendre la société dans sa naissance, voir l'*honneur* à son origine, suivre la société dsns ses progrès, et l'*honneur* dans ses changemens.

L'homme dans les forêts où la nature l'a placé, est né pour combattre l'homme et la nature. Trop foible contre ses semblables et contre les tigres, il s'associe aux premiers pour combattre les autres. D'abord la force du corps est le principal mérite; la débilité est d'autant plus méprisée, qu'avant l'invention de ces armes avec lesquelles un homme foible peut combattre sans désavantage, la force du corps étoit le fondement de la valeur. La violence, fût-elle injuste, n'ôte point l'*honneur*. La plus douce des occupations est le combat; il n'y a de vertus que le courage, et de belles actions que les victoires. L'amour de la vérité, la frsnchise, la bonne foi, qualités qui supposent le courage, sont, après lui, les plus honorées; et, après la foiblesse, rien n'avilit plus que le mensonge. Si la communauté des femmes n'est pas établie, la fidélité conjugale sera leur *honneur*, parce qu'elles doivent, sans secours, préparer le repas des guerriers, garder et défendre la maison, élever les enfans; parce que les états étant encore égaux, la convenance des personnes décide des mariages; que le choix et les engagemens sont libres, et ne laissent pas d'excuse à qui peut les rompre. Ce peuple grossier est nécessairement superstitieux, et la superstition déterminera l'espèce de son *honneur*, dans la persuasion que les dieux donnent la victoire à la bonne cause. Les différens se décideront par le combat; et le citoyen, par *honneur*, versera le sang du citoyen. On croit qu'il y a des fées qui ont un commerce avec les dieux; et le respect qu'on a pour elles s'étend à tout leur sexe. On ne croit point qu'une femme puisse manquer de fidélité à un homme estimable; et l'*honneur* de l'époux dépend de la chasteté de son épouse.

Cependant les hommes, dans cet état, éprouvent ssns cesse de nouveaux besoins. Quelques-uns d'entre eux inventent des arts, des machines. La société entière en jouit; l'inventeur est honoré, et l'esprit commence à être

un mérite respecté. A mesure que la société s'étend et se polit, il naît une multitude de rapports d'un seul à plusieurs; les rivalités sont plus fréquentes; les passions s'entre-heurtent; il faut des lois sans nombre; elles sont sévères; elles sont puissantes; et les hommes, forcés à se combattre toujours, le sont à changer d'armes. L'artifice et la dissimulation sont en usage; on a moins d'horreur de la fausseté, et la prudence est honorée. Mille qualités de l'ame se découvrent; elles prennent des noms; elles ont un usage; elles placent les hommes dans des classes plus distinguées les unes des autres que les nations ne l'étoient des nations. Ces classes de citoyens ont de l'*honneur* des idées différentes.

La supériorité des lumières obtient la principale estime; la force de l'ame est plus respectée que celle du corps. Le législateur attentif excite les talens les plus nécessaires; c'est alors qu'il distribue ce qu'on appelle *les honneurs :* ils sont la marque distinctive par laquelle il annonce à la nation qu'un tel citoyen est un homme de mérite et d'*honneur*. Il y a des *honneurs* pour toutes les classes. Le cordon de S. Michel est donné au négociant habile et à l'artisan industrieux; pourquoi n'en décoreroit-on pas le fermier intelligent, laborieux, économe, qui fructifie la terre.

Dans cette société ainsi perfectionnée, plusieurs hommes, après avoir satisfait aux fonctions de leur état, jouissent d'un repos qui seroit empoisonné par l'ennui sans le secours des arts agréables : ces arts, dans cette société non corrompue, entretiennent l'amour de la vertu, la sensibilité de l'ame, le goût de l'ordre et du beau, dissipent l'ennui, fécondent l'esprit; et leurs productions, devenues un des besoins principaux des premières classes des citoyens, sont honorées de ceux même qui ne peuvent en jouir.

Dans cette société étendue, des mœurs pures paroissent moins utiles à la masse de l'état que l'activité et les grands talens; ils conduisent aux *honneurs;* ils ont l'estime générale; et souvent on s'informe à peine si ceux qui les possèdent ont de la vertu : bientôt on ne rougit plus que d'être sot ou pauvre.

La société se corrompt de jour en jour : on y a d'abord excité l'industrie, et même la cupidité, parce que l'état avoit besoin de citoyens opulens; mais l'opulence conduit aux emplois, et la vénalité s'introduit alors. Les richesses sont trop honorées; les emplois, les richesses, sont héréditaires; et l'on honore la naissance.

Si le bonheur de plaire aux princes, aux ministres, conduit aux emplois, aux *honneurs*, aux richesses, on honore l'art de plaire.

Bientôt il s'élève des fortunes immenses et rapides; il y a des *honneurs* sans travail, des dignités, des emplois sans fonctions. Les arts de luxe se multiplient; la fantaisie attache un prix à ce qui n'en a pas; le goût du beau s'use dans des hommes désœuvrés qui ne veulent que jouir; il faut du singulier : les arts se dégradent; le frivole se répand; l'agréable est honoré plus que le beau, l'utile et l'honnête.

Alors les *honneurs*, la gloire même, sont séparés du véritable *honneur;* il ne subsiste plus que dans un petit nombre d'hommes qui ont eu la force de s'éclairer et le courage d'être pauvres : l'*honneur* de préjugé est éteint; et cet *honneur* qui soutenoit la vigueur de la nation, ne règne pas plus dans les secondes et dernières classes que le véritable *honneur* dans la première.

Mais dans une monarchie, celui de tous les gouvernemens qui réforme le plus aisément ses abus et ses mœurs sans changer de nature, le législateur voit le mal, tient le remède, et en fait usage.

Que, dans tous les genres, il décore de préférence les talens unis à la vertu, et que sans elle le génie même ne puisse être ni avancé ni honoré, quelque utile qu'il puisse être; car rien n'est aussi utile à un état que le véritable *honneur*.

Que le vice seul soit flétri; qu'aucune classe de citoyens ne soit avilie, afin que dans chaque classe, tout homme puisse bien penser de lui-même, faire le bien, et être content.

Que le prince attache l'idée de l'*honneur* et de la vertu à l'amour et à l'observation de toutes les lois; que le

guerrier qui manque à la discipline soit déshonoré comme celui qui fuit devant l'ennemi.

Qu'il apprenne à ne pas changer et à ne pas multiplier ses lois : il faut qu'elles soient respectées ; mais il ne faut pas qu'elles épouvantent. Qu'il soit aimé : dans un pays où l'*honneur* doit régner, il faut aimer le législateur ; il ne faut pas le craindre.

Il faut que l'*honneur* donne à tout citoyen l'horreur du mal, l'amour de son devoir ; qu'il ne soit jamais un esclave attaché à son état, mais qu'il soit condamné à la honte s'il ne peut faire aucun bien.

Que le prince soit persuadé que les vertus qui fondent les sociétés, petites et pauvres, soutiennent les sociétés étendues et puissantes ; et les Mandevill et leurs infâmes échos ne persuaderont jamais aux hommes que le courage, la fidélité à ses engagemens, le respect pour la vérité et pour la justice, ne sont point nécessaires dans de grands états.

Qu'il soit persuadé que ces vertus et toutes les autres accompagneront les talens quand la célébrité et la gloire du génie ne sauveront pas de la honte des mauvaises mœurs : l'*honneur* est actif ; mais le jour où l'intrigue et le crédit obtiennent les *honneurs*, est le moment où il se repose.

Les peuples ne se corrompent guère sans s'être éclairés ; mais alors il est aisé de les ramener à l'ordre et à l'*honneur* : rien de si difficile à gouverner mal ; rien de si facile à gouverner bien, qu'un peuple qui pense.

Il y a moins dans ce peuple les préjugés et l'enthousiasme de chaque état ; mais il peut conserver le sentiment vif de l'*honneur*.

Que l'industrie soit excitée par l'amour des richesses et quelques *honneurs* ; mais que les vertus, les talens politiques, militaires, ne soient excités que pour les *honneurs* ou pour la gloire.

Un prince qui renverse les abus dans une partie de l'administration, les ébranle dans toutes les autres : il n'y a guère d'abus qui ne soient l'effet des vices, et n'en produisent.

Enfin, lorsque le gouvernement aura ranimé l'*honneur*, il le dirigera, il l'épurera, il lui ôtera ce qu'il tenoit des temps de barbarie, il lui rendra ce que lui avoit ôté le règne du luxe et de la mollesse : l'*honneur* sera bientôt dans chaque citoyen la conscience de son amour pour ses devoirs, pour les principes de la vertu, et le témoignage qu'il se rend à lui-même et qu'il attend des autres, qu'il remplit ses devoirs et qu'il suit ses principes.

HOPITAL.

Ce mot ne signifioit autrefois qu'hôtellerie : les *hôpitaux* étoient des maisons publiques où les voyageurs étrangers recevoient les secours de l'hospitalité. Il n'y a plus de ces maisons ; ce sont aujourd'hui des lieux où des pauvres de toute espèce se réfugient, et où ils sont bien ou mal pourvus des choses nécessaires aux besoins urgens de la vie.

Dans les premiers temps de l'église, l'évêque étoit chargé du soin immédiat des pauvres de son diocèse. Lorsque les ecclésiastiques eurent des rentes assurées, on en assigna le quart aux pauvres, et l'on fonda les maisons de piété que nous appelons *hôpitaux*. Ces maisons étoient gouvernées, même pour le temporel, par des prêtres et des diacres, sous l'inspection de l'évêque. Elles furent ensuite dotées par des particuliers, et elles eurent des revenus ; mais, dans le relâchement de la discipline, les clercs qui en possédoient l'administration les convertirent en bénéfices. Ce fut pour remédier à cet abus que le concile de Vienne transféra l'administration des *hôpitaux* à des laïcs qui prêteroient serment et rendroient compte à l'ordinaire, et le concile de Trente a confirmé ce décret.

Nous n'entrerons point dans le détail historique des différens *hôpitaux ;* nous y substituerons quelques vues générales sur la manière de rendre ces établissemens dignes de leur fin.

Il seroit beaucoup plus important de travailler à prévenir la misère, qu'à multiplier des asyles aux misérables. Un moyen sûr d'augmenter les revenus présens des *hôpitaux*, seroit de diminuer le nombre des pauvres. Par-tout où un travail modéré suffira pour subvenir aux besoins de la vie, et où un peu d'économie dans l'âge robuste préparera à l'homme prudent une ressource pour les infirmités de la vieillesse, il y aura peu de pauvres. Il ne doit y avoir de pauvres, dans un état bien gouverné, que des hommes qui naissent dans l'indigence, ou qui y tombent par accident. Je ne puis mettre au nombre des pauvres ces paresseux, jeunes et vigoureux, qui, trouvant dans notre cha-

rité mal entendue des secours plus faciles et plus considérables que ceux qu'ils se procureroient par le travail, remplissent nos rues, nos temples, nos grands chemins, nos bourgs, nos villes et nos campagnes. Il ne peut y avoir de cette vermine que dans un état où la valeur des hommes est inconnue. Rendre la condition des mendians de profession et des vrais pauvres égale en les confondant dans les mêmes maisons, c'est oublier qu'on a des terres incultes à défricher, des colonies à peupler, des manufactures à soutenir, des travaux publics à continuer. S'il n'y a dans une société d'asyles que pour les vrais pauvres, il est conforme à la religion, à la raison, à l'humanité et à la saine politique, qu'ils y soient le mieux qu'il est possible. Il ne faut pas que les *hôpitaux* soient des lieux redoutables aux malheureux, mais que le gouvernement soit redoutable aux fainéans. Entre les vrais pauvres, les uns sont sains, les autres malades. Il n'y a aucun inconvénient à ce que les habitations des pauvres sains soient dans les villes; il y a, ce me semble, plusieurs raisons qui demandent que celles des pauvres malades soient éloignées de la demeure des hommes sains.

Un *hôpital* de malades est un édifice où l'architecture doit subordonner son art aux vues du médecin: confondre les malades dans un même lieu, c'est les détruire les uns par les autres.

Il faut sans doute des *hôpitaux* par-tout; mais ne faudroit-il pas qu'ils fussent tous liés par une correspondance générale? Si les aumônes avoient un réservoir général, d'où elles se distribuassent dans toute l'étendue d'un royaume, on dirigeroit ces eaux salutaires par-tout où l'incendie seroit le plus violent. Une disette subite, une épidémie, multiplient tout-à-coup les pauvres d'une province; pourquoi ne transféreroit-on pas le superflu habituel ou momentané d'un *hôpital* à l'autre? Qu'on écoute ceux qui se récrieront contre ce projet, et l'on verra que ce sont la plupart des hommes horribles qui boivent le sang du pauvre, et qui trouvent leur avantage particulier dans le désordre général.

Puisque le souverain est le père de tous ses sujets, sa sollicitude paternelle doit s'étendre plus particulièrement

sur les pauvres; et la caisse générale des aumônes ne pourroit être mieux qu'entre ses mains. C'est à lui à ramener à l'utilité générale les vues étroites des fondateurs particuliers. Le fonds des pauvres est si sacré, que ce seroit blasphémer contre l'autorité royale que d'imaginer qu'il fût jamais diverti, même dans les besoins extrêmes de l'état. Y a-t-il rien de plus absurde qu'un *hôpital* s'endette, tandis qu'un autre s'enrichit? Que seroit-ce s'ils étoient tous pillés. Il y a tant de bureaux formés, et même assez inutilement; comme celui-ci dont l'utilité seroit si grande, seroit-il impossible? La plus grande difficulté qu'on y trouveroit peut être, ce seroit de découvrir les revenus de tous les *hôpitaux*. Ils sont cependant bien connus de ceux qui les administrent. Si l'on publioit un état exact des revenus de tous les *hôpitaux*, avec des listes périodiques de la dépense et de la recette, on connoîtroit le rapport des secours et des besoins; et ce seroit avoir trop mauvaise opinion des hommes, que de croire que ce fût sans effet; la commisération nous est naturelle.

Nous n'entrerons point ici dans l'examen critique de l'administration de nos *hôpitaux;* on peut consulter là-dessus les différens mémoires que M. de Chamousset a publiés sous le titre de *Vues d'un citoyen:* et l'on y verra que des malades qui entrent à l'hôtel-dieu, il en périt un quart, tandis qu'on n'en perd qu'un huitième à la charité, un neuvième et un quatorzième dans d'autres *hôpitaux:* d'où vient cette différence effrayante?

L'hôtel-dieu est en même temps le plus étendu, le plus nombreux, le plus riche et le plus effrayant de tous nos *hôpitaux.*

Voici le tableau que les administrateurs eux-mêmes en ont tracé à la tête des comptes qu'ils rendoient au public dans le siècle passé.

Qu'on se représente une longue enfilade de salles contiguës, où l'on rassemble des malades de toute espèce, et où l'on en entasse souvent trois, quatre, cinq et six dans un même lit, les vivans à côté des moribonds et des morts; l'air infecté des exhalaisons de cette multitude de corps mal sains, portant des uns aux autres les germes pestilentiels de leurs infirmités; et le spectacle de la douleur

et de l'agonie de tous côtés offert et reçu. Voilà l'hôtel-dieu.

Aussi, de ces misérables, les uns sortent avec des maux qu'ils n'avoient point apportés dans cet *hôpital*, et que souvent ils vont communiquer au dehors à ceux avec lesquels ils vivent. D'autres, guéris imparfaitement, passent le reste de leurs jours dans une convalescence aussi cruelle que la maladie; et le reste périt, à l'exception d'un petit nombre qu'un tempérament robuste soutient.

L'hôtel-dieu est fort ancien; il est situé dans la maison même d'Ercembalus, préfet ou gouverneur de Paris, sous Clotaire III, en 665. Il s'est successivement accru et enrichi. On a proposé, en différens temps, des projets de réforme qui n'ont jamais pu s'exécuter, et il est resté comme un gouffre toujours ouvert, où les vies des hommes avec les aumônes des particuliers vont se perdre.

(ANONYME.)

HORREUR.

Ce mot désigne l'aversion quand elle est extrême, l'épouvante portée à son dernier degré. Les hypocrites s'empressent plus à témoigner l'*horreur* qu'ils n'ont pas pour le vice, que les gens de bien à témoigner celle qu'ils en ont: il faut avoir l'ame bien ferme et la pensée de la mort bien familière, pour en voir l'image sous ses yeux et la soutenir sans *horreur*. Nous appliquons encore la même expression à une sorte de sensation particulière, mêlée de frémissement, de respect et de joie, que nous éprouvons à la présence de certains objets ou dans certains lieux; et nous disons alors: Le sombre d'une forêt épaisse, le silence et l'obscurité qui y règnent, nous inspirent une *horreur* douce et secrète. Nous transportons cette *horreur* aux choses mêmes, et nous disons: Dans l'*horreur* de la nuit, la sainte *horreur* des temples. *L'horreur*, prise en ce sens, vient moins des objets sensibles que des idées accessoires qui sont réveillées sourdement en nous. Entre ces idées, sont l'éloignement des hommes, la présence de quelques puissances célestes, etc.

Horreur se dit encore d'une sorte d'affection de l'ame, qui consiste dans une forte aversion que l'on conçoit pour quelque sorte d'aliment, de médicament, à l'égard desquels on se sent un dégoût, une répugnance insurmontable, qui portent non seulement à ne pas en user, mais à les éloigner de soi le plus que l'on peut, tant on est affecté désagréablement par la sensation qu'ils excitent. C'est ainsi que dans l'hydrophobie, l'aversion pour la boisson de l'eau, et souvent de toute sorte de liquide, est poussée jusqu'à l'*horreur*.

(ANONYME.)

HOSPITALITÉ.

L'HOSPITALITÉ est la vertu d'une grande ame, qui tient à tout l'univers par les liens de l'humanité. Les stoïciens la regardoient comme un devoir inspiré par Dieu même. Il faut, disoient-ils, faire du bien aux personnes qui viennent dans nos pays, moins par rapport à elles que pour notre propre intérêt, pour celui de la vertu, et pour perfectionner dans notre ame les sentimens humains, qui ne doivent point se borner aux liaisons du sang et de l'amitié, mais s'étendre à tous les mortels.

Je définis cette vertu une libéralité exercée envers les étrangers, sur-tout si on les reçoit dans sa maison : la juste mesure de cette espèce de bénéfice dépend de ce qui contribue le plus à la grande fin que les hommes doivent avoir pour but; savoir, aux secours réciproques, à la fidélité, au commerce dans les divers états, à la concorde et aux devoirs des membres d'une même société civile.

De tout temps les hommes ont eu dessein de voyager, de former des établissemens, de connoître les pays et les mœurs des autres peuples; mais, comme les premiers voyageurs ne trouvoient point de lieux de retraite dans les endroits où ils arrivoient, ils étoient obligés de prier les habitans de les recevoir, et il s'en trouvoit d'assez charitables pour leur donner un domicile, les soulager dans leurs fatigues, et leur fournir les diverses choses dont ils avoient besoin.

Abraham, pour commencer mes exemples par l'histoire sacrée, a été du nombre de ces gens compatissans qui pratiquèrent la noble bénéficence envers les étrangers, goûtèrent le plaisir de les recevoir, et de leur procurer tous les secours possibles. Nous lisons dans la Genèse que ce digne patriarche rencontra, en sortant de sa tente, trois voyageurs, devant lesquels il se prosterna, leur offrit de l'eau pour laver leurs pieds, et du pain pour rétablir leurs forces. Il ordonna en même temps à Sara de pétrir trois mesures de farine, et de faire cuire des pains sous

la cendre : il fit rôtir lui-même un veau qu'il servit à ses hôtes avec les pains de Sara, du beurre et du lait.

Je ne dissimulerai point que l'exercice de l'*hospitalité* se trouva resserré chez les Israélites dans des bornes beaucoup trop étroites, lorsqu'ils vinrent à rompre leur commerce avec les peuples voisins ; cependant l'esprit de cette charité ne s'éteignit pas entièrement dans leur cœur, du moins l'exercèrent-ils pour leurs frères, sur-tout pendant les tristes temps des captivités où nous voyons que Tobie étoit pénétré de ce devoir. Dans les louanges que l'écriture lui donne, elle met la distribution qu'il faisoit, de trois en trois ans, aux prosélytes et aux étrangers, de sa part dans les dîmes. Job s'écrie, au milieu de ses souffrances : « Je n'ai point laissé les étrangers dans la rue, » et ma porte leur a toujours été ouverte. »

Les Egyptiens, convaincus que les dieux mêmes prenoient souvent la forme de voyageurs pour corriger l'injustice des hommes, réprimer leurs violences et leurs rapines, regardèrent les devoirs de l'*hospitalité* comme étant les plus sacrés et les plus inviolables : les voyages fréquens des sages de la Grèce en Egypte, l'accueil favorable que les Egyptiens firent à Ménélas et à Hélène du temps de la guerre de Troye, montrent assez combien ils s'occupoient de la pratique de cette vertu.

Les Grecs regardoient aussi l'*hospitalité* comme la vertu la plus agréable aux dieux. Ils poussèrent cette vertu si loin, qu'on fonda dans plusieurs endroits de la Grèce des édifices publics où tous les étrangers étoient admis. C'est un beau trait de la vie d'Alexandre, que l'édit par lequel il déclara que les gens de bien de tous les pays étoient parens les uns des autres, et qu'il n'y avoit que les méchans qui fussent exclus de cet honneur.

Les rois de Perse retirèrent de grands avantages de la réception favorable qu'ils firent à divers peuples, et surtout aux Grecs qui vinrent chercher dans leur empire une retraite contre la persécution de leurs citoyens.

Malgré le caractère sauvage et la pauvreté des anciens peuples d'Italie, l'*hospitalité* y fut connue dès les premiers temps. Elien rapporte qu'il y avoit une loi en Lucanie qui condamnoit à l'amende ceux qui auroient refusé

refusé de loger les étrangers qui arrivoient dans leur pays après le soleil couché.

Mais les Romains, qui succédèrent à ces peuples, surpassèrent toutes les autres nations dans la pratique de l'*hospitalité ;* ils établirent, à l'imitation des Grecs, des lieux exprès pour loger les étrangers. Pendant la solemnité de certaines fêtes à Rome, on étoit obligé d'exercer l'*hospitalité* envers toutes sortes de gens connus ou inconnus; les maisons des particuliers étoient ouvertes à tout le monde, et chacun avoit la liberté de se servir de tout ce qu'il y trouvoit. Les plus grandes maisons tiroient leur principale gloire de ce que leurs palais étoient toujours ouverts aux étrangers; la famille des Marciens étoit unie, par droit d'*hospitalité*, avec Persée, roi de Macédoine ; et Jules-César, sans parler de tant d'autres Romains, étoit attaché, par les mêmes nœuds, à Nicomède, roi de Bithynie. « Rien n'est plus beau, disoit Cicéron, que » de voir les maisons des personnes illustres ouvertes à » d'illustres hôtes, et la république est intéressée à » maintenir cette sorte de libéralité ; rien même, ajoute- » t-il, n'est plus utile pour ceux qui veulent acquérir, » par des voies légitimes, un grand crédit dans l'état, » que d'en avoir beaucoup au dehors. »

Il est aisé de s'imaginer comment les habitans des autres villes et colonies romaines, prévenus de ces sentimens, recevoient les étrangers à l'exemple de la capitale. Ils leur tendoient la main pour les conduire dans l'endroit qui leur étoit destiné ; ils leur lavoient les pieds ; ils les menoient aux bains publics, aux jeux, aux spectacles, aux fêtes. En un mot, on n'oublioit rien de ce qui pouvoit plaire à l'hôte et adoucir sa lassitude.

Les Germains, les Gaulois, les Celtibériens, les peuples atlantiques, et presque toutes les nations du monde, observoient aussi régulièrement les droits de l'*hospitalité*. C'étoit un sacrilége chez les Germains, dit Tacite, de fermer sa porte à quelqu'homme que ce fût, connu ou inconnu. Celui qui a exercé l'*hospitalité* envers un étranger, ajoute-t-il, va lui montrer une autre maison où on l'exerce encore, et il y est reçu avec la même humanité. Les lois

des Celtes punissoient beaucoup plus rigoureusement le meurtre d'un étranger que celui d'un citoyen.

Les Indiens, ce peuple compatissant, qui traitoit les esclaves comme lui-même, pouvoit-il ne pas bien accueillir les voyageurs ? On alla jusqu'à établir et des hospices et des magistrats particuliers pour leur fournir les choses nécessaires à la vie, et prendre soin des funérailles de ceux qui mouroient dans le pays.

On vient de voir qu'autrefois l'*hospitalité* étoit exercée par presque tous les peuples du monde. Nous ne connoissons plus ce beau lien ; et l'on doit convenir que les temps ont produit de si grands changemens parmi les peuples, et sur-tout parmi nous, que nous sommes beaucoup moins obligés aux lois saintes et respectables de ce devoir que ne l'étoient les anciens.

Il semble même que, pour être tenu par la loi naturelle aux services de l'*hospitalité* pris dans toute leur étendue, il faut, 1° que celui qui les demande soit hors de sa patrie pour quelque raison valable, ou du moins innocente ; 2° qu'il y ait lieu de le présumer honnête homme, ou du moins qu'il n'a aucun dessein de nous porter préjudice ; 3° enfin, qu'il ne trouve pas ailleurs, ou que nous ne trouvions pas de notre côté à le loger pour de l'argent. Ainsi cet acte d'humanité étoit incomparablement plus indispensable lorsque des maisons publiques, commodes et à différens prix, n'existoient point encore parmi nous.

L'*hospitalité* s'est donc perdue naturellement dans toute l'Europe, parce que toute l'Europe est devenue voyageante et commerçante. La circulation des espèces par les lettres de change, la sûreté des chemins, la facilité de se transporter en tous lieux sans danger, la commodité des vaisseaux, des postes, des messageries et autres voitures, les hôtelleries établies dans toutes les villes et sur toutes les routes pour héberger les voyageurs, ont suppléé aux secours généreux de l'*hospitalité* des anciens.

L'esprit de commerce, en unissant toutes les nations, a rompu les chaînons de bienfaisance des particuliers ; il a fait beaucoup de bien et de mal ; il a produit des com-

modités sans nombre, des connoissances plus étendues, un luxe facile, et l'amour de l'intérêt. Cet amour a pris la place des mouvemens secrets de la nature qui lioient autrefois les hommes par des nœuds tendres et touchans. Les gens riches y ont gagné, dans leurs voyages, la jouissance de tous les agrémens du pays où ils se rendent, jointe à l'accueil poli qu'on leur accorde à proportion de leur dépense. On les voit avec plaisir et sans attachement, comme ces fleuves qui fertilisent plus ou moins les terres par lesquelles ils passent.

(*M. de* JAUCOURT.)

HOSTILITÉS.

Une *hostilité* est une action d'ennemi. Ce mot vient du latin, *hostis*, ennemi.

Les *hostilités* ont un temps pour commencer et pour finir, et l'humanité n'en permet pas de toutes les espèces. Il y a des actions qu'aucun motif ne peut excuser.

Les *hostilités* commencent légitimement lorsqu'un peuple manifeste des desseins violens, ou lorsqu'il refuse les réparations qu'on a le droit d'en exiger.

Il est prudent de prévenir son ennemi, et il y auroit bien de la mal-adresse à l'attendre sur son pays, quand on peut se porter dans le sien.

Les *hostilités* peuvent durer sans injustice autant que le danger. Il ne suffit pas d'avoir obtenu la satisfaction qu'on demandoit; il est encore permis de se précautionner contre des injures nouvelles.

Toute guerre a son but, et toutes les *hostilités* qui ne tendent point à ce but sont illicites. Empoisonner les eaux ou les armes, brûler sans nécessité, tuer celui qui est désarmé ou qui peut l'être, dévaster les campagnes, massacrer de sang froid les ôtages ou les prisonniers, passer au fil de l'épée des femmes et des enfans, ce sont des actions atroces qui déshonorent toujours un vainqueur. Il ne faudroit pas même se porter à ces excès, lorsqu'ils seroient devenus les seuls moyens de réduire son ennemi. Qu'a de commun l'innocent qui begaie avec la cause de vos haines?

Parmi les *hostilités* il y en a que les nations policées se sont interdites d'un consentement général; mais les lois de la guerre sont un mélange si bizarre de barbarie et d'humanité, que le soldat qui pille, brûle, viole, n'est puni ni par les siens ni par l'ennemi. Cependant il n'en est pas de ces énormités comme des actions auxquelles on est emporté dans la chaleur du combat.

On demande s'il est permis de tuer un général ennemi. C'est une action que les anciens se sont permise, et que l'histoire n'a jamais blâmée; et, de nos jours, le seul point qui soit généralement décidé, c'est que l'exécration seroit

la juste récompense de la mort d'un général ennemi, si elle étoit la suite de la corruption d'un de ses soldats.

On a proscrit toutes les *hostilités* qui avoient quelque apparence d'atrocité, et qui pouvoient être réciproques.

(ANONYME.)

HOURIS.

Les mahométans appellent ainsi les femmes destinées aux plaisirs des fidèles croyans, dans le paradis que le grand prophète leur a promis. Ces femmes ne sont point celles avec lesquelles ils auront vécu dans ce monde, mais d'autres d'une création toute nouvelle, d'une beauté singulière, dont les charmes seront inaltérables, qui iront au-devant de leurs embrassemens, et que la jouissance ne flétrira jamais. Pour celles qu'ils rassemblent dans leurs sérails, le paradis leur est fermé; aussi n'entrent-elles point dans les mosquées, à peine leur apprend-on à prier Dieu; et le bonheur qu'on trouve dans leurs caresses les plus voluptueuses n'est qu'une ombre légère de celui qu'on éprouvera avec les *houris*.

(ANONYME.)

HUÉE.

Cri d'improbation de la multitude. Un mauvais poète se fait huer au théâtre. On hue un mauvais acteur, une mauvaise actrice. On hue, dans les rues, un prêtre ou un moine qui sort d'un mauvais lieu.

(ANONYME.)

HUMANITÉ.

L'HUMANITÉ est un sentiment de bienveillance pour tous les hommes, qui ne s'enflamme guère que dans une ame grande et sensible. Ce noble et sublime enthousiasme se tourmente des peines des autres et du besoin de les soulager; il voudroit parcourir l'univers pour abolir l'esclavage, la superstition, le vice et le malheur.

Il nous cache les fautes de nos semblables, ou nous empêche de les sentir; mais il nous rend sévères pour les crimes. Il arrache des mains du scélérat l'arme qui seroit funeste à l'homme de bien; il ne nous porte pas à nous dégager des chaînes particulières; il nous rend au contraire meilleurs amis, meilleurs citoyens, meilleurs époux; il se plaît à s'épancher par la bienfaisance sur les êtres que la nature a placés près de nous. J'ai vu cette vertu, source de tant d'autres, dans beaucoup de bouches et dans fort peu de cœurs.

(ANONYME.)

HUMEUR.

On donne ce nom aux différens états de l'ame, qui paroissent plus l'effet du tempérament que de la raison et de la situation.

On dit des hommes qu'ils agissent par *humeur*, quand les motifs de leurs actions ne naissent pas de la nature des choses: on donne le nom d'*humeur* à un chagrin momentané, dont la cause morale est inconnue. Quand les nerfs et le physique ne s'en mêlent pas, ce chagrin a sa source dans un amour-propre délicat, trop humilié du mauvais succès d'une prétention déçue, ou du sentiment d'une faute commise. L'*humeur* est quelquefois le chagrin de l'ennui. Courir chez un malheureux pour le soulager ou pour le consoler, se livrer à une occupation utile, faire une action qui doive plaire à l'ami qu'on estime, s'avouer à soi-même la faute qu'on a faite, voilà les meilleurs remèdes qu'on ait trouvés jusqu'à présent contre l'*humeur*.

La bonne *humeur* est une espèce d'épanouissement de l'ame contente, produit par le bon état du corps et de l'esprit.

Cette heureuse disposition, dirai-je ce beau don de la nature, a quelque chose de plus calme que la joie; c'est une sorte de gaieté plus douce, plus égale, plus uniforme et plus constante; celui qui la possède est le même intérieurement, soit qu'il se trouve tout seul ou en compagnie; il goûte, il savoure les biens que le hasard lui présente, et ne s'abat point sous le poids du chagrin dans les malheurs qu'il éprouve.

Si nous considérons cet homme avec les autres, sa bonne *humeur* passe dans l'ame de ceux qui l'approchent; sa présence inspire un plaisir secret à tous ceux qui en jouissent, sans même qu'ils s'en doutent ou qu'ils en devinent la cause. Ils se portent machinalement à prendre du goût ou de l'amitié pour celui dont ils reçoivent de si bénignes influences.

Quand j'envisage physiquement la bonne *humeur*, je trouve qu'elle contribue beaucoup à la santé chez les vieillards qui ont peu d'infirmités; j'en ai vu plusieurs qui

conservoient toujours ce caractère de bonne *humeur* qu'ils avoient montré dans leur belle saison ; j'ai vu même assez souvent régner la bonne *humeur* dans des personnes dont la santé étoit fort délicate, parce qu'elles jouissoient du calme de l'esprit et de la sérénité de l'ame. Il n'y a guère que deux choses qui puissent détruire la bonne *humeur*, les remords de la conscience et les douleurs violentes ; mais encore si l'ame d'une personne douée naturellement de bonne *humeur* éprouve de l'angoisse dans les maux corporels, cette angoisse finit avec le mal, et la bonne *humeur* reprend bientôt ses droits.

Je voudrois, s'il étoit possible, munir les mortels contre les malignes influences de leur tempérament, les engager à écarter les réflexions tristes qui les rongent, et à peser sur celles qui peuvent leur donner du contentement. Il y en a plusieurs, prises de la morale et de la raison, très-propres à produire dans notre ame cette gaieté douce, cette bonne *humeur*, qui nous rend agréables à nous-mêmes, aux autres et à l'auteur de la nature ; jamais la providence n'a eu dessein que le cœur de l'homme s'enveloppât dans la tristesse, les craintes, les agitations, les soucis et les amertumes. L'univers est un théâtre dont nous devons tirer des ressources de plaisirs et d'amusemens, tandis que le philosophe y trouve en outre mille objets dignes de son admiration.

(*M. de* JAUCOURT.)

HUMILITÉ.

L'HUMILITÉ est une sorte de timidité naturelle ou acquise, qui nous détermine souvent à accorder aux autres une prééminence que nous méritons. Elle naît d'une réflexion habituelle sur la foiblesse humaine, sur les fautes qu'on a commises, sur celles qu'on peut commettre, sur la médiocrité des talens qu'on a, sur la supériorité des talens qu'on reconnoît à d'autres, sur l'importance des devoirs de tel ou tel emploi qu'on pourroit solliciter, mais dont on s'éloigne par la comparaison qu'on fait de ses qualités personnelles avec les fonctions qu'on auroit à remplir, etc. Il y a des occasions où l'amour-propre bien entendu ne conseille pas mieux que l'*humilité*. L'orgueil est l'opposé de l'*humilité;* l'homme humble s'abaisse à ses propres yeux et aux yeux des autres; l'orgueilleux se surfait. Se déprimer soi-même pour plaire à celui qu'on méprise et qu'on veut flatter, ce n'est pas *humilité*; c'est fausseté, c'est bassesse. Il y a de la différence entre l'*humilité* et la modestie; celui qui est humble ne s'estime pas ce qu'il vaut; celui qui est modeste peut connoître toute sa valeur, mais il s'applique à la dérober aux autres; il craint de les humilier. L'homme médiocre, qui se l'avoue franchement, n'est ni humble ni modeste; il est juste, et n'est pas sans quelque courage.

(ANONYME.)

HUMOUR.

Les Anglais se servent de ce mot pour désigner une plaisanterie originale, peu commune et d'un tour singulier. Parmi les auteurs de cette nation, personne n'a eu de l'*humour*, ou de cette plaisanterie originale, à un plus haut point que Swift, qui, par le tour qu'il savoit donner à ses plaisanteries, produisit quelquefois parmi ses compatriotes des effets qu'on n'auroit jamais pu attendre des ouvrages les plus sérieux et les mieux raisonnés. C'est ainsi qu'en conseillant aux Anglais de manger, avec des choufleurs, les petits enfans des Irlandais, il fit rentrer en lui-même le gouvernement anglais prêt à leur ôter les dernières ressources de commerce qui leur restassent; cette brochure a pour titre : *Proposition modeste pour faire fleurir le royaume d'Irlande*, etc. Le voyage de Gulliver, du même auteur, est une satyre remplie d'*humour*. De ce genre est aussi la plaisanterie du même Swift, qui prédit la mort de Patridge, faiseur d'almanachs, et qui, le terme échu, entreprit de lui prouver qu'il étoit mort effectivement, malgré les protestations que Patridge put faire pour assurer le contraire. Au reste, les Anglais ne sont pas les seuls qui aient eu l'*humour* en partage. Swift a tiré de très-grands secours des œuvres de Rabelais et de Cyrano de Bergerac. Les mémoires du chevalier de Grammora sont pleins d'*humour*, et peuvent passer pour un chef-d'œuvre en ce genre; et même, en général, cette sorte de plaisanterie paroît plus propre au génie léger et folâtre du Français, qu'à la tournure d'esprit sérieuse et raisonnée des Anglais.

(ANONYME.)

HYMNE.

L'HYMNE sacrée, dans sa sublimité, est l'expression solemnelle de l'enthousiasme de tout un peuple, le concert et l'accord d'une multitude d'ames qui s'élèvent à Dieu, soit en admiration des merveilles de la nature, soit en adoration des prodiges de la grace, soit dans un transport unanime de reconnoissance et d'amour, ou dans un mouvement de crainte, d'étonnement et de respect.

Ainsi dans l'*hymne* tout doit être en sentimens et en images. L'élévation en est le caractère: car toutes les pensées, toutes les relations, en sont de l'homme au créateur; et ce n'est pas en disant de l'Etre-Suprême, comme dans l'*hymne* attribué à Orphée, qu'*à son aspect les plus hautes montagnes tremblent, et que les mers frissonnent dans leurs profonds abîmes;* ce n'est pas non plus en lui disant, comme dans l'*hymne* attribué à Cléanthe: *Vous voulez les biens et les maux dans les conseils de votre loi;* ce n'est pas, dis-je, ainsi qu'on louera l'éternel; car il ne résulte de ce galimathias oriental ni une haute idée de sa puissance ni une haute idée de sa justice. La goutte d'eau de l'océan, le grain de sable des montagnes, ne sont rien en parlant de celui qui, d'un souffle, a créé les mondes; et dire de lui qu'*il a voulu les biens et les maux selon les conseils de sa loi*, c'est le louer comme un flatteur peut louer un tyran.

Le sublime n'est pas dispensé d'être raisonnable, et le vrai sublime est celui qui est à la fois si simple et si frappant, qu'il saisit tout d'un coup et sans peine tous les esprits. Tel doit être celui de l'*hymne:* car l'*hymne* est faite pour la multitude; et en même temps qu'elle doit être religieuse, elle doit être morale: or, elle sera l'un et l'autre, si elle donne de l'Etre-Suprême l'idée qu'on en doit avoir, pour l'adorer avec crainte et avec amour; si, en louant les saints, elle est la leçon la plus touchante des vertus qu'ils ont pratiquées; si, en célébrant les mystères, elle y fait voir autant de motifs d'amour et de reconnoissance que d'objets de culte et de foi.

Les anciennes *hymnes* de l'église ont le mérite de la simplicité, mais n'ont que celui-là. Il faut en excepter

quelques proses qui ont une beauté réelle, comme le *Diès iræ* et le *Veni, sancte Spiritus*.

Les nouvelles *hymnes* donnent, pour la plupart, dans l'excès contraire à la simplicité : elles sont brillantes, ornées jusqu'au luxe, pleines d'imagination, dénuées de sentiment, et, en deux mots, élégantes et froides. Les auteurs pensoient à Horace en les composant; c'eût été à David, et sur-tout à Moïse qu'il eût fallu penser.

La fameuse *hymne* de Santeuil, *Stupete, gentes*, est un amas d'antithèses qui ne répandent ni chaleur ni lumière; et le compliment à la vierge,

Intrare sanctum quid pavebas,
Facta Dei priùs ipsa templum?

est spirituel, mais déplacé : ni l'enthousiasme ni la piété n'ont de cet esprit-là.

Lorsque l'*hymne* n'est pas sublime, elle doit être onctueuse et touchante; elle doit prendre tour-à-tour le caractère de Bossuet dans ses élévations d'une ame à Dieu, ou celui de Fénélon et de François de Sales dans leurs œuvres mystiques.

(*M.* MARMONTEL.)

HYPERBOLE.

FIGURE de pensée par fiction, qui consiste à présenter des idées qui surpassent même la vraisemblance, non dans l'intention d'en imposer, mais dans la vue, comme le dit Sénèque, d'amener l'esprit à la vérité par cette espèce de mensonge, et de fixer ce qu'il doit croire en lui présentant des choses incroyables.

Cette figure appartient de droit aux passions véhémentes, parce que les actions et les mouvemens qui en résultent servent d'excuse, et, pour ainsi dire, de remède à toutes les hardiesses de l'élocution. Cependant les *hyperboles* sont aussi permises dans le comique, pour émouvoir le public à rire; c'est une passion qu'on veut alors produire. On ne trouva point mauvais à Athènes ce trait de l'acteur, qui dit, en parlant d'un fanfaron pauvre et plein de vanité : « Il possède une terre en » province qui n'est pas plus grande qu'une épître de » Lacédémonien. »

Mais, dans les choses sérieuses, il faut très-rarement employer l'*hyperbole*, et l'on doit d'ordinaire la modifier quand on s'en sert; car je croirois assez que c'est une figure défectueuse en elle-même, puisque par sa nature elle va toujours au-delà de la vérité : cependant je pourrai citer quelques exemples rares, où l'*hyperbole*, sans aucune modification, frappe noblement l'esprit. Un particulier ayant annoncé dans Athènes la mort d'Alexandre, l'orateur Démades s'écria : « Que si cette nouvelle étoit vraie, » la terre entière auroit déjà senti l'odeur du mort ». Cette saillie hardie présente à la fois l'étendue de l'empire d'Alexandre, comme si l'univers lui étoit soumis, et étonne l'imagination par la grandeur de la figure qu'elle met en usage : dans ce mot si fier, si fort et si court, se trouvent l'emphase, l'allégorie et l'*hyperbole*.

Mais cette figure a encore plus de grace en poésie qu'en prose, quand elle est accompagnée d'un brillant coloris et d'images représentées dans un beau jour. C'est

ainsi que Malherbe, pour peindre le temps heureux qu'il promet à Louis XIII dans l'ode qu'il lui adresse, dit :

> La terre en tous endroits produira toutes choses :
> Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
> Tous arbres oliviers :
> L'on n'aura plus d'hiver ; le jour n'aura plus d'ombre :
> Et les perles sans nombre
> Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Il n'est pas besoin que j'entasse un plus grand nombre d'exemples ; il vaut mieux que j'ajoute une réflexion générale sur les *hyperboles*.

Il y en a que l'usage a rendues si communes, qu'on en saisit la signification du premier coup, sans avoir besoin de penser qu'il faut les prendre au rabais. Quand on dit, par exemple, qu'un homme meurt de faim, tout le monde entend que cela signifie qu'il fait mauvaise chère, ou qu'il a beaucoup de peine à gagner sa vie. On dit encore qu'un homme ne sait rien, quand il ne sait pas ce qu'il lui convient de savoir pour sa profession ou pour son métier. Mais il n'est pas rare qu'on se trompe en fait d'expressions *hyperboliques*, quand elles tombent sur quelque sujet peu connu, ou qu'on les trouve dans une langue dont on ne connoissoit pas assez le génie, et qu'on ne s'est pas rendue assez familière.

On dit, on écrit qu'il faut ignorer son propre mérite ; cette phrase, bien prise, signifie qu'il faut être aussi éloigné de se vanter de son propre mérite, que si on l'ignoroit. On dit qu'il faut oublier les biens qu'on a faits et les maux qu'on a reçus ; cela veut dire seulement qu'il ne faut point oublier ceux-là, ni reprocher ceux-ci sans nécessité. Cependant, pour avoir pris ces sortes d'expressions trop à la lettre, on a fait de la morale un tas de paradoxes absurdes et de maximes outrées.

L'*hyperbole* ne doit être sensible que pour celui qui écoute, et jamais pour celui qui parle : toutes les fois que l'expression dit plus qu'on ne doit penser naturellement, elle est fausse ; elle est juste toutes les fois qu'on n'excède pas l'idée qu'on a ou qu'on peut avoir. C'est dans cette vérité relative que consiste la précision de

l'*hyperbole* même ; car il n'y a point d'exception à cette règle, que chacun doit parler d'après sa pensée et peindre les choses comme il les voit. Celui qui soupiroit de voir Louis XIV trop à l'étroit dans le louvre, et qui disoit pour sa raison,

Une si grande majesté
A trop peu de toute la terre,

le pensoit-il ? pouvoit-il le penser ? C'est la pierre de touche de l'*hyperbole*.

C'est une maxime bien vraie en fait de goût, qu'*on affoiblit toujours ce qu'on exagère :* mais exagérer, dans ce sens-là, veut dire aller au-delà, non de la vérité absolue, mais de la vérité relative. Celui qui exprime une chose comme il la sent n'exagère point, il rend fidélement son sentiment ou sa pensée. L'objet qu'il peint n'a pas tous les charmes qu'il lui attribue ; le malheur dont il est accablé n'est pas aussi grand qu'il se l'imagine ; le danger qui menace son ami, sa maîtresse, ce qu'il a de plus cher, n'est ni aussi terrible ni aussi pressant qu'il le croit ; mais ce n'est pas d'après la réalité même, c'est d'après son imagination qu'il les peint ; et, pour en juger d'après lui et comme lui, on se met à sa place. Ainsi, dans l'excès de la passion, l'*hyperbole* la plus insensée est elle-même l'expression de la nature et de la vérité.

(*M. de* JAUCOURT.)

HYPOCRITE.

L'HYPOCRITE est un homme qui se montre avec un caractère qui n'est pas le sien : les distinctions flatteuses et l'estime du public qu'obtient une sorte de mérite, la néccessité de paroître, la difficulté d'être, la force des penchans, la foiblesse de l'amour de l'ordre et la crainte de paroître le blesser, mille autres causes, forcent les hommes à se montrer différens de ce qu'ils sont. Tout a ses *hypocrites ;* la vertu, le vice, le plaisir, la douleur, etc.

Mais le nom d'*hypocrite* est donné plus particulièrement à ces hommes constamment faux et pervers, qui, sans vertu et sans religion, prétendent faire respecter en eux les plus grandes vertus et l'amour de la religion; ils sont zélés pour se dispenser d'être honnêtes ; héros ou saints pour se dispenser d'être bons. Des fanges du vice ils élèvent une voix respectée pour accuser le mérite ou de crime ou d'impiété.

Le ciel est dans leurs yeux, l'enfer est dans leur cœur.

L'hypocrisie et la dissimulation rendent odieux dans la société l'homme faux et corrompu qui en est coupable.

Molière a joué sur le théâtre l'hypocrisie de dévotion et de vertu ; mais aucun auteur dramatique n'a point encore caractérisé l'hypocrisie d'honneur. Un trait fort plaisant, rapporté par Dufresny dans ses *Amusemens sérieux et comiques*, pourroit servir à peindre l'hypocrisie de pudeur. Une fille étant dans une assemblée avec sa cadette qui sortoit du couvent, quelqu'un conta une aventure galante ; mais il la conta en termes si obscurs, qu'une fille sans expérience n'y pouvoit rien comprendre. Plus le récit étoit obscur, plus cette cadette étoit attentive, et elle marquoit naïvement sa curiosité. L'aînée, voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que sa cadette, s'écria : Hé, fi ! ma sœur, pouvez-vous entendre, sans rougir, ce que ces messieurs disent ? Hélas ! répondit innocemment la cadette, je ne sais pas encore quand il faut rougir.

L'hypocrisie plaça Cromwel sur le trône d'Angleterre; et

et cependant son usurpation tyrannique, ses courtisans, furent fourbes comme leur maître, mais beaucoup moins adroits.

Le protecteur avoit un chapelain, homme hardi, ambitieux, et capable de tout entreprendre pour s'élever: on le nommoit Jérôme Whitrite. Soit amour, soit politique, ce favori osa aspirer à la main de Françoise, fille cadette de Cromwel. Il étoit jeune, bien fait, éloquent, et l'étroite intelligence de ces deux amans n'échappa pas aux regards curieux du tyran de l'Angleterre. Il renferme sa colère; il n'ose éclater sur des soupçons qui paroissent légers, et fait éclairer la conduite du chapelain et de sa fille par ses plus fidèles domestiques. Un jour, on vient lui dire que Jérôme Whitrite est chez sa maîtresse; il y court, plein de rage, et trouve le chapelain aux genoux de Françoise, la bouche collée sur sa main. Sans doute Cromwel alloit envoyer le téméraire au supplice; mais l'amant audacieux ne se déconcerte pas: « O Cromwel, s'écrie-t-il, vous, le génie » tutélaire de la Grande-Bretagne, daignez vous joindre » à moi, et fléchissez, s'il se peut, la princesse votre fille. » Je suis à ses genoux, et j'ai juré de ne pas me lever » qu'elle ne m'ait accordé miss M**, sa jeune suivante, » que je demande en mariage. » Cromwel fut certainement surpris du discours de son chapelain; mais il connoissoit trop parfaitement tous les ressorts de la fourberie pour en être la dupe. Il feignit de le croire, et ordonna sur-le-champ à sa fille de ne plus s'opposer aux vœux de Whitrite. Un ministre fut mandé; on fit venir miss M**, et le mariage fut célébré sous les yeux du protecteur. En faveur de cette union, Cromwel fit présent aux époux d'une somme de cinq cents livres sterlings; et, dans la suite, il eut soin de leur fortune. Le tyran feignit d'être désabusé. Whitrite obtint ce qu'il n'avoit jamais desiré, et tous deux se trompèrent mutuellement, bien certains qu'ils n'étoient pas dupes l'un de l'autre.

(ANONYME.)

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

Des articles contenus dans le cinquième Volume.

Les articles marqués d'une étoile sont ceux qui ont déjà paru dans la collection imprimée en 6 vol. *in*-12, à Genève, 1767, sous le même titre d'*Esprit de l'Encyclopédie.*

F.

Fourberie. Pag. 1
Fragilité. * 2
François. * 4
Franchise. 13
Frères. 14
Frères (de la Charité.) 15
Frivolité. * 17
Frugalité. 18
Fugitives. (pièces) 20
Funérailles. 21
Fureur. 44
Fureur (utérine) 45

G.

Gaieté. * 49
Gaillard. 51
Galant. 52
Galanterie. 56
Galimathias. 58
Générosité. 59

Gênes. Pag. 61
Genève. * 64
Génie. * 78
Génies. 90
Genre (de style.) 94
Gens (de lettres.) * 97
Géomètre. * 105
Gloire, Glorieux. 115
Gourmandise. * 132
Goût. * 135
Gouvernante (d'enfans.) * 142
Gouvernement. 158
Gouverneur (d'un jeune homme.) 171
Gouverneur (d'un prince.) 189
Grace. * 194
Grace (politique.) 199
Graces. (les) 201
Gracieux. 208
Grand, Grandeur. 210
Grandeur (d'ame.) 221
Grasseiement. * 225
Gratitude, Reconnoissance. 225
Grave, Gravité. 226
Grecs. (les) 229
Grimace. 257
Grondeur. * 258
Guèbres. * 260
Guerre. 267

H.

Habeas corpus. * 278
Habile. 280
Habit. 285
Habitude. 289
Haine. 298
Harangue. 29

Hardi, Hardiesse. Pag. 302
Hautain, Hauteur. 305
Hasard. 307
Hennins. (mode) 309
Hennir. 312
Henri IV. Voyez *Pau.*
Hérauts d'armes. 313
Herculanum. * 317
Hérésie, Hérétique. 331
Hermaphrodite. * 336
Héroïsme, Héros. 340
Heureux. * 343
Hideux. 347
Histoire. * 348
Historien. 376
Historiette. 384
Hobbes (philosophe anglais.) 390
Homme. * 395
Homme (politique.) 408
Honnête. * 411
Honneur. * 416
Hôpital. 426
Horreur. 430
Hospitalité. 431
Hostilités. 436
Houris. 437
Huée. *Ibid.*
Humanité. 438
Humeur. 439
Humilité. 441
Humour. 442
Hymne. 443
Hyperbole. 445
Hypocrite. 448

FIN DE LA TABLE.

79315